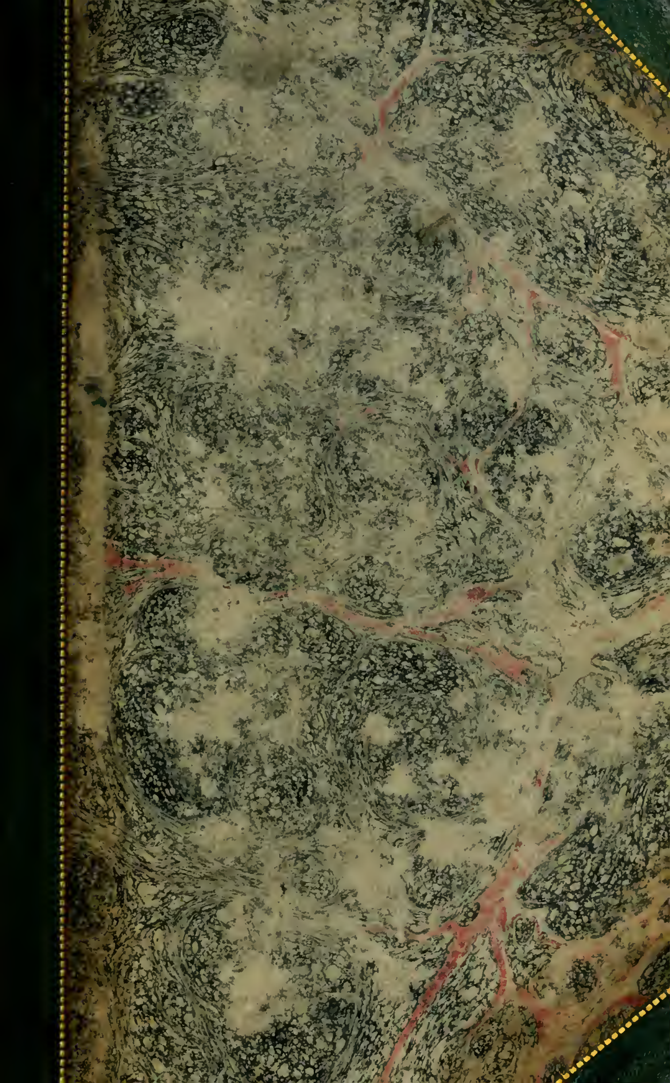
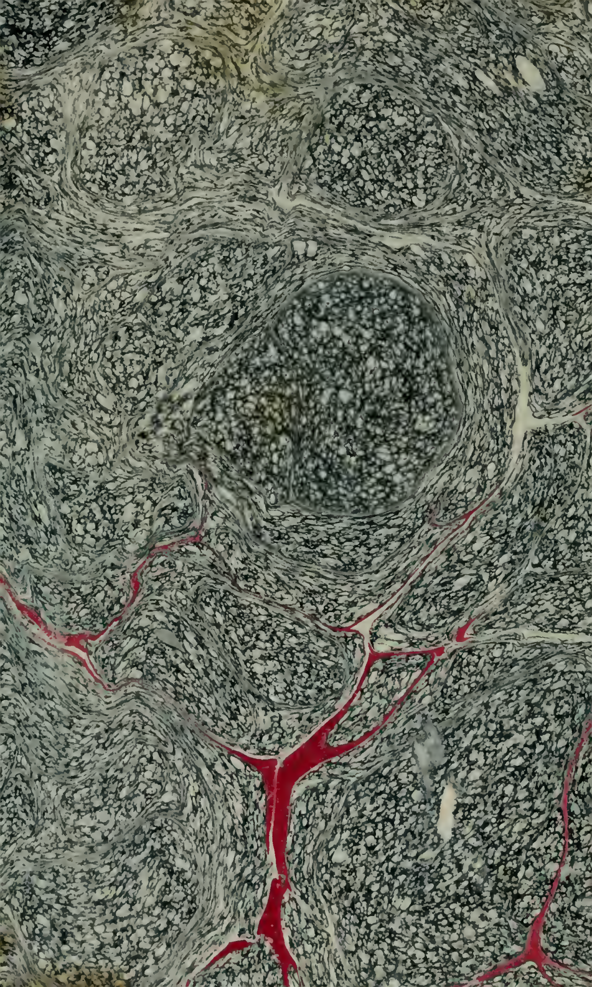






LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME NEUVIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.



LES MILLE ET UNE NUITS, *CONTES ARABES.*

CXCIXe NUIT.

Avant que le jouaillier ſe retirât, Ebn Thaher ne manqua pas de le conjurer par l'amitié qui les uniſſoit tous deux, de ne rien dire à perſonne de tout ce qu'il lui avoit appris. Ayez l'eſprit en repos, lui dit le jouaillier, je vous garderai le ſecret au péril de ma vie.

Deux jours après cette converſation, le jouaillier paſſa devant la boutique d'Ebn Thaher, & voyant qu'elle étoit fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le deſſein dont il lui avoit parlé. Pour en être plus ſûr, il demanda à un voiſin s'il ſavoit pourquoi elle n'étoit pas ouverte. Le

voisin lui répondit qu'il ne savoit autre chose, sinon qu'Ebn Thaher étoit allé faire un voyage. Il n'eut pas besoin d'en savoir davantage, & il songea d'abord au prince de Perse. Malheureux prince, dit-il en lui-même, quel chagrin n'aurez-vous pas quand vous apprendrez cette nouvelle? Par quelle entremise entretiendrez-vous le commerce que vous avez avec Schemselnihar? Je crains que vous n'en mouriez de désespoir. J'ai compassion de vous; il faut que je vous dédommage de la perte que vous avez faite d'un confident trop timide.

L'affaire qui l'avoit obligé de sortir, n'étoit pas de grande conséquence; il la négligea, & quoiqu'il ne connût le prince de Perse que pour lui avoir vendu quelques pierreries, il ne laissa pas d'aller chez lui. Il s'adressa à un de ses gens, & le pria de vouloir bien dire à son maître qu'il souhaitoit de l'entretenir d'une affaire très-importante. Le domestique revint bientôt trouver le jouaillier, & l'introduisit dans la chambre du prince, qui étoit à demi-couché sur le sopha, la tête sur le coussin. Comme il se souvint de l'avoir vu, il se leva pour le recevoir, lui dit qu'il étoit le bien-venu; & après l'avoir prié de s'asseoir, il lui demanda s'il y avoit quelque chose en quoi il pût lui rendre service, ou s'il venoit lui annoncer quelque nouvelle qui le

regardât lui-même. Prince, lui répondit le jouaillier, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous particulièrement, le désir de vous marquer mon zèle m'a fait prendre la liberté de venir chez vous pour vous faire part d'une nouvelle qui vous touche; j'espère que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention.

Après ce début, le jouaillier entra en matière, & poursuivit ainsi : Prince, j'aurai l'honneur de vous dire, qu'il y a long-tems que la conformité d'humeur, & quelques affaires que nous avons eues ensemble, nous ont liés d'une étroite amitié, Ebn Thaher & moi. Je sais qu'il est connu de vous, & qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obliger en tout ce qu'il a pu; j'ai appris cela de lui-même, car il n'a rien eu de caché pour moi, ni moi pour lui. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai été assez surpris de voir fermée. Je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison, & il m'a répondu qu'il y avoit deux jours qu'Ebn Thaher avoit pris congé de lui & des autres voisins, en leur offrant ses services pour Balsora, où il alloit, disoit-il, pour une affaire de grande importance. Je n'ai pas été satisfait de cette réponse; & l'intérêt que je prends à ce qui le regarde, m'a déterminé à venir vous

demander ſi vous ne ſavez rien de particulier touchant un départ ſi précipité.

A ce diſcours, que le jouaillier avoit accommodé au ſujet pour mieux parvenir à ſon deſſein, le prince de Perſe changea de couleur, & regarda le jouaillier d'un air qui lui fit connoître combien il étoit affligé de cette nouvelle. Ce que vous m'apprenez, lui dit-il, me ſurprend; il ne pouvoit m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui, s'écria-t-il les larmes aux yeux, c'eſt fait de moi, ſi ce que vous me dites, eſt véritable! Ebn Thaher, qui étoit toute ma conſolation, en qui je mettois toute mon eſpérance, m'abandonne! Il ne faut plus que je ſonge à vivre après un coup ſi cruel.

Le jouaillier n'eut pas beſoin d'en entendre davantage pour être pleinement convaincu de la violente paſſion du prince de Perſe, dont Ebn Thaher l'avoit entretenu. La ſimple amitié ne parle pas ce langage; il n'y a que l'amour qui ſoit capable de produire des ſentimens ſi vifs.

Le prince demeura quelques momens enſeveli dans les penſées les plus triſtes. Il leva enfin la tête, & s'adreſſant à un de ſes gens: Allez, lui dit-il, juſques chez Ebn Thaher, parlez à quelqu'un de ſes domeſtiques, & ſachez s'il eſt vrai qu'il ſoit parti pour Balſora. Courez, & revenez promptement me dire ce que vous

aurez appris. En attendant le retour du domeſtique, le jouaillier tâcha d'entretenir le prince de choſes indifférentes; mais le prince ne lui donna preſque pas d'attention : il étoit la proie d'une inquiétude mortelle. Tantôt il ne pouvoit ſe perſuader qu'Ebn Thaher fût parti, & tantôt il n'en doutoit pas, quand il faiſoit réflexion au diſcours que ce confident lui avoit tenu la dernière fois qu'il l'étoit venu voir, & à l'air bruſque dont il l'avoit quitté.

Enfin le domeſtique du prince arriva, & rapporta qu'il avoit parlé à un des gens d'Ebn Thaher, qui l'avoit aſſuré qu'il n'étoit plus à Bagdad, qu'il étoit parti depuis deux jours pour Balſora. Comme je ſortois de la maiſon d'Ebn Thaher, ajouta le domeſtique, une eſclave bien miſe eſt venue m'aborder; & après m'avoir demandé ſi je n'avois pas l'honneur de vous appartenir, elle m'a dit qu'elle avoit à vous parler, & m'a prié en même-tems de vouloir bien qu'elle vînt avec moi. Elle eſt dans l'antichambre, & je crois qu'elle a une lettre à vous rendre de la part de quelque perſonne de conſidération. Le prince commanda auſſitôt qu'on la fît entrer; il ne douta pas que ce ne fût l'eſclave confidente de Schemſelnihar, comme en effet c'étoit elle. Le jouaillier la reconnut pour l'avoir vue quelquefois chez Ebn Thaher, qui lui avoit appris

qui elle étoit. Elle ne pouvoit arriver plus à propos pour empêcher le prince de se désespérer. Elle le salua...... Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, je m'apperçois qu'il est jour. Elle se tut, & la nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

CC^e NUIT.

LE prince de Perse rendit le salut à la confidente de Schemselnihar. Le jouaillier s'étoit levé dès qu'il l'avoit vue paroître, & s'étoit tiré à l'écart pour leur laisser la liberté de se parler. La confidente, après s'être entretenue quelque tems avec le prince, prit congé de lui, & sortit. Elle le laissai tout autre qu'il étoit auparavant. Ses yeux parurent plus brillans, & son visage plus gai ; ce qui fit juger au jouaillier que la bonne esclave venoit de dire des choses favorables pour son amour.

Le jouaillier ayant repris sa place auprès du prince, lui dit en souriant : A ce que je vois, prince, vous avez des affaires importantes au palais du calife. Le prince de Perse fort étonné & alarmé de ce discours, répondit au jouaillier : Sur quoi jugez-vous que j'ai des affaires au palais du calife ? J'en juge, repartit le jouaillier,

par l'efclave qui vient de fortir. Et à qui croyez-vous qu'appartienne cette efclave, répliqua le prince ? A Schemfelnihar, favorite du calife, répondit le jouaillier. Je connois, pourfuivit-il, cette efclave, & même fa maîtreffe, qui m'a quelquefois fait l'honneur de venir chez moi acheter des pierreries. Je fais de plus que Schemfelnihar n'a rien de caché pour cette efclave, que je vois depuis quelques jours aller & venir par les rues, affez embarraffée, à ce qu'il me femble. Je m'imagine que c'eft pour quelque affaire de conféquence qui regarde fa maîtreffe.

Ces paroles du jouaillier troublèrent fort le prince de Perfe. Il ne me parleroit pas dans ces termes, dit-il en lui-même, s'il ne foupçonnoit, ou plutôt s'il ne favoit pas mon fecret. Il demeura quelques momens dans le filence, ne fachant quel parti prendre. Enfin il reprit la parole, & dit au jouaillier : Vous venez de me dire des chofes qui me donnent lieu de croire que vous en favez encore plus que vous n'en dites. Il eft important pour mon repos que j'en fois parfaitement éclairci : je vous conjure de ne me rien diffimuler.

Alors le jouaillier, qui ne demandoit pas mieux, lui fit un détail exact de l'entretien qu'il avoit eu avec Ebn Thaher. Ainfi il lui fit connoître qu'il étoit inftruit du commerce qu'il

avoit avec Schemſelnihar, & il n'oublia pas de lui dire qu'Ebn Thaher effrayé du danger où ſa qualité de confident le jetoit, lui avoit fait part du deſſein qu'il avoit de ſe retirer à Balſora, & d'y demeurer juſqu'à ce que l'orage qu'il redoutoit, ſe fût diſſipé. C'eſt ce qu'il a exécuté, ajouta le jouaillier, & je ſuis ſurpris qu'il ait pu ſe réſoudre à vous abandonner dans l'état où il m'a fait connoître que vous étiez. Pour moi, prince, je vous avoue que j'ai été touché de compaſſion pour vous, je viens vous offrir mes ſervices; & ſi vous me faites la grâce de les agréer, je m'engage à vous garder la même fidélité qu'Ebn Thaher; je vous promets d'ailleurs plus de fermeté; je ſuis prêt à vous ſacrifier mon bonheur & ma vie; & afin que vous ne doutiez pas de ma ſincérité, je jure par ce qu'il y a de plus ſacré dans notre religion, de vous garder un ſecret inviolable. Soyez donc perſuadé, prince, que vous trouverez en moi l'ami que vous avez perdu. Ce diſcours raſſura le prince, & le conſola de l'éloignement d'Ebn Thaher. J'ai bien de la joie, dit-il au jouaillier, d'avoir en vous de quoi réparer la perte que j'ai faite. Je n'ai point d'expreſſions capables de vous bien marquer l'obligation que je vous ai. Je prie dieu qu'il récompenſe votre généroſité, & j'accepte de bon cœur l'offre

obligeante que vous me faites. Croiriez-vous bien, continua-t-il, que la confidente de Schemſelnihar vient de me parler de vous. Elle m'a dit que c'eſt vous qui avez conſeillé à Ebn Thaher de s'éloigner de Bagdad. Ce ſont les dernières paroles qu'elle m'a dites en me quittant, & elle m'en a paru bien perſuadée. Mais on ne vous rend pas juſtice : je ne doute pas qu'elle ne ſe trompe, après tout ce que vous venez de me dire. Prince, lui répliqua le jouaillier, j'ai eu l'honneur de vous faire un récit fidèle de la converſation que j'ai eue avec Ebn Thaher. Il eſt vrai que quand il m'a déclaré qu'il vouloit ſe retirer à Balſora, je ne me ſuis point oppoſé à ſon deſſein, & que je lui ai dit qu'il étoit homme ſage & prudent; mais cela ne vous empêche pas de me donner votre confiance, je ſuis prêt à vous rendre mes ſervices avec toute l'ardeur imaginable. Si vous en uſez autrement, cela ne m'empêchera pas de vous garder très-religieuſement le ſecret, comme je m'y ſuis engagé par ferment. Je vous ai déjà dit, reprit le prince, que je n'ajoutois pas foi aux paroles de la confidente. C'eſt ſon zèle qui lui a inſpiré ce ſoupçon, qui n'a point de fondement; & vous devez l'excuſer de même que je l'excuſe.

Ils continuèrent encore quelque tems leur converſation, & délibérèrent enſemble des

moyens les plus convenables pour entretenir la correſpondance du prince avec Schemſelnihar. Ils demeurèrent d'accord qu'il falloit commencer par déſabuſer la confidente, qui étoit ſi injuſtement prévenue contre le jouaillier. Le prince ſe chargea de la tirer d'erreur la première fois qu'il la reverroit, & de la prier de s'adreſſer au jouaillier lorſqu'elle auroit des lettres à lui apporter, ou quelqu'autre choſe à lui apprendre de la part de ſa maîtreſſe. En effet, ils jugèrent qu'elle ne devoit point paroître ſi ſouvent chez le prince, parce qu'elle pourroit par-là donner lieu de découvrir ce qu'il étoit ſi important de cacher. Enfin le jouaillier ſe leva, & après avoir de nouveau prié le prince de Perſe d'avoir une entière confiance en lui, il ſe retira.

La ſultane Scheherazade ceſſa de parler en cet endroit, à cauſe du jour qui commençoit à paroître. La nuit ſuivante elle reprit le fil de ſa narration, & dit au ſultan des Indes :



CCIe NUIT.

SIRE, le jouaillier en se retirant en sa maison, apperçut devant lui dans la rue une lettre que quelqu'un avoit laissé tomber. Il la ramassa. Comme elle n'étoit point cachetée, il l'ouvrit, & trouva qu'elle étoit conçue en ces termes :

LETTRE

De Schemselnihar, au prince de Perse.

« JE viens d'apprendre par ma confidente une » nouvelle qui ne me donne pas moins d'af- » fliction que vous en devez avoir. En per- » dant Ebn Thaher, nous perdons beaucoup » à la vérité ; mais que cela ne vous empêche » pas, cher prince, de songer à vous con- » server. Si notre confident nous abandonne » par une terreur panique, considérons que » c'est un mal que nous n'avons pu éviter ; » il faut que nous nous en consolions. J'avoue » qu'Ebn Thaher nous manque dans le tems » que nous avions le plus besoin de son se- » cours ; mais munissons-nous de patience con- » tre ce coup imprévu, & ne laissons pas de

» nous aimer conſtamment. Fortifiez votre
» cœur contre cette diſgrace ; on n'obtient
» pas ſans peine ce que l'on ſouhaite. Ne nous
» rebutons point ; eſpérons que le ciel nous
» ſera favorable, & qu'après tant de ſouffrances,
» nous verrons l'heureux accompliſſement de
» nos deſirs. Adieu ».

Pendant que le jouaillier s'entretenoit avec le prince de Perſe, la confidente avoit eu le tems de retourner au palais, & d'annoncer à ſa maîtreſſe la fâcheuſe nouvelle du départ d'Ebn Thaher. Schemſelnihar avoit auſſi-tôt écrit cette lettre, & renvoyé ſa confidente ſur ſes pas pour la porter au prince inceſſamment, & la confidente l'avoit laiſſé tomber par mégarde.

Le jouaillier fut bien aiſe de l'avoir trouvée; car elle lui fourniſſoit un beau moyen de ſe juſtifier dans l'eſprit de la confidente, & de l'amener au point qu'il ſouhaitoit. Comme il achevoit de la lire, il apperçut cette eſclave qui la cherchoit avec beaucoup d'inquiétude, en jetant les yeux de tous côtés. Il la referma promptement, & la mit dans ſon ſein ; mais l'eſclave prit garde à ſon action, & courut à lui. Seigneur, lui dit-elle, j'ai laiſſé tomber la lettre que vous teniez tout-à-l'heure à la main ;

je vous ſupplie de vouloir bien me la rendre. Le jouaillier ne fit pas ſemblant de l'entendre, & ſans lui répondre, continua ſon chemin juſqu'en ſa maiſon. Il ne ferma point la porte après lui, afin que la confidente qui le ſuivoit, y pût entrer. Elle n'y manqua pas; & lorſqu'elle fut dans ſa chambre : Seigneur, lui dit-elle, vous ne pouvez faire aucun uſage de la lettre que vous avez trouvée, & vous ne feriez pas difficulté de me la rendre, ſi vous ſaviez de quelle part elle vient, & à qui elle eſt adreſſée; d'ailleurs, vous me permettrez de vous dire, que vous ne pouvez pas honnêtement la retenir.

Avant que de répondre à la confidente, le jouaillier la fit aſſeoir, après quoi il lui dit : N'eſt-il pas vrai que la lettre dont il s'agit, eſt de la main de Schemſelnihar, & qu'elle eſt adreſſée au prince de Perſe? L'eſclave, qui ne s'attendoit pas à cette demande, changea de couleur. La queſtion vous embarraſſe, reprit-il; mais ſachez que je ne vous la fais pas par indiſcrétion; j'aurois pu vous rendre la lettre dans la rue, mais j'ai voulu vous attirer ici, parce que je ſuis bien aiſe d'avoir un éclairciſſement avec vous. Eſt-il juſte, dites-moi, d'imputer un évènement fâcheux aux gens qui n'y ont nullement contribué? C'eſt pourtant ce que vous avez fait, lorſque vous avez

dit au prince de Perſe que c'eſt moi qui ai conſeillé à Ebn Thaher de ſortir de Bagdad pour ſa ſûreté : je ne prétends pas perdre le tems à me juſtifier auprès de vous ; il ſuffit que le prince de Perſe ſoit pleinement perſuadé de mon innocence ſur ce point. Je vous dirai ſeulement, qu'au lieu d'avoir contribué au départ d'Ebn Thaher, j'en ai été extrêmement mortifié, non pas tant par amitié pour lui, que par compaſſion de l'état où il laiſſoit le prince, dont il m'avoit découvert le commerce avec Schemſelnihar. Dès que j'ai été aſſuré qu'Ebn Thaher n'étoit plus à Bagdad, j'ai couru me préſenter au prince, chez qui vous m'avez trouvé, pour lui apprendre cette nouvelle & lui offrir les mêmes ſervices qu'il lui rendoit. J'ai réuſſi dans mon deſſein ; & pourvu que vous ayez en moi autant de confiance que vous en aviez pour Ebn Thaher, il ne tiendra qu'à vous de vous ſervir utilement de mon entremiſe. Rendez compte à votre maîtreſſe de ce que je viens de vous dire, & aſſurez-la bien que quand je devrois périr en m'engageant dans une intrigue ſi dangereuſe, je ne me repentirai point de m'être ſacrifié pour deux amans ſi dignes l'un de l'autre.

La confidente, après avoir écouté le jouaillier avec beaucoup de ſatisfaction, le pria de

pardonner la mauvaiſe opinion qu'elle avoit conçue de lui, au zèle qu'elle avoit pour les intérêts de ſa maîtreſſe. J'ai une joie infinie, ajouta-t-elle, de ce que Schemſelnihar & le prince retrouvent en vous un homme ſi propre à remplir la place d'Ebn Thaher. Je ne manquerai pas de bien faire valoir à ma maîtreſſe la bonne volonté que vous avez pour elle.

Scheherazade en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, ceſſa de parler. La nuit ſuivante, elle pourſuivit ainſi ſon diſcours :

CCII^e NUIT.

APRÈS que la confidente eut marqué au jouaillier la joie qu'elle avoit de le voir ſi diſpoſé à rendre ſervice à Schemſelnihar & au prince de Perſe, le jouaillier tira la lettre de ſon ſein & la lui rendit, en lui diſant : Tenez, portez-la promptement au prince de Perſe, & repaſſez par ici, afin que je voie la réponſe qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de notre entretien.

La confidente prit la lettre, & la porta au prince, qui y fit réponſe ſur le champ. Elle retourna chez le jouaillier lui montrer la réponſe, qui contenoit ces paroles :

RÉPONSE

Du prince de Perſe, à Schemſelnihar.

« VOTRE précieuſe lettre produit en moi » un grand effet ; mais pas ſi grand que je le » ſouhaiterois. Vous tâchez de me conſoler de » la perte d'Ebn Thaher. Hélas ! quelque ſen- » ſible que j'y ſois, ce n'eſt que la moindre » partie des maux que je ſouffre. Vous les con- » noiſſez ces maux, & vous ſavez qu'il n'y a » que votre préſence qui ſoit capable de les » guérir. Quand viendra le tems que j'en pour- » rai jouir ſans crainte d'en être privé ? Qu'il » me paroît éloigné ! ou plutôt faut-il nous » flatter que nous le pourrons voir ? Vous me » commandez de me conſerver ; je vous obéi- » rai, puiſque j'ai renoncé à ma propre vo- » lonté pour ne ſuivre que la vôtre. Adieu ».

Après que le jouaillier eut lu cette lettre, il la donna à la confidente, qui lui dit en la quittant : Je vais, ſeigneur, faire en ſorte que ma maîtreſſe ait la même confiance en vous qu'elle avoit pour Ebn Thaher. Vous aurez demain de mes nouvelles. En effet, le jour ſuivant il la vit arriver avec un air qui marquoit combien elle étoit ſatisfaite. Votre ſeule vue,

vûe, lui dit-il, me fait connoître que vous avez mis l'esprit de Schemselnihar dans la disposition que vous souhaitiez. Il est vrai, répondit la confidente, & vous allez apprendre de quelle manière j'en suis venue à bout. Je trouvai hier, poursuivit-elle, Schemselnihar qui m'attendoit avec impatience; je lui remis la lettre du prince; elle la lut les larmes aux yeux; & quand elle eut achevé, comme je vis qu'elle alloît s'abandonner à ses chagrins ordinaires : Madame, lui dis-je, c'est sans doute l'éloignement d'Ebn Thaher qui vous afflige; mais permettez-moi de vous conjurer au nom de dieu de ne vous point alarmer davantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un autre lui-même, qui s'offre à vous obliger avec autant de zèle, & ce qui est de plus important, avec plus de courage. Alors je lui parlai de vous, continua l'esclave, & lui racontai le motif qui vous avoit fait aller chez le prince de Perse. Enfin, je l'assurai que vous garderiez inviolablement le secret au prince de Perse & à elle, & que vous étiez dans la résolution de favoriser leurs amours de tout votre pouvoir. Elle me parut fort consolée après mon discours. Ha, quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons-nous pas, le prince de Perse & moi, à l'honnête homme dont vous me parlez! Je veux le connoître,

le voir, pour entendre de ſa propre bouche tout ce que vous venez de me dire, & le remercier d'une générofité inouie envers des perſonnes pour qui rien ne l'oblige à s'intéreſſer avec tant d'affection. Sa vue me fera plaiſir, & je n'oublierai rien pour le confirmer dans de ſi bons ſentimens. Ne manquez pas de l'aller prendre demain, & de me l'amener. C'eſt pourquoi, ſeigneur, prenez la peine de venir avec moi juſqu'à ſon palais.

Ce diſcours de la confidente embarraſſa le jouaillier. Votre maîtreſſe, reprit-il, me permettra de dire qu'elle n'a pas bien penſé à ce qu'elle exige de moi. L'accès qu'Ebn Thaher avoit auprès du calife, lui donnoit entrée par-tout, & les officiers qui le connoiſſoient, le laiſſoient aller & venir librement au palais de Schemſelnihar ; mais moi, comment oſerois-je y entrer? vous voyez bien vous-même que cela n'eſt pas poſſible. Je vous ſupplie de repréſenter à Schemſelnihar les raiſons qui doivent m'empêcher de lui donner cette ſatisfaction, & toutes les ſuites fâcheuſes qui pourroient en arriver. Pour peu qu'elle y faſſe attention, elle trouvera que c'eſt m'expoſer inutilement à un très-grand danger.

La confidente tâcha de raſſurer le jouaillier. Croyez-vous, lui dit-elle, que Schemſelnihar

ſoit aſſez dépourvue de raiſon pour vous expoſer au moindre péril, en vous faiſant venir chez elle, vous de qui elle attend des ſervices ſi conſidérables? Songez vous-même qu'il n'y a pas la moindre apparence de danger pour vous. Nous ſommes trop intéreſſées en cette affaire, ma maîtreſſe & moi, pour vous y engager mal-à-propos. Vous pouvez vous en fier à moi & vous laiſſer conduire. Après que la choſe ſera faite, vous m'avouerez vous-même que votre crainte étoit mal fondée.

Le jouaillier ſe rendit aux diſcours de la confidente, & ſe leva pour la ſuivre; mais de quelque fermeté qu'il ſe piquât naturellement, la frayeur s'étoit tellement emparée de lui, que tout le corps lui trembloit. Dans l'état où vous voilà, lui dit-elle, je vois bien qu'il vaut mieux que vous demeuriez chez vous, & que Schemſelnihar prenne d'autres meſures pour vous voir; & il ne faut pas douter que pour ſatisfaire l'envie qu'elle en a, elle ne vienne ici vous trouver elle-même. Cela étant ainſi, ſeigneur, ne ſortez pas; je ſuis aſſurée que vous ne ſerez pas long-tems ſans la voir arriver. La confidente l'avoit bien prévu; elle n'eut pas plutôt appris à Schemſelnihar la frayeur du jouaillier, que Schemſelnihar ſe mit en état d'aller chez lui.

Il la reçut avec toutes les marques d'un pro-

fond respect. Quand elle se fut assise, comme elle étoit un peu fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, elle se dévoila, & laissa voir au jouaillier une beauté qui lui fit connoître que le prince de Perse étoit excusable d'avoir donné son cœur à la favorite du calife. Ensuite elle salua le jouaillier d'un air gracieux, & lui dit : Je n'ai pu apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du prince de Perse & dans les miens, sans former aussitôt le dessein de vous en remercier moi-même. Je rends grâce au ciel de nous avoir sitôt dédommagés de la perte d'Ebn Thaher.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. Le lendemain, elle continua son récit de cette sorte :

CCIIIe NUIT.

SCHEMSELNIHAR dit encore plusieurs autres choses obligeantes au jouaillier, après quoi elle se retira dans son palais. Le jouaillier alla sur le champ rendre compte de cette visite au prince de Perse, qui lui dit en le voyant : Je vous attendois avec impatience ; l'esclave confidente m'a apporté une lettre de sa maîtresse ;

mais cette lettre ne m'a point ſoulagé. Quoi que me puiſſe mander l'aimable Schemſelnihar, je n'oſe rien eſpèrer, & ma patience eſt à bout. Je ne ſais plus quel conſeil prendre ; le départ d'Ebn Thaher me met au déſeſpoir. C'étoit mon appui : j'ai tout perdu en le perdant. Je pouvois me flatter de quelque eſpérance par l'accès qu'il avoit auprès de Schemſelnihar.

A ces mots, que le prince prononça avec tant de vivacité, qu'il ne donna pas le tems au jouaillier de lui parler, le jouaillier lui dit : Prince, on ne peut prendre plus de part à vos maux que j'en prends, & ſi vous voulez avoir la patience de m'écouter, vous verrez que je puis y apporter du ſoulagement. A ce diſcours, le prince ſe tut & lui donna audience. Je vois bien, reprit alors le jouaillier, que l'unique moyen de vous rendre content, eſt de faire en ſorte que vous puiſſiez entretenir Schemſelnihar en liberté. C'eſt une ſatisfaction que je veux vous procurer, & j'y travaillerai dès demain. Il ne faut point vous expoſer à entrer dans le palais de Schemſelnihar; vous ſavez par expérience que c'eſt une démarche fort dangereuſe. Je ſais un lieu plus propre à cette entrevue, & où vous ſerez en sûreté. Comme le jouaillier achevoit ces paroles, le prince l'embraſſa avec tranſport. Vous reſſuſcitez, dit-il,

par cette charmante promeſſe, un malheureux amant qui s'étoit déjà condamné à la mort. A ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Thaher : tout ce que vous ferez, ſera bien fait ; je m'abandonne entièrement à vous.

Après que le prince eut remercié le jouaillier du zèle qu'il lui faiſoit paroître, le jouaillier ſe retira chez lui, où, dès le lendemain matin, la confidente de Schemſelnihar le vint trouver. Il lui dit qu'il avoit fait eſpérer au prince de Perſe, qu'il pourroit voir bientôt Schemſelnihar. Je viens exprès, lui répondit-elle, pour prendre là-deſſus des meſures avec vous. Il me ſemble, continua-t-elle, que cette maiſon ſeroit aſſez commode pour cette entrevue. Je pourrois bien, reprit-il, les faire venir ici ; mais j'ai penſé qu'ils ſeront plus en liberté dans une autre maiſon que j'ai, où actuellement il ne demeure perſonne. Je l'aurai bientôt meublée aſſez proprement pour les recevoir. Cela étant, repartit la confidente, il ne s'agit plus à l'heure qu'il eſt, que d'y faire conſentir Schemſelnihar. Je vais lui en parler, & je viendrai vous en rendre réponſe en peu de tems.

Effectivement elle fut fort diligente ; elle ne tarda pas à revenir, & elle rapporta au jouaillier, que ſa maîtreſſe ne manqueroit pas de ſe

trouver au rendez-vous vers la fin du jour. En même tems, elle lui mit entre les mains une bourſe, en lui diſant que c'étoit pour acheter la collation. Il la mena auſſitôt à la maiſon où les amans devoient ſe rencontrer, afin qu'elle sût où elle étoit, & qu'elle y pût amener ſa maîtreſſe ; & dès qu'ils ſe furent ſéparés, il alla emprunter chez ſes amis de la vaiſſelle d'or & d'argent, des tapis, des couſſins fort riches & d'autres meubles, dont il meubla cette maiſon très-magnifiquement. Quand il y eut mis toute choſe en état, il ſe rendit chez le prince de Perſe.

Repréſentez-vous la joie qu'eut le prince, lorſque le jouaillier lui dit qu'il le venoit prendre pour le conduire à la maiſon qu'il avoit préparée pour le recevoir lui & Schemſelnihar. Cette nouvelle lui fit oublier ſes chagrins & ſes ſouffrances. Il prit un habit magnifique, & ſortit ſans ſuite avec le jouaillier, qui le fit paſſer par pluſieurs rues détournées, afin que perſonne ne les obſervât, & l'introduiſit enfin dans la maiſon, où ils commencèrent à s'entretenir juſqu'à l'arrivée de Schemſelnihar.

Ils n'attendirent pas long-tems cette amante trop paſſionnée. Elle arriva après la prière du ſoleil couché, avec ſa confidente & deux autres eſclaves. De pouvoir vous exprimer l'excès de joie dont les deux amans furent ſaiſis

à la vue l'un de l'autre, c'eſt une choſe qui ne m'eſt pas poſſible. Ils s'aſſirent ſur le ſopha, & ſe regardèrent quelque tems ſans pouvoir parler, tant ils étoient hors d'eux-mêmes. Mais quand l'uſage de la parole leur fut revenu, ils ſe dédommagèrent bien de ce ſilence. Ils ſe dirent des choſes ſi tendres, que le jouaillier, la confidente & les deux autres eſclaves en pleurèrent. Le jouaillier néanmoins eſſuya ſes larmes pour ſonger à la collation, qu'il apporta lui-même. Les amans burent & mangèrent peu; après quoi s'étant tous deux remis ſur le ſopha, Shemſelnihar demanda au jouaillier, s'il n'avoit pas un luth ou quelqu'autre inſtrument. Le jouaillier, qui avoit eu ſoin de pourvoir à tout ce qui pouvoit lui faire plaiſir, lui apporta un luth. Elle mit quelques momens à l'accorder, & enſuite elle chanta.

Là s'arrêta Scheherazade, à cauſe du jour qui commençoit à paroître. La nuit ſuivante, elle pourſuivit ainſi :





Elle mit quelques momens à l'accorder et ensuite elle chanta.

CCIV^e NUIT.

Dans le tems que Schemſelnihar charmoit le prince de Perſe en lui exprimant ſa paſſion par des paroles qu'elle compoſoit ſur le champ, on entendit un grand bruit, & auſſitôt un eſclave que le jouaillier avoit amené avec lui, parut tout effrayé, & vint dire qu'on enfonçoit la porte; qu'il avoit demandé qui c'étoit; mais qu'au lieu de répondre, on avoit redoublé les coups. Le jouaillier alarmé, quitta Schemſelnihar & le prince pour aller lui-même vérifier cette mauvaiſe nouvelle. Il étoit déjà dans la cour lorſqu'il entrevit dans l'obſcurité une troupe de gens armés de bayonnettes & de ſabres, qui avoient enfoncé la porte, & venoient droit à lui. Il ſe rangea au plus vîte contre un mur, & ſans en être apperçu, il les vit paſſer au nombre de dix.

Comme il ne pouvoit pas être d'un grand ſecours au prince de Perſe & à Schemſelnihar, il ſe contenta de les plaindre en lui-même, & prit le parti de la fuite. Il ſortit de ſa maiſon, & alla ſe réfugier chez un voiſin qui n'étoit pas encore couché, ne doutant point que cette violence imprévue ne ſe fît par ordre du calife,

qui avoit ſans doute été averti du rendez-vous de ſa favorite avec le prince de Perſe. De la maiſon où il s'étoit ſauvé, il entendoit le grand bruit que l'on faiſoit dans la ſienne, & ce bruit dura juſqu'à minuit. Alors, comme il lui ſembloit que tout y étoit tranquille, il pria le voiſin de lui prêter un ſabre; & muni de cette arme, il ſortit, s'avança juſqu'à la porte de la maiſon, entra dans la cour, où il apperçut avec frayeur un homme qui lui demanda qui il étoit. Il reconnut à la voix que c'étoit ſon eſclave. Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le guet? Seigneur, lui répondit l'eſclave, je me ſuis caché dans un coin de la cour, & j'en ſuis ſorti d'abord que je n'ai plus entendu de bruit. Mais ce n'eſt point le guet qui a forcé votre maiſon; ce ſont des voleurs qui, ces jours paſſés, en ont pillé une dans ce quartier-ci. Il ne faut pas douter qu'ils n'ayent remarqué la richeſſe des meubles que vous avez fait apporter ici, & qu'elle ne leur ait donné dans la vue.

Le jouaillier trouva la conjecture de ſon eſclave aſſez probable. Il viſita ſa maiſon, & vit en effet que les voleurs avoient enlevé le bel ameublement de la chambre où il avoit reçu Schemſelnihar & ſon amant, qu'ils avoient emporté ſa vaiſſelle d'or & d'argent, & enfin qu'ils

n'y avoient pas laiſſé la moindre choſe. Il en fut déſolé. O ciel ! s'écria-t-il, je ſuis perdu ſans reſſource ! Que diront mes amis, & quelle excuſe leur apporterai-je, quand je leur dirai que des voleurs ont forcé ma maiſon, & dérobé ce qu'ils m'avoient ſi généreuſement prêté ? Ne faudra-t-il pas que je les dédommage de la perte que je leur ai cauſée ? D'ailleurs que ſont devenus Schemſelnihar & le prince de Perſe? Cette affaire fera un ſi grand éclat, qu'il eſt impoſſible qu'elle n'aille pas juſqu'aux oreilles du calife. Il apprendra cette entrevue, & je ſervirai de victime à ſa colère. L'eſclave, qui lui étoit fort affectionné, tâcha de le conſoler. A l'égard de Schemſelnihar, lui dit-il, les voleurs apparemment ſe feront contentés de la dépouiller, & vous devez croire qu'elle ſe ſera retirée en ſon palais avec ſes eſclaves : le prince de Perſe aura eu le même ſort. Ainſi, vous pouvez eſpérer que le calife ignorera toujours cette aventure. Pour ce qui eſt de la perte que vos amis ont faite, c'eſt un malheur que vous n'avez pu éviter. Ils ſavent bien que les voleurs ſont en ſi grand nombre, qu'ils ont eu la hardieſſe de piller non-ſeulement la maiſon dont je vous ai parlé, mais même pluſieurs autres des principaux ſeigneurs de la cour, & ils n'ignorent pas que malgré

les ordres qui ont été donnés pour les prendre, on n'a pu encore se saisir d'aucun d'eux, quelque diligence qu'on ait faite. Vous en serez quitte en rendant à vos amis la valeur des choses qui ont été volées, & il vous restera encore, dieu merci, assez de bien.

En attendant que le jour parût, le jouaillier fit raccommoder par son esclave, le mieux qu'il fut possible, la porte de la rue qui avoit été forcée, après quoi il retourna dans sa maison ordinaire avec son esclave, en faisant de tristes réflexions sur ce qui étoit arrivé. Ebn Thaher, dit-il en lui-même, a été bien plus sage que moi; il avoit prévu ce malheur où je me suis jeté en aveugle. Plut à dieu que je ne me fusse jamais mêlé d'une intrigue qui me coûtera peut-être la vie!

A peine étoit-il jour, que le bruit de la maison pillée se répandit dans la ville, & attira chez lui une foule d'amis & de voisins, dont la plupart, sous prétexte de lui témoigner de la douleur de cet accident, étoient curieux d'en savoir le détail. Il ne laissa pas de les remercier de l'affection qu'ils lui marquoient. Il eut au moins la consolation de voir que personne ne lui parloit de Schemselnihar ni du prince de Perse, ce qui lui fit croire qu'ils étoient chez eux, ou qu'ils devoient être en quelque lieu de sûreté.

Quand le jouaillier fut ſeul, ſes gens lui ſervirent à manger; mais il ne mangea preſque pas. Il étoit environ midi lorſqu'un de ſes eſclaves vint lui dire qu'il y avoit à la porte un homme qu'il ne connoiſſoit pas, qui demandoit à lui parler. Le jouaillier ne voulant pas recevoir un inconnu chez lui, ſe leva, & alla lui parler à la porte. Quoique vous ne me connoiſſiez pas, lui dit l'homme, je ne laiſſe pas de vous connoître, & je viens vous entretenir d'une affaire importante. Le jouaillier, à ces mots, le pria d'entrer. Non, reprit l'inconnu, prenez plutôt la peine, s'il vous plaît, de venir avec moi jusqu'à votre autre maiſon. Comment ſavez-vous, repliqua le jouaillier, que j'aie une autre maiſon que celle-ci? Je le ſais, repartit l'inconnu; vous n'avez ſeulement qu'à me ſuivre, & ne craignez rien, j'ai quelque choſe à vous communiquer qui vous fera plaiſir. Le jouaillier partit auſſitôt avec lui; & après lui avoir raconté en chemin de quelle manière la maiſon où ils alloient, avoit été volée, il lui dit qu'elle n'étoit pas dans un état à l'y recevoir.

Quand ils furent devant la maiſon, & que l'inconnu vit que la porte étoit à moitié briſée: Paſſons outre, dit-il au jouaillier, je vois bien que vous m'avez dit la vérité. Je vais vous mener dans un lieu où nous ferons plus com-

modément. En difant cela, ils continuèrent de marcher, & marchèrent tout le refte du jour fans s'arrêter. Le jouaillier, fatigué du chemin qu'il avoit fait, & chagrin de voir que la nuit s'approchoit, & que l'inconnu marchoit toujours fans lui dire où il prétendoit le mener, commençoit à perdre patience, lorfqu'ils arrivèrent à une place qui conduifoit au Tigre. Dès qu'ils furent fur le bord du fleuve, ils s'embarquèrent dans un petit bateau, & paffèrent de l'autre côté. Alors l'inconnu mena le jouaillier par une longue rue où il n'avoit été de fa vie; & après lui avoir fait traverfer je ne fais combien de rues détournées, il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le jouaillier, referma & barra la porte d'une groffe barre de fer, & le conduifit dans une chambre où il y avoit dix autres hommes qui n'étoient pas moins inconnus au jouaillier que celui qui l'avoit amené.

Ces dix hommes reçurent le jouaillier fans lui faire beaucoup de complimens. Ils lui dirent de s'affeoir; ce qu'il fit. Il en avoit grand befoin, car il n'étoit pas feulement hors d'haleine d'avoir marché fi long-tems, la frayeur dont il étoit faifi de fe voir avec des gens fi propres à lui en caufer, ne lui auroit pas permis de demeurer debout. Comme ils attendoient leur

chef pour souper, d'abord qu'il fut arrivé, on servit. Ils se lavèrent les mains, obligèrent le jouaillier à faire la même chose & à se mettre à table avec eux. Après le repas, ces hommes lui demandèrent s'il savoit à qui il parloit. Il répondit que non, & qu'il ignoroit même le quartier & le lieu où il étoit. Racontez-nous votre aventure de cette nuit, lui dirent-ils, & ne nous déguisez rien. Le jouaillier, étonné de ce discours, leur répondit : Messeigneurs, apparemment que vous en êtes déja instruits ? Cela est vrai, répliquèrent-ils, le jeune homme & la jeune dame qui étoient chez vous hier au soir, nous en ont parlé; mais nous la voulons savoir de votre propre bouche. Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre au jouaillier qu'il parloit aux voleurs qui avoient forcé & pillé sa maison. Messeigneurs, s'écria-t-il, je suis fort en peine de ce jeune homme & de cette jeune dame; ne pourriez-vous pas m'en donner des nouvelles ?

Scheherazade, en cet endroit, s'interrompit pour avertir le sultan des Indes que le jour paroissoit, & elle demeura dans le silence. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :



CCV^e NUIT.

SIRE, dit-elle, ſur la demande que le jouaillier fit aux voleurs, s'ils ne pouvoient pas lui apprendre des nouvelles du jeune homme & de la jeune dame : N'en ſoyez pas en peine davantage, reprirent-ils ; ils ſont en lieu de ſûreté, ils ſe portent bien. En diſant cela, ils lui montrèrent deux cabinets, & ils l'aſſurèrent qu'ils y étoient chacun ſéparément. Ils nous apprirent, ajoutèrent-ils, qu'il n'y a que vous qui ayez connoiſſance de ce qui les regarde. Dès que nous l'avons ſu, nous avons eu pour eux tous les égards poſſibles, à votre conſidération. Bien loin d'avoir uſé de la moindre violence, nous leur avons fait au contraire toutes ſortes de bons traitemens, & perſonne de nous ne voudroit leur avoir fait le moindre mal. Nous vous diſons la même choſe de votre perſonne, & vous pouvez prendre toute ſorte de confiance en nous.

Le jouaillier, raſſuré par ce diſcours, & ravi de ce que le prince de Perſe & Schemſelnihar avoient la vie ſauve, prit le parti d'engager davantage les voleurs dans leur bonne volonté. Il les loua, il les flatta, & leur donna mille bénédictions.

bénédictions. Seigneurs, leur dit-il, j'avoue que je n'ai pas l'honneur de vous connoître; mais c'eſt un très-grand bonheur pour moi de ne vous être pas inconnu, & je ne puis aſſez vous remercier du bien que cette connoiſſance m'a procuré de votre part. Sans parler d'une ſi grande action d'humanité, je vois qu'il n'y a que des gens de votre ſorte capables de garder un ſecret ſi fidèlement, qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il ſoit jamais révélé; & s'il y a quelque entrepriſe difficile, il n'y a qu'à vous en charger; vous ſavez en rendre un bon compte par votre ardeur, par votre courage, par votre intrépidité. Fondé ſur des qualités qui vous appartiennent à ſi juſte titre, je ne ferai pas difficulté de vous raconter mon hiſtoire & celle des deux perſonnes que vous avez trouvées chez moi, avec toute la fidélité que vous m'avez demandée.

Après que le jouaillier eut pris ces précautions pour intéreſſer les voleurs dans la confidence entière de ce qu'il avoit à leur révéler, qui ne pouvoit produire qu'un bon effet, autant qu'il pouvoit le juger, il leur fit, ſans rien omettre, le détail des amours du prince de Perſe & de Schemſelnihar, depuis le commencement juſqu'au rendez-vous qu'il leur avoit procuré dans ſa maiſon.

Les voleurs furent dans un grand étonnement de toutes les particularités qu'ils venoient d'entendre. Quoi ! s'écrièrent-ils, quand le jouaillier eut achevé, eſt-il bien poſſible que le jeune homme ſoit l'illuſtre Ali Ebn Becar, prince de Perſe, & la jeune dame, la belle & la célèbre Schemſelnihar ? Le jouaillier leur jura que rien n'étoit plus vrai que ce qu'il leur avoit dit ; & il ajouta, qu'ils ne devoient pas trouver étrange que des perſonnes ſi diſtinguées euſſent eu de la répugnance à ſe faire connoître.

Sur cette aſſurance, les voleurs allèrent ſe jeter aux piés du prince & de Schemſelnihar l'un après l'autre, & ils les ſupplièrent de leur pardonner, en leur proteſtant qu'il ne ſeroit rien arrivé de ce qui s'étoit paſſé, s'ils euſſent été informés de la qualité de leurs perſonnes avant de forcer la maiſon du jouaillier. Nous allons tâcher, ajoutèrent-ils, de réparer la faute que nous avons commiſe. Ils revinrent au jouaillier : Nous ſommes bien fâchés, lui dirent-ils, de ne pouvoir vous rendre tout ce qui a été enlevé chez vous, dont une partie n'eſt plus en notre diſpoſition. Nous vous prions de vous contenter de l'argenterie, que nous allons vous remettre entre les mains.

Le jouaillier s'eſtima trop heureux de la grâce qu'on lui faiſoit. Quand les voleurs lui eurent

livré l'argenterie, ils firent venir le prince de Perſe & Schemſelnihar, & leur dirent de même qu'au jouaillier, qu'ils alloient les remener en un lieu d'où ils pourroient ſe retirer chacun chez ſoi; mais qu'auparavant, ils vouloient qu'ils s'engageaſſent par ſerment de ne les pas décéler. Le prince de Perſe, Schemſelnihar & le jouaillier leur dirent qu'ils auroient pu ſe fier à leur parole; mais puiſqu'ils le ſouhaitoient, qu'ils juroient ſolemnellement de leur garder une fidélité inviolable. Auſſitôt les voleurs, ſatisfaits de leur ſerment, ſortirent avec eux.

Dans le chemin, le jouaillier inquiet de ne pas voir la confidente ni les deux eſclaves, s'approcha de Schemſelnihar, & la ſupplia de lui apprendre ce qu'elles étoient devenues. Je n'en ſais aucune nouvelle, répondit-elle; je ne puis vous dire autre choſe, ſinon qu'on nous enleva de chez vous, qu'on nous fit paſſer l'eau, & que nous fûmes conduits à la maiſon d'où nous venons.

Schemſelnihar & le jouaillier n'eurent pas un plus long entretien; ils ſe laiſſèrent conduire par les voleurs avec le prince, & ils arrivèrent au bord du fleuve. Les voleurs prirent un bateau, s'embarquèrent avec eux, & les paſſèrent à l'autre bord.

Dans le tems que le prince de Perſe, Schem-

ſelnihar & le jouaillier ſe débarquoient, on entendit un grand bruit du guet à cheval qui accouroit, & il arriva dans le moment que le bateau ne faiſoit que de déborder, & qu'il repaſſoit les voleurs à toute force de rames.

Le commandant de la brigade demanda au prince, à Schemſelnihar & au jouaillier, d'où ils venoient ſi tard, & qui ils étoient. Comme ils étoient ſaiſis de frayeur, & que d'ailleurs ils craignoient de dire quelque choſe qui leur fît tort, ils demeurèrent interdits. Il falloit parler cependant; c'eſt ce que fit le jouaillier, qui avoit l'eſprit un peu plus libre. Seigneur, répondit-il, je puis vous aſſurer premièrement que nous ſommes d'honnêtes perſonnes de la ville. Les gens qui ſont dans le bateau qui vient de nous débarquer, & qui repaſſe de l'autre côté, ſont des voleurs qui forcèrent la nuit dernière la maiſon où nous étions. Ils la pillèrent & nous emmenèrent chez eux, où, après les avoir pris par toutes les voies de douceur que nous avons pu imaginer, nous avons enfin obtenu notre liberté, & ils nous ont ramenés juſqu'ici. Ils nous ont même rendu une bonne partie du butin qu'ils avoient fait, que voici; & en diſant cela, il montra au commandant le paquet d'argenterie qu'il portoit.

Le commandant ne se contenta pas de cette réponse du jouaillier; il s'approcha de lui & du prince de Perse , & les regarda l'un après l'autre. Dites-moi au vrai, reprit-il en s'adressant à eux , qui est cette dame ; d'où vous la connoissez, & en quel quartier vous demeurez.

Cette demande les embarrassa fort, & ils ne savoient que répondre. Schemselnihar franchit la difficulté. Elle tira le commandant à part ; & elle ne lui eut pas plutôt parlé , qu'il mit pié à terre avec de grandes marques de respect & d'honnêteté. Il commanda aussitôt à ses gens de faire venir deux bateaux.

Quand les bateaux furent venus , le commandant fit embarquer Schemselnihar dans l'un, & le prince de Perse & le jouaillier dans l'autre avec deux de ses gens dans chaque bateau, avec ordre de les accompagner chacun jusqu'où ils devoient aller. Les deux bateaux prirent chacun une route différente. Nous ne parlerons présentement que du bateau où étoient le prince de Perse & le jouaillier.

Le prince de Perse, pour épargner la peine aux conducteurs qui lui avoient été donnés & au jouaillier, leur dit qu'il meneroit le jouaillier chez lui , & leur nomma le quartier où il demeuroit. Sur cet enseignement, les conducteurs firent aborder le bateau devant le palais

du calife. Le prince de Perſe & le jouaillier en furent dans une grande frayeur, dont ils n'osèrent rien témoigner. Quoiqu'ils euſſent entendu l'ordre que le commandant avoit donné, ils ne laiſsèrent pas néanmoins de s'imaginer qu'on alloit les mettre au corps-de-garde, pour être préſentés au caliſe le lendemain.

Ce n'étoit pas-là cependant l'intention des conducteurs. Quand ils les eurent fait débarquer, comme ils avoient à aller rejoindre leur brigade, ils les recommandèrent à un officier de la garde du calife, qui leur donna deux de ſes ſoldats pour les conduire par terre à l'hôtel du prince de Perſe, qui étoit aſſez éloigné du fleuve. Ils y arrivèrent enfin, mais tellement las & fatigués, qu'à peine ils pouvoient ſe mouvoir.

Avec cette grande laſſitude, le prince de Perſe étoit d'ailleurs ſi affligé du contre-tems malheureux qui lui étoit arrivé, à lui & à Schemſelnihar, & qui lui ôtoit déſormais l'eſpérance d'une autre entrevue, qu'il s'évanouit en s'aſſéyant ſur ſon ſofa. Pendant que la plus grande partie de ſes gens s'occupoient à le faire revenir, les autres s'aſſemblèrent autour du jouaillier, & le prièrent de leur dire ce qui étoit arrivé au prince, dont l'abſence les avoit mis dans une inquiétude inexprimable.

Scheherazade s'interrompit à ces derniers mots, & se tut, à cause du jour dont la clarté commençoit de se faire voir. Elle reprit son discours la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CCVI^e NUIT.

SIRE, je disois hier à votre majesté, que pendant que l'on étoit occupé à faire revenir le prince de son évanouissement, d'autres de ses gens avoient demandé au jouaillier ce qui étoit arrivé à leur maître. Le jouaillier, qui n'avoit garde de leur révéler rien de ce qu'il ne leur appartenoit pas de savoir, leur répondit que la chose étoit très-extraordinaire ; mais que ce n'étoit pas le tems d'en faire le récit, & qu'il valoit mieux songer à secourir le prince. Par bonheur, le prince de Perse revint à lui en ce moment, & ceux qui lui avoient fait cette demande avec empressement, s'écartèrent & demeurèrent dans le respect, avec beaucoup de joie de ce que l'évanouissement n'avoit pas duré plus long-tems.

Quoique le prince de Perse eût recouvré la connoissance, il demeura néanmoins dans une si grande foiblesse, qu'il ne pouvoit ouvrir la

bouche pour parler. Il ne répondoit que par ſignes, même à ſes parens qui lui parloient. Il étoit encore en cet état le lendemain matin, lorſque le jouaillier prit congé de lui. Le prince ne lui répondit que par un clin d'œil en lui tendant la main ; & comme il vit qu'il étoit chargé du paquet d'argenterie que les voleurs lui avoit rendue, il fit ſigne à un de ſes gens de le prendre & de le porter juſques chez lui.

On avoit attendu le jouaillier avec grande impatience dans ſa famille, le jour qu'il en étoit ſorti avec l'homme qui l'étoit venu demander, & que l'on ne connoiſſoit pas, & l'on n'avoit pas douté qu'il ne lui fût arrivé quelqu'autre affaire pire que la première, dès que le tems qu'il devoit être revenu, fut paſſé. Sa femme, ſes enfans & ſes domeſtiques en étoient dans de grandes alarmes, & ils en pleuroient encore lorſqu'il arriva. Ils eurent de la joie de le revoir ; mais ils furent troublés de ce qu'il étoit extrêmement changé depuis le peu de tems qu'ils ne l'avoient vu. La longue fatigue du jour précédent, & la nuit qu'il avoit paſſée dans de grandes frayeurs & ſans dormir, étoient la cauſe de ce changement, qui l'avoit rendu à peine reconnoiſſable. Comme il ſe ſentoit lui-même fort abattu, il demeura deux jours chez lui à ſe remettre, & il ne vit que quel-

ques-uns de ſes amis les plus intimes, à qui il avoit commandé qu'on laiſſât l'entrée libre.

Le troiſième jour, le jouaillier qui ſentit ſes forces un peu rétablies, crut qu'elles augmenteroient, s'il ſortoit pour prendre l'air. Il alla à la boutique d'un riche marchand de ſes amis, avec qui il s'entretint aſſez long-tems. Comme il ſe levoit pour prendre congé de ſon ami & ſe retirer, il apperçut une femme qui lui faiſoit ſigne, & il la reconnut pour la confidente de Schemſelnihar. Entre la crainte & la joie qu'il en eut, il ſe retira plus promptement, ſans la regarder. Elle le ſuivit, comme il s'étoit bien douté qu'elle le feroit, parce que le lieu où il étoit, n'étoit pas commode à s'entretenir avec elle. Comme il marchoit un peu vîte, la confidente qui ne pouvoit le ſuivre du même pas, lui crioit de tems en tems de l'attendre. Il l'entendoit bien, mais après ce qui lui étoit arrivé, il ne pouvoit pas lui parler en public, de peur de donner lieu de ſoupçonner qu'il eût ou qu'il eût eu commerce avec Schemſelnihar. En effet, on ſavoit dans Bagdad qu'elle appartenoit à cette favorite, & qu'elle faiſoit toutes ſes emplettes. Il continua du même pas, & arriva à une moſquée qui étoit peu fréquentée, & où il ſavoit bien qu'il n'y auroit perſonne. Elle y entra après lui, &

ils eurent toute la liberté de s'entretenir ſans témoins.

Le jouaillier & la confidente de Schemſelnihar ſe témoignèrent réciproquement combien ils avoient de joie de ſe revoir, après l'aventure étrange cauſée par les voleurs, & leur crainte l'un pour l'autre, ſans parler de celle qui regardoit leur propre perſonne.

Le jouaillier vouloit que la confidente commençât par lui raconter comment elle avoit échappé avec les deux eſclaves, & qu'elle lui apprît enſuite des nouvelles de Schemſelnihar, depuis qu'il ne l'avoit vue. Mais la confidente lui marqua un ſi grand empreſſement de ſavoir auparavant ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation ſi imprévue, qu'il fut obligé de la ſatisfaire. Voilà, dit-il en achevant, ce que vous déſiriez d'apprendre de moi : apprenez-moi, je vous prie, à votre tour, ce que je vous ai déjà demandé.

Dès que je vis paroître les voleurs, dit la confidente, je m'imaginai, ſans les bien examiner, que c'étoient des ſoldats de la garde du calife, que le calife avoit été informé de la ſortie de Schemſelnihar, & qu'il les avoit envoyés pour lui ôter la vie, au prince de Perſe & à nous tous. Prévenue de cette penſée, je montai ſur le champ à la terraſſe du haut de

votre maiſon, pendant que les voleurs entrèrent dans la chambre où étoient le prince de Perſe & Schemſelnihar, & les deux eſclaves de Schemſelnihar furent diligentes à me ſuivre. De terraſſe en terraſſe, nous arrivâmes à celle d'une maiſon d'honnêtes gens, qui nous reçurent avec beaucoup d'honnêteté, & chez qui nous paſsâmes la nuit.

Le lendemain matin, après que nous eûmes remercié le maître de la maiſon du plaiſir qu'il nous avoit fait, nous retournâmes au palais de Schemſelnihar. Nous y rentrâmes dans un grand déſordre, & d'autant plus affligées, que nous ne ſavions quel auroit été le deſtin de nos deux amans infortunés. Les autres femmes de Schemſelnihar furent étonnées de voir que nous revenions ſans elle. Nous leur dîmes, comme nous en étions convenues, qu'elle étoit demeurée chez une dame de ſes amies, & qu'elle devoit nous envoyer appeler pour aller la reprendre quand elle voudroit revenir, & elles ſe contentèrent de cette excuſe.

Je paſſai cependant la journée dans une grande inquiétude. La nuit venue, j'ouvris la petite porte de derrière, & je vis un petit bateau ſur le canal détourné du fleuve, qui y aboutit. J'appelai le batelier & le priai d'aller de côté & d'autre le long du fleuve, voir

s'il n'appercevroit pas une dame, & s'il la rencontroit, de l'amener.

J'attendis ſon retour avec les deux eſclaves, qui étoient dans la même peine que moi, & il étoit déjà près de minuit, lorſque le même bateau arriva avec deux hommes dedans, & une femme couchée ſur la poupe. Quand le bateau eut abordé, les deux hommes aidèrent la femme à ſe lever & à ſe débarquer, & je la reconnus pour Schemſelnihar, avec une joie de la revoir & de ce qu'elle étoit retrouvée, que je ne puis exprimer.

Scheherazade finit ici ſon diſcours pour cette nuit. Elle reprit le même conte la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :

CCVII^e NUIT.

Sire, nous laiſsâmes hier la confidente de Schemſelnihar dans la moſquée, où elle racontoit au jouaillier ce qui lui étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus, & les circonſtances du retour de Schemſelnihar à ſon palais. Elle pourſuivit ainſi :

Je donnai, dit-elle, la main à Schemſelnihar pour l'aider à mettre pié à terre. Elle avoit grand beſoin de ce ſecours, car elle ne pou-

voit preſque ſe ſoutenir. Quand elle ſe fut débarquée, elle me dit à l'oreille, d'un ton qui marquoit ſon affliction, d'aller prendre une bourſe de mille pièces d'or, & de la donner aux deux ſoldats qui l'avoient accompagnée. Je la remis entre les mains des deux eſclaves pour la ſoutenir; & après avoir dit aux deux ſoldats de m'attendre un moment, je courus prendre la bourſe, & je revins inceſſamment. Je la donnai aux deux ſoldats, je payai le batelier, & je fermai la porte.

Je rejoignis Schemſelnihar qu'elle n'étoit pas encore arrivée à ſa chambre. Nous ne perdîmes pas de tems, nous la déshabillâmes & nous la mîmes dans ſon lit, où elle ne fut pas plutôt, qu'elle demeura comme prête à rendre l'ame tout le reſte de la nuit.

Le jour ſuivant, ſes autres femmes témoignèrent un grand empreſſement de la voir, mais je leur dis qu'elle étoit revenue extrêmement fatiguée, & qu'elle avoit beſoin de repos pour ſe remettre. Nous lui donnâmes cependant, les deux autres femmes & moi, tout le ſecours que nous pûmes imaginer, & qu'elle pouvoit attendre de notre zèle. Elle s'obſtina d'abord à ne vouloir rien prendre, & nous euſſions déſeſpéré de ſa vie, ſi nous ne nous fuſſions apperçues que le vin que nous lui

donnions de tems en tems, lui faifoit reprendre des forces. A force de prières, enfin nous vainquîmes fon opiniâtreté, & nous l'obligeâmes de manger.

Lorfque je vis qu'elle étoit en état de parler (car elle n'avoit fait que pleurer, gémir & foupirer jufqu'alors,) je lui demandai en grâce de vouloir bien me dire par quel bonheur elle avoit échappé des mains des voleurs. Pourquoi exigez-vous de moi, me dit-elle avec un profond foupir, que je renouvelle un fi grand fujet d'affliction ? plût à dieu que les voleurs m'euffent ôté la vie, au lieu de me la conferver ! mes maux feroient finis, & je ne vis que pour fouffrir davantage.

Madame, repris-je, je vous fupplie de ne me pas refufer. Vous n'ignorez pas que les malheureux ont quelque forte de confolation à raconter leurs aventures les plus fâcheufes. Ce que je vous demande, vous foulagera, fi vous avez la bonté de me l'accorder.

Ecoutez donc, me dit-elle, la chofe la plus défolante qui puiffe arriver à une perfonne auffi paffionnée que moi, qui croyoit n'avoir plus rien à défirer. Quand je vis entrer les voleurs le fabre & le poignard à la main, je crus que nous étions au dernier moment de notre vie, le prince de Perfe & moi, & je

ne regrettois pas ma mort, dans la penſée que je devois mourir avec lui. Au lieu de ſe jeter ſur nous pour nous percer le cœur, comme je m'y attendois, deux furent commandés pour nous garder; & les autres cependant firent des ballots de tout ce qu'il y avoit dans la chambre & dans les pièces à côté. Quand ils eurent achevé, & qu'ils eurent chargé les ballots ſur leurs épaules, ils ſortirent, & nous emmenèrent avec eux.

Dans le chemin, un de ceux qui nous accompagnoient, me demanda qui j'étois; & je lui dis que j'étois danſeuſe. Il fit la même demande au prince, qui répondit qu'il étoit bourgeois.

Lorſque nous fûmes chez eux, où nous eûmes de nouvelles frayeurs, ils s'aſſemblèrent autour de moi; & après avoir conſidéré mon habillement, & les riches joyaux dont j'étois parée, ils ſe doutèrent que j'avois déguiſé ma qualité. Une danſeuſe n'eſt pas faite comme vous, me dirent-ils. Dites-nous au vrai qui vous êtes.

Comme ils virent que je ne répondois rien: Et vous, demandèrent-ils au prince de Perſe, qui êtes-vous auſſi? nous voyons bien que vous n'ètes pas un ſimple bourgeois comme vous l'avez dit. Il ne les ſatisfit pas plus que moi ſur ce qu'ils déſiroient ſavoir. Il leur dit

ſeulement qu'il étoit venu voir le jouaillier, qu'il nomma, & ſe divertir avec lui, & que la maiſon où ils nous avoient trouvés, lui appartenoit.

Je connois ce jouaillier, dit auſſitôt un des voleurs, qui paroiſſoit avoir de l'autorité parmi eux; je lui ai quelque obligation ſans qu'il en ſache rien, & je ſais qu'il a une autre maiſon; je me charge de le faire venir demain. Nous ne vous relâcherons pas, continua-t-il, que nous ne ſachions par lui qui vous êtes. Il ne vous ſera fait cependant aucun tort.

Le jouaillier fut amené le lendemain; & comme il crut nous obliger, comme il le fit en effet, il déclara aux voleurs qui nous étions véritablement. Les voleurs vinrent me demander pardon, & je crois qu'ils en usèrent de même envers le prince de Perſe, qui étoit dans un autre endroit, & ils me proteſtèrent qu'ils n'auroient pas forcé la maiſon où ils nous avoient trouvés, s'ils euſſent ſu qu'elle appartenoit au jouaillier. Ils nous prirent auſſitôt, le prince de Perſe, le jouaillier & moi, & ils nous amenèrent juſqu'au bord du fleuve: ils nous firent embarquer dans un bateau qui nous paſſa de ce côté; mais nous ne fûmes pas débarqués, qu'une brigade du guet à cheval vint à nous.

Je pris le commandant à part, je me nommai, & lui dis que le ſoir précédent, en revenant de chez une amie, les voleurs qui repaſſoient de leur côté, m'avoient arrêtée & emmenée chez eux; que je leur avois dit qui j'étois, & qu'en me relâchant, ils avoient fait la même grâce à ma conſidération, aux deux perſonnes qu'il voyoit, après les avoir aſſurés qu'ils étoient de ma connoiſſance. Il mit auſſitôt pié à terre pour me faire honneur; & après qu'il m'eut témoigné la joie qu'il avoit de pouvoir m'obliger en quelque choſe, il fit venir deux bateaux, & me fit embarquer dans l'un avec deux de ſes gens que vous avez vus, qui m'ont eſcortée juſqu'ici : pour ce qui eſt du prince de Perſe & du jouaillier, il les renvoya dans l'autre, auſſi avec deux de ſes gens pour les accompagner & les conduire en sûreté juſques chez eux.

J'ai confiance, ajouta-t-elle, en finiſſant & en fondant en larmes, qu'il ne leur ſera point arrivé de mal depuis notre ſéparation, & je ne doute pas que la douleur du prince ne ſoit égale à la mienne. Le jouaillier qui nous a obligés avec tant d'affection, mérite d'être récompenſé de la perte qu'il a faite pour l'amour de nous. Ne manquez pas demain au matin de prendre deux bourſes de mille pièces d'or cha-

cune, de les lui porter de ma part, & de lui demander des nouvelles du prince de Perſe.

Quand ma bonne maîtreſſe eût achevé, je tâchai, ſur le dernier ordre qu'elle venoit de me donner, de m'informer des nouvelles du prince de Perſe, de lui perſuader de faire des efforts pour ſe ſurmonter elle-même, après le danger qu'elle venoit d'eſſuyer, & dont elle n'avoit échappé que par un miracle. Ne me répliquez pas, reprit-elle, & faites ce que je vous commande.

Je ſuis contrainte de me taire, & je ſuis venue pour lui obéir; j'ai été chez vous où je ne vous ai pas trouvé; & dans l'incertitude ſi je vous trouverois où l'on m'a dit que vous pouviez être, j'ai été ſur le point d'aller chez le prince de Perſe; mais je n'ai pas oſé l'entreprendre, j'ai laiſſé les deux bourſes en paſſant chez une perſonne de connoiſſance: attendez-moi ici, je ne mettrai pas de tems à les apporter.

Scheherazade s'apperçut que le jour paroiſſoit, & ſe tut après ces dernières paroles. Elle continua le même conte la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes:



CCVIII^e NUIT.

SIRE, la confidente revint joindre le jouaillier dans la mosquée où elle l'avoit laissé ; & en lui donnant les deux bourses : Prenez, dit-elle, & satisfaites vos amis. Il y en a, reprit le jouaillier, beaucoup au-delà de ce qui est nécessaire ; mais je n'oserois refuser la grâce qu'une dame si honnête & si généreuse veut bien faire à son très-humble serviteur. Je vous supplie de l'assurer que je conserverai éternellement la mémoire de ses bontés. Il convint avec la confidente, qu'elle viendroit le trouver à la maison où elle l'avoit vu la première fois, lorsqu'elle auroit quelque chose à lui communiquer de la part de Schemselnihar, & apprendre des nouvelles du prince de Perse, après quoi ils se séparèrent.

Le jouaillier retourna chez lui bien satisfait, non-seulement de ce qu'il avoit de quoi satisfaire ses amis pleinement, mais qu'il voyoit même que personne ne savoit à Bagdad que le prince de Perse & Schemselnihar se fussent trouvés dans son autre maison lorsqu'elle avoit été pillée. Il est vrai qu'il avoit déclaré la chose aux voleurs ; mais il avoit confiance en

leur ſecret. Ils n'avoient pas d'ailleurs aſſez de commerce dans le monde pour craindre aucun danger de leur côté quand ils l'euſſent divulgué. Dès le lendemain matin, il vit les amis qui l'avoient obligé, & il n'eut pas de peine à les contenter. Il eut même beaucoup d'argent de reſte pour meubler ſon autre maiſon fort proprement, où il mit quelques-uns de ſes domeſtiques pour l'habiter. C'eſt ainſi qu'il oublia le danger dont il avoit échappé ; & ſur le ſoir il ſe rendit chez le prince de Perſe.

Les officiers du prince qui reçurent le jouaillier, lui dirent qu'il arrivoit fort à propos, que le prince, depuis qu'il ne l'avoit vu, étoit dans un état qui donnoit tout ſujet de craindre pour ſa vie, & qu'on ne pouvoit tirer de lui une ſeule parole. Ils l'introduiſirent dans ſa chambre ſans faire de bruit, & il le trouva couché dans ſon lit, les yeux fermés, & dans un état qui lui fit compaſſion : il le ſalua en lui touchant la main, & il l'exhorta à prendre courage.

Le prince de Perſe reconnut que le jouaillier lui parloit, il ouvrit les yeux, & le regarda d'une manière qui lui fit connoître la grandeur de ſon affliction, infiniment au-delà de ce qu'il en avoit eu depuis la première fois qu'il avoit vu Schemſelnihar : il lui prit & lui ſerra la

main pour lui marquer ſon amitié, & lui dit d'une voix foible, qu'il lui étoit bien obligé de la peine qu'il prenoit de venir voir un prince auſſi malheureux & auſſi affligé qu'il l'étoit.

Prince, reprit le jouaillier, ne parlons pas, je vous en ſupplie, des obligations que vous pouvez m'avoir ; je voudrois bien que les bons offices que j'ai tâché de vous rendre, euſſent eu un meilleur ſuccès : parlons plutôt de votre ſanté : dans l'état où je vous vois, je crains fort que vous ne vous laiſſiez abattre vous-même, & que vous ne preniez pas la nourriture qui vous eſt néceſſaire.

Les gens qui étoient près du prince leur maître, prirent cette occaſion pour dire au jouaillier qu'ils avoient toutes les peines imaginables à l'obliger de prendre quelque choſe ; qu'il ne s'aidoit pas, & qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit rien pris. Cela obligea le jouaillier de ſupplier le prince de ſouffrir que ſes gens lui apportaſſent de la nourriture & d'en prendre, & il l'obtint après de grandes inſtances.

Après que le prince de Perſe eut mangé plus amplement qu'il n'eut encore fait, par la perſuaſion du jouaillier, il commanda à ſes gens de le laiſſer ſeul avec lui, & lorſqu'ils furent ſortis : Avec le malheur qui m'accable,

lui dit-il, j'ai une douleur extrême de la perte que vous avez ſoufferte pour l'amour de moi, il eſt juſte que je ſonge à vous en récompenſer : mais auparavant, après vous en avoir demandé mille pardons, je vous prie de me dire ſi vous n'avez rien appris de Schemſelnihar, depuis que j'ai été contraint de me ſéparer d'avec elle.

Le jouaillier inſtruit par la confidente, lui raconta tout ce qu'il ſavoit de l'arrivée de Schemſelnihar à ſon palais, de l'état où elle avoit été depuis ce temps-là juſqu'à ce qu'elle ſe trouva mieux, & qu'elle envoya la confidente pour s'informer de ſes nouvelles.

Le prince de Perſe ne répondit au diſcours du jouaillier que par des ſoupirs & par des larmes : enſuite il fit un effort pour ſe lever, & fit appeller de ſes gens, & alla en perſonne à ſon garde-meuble, qu'il ſe fit ouvrir : il y fit faire pluſieurs ballots de riches meubles & d'argenterie, & donna ordre qu'on les portât chez le jouaillier.

Le jouaillier voulut ſe défendre d'accepter le préſent que le prince de Perſe lui faiſoit ; mais quoiqu'il lui repréſentât que Schemſelnihar lui avoit déjà envoyé plus qu'il n'en avoit beſoin pour remplacer ce que ſes amis avoient perdu, il voulut néanmoins être obéi. De la

ſorte, le jouaillier fut obligé de lui témoigner combien il étoit confus de ſa libéralité, & il lui marqua qu'il ne pouvoit aſſez l'en remercier. Il vouloit prendre congé, mais le prince le pria de reſter, & ils s'entretinrent une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin, le jouaillier vit encore le prince avant de ſe retirer, & le prince le fit aſſeoir près de lui. Vous ſavez, lui dit-il, que l'on a un but en toutes choſes : le but d'un amant eſt de poſſéder ce qu'il aime ſans obſtacle : s'il perd une fois cette eſpérance, il eſt certain qu'il ne doit plus penſer à vivre : vous comprenez bien que c'eſt-là la triſte ſituation où je me trouve. En effet, dans le tems que par deux fois je me crois au comble de mes déſirs, c'eſt alors que je ſuis arraché d'auprès de ce que j'aime, de la manière la plus cruelle. Après cela il ne me reſte plus que de ſonger à la mort : je me la ferois déjà donnée, ſi ma religion ne me défendoit d'être homicide de moi-même : mais il n'eſt pas beſoin que je la prévienne, je ſens bien que je ne l'attendrai pas long-tems. Il ſe tut à ces paroles, avec des gémiſſemens, des ſoupirs, des ſanglots & des larmes qu'il laiſſa couler en abondance.

Le jouaillier, qui ne ſavoit pas d'autre moyen de le détourner de cette penſée de déſeſpoir,

qu'en lui remettant Schemſelnihar dans la mémoire, & qu'en lui donnant quelqu'ombre d'eſpérance, lui dit qu'il craignoit que la confidente ne fût déjà venue, & qu'il étoit à propos qu'il ne perdît pas de tems à retourner chez lui. Je vous laiſſe aller, lui dit le prince; mais ſi vous la voyez, je vous ſupplie de lui bien recommander d'aſſurer Schemſelnihar, que ſi j'ai à mourir, comme je m'y attends bientôt, je l'aimerai juſqu'au dernier ſoupir & juſques dans le tombeau.

Le jouaillier revint chez lui, & y demeura dans l'eſpérance que ma confidente viendroit. Elle arriva quelques heures après; mais toute en pleurs & dans un grand déſordre. Le jouaillier alarmé, lui demanda avec empreſſement ce qu'elle avoit.

Schemſelnihar, le prince de Perſe, vous & moi, reprit la confidente, nous ſommes tous perdus. Ecoutez la triſte nouvelle que j'appris hier en entrant au palais, après vous avoir quitté.

Schemſelnihar avoit fait châtier pour quelque faute une des deux eſclaves que vous vîtes avec elle le jour du rendez-vous dans votre autre maiſon. L'eſclave outrée de ce mauvais traitement, a trouvé la porte du palais ouverte; elle eſt ſortie, & nous ne doutons pas qu'elle

n'ait tout déclaré à un des eunuques de notre garde, qui lui a donné retraite.

Ce n'eſt pas tout, l'autre eſclave ſa compagne a fui auſſi, & s'eſt refugiée au palais du calife, à qui nous avons ſujet de croire qu'elle a tout révélé. En voici la raiſon : c'eſt qu'aujourd'hui le calife vient d'envoyer prendre Schemſelnihar par une vingtaine d'eunuques qui l'ont menée à ſon palais. J'ai trouvé le moyen de me dérober, & de venir vous donner avis de tout ceci. Je ne ſais pas ce qui ſe ſera paſſé, mais je n'en augure rien de bon. Quoi qu'il en ſoit, je vous conjure de bien garder le ſecret.

Le jour dont on voyoit déjà la lumière, obligea la ſultane Scheherazade de garder le ſilence à ces dernières paroles. Elle continua la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :

CCIX^e NUIT.

SIRE, la confidente ajouta à ce qu'elle venoit de dire au jouaillier, qu'il étoit bon qu'il allât trouver le prince de Perſe, ſans perdre de tems, & l'avertir de l'affaire, afin qu'il ſe tînt prêt à tout événement, & qu'il fût fidèle dans la cauſe commune. Elle ne lui en dit pas da-

vantage, & elle ſe retira bruſquement, ſans attendre ſa réponſe.

Qu'auroit pu répondre le jouaillier dans l'état où il ſe trouvoit? il demeura immobile & comme étourdi du coup. Il vit bien néanmoins que l'affaire preſſoit : il ſe fit violence & alla trouver le prince de Perſe inceſſamment. En l'abordant d'un air qui marquoit déjà la méchante nouvelle qu'il venoit lui annoncer : Prince, dit-il, armez-vous de patience, de conſtance & de courage, & préparez-vous à l'aſſaut le plus terrible que vous ayez eu à ſoutenir de votre vie.

Dites-moi en deux mots ce qu'il y a, reprit le prince, & ne me faites pas languir; je ſuis prêt à mourir s'il en eſt beſoin.

Le jouaillier lui raconta ce qu'il venoit d'apprendre de la confidente. Vous voyez bien, continua-t-il, que votre perte eſt aſſurée. Levez-vous, ſauvez-vous promptement, le tems eſt précieux. Vous ne devez pas vous expoſer à la colère du calife, encore moins à rien avouer au milieu des tourmens.

Peu s'en fallut qu'en ce moment le prince n'expirât d'affliction, de douleur & de frayeur. Il ſe recueillit, & demanda au jouaillier quelle réſolution il lui conſeilloit de prendre dans une conjoncture où il n'y avoit pas un moment

dont il ne dût profiter. Il n'y en a pas d'autre, reprit le jouaillier, que de monter à cheval au plutôt, & de prendre le chemin (1) d'Anbar, pour y arriver demain avant le jour. Prenez de vos gens ce que vous jugerez à propos, avec de bons chevaux, & souffrez que je me sauve avec vous.

Le prince de Perse, qui ne vit pas d'autre parti à prendre, donna ordre aux préparatifs les moins embarrassans, prit de l'argent & des pierreries; & après avoir pris congé de sa mère, il partit, & s'éloigna de Bagdad en diligence, avec le jouaillier & les gens qu'il avoit choisis.

Ils marchèrent le reste du jour & toute la nuit sans s'arrêter en aucun lieu, jusqu'à deux ou trois heures avant le jour du lendemain, que fatigués d'une si longue traite, & que leurs chevaux n'en pouvant plus, ils mirent pié à terre pour se reposer.

Ils n'avoient presque pas eu le tems de respirer, qu'ils se virent assaillis tout-à-coup par une grosse troupe de voleurs. Ils se défendirent quelque tems très-courageusement; mais les gens du prince furent tués. Cela obligea le prince & le jouaillier de mettre les armes bas,

(1) Anbar étoit une ville sur le Tigre, vingt lieues au-dessous de Bagdad.

& de s'abandonner à leur difcrétion. Les voleurs leur donnèrent la vie : mais après qu'ils fe furent faifis des chevaux & du bagage, ils les dépouillèrent, & en fe retirant avec leur butin, ils les laifsèrent au même endroit.

Lorfque les voleurs furent éloignés : Hé bien, dit le prince défolé au jouaillier, que dites-vous de notre aventure & de l'état où nous voilà ? ne vaudroit-il pas mieux que je fuffe demeuré à Bagdad, & que j'y euffe attendu la mort, de quelle manière que je duffe la recevoir ?

Prince, reprit le jouaillier, c'eft un décret de la volonté de dieu : il lui plaît de nous éprouver par affliction fur affliction. C'eft à nous de n'en point murmurer, & de recevoir ces difgraces de fa main avec une entière foumiffion. Ne nous arrêtons pas ici davantage, cherchons quelque lieu de retraite, où l'on veuille bien nous fecourir dans notre malheur.

Laiffez-moi mourir, lui dit le prince dePerfe, il n'importe pas que je meure ici ou ailleurs. Peut-être même qu'au moment que nous parlons, Schemfelnihar n'eft plus, & je ne dois plus chercher à vivre après elle. Le jouaillier le perfuada enfin, à force de prière. Ils marchèrent quelque tems, & ils rencontrèrent une mofquée qui étoit ouverte, où ils entrèrent & pafsèrent le refte de la nuit.

A la pointe du jour un homme ſeul arriva dans cette moſquée. Il y fit ſa priere, & quand il eut achevé, il apperçut en ſe retournant, le prince de Perſe & le jouaillier qui étoient aſſis dans un coin. Il s'approcha d'eux en les ſaluant avec beaucoup de civilité. Autant que je le puis connoître, leur dit-il, il me ſemble que vous êtes étrangers.

Le jouaillier prit la parole : Vous ne vous trompez pas, répondit-il, nous avons été volés cette nuit en venant de Bagdad, comme vous le pouvez voir à l'état où nous ſommes, & nous avons beſoin de ſecours, mais nous ne ſavons à qui nous adreſſer. Si vous voulez prendre la peine de venir chez moi, repartit l'homme, je vous donnerai volontiers l'aſſiſtance que je pourrai.

A cette offre obligeante, le jouaillier ſe tourna du côté du prince de Perſe, & lui dit à l'oreille : Cet homme, prince, comme vous le voyez, ne nous connoît pas, & nous avons à craindre que quelqu'autre ne vienne & ne nous connoiſſe. Nous ne devons pas, ce me ſemble, refuſer la grâce qu'il veut bien nous faire. Vous êtes le maître, reprit le prince, & je conſens à tout ce que vous voudrez.

L'homme qui vit que le jouaillier & le prince de Perſe conſultoient enſemble, s'imagina

qu'ils faisoient difficulté d'accepter la proposition qu'il leur avoit faite. Il leur demanda quelle étoit leur résolution. Nous sommes prêts à vous suivre, répondit le jouaillier ; ce qui nous fait de la peine, c'est que nous sommes nuds, & que nous avons honte de paroître en cet état.

Par bonheur, l'homme eut à leur donner à chacun assez de quoi se couvrir pour les conduire jusques chez lui. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, que leur hôte leur fit apporter à chacun un habit assez propre ; & comme il ne douta pas qu'ils n'eussent grand besoin de manger, & qu'ils seroient bien aises d'être dans leur particulier, il leur fit porter plusieurs plats par une esclave. Mais ils ne mangerent presque pas, sur-tout le prince de Perse, qui étoit dans une langueur & dans un abattement qui fit tout craindre au jouaillier pour sa vie.

Leur hôte les vit à diverses fois pendant le jour ; & sur le soir, comme il savoit qu'ils avoient besoin de repos, il les quitta de bonne heure. Mais le jouaillier fut bientôt obligé de l'appeller pour assister à la mort du prince de Perse. Il s'apperçut que ce prince avoit la respiration forte & véhémente ; & cela lui fit comprendre qu'il n'avoit plus que peu de momens à vivre. Il s'approcha de lui, & le prin-

ce lui dit : C'en eſt fait, comme vous le voyez, & je ſuis bien aiſe que vous ſoyez témoin du dernier ſoupir de ma vie. Je la perds avec bien de la ſatisfaction, & je ne vous en dis pas la raiſon, vous la ſavez. Tout le regret que j'ai, c'eſt de ne pas mourir entre les bras de ma chère mère, qui m'a toujours aimé tendrement, & pour qui j'ai toujours eu le reſpect que je devois. Elle aura bien de la douleur de n'avoir pas eu la triſte conſolation de me fermer les yeux, & de m'enſevelir de ſes propres mains. Témoignez-lui bien la peine que j'en ſouffre, & priez-la de ma part de faire tranſporter mon corps à Bagdad, afin qu'elle arroſe mon tombeau de ſes larmes, & qu'elle m'y aſſiſte de ſes prières. Il n'oublia pas l'hôte de la maiſon, il le remercia de l'accueil généreux qu'il lui avoit fait ; & après lui avoir demandé en grâce de vouloir bien que ſon corps demeurât en dépôt chez lui juſqu'à ce qu'on vînt l'enlever, il expira.

Scheherazade en étoit en cet endroit, lorſqu'elle s'apperçut que le jour paroiſſoit. Elle ceſſa de parler, & elle reprit ſon diſcours la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :



CCX^e NUIT.

SIRE, dès le lendemain de la mort du prince de Perſe, le jouaillier profita de la conjoncture d'une caravane aſſez nombreuſe qui venoit à Bagdad, où il ſe rendit en ſûreté. Il ne fit que rentrer chez lui & changer d'habit à ſon arrivée, & ſe rendit à l'hôtel du feu prince de Perſe, où l'on fut alarmé de ne pas voir le prince avec lui. Il pria qu'on avertît la mère du prince, qu'il ſouhaitoit de lui parler, & l'on ne fut .pas long-tems à l'introduire dans une ſalle, où elle étoit avec pluſieurs de ſes femmes. Madame, lui dit le jouaillier d'un air & d'un ton qui marquoit la fâcheuſe nouvelle qu'il avoit à lui annoncer, dieu vous conſerve & vous comble de ſes bontés. Vous n'ignorez pas que dieu diſpoſe de nous comme il lui plaît....

La dame ne donna pas le tems au jouaillier d'en dire davantage. Ah, s'écria-t-elle, vous m'annoncez la mort de mon fils! Elle pouſſa en même tems des cris effroyables, qui mêlés avec ceux de ſes femmes, renouvellèrent les larmes du jouaillier. Elle ſe tourmenta & s'affligea long-tems avant qu'elle lui laiſſât re-

prendre

prendre ce qu'il avoit à lui dire. Elle interrompit enfin ses pleurs & ses gémissemens, & elle le pria de continuer, & de ne lui rien cacher des circonstances d'une séparation si triste. Il la satisfit; & quand il eut achevé, elle lui demanda si le prince son fils ne l'avoit pas chargé de quelque chose de particulier à lui dire, dans les derniers momens de sa vie. Il lui assura qu'il n'avoit pas eu un plus grand regret que de mourir éloigné d'elle, & que la seule chose qu'il avoit souhaitée, étoit qu'elle voulût bien prendre le soin de faire transporter son corps à Bagdad. Dès le lendemain de grand matin, elle se mit en chemin accompagnée de ses femmes & de la plus grande partie de ses esclaves.

Quand le jouaillier qui avoit été retenu par la mère du prince de Perse, eut vu partir cette dame, il retourna chez lui tout triste & les yeux baissés, avec un grand regret de la mort d'un prince si accompli & si aimable, à la fleur de son âge.

Comme il marchoit recueilli en lui-même, une femme se présenta & s'arrêta devant lui. Il leva les yeux, & vit que c'étoit la confidente de Schemselnihar, qui étoit habillée de noir & pleuroit. Il renouvella ses pleurs à cette vue sans ouvrir la bouche pour lui parler, & il con-

tinua de marcher juſques chez lui, où la confidente le ſuivit & entra avec lui.

Ils s'aſſirent ; & le jouaillier en prenant la parole le premier, demanda à la confidente avec un grand ſoupir, ſi elle avoit déjà appris la mort du prince de Perſe, & ſi c'étoit lui qu'elle pleuroit. Hélas non, s'écria-t-elle ; quoi, ce prince ſi charmant eſt mort ! Il n'a pas vécu long-tems après ſa chère Schemſelnihar. Belles ames, ajouta-t-elle, en quelque part que vous ſoyez, vous devez être bien contentes de pouvoir vous aimer déſormais ſans obſtacle. Vos corps étoient un empêchement à vos ſouhaits, & le ciel vous en a délivrés pour vous unir.

Le jouaillier qui ne ſavoit rien de la mort de Schemſelnihar, & qui n'avoit pas encore fait réflexion que la confidente qui lui parloit, étoit habillée de deuil, eut une nouvelle affliction d'apprendre cette nouvelle. Schemſelnihar eſt morte, s'écria-t-il ! Elle eſt morte, reprit la confidente en pleurant tout de nouveau, & c'eſt d'elle que je porte le deuil. Les circonſtances de ſa mort ſont ſingulières, & elles méritent que vous les ſachiez. Mais avant que je vous en faſſe le récit, je vous prie de me faire part de celles de la mort du prince de Perſe, que je pleurerai toute ma vie, avec celle de Schemſelnihar ma chère & reſpectable maîtreſſe.

Le jouaillier donna à la confidente la satisfaction qu'elle demandoit, & dès qu'il lui eut raconté le tout, jusqu'au départ de la mère du prince de Perse qui venoit de se mettre en chemin elle-même, pour faire apporter le corps du prince à Bagdad : Vous n'avez pas oublié, lui dit-elle, que je vous ai dit que le calife avoit fait venir Schemselnihar à son palais ; il étoit vrai, comme nous avions tout sujet de nous le persuader, que le calife avoit été informé des amours de Schemselnihar & du prince de Perse, par les deux esclaves qu'il avoit interrogées toutes deux séparément. Vous allez vous imaginer qu'il se mit en colère contre Schemselnihar, & qu'il donna de grandes marques de jalousie, & de vengeance prochaine contre le prince de Perse. Point du tout ; il ne songea pas un moment au prince de Perse. Il plaignit seulement Schemselnihar ; & il est à croire qu'il s'attribua à lui-même ce qui est arrivé, sur la permission qu'il lui avoit donnée d'aller librement par la ville sans être accompagnée d'eunuques. On n'en peut conjecturer autre chose, après la manière toute extraordinaire dont il en a usé avec elle, comme vous allez l'entendre.

Le calife la reçut avec un visage ouvert ; & quand il eut remarqué la tristesse dont elle

étoit accablée, qui cependant ne diminuoit rien de ſa beauté (car elle parut devant lui ſans aucune marque de ſurpriſe ni de frayeur) : Schemſelnihar, lui dit-il avec une bonté digne de lui, je ne puis ſouffrir que vous paroiſſiez devant moi avec un air qui m'afflige infiniment. Vous ſavez avec quelle paſſion je vous ai toujours aimée : vous devez en être perſuadée par toutes les marques que je vous en ai données. Je ne change pas, & je vous aime plus que jamais. Vous avez des ennemis, & ces ennemis m'ont fait des rapports contre votre conduite ; mais tout ce qu'ils ont pu me dire, ne me fait pas la moindre impreſſion. Quittez donc cette mélancolie, & diſpoſez-vous à m'entretenir ce ſoir de quelque choſe d'agréable & de divertiſſant à votre ordinaire. Il lui dit pluſieurs autres choſes très-obligeantes, & il la fit entrer dans un appartement magnifique, près du ſien, où il la pria de l'attendre.

L'affligée Schemſelnihar fut très-ſenſible à tant de témoignages de conſidération pour ſa perſonne : mais plus elle connoiſſoit combien elle en étoit obligée au calife, plus elle étoit pénétrée de la vive douleur d'être éloignée peut-être pour jamais du prince de Perſe ſans qui elle ne pouvoit plus vivre.

Cette entrevue du calife & de Schemſelni-

har, continua la confidente, se passa pendant que j'étois venue vous parler, & j'en ai appris les particularités de mes compagnes qui étoient présentes. Mais dès que je vous eus quitté, j'allai rejoindre Schemselnihar, & je fus témoin de ce qui se passa le soir. Je la trouvai dans l'appartement que j'ai dit; & comme elle se douta que je venois de chez vous, elle me fit approcher, & sans que personne l'entendît: Je vous suis bien obligée, me dit-elle, du service que vous venez de me rendre; je sens bien que ce sera le dernier. Elle ne m'en dit pas davantage; & je n'étois pas dans un lieu à pouvoir lui dire quelque chose pour tâcher de la consoler.

Le calife entra le soir au son des instrumens que les femmes de Schemselnihar touchoient, & l'on servit aussi-tôt la collatoin. Le calife prit Schemselnilhar par la main, la fit asseoir près de lui sur le sofa. Elle se fit une si grande violence pour lui complaire, que nous la vîmes expirer peu de momens après. En effet, elle fut à peine assise, qu'elle se renversa en arrière. Le calife crut qu'elle n'étoit qu'évanouie, & nous eûmes toutes la même pensée. Nous tâchâmes de la secourir; mais elle ne revint pas, & voilà de quelle manière nous la perdîmes.

Le calife l'honora de ses larmes qu'il ne put retenir ; & avant de se retirer à son appartement, il ordonna de casser tous les instrumens, ce qui fut exécuté. Je restai toute la nuit près du corps ; je le lavai & l'ensevelis moi-même, en le baignant de mes larmes ; & le lendemain elle fut enterrée par ordre du calife, dans un tombeau magnifique qu'il avoit déjà fait bâtir dans le lieu qu'elle avoit choisi elle-même. Puisque vous dites, ajouta-t-elle, qu'on doit apporter le corps du prince de Perse à Bagdad, je suis résolue de faire enforte qu'on l'apporte pour être mis dans le même tombeau.

Le jouaillier fut fort surpris de cette résolution de la confidente. Vous n'y songez pas, reprit-il, jamais le calife ne le souffrira. Vous croyez la chose impossible, repartit la confidente : elle ne l'est pas ; & vous en conviendrez vous-même, quand je vous aurai dit que le calife a donné la liberté à toutes les esclaves de Schemselnihar, avec une pension à chacune, suffisante pour subsister, & qu'il m'a chargée du soin & de la garde de son tombeau, avec un revenu considérable pour l'entretenir & pour ma subsistance en particulier. D'ailleurs le calife, qui n'ignore pas les amours du prince & de Schemselnihar, comme je vous l'ai dit, & qui ne s'en est pas scandalisé, n'en sera nul-

lement fâché. Le jouaillier n'eut plus rien à dire : il pria ſeulement la confidente de le mener à ce tombeau pour y faire ſa prière. Sa ſurpriſe fut grande en y arrivant, quand il vit la foule du monde des deux ſexes qui y accouroit de tous les endroits de Bagdad. Il ne put en approcher que de loin ; & lorſqu'il eut fait ſa prière : Je ne trouve plus impoſſible, dit-il à la confidente en la rejoignant, d'exécuter ce que vous avez ſi bien imaginé. Nous n'avons qu'à publier vous & moi ce que nous ſavons des amours de l'un & de l'autre, & particulièrement de la mort du prince de Perſe, arrivée preſque dans le même tems. Avant que ſon corps arrive, tout Bagdad concourra à demander qu'il ne ſoit pas ſéparé de celui de Schemſelnihar. La choſe réuſſit ; & le jour que l'on ſut que le corps devoit arriver, une infinité de peuple alla au-devant à plus de vingt milles.

La confidente attendit à la porte de la ville où elle ſe préſenta à la mère du prince, & la ſupplia au nom de toute la ville qui le ſouhaitoit ardemment, de vouloir bien que les corps des deux amans qui n'avoient eu qu'un cœur juſqu'à leur mort, depuis qu'ils avoient commencé de s'aimer, n'euſſent qu'un même tombeau. Elle y conſentit, & le corps fut porté

au tombeau de Schemſelnihar à la tête d'un peuple innombrable de tous les rangs, & mis à côté d'elle. Depuis ce tems-là, tous les habitans de Bagdad, & même les étrangers de tous les endroits du monde où il y a des muſulmans, n'ont ceſſé d'avoir une grande vénération pour ce tombeau, & d'y aller faire leurs prières.

C'eſt, ſire, dit ici Scheherazade, qui s'apperçut en même-tems qu'il étoit jour, ce que j'avois à raconter à votre majeſté des amours de la belle Schemſelnihar, favorite du calife Haroun Alraſchid, & de l'aimable Ali Ebn Becar, prince de Perſe.

Quand Dinazarde vit que la ſultane ſa ſœur avoit ceſſé de parler, elle la remercia le plus obligeamment du monde, du plaiſir qu'elle lui avoit fait, par le récit d'une hiſtoire ſi intéreſſante. Si le ſultan veut bien me ſouffrir encore juſqu'à demain, reprit Scheherazade, je vous raconterai celle du prince (1) Camaralzaman, que vous trouverez beaucoup plus agréable. Elle ſe tut; & le ſultan qui ne put encore ſe réſoudre de la faire mourir, remit à l'écouter la nuit ſuivante.

---

(1) C'eſt en arabe la Lune du tems, ou la Lune du ſiècle.

CCXI^e NUIT.

LE lendemain, avant le jour, dès que la ſultane Scheherazade fut éveillée par les ſoins de Dinazarde, ſa ſœur, elle raconta au ſultan des Indes, l'hiſtoire de Camaralzaman, comme elle l'avoit promis, & dit :

HISTOIRE

Des amours de Camaralzaman, prince de l'Ile des enfans de Khaledan, & de Badoure, princeſſe de la Chine.

SIRE, environ à vingt journées de navigation des côtes de Perſe, il y a dans la vaſte mer, une île que l'on appelle l'Ile des enfans de Khaledan. Cette île eſt diviſée en pluſieurs grandes provinces, toutes conſidérables par des villes floriſſantes & bien peuplées, qui forment un royaume très-puiſſant. Autrefois elle étoit gouvernée par un roi, nommé (1) Schahzaman, qui avoit quatre femmes

(1) C'eſt-à-dire, en perſien, Roi du tems, ou Roi du ſiècle.

en mariage légitime, toutes quatre filles de rois, & soixante concubines.

Schahzaman s'estimoit le monarque le plus heureux de la terre, par la tranquillité & la prospérité de son règne. Une seule chose troubloit son bonheur; c'est qu'il étoit déjà avancé en âge & qu'il n'avoit point d'enfans, quoiqu'il eût un si grand nombre de femmes. Il ne savoit à quoi attribuer cette stérilité; & dans son affliction, il regardoit comme le plus grand malheur qui pût lui arriver, de mourir sans laisser après lui un successeur de son sang. Il dissimula long-tems le chagrin cuisant qui le tourmentoit, & il souffroit d'autant plus, qu'il se faisoit de violence pour ne pas paroître qu'il en eût. Il rompit enfin le silence; & un jour, après qu'il se fut plaint amérement de sa disgrace à son grand-visir, à qui il en parla en particulier, il lui demanda s'il ne savoit pas quelque moyen d'y remédier.

Si ce que votre majesté me demande, répondit ce sage ministre, dépendoit des regles ordinaires de la sagesse humaine, elle auroit bientôt la satisfaction qu'elle souhaite si ardemment; mais j'avoue que mon expérience & mes connoissances sont au-dessous de ce qu'elle me propose: il n'y a que dieu seul à qui l'on puisse recourir dans ces sortes de besoins; au milieu

de nos prospérités, qui sont souvent que nous l'oublions, il se plaît de nous mortifier par quelque endroit, afin que nous songions à lui, que nous reconnoissions sa toute-puissance, & que nous lui demandions ce que nous ne devons attendre que de lui. Vous avez des sujets qui font une profession particulière de l'honorer, de le servir & de vivre durement pour l'amour de lui : mon avis seroit que votre majesté leur fît des aumônes, & les exhortât de joindre leurs prières aux vôtres ; peut-être que dans le grand nombre il s'en trouvera quelqu'un assez pur & assez agréable à dieu, pour obtenir qu'il exauce vos vœux.

Le roi Schahzaman approuva fort ce conseil, dont il remercia le grand-visir. Il fit porter de riches aumônes dans chaque communauté de ces gens consacrés à dieu ; il fit même venir les supérieurs, & après qu'il les eut régalés d'un festin frugal, il leur déclara son intention, & les pria d'en avertir les dévots qui étoient sous leur obéissance.

Schahzaman obtint du ciel ce qu'il désiroit, & cela parut bientôt par la grossesse d'une de ses femmes, qui lui donna un fils au bout de neuf mois. En action de grâces, il envoya de nouvelles aumônes aux communautés des musulmans dévots, dignes de sa grandeur & de sa

puiſſance ; & l'on célébra la naiſſance du prince, non-ſeulement dans ſa capitale, mais même dans toute l'étendue de ſes états, par des réjouiſſances publiques d'une ſemaine entière. On lui porta le prince dès qu'il fut né, & il lui trouva tant de beauté, qu'il lui donna le nom de Camaralzaman, *Lune du ſiècle*.

Le prince Camaralzaman fut élevé avec tous les ſoins imaginables ; & dès qu'il fut en âge, le ſultan Schahzaman ſon père lui donna un ſage gouverneur & d'habiles précepteurs. Ces perſonnages diſtingués par leur capacité, trouvèrent en lui un eſprit aiſé, docile, & capable de recevoir toutes les inſtructions qu'ils voulurent lui donner, tant pour le réglement de ſes mœurs que pour les connoiſſances qu'un prince comme lui, devoit avoir. Dans un âge plus avancé, il apprit de même tous ſes exercices, & il s'en acquittoit avec grâce & avec une adreſſe merveilleuſe dont il charmoit tout le monde, & particulièrement le ſultan ſon père.

Quand le prince eut atteint l'âge de quinze ans, le ſultan, qui l'aimoit avec tendreſſe, & qui lui en donnoit tous les jours de nouvelles marques, conçut le deſſein de lui en donner la plus éclatante, de deſcendre du trône, & de l'y établir lui-même. Il en parla à ſon grand-

visir. Je crains, lui dit-il, que mon fils ne perde dans l'oisiveté de la jeunesse, non-seulement tous les avantages dont la nature l'a comblé, mais même ceux qu'il a acquis avec tant de succès par la bonne éducation que j'ai tâché de lui donner. Comme je suis désormais dans un âge à songer à la retraite, je suis presque résolu de lui abandonner le gouvernement, & de passer le reste de mes jours avec la satisfaction de le voir regner. Il y a long-tems que je travaille, & j'ai besoin de repos.

Le grand-visir ne voulut pas représenter au sultan toutes les raisons qui auroient pu le dissuader d'exécuter sa résolution; il entra au contraire dans son sentiment. Sire, répondit-il, le prince est encore bien jeune, ce me semble, pour le charger de si bonne heure d'un fardeau aussi pesant que celui de gouverner un état puissant. Votre majesté craint qu'il ne se corrompe dans l'oisiveté, avec beaucoup de raison; mais pour y remédier, ne jugeroit-elle pas plus à-propos de le marier auparavant, le mariage attache & empêche qu'un jeune prince ne se dissipe: avec cela, votre majesté lui donneroit entrée dans ses conseils, où il apprendroit peu-à-peu à soutenir dignement l'éclat & le poids de votre couronne, dont vous seriez à tems de vous dépouiller en sa faveur,

lorſque vous l'en jugeriez capable par votre propre expérience.

Schahzaman trouva le conſeil de ſon premier miniſtre fort raiſonnable. Auſſi fit-il appeler le prince Camaralzaman, dès qu'il l'eut congédié.

Le prince, qui juſqu'alors avoit toujours vu le ſultan ſon père à de certaines heures réglées, ſans avoir beſoin d'être appelé, fut un peu ſurpris de cet ordre. Au lieu de ſe préſenter devant lui avec la liberté qui lui étoit ordinaire, il le ſalua avec un grand reſpect, & s'arrêta en ſa préſence les yeux baiſſés.

Le ſultan s'apperçut de la contrainte du prince. Mon fils, lui dit-il d'un air à le raſſurer, ſavez-vous à quel ſujet je vous ai fait appeler? Sire, répond le prince avec modeſtie, il n'y a que dieu qui pénètre juſques dans les cœurs : je l'apprendrai de votre majeſté avec plaiſir. Je l'ai fait pour vous dire, reprit le ſultan, que je veux vous marier : que vous en ſemble?

Le prince Camaralzaman entendit ces paroles avec un grand déplaiſir. Elles le déconcertèrent, la ſueur lui en montoit même au viſage, & il ne ſavoit que répondre. Après quelques momens de ſilence, il répondit : Sire, je vous ſupplie de me pardonner ſi je parois interdit à la déclaration que votre majeſté me

fait ; je ne m'y attendois pas dans la grande jeunesse où je suis. Je ne sais même si je pourrai jamais me résoudre au lien du mariage, non-seulement à cause de l'embarras que donnent les femmes, comme je le comprends fort bien, mais même, après ce que j'ai lu dans nos auteurs, de leurs fourberies, de leurs méchancetés & de leurs perfidies. Peut-être ne serai-je pas toujours dans ce sentiment ; je sens bien néanmoins qu'il me faut du tems avant de me déterminer à ce que votre majesté exige de moi.

Scheherazade vouloit poursuivre ; mais elle vit que le sultan des Indes, qui s'étoit apperçu que le jour paroissoit, sortoit du lit, & cela fit qu'elle cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & lui dit :

CCXII^e NUIT.

SIRE, la réponse du prince Camaralzaman affligea extrêmement le sultan son père. Ce monarque eut une véritable douleur de voir en lui une si grande répugnance pour le mariage. Il ne voulut pas néanmoins la traiter de désobéissance, ni user du pouvoir paternel ; il se contenta de lui dire : Je ne veux pas vous contraindre là-dessus ; je vous donne le tems d'y

penſer, & de conſidérer qu'un prince comme vous, deſtiné à gouverner un grand royaume, doit penſer d'abord à ſe donner un ſucceſſeur. En vous donnant cette ſatisfaction, vous me la donnerez à moi-même, qui ſuis bien aiſe de me voir revivre en vous, & dans les enfans qui doivent ſortir de vous.

Schahzaman n'en dit pas davantage au prince Camaralzaman. Il lui donna entrée dans les conſeils de ſes états, & lui donna d'ailleurs tous les ſujets d'être content qu'il pouvoit déſirer. Au bout d'un an, il le prit en particulier. Eh bien, mon fils, lui dit-il, vous êtes-vous ſouvenu de faire réflexion ſur le deſſein que j'avois de vous marier dès l'année paſſée? Refuſerez-vous encore de me donner la joie que j'attends de votre obéiſſance? & voulez-vous me laiſſer mourir ſans me donner cette ſatisfaction?

Le prince parut moins déconcerté que la première fois, & il n'héſita pas long-tems à répondre en ces termes, avec fermeté: Sire, dit-il, je n'ai pas manqué d'y penſer avec l'attention que je devois; mais après y avoir penſé mûrement, je me ſuis confirmé davantage dans la réſolution de vivre ſans engagement dans le mariage. En effet, les maux infinis que les femmes ont cauſés de tout tems dans l'univers, comme je l'ai appris pleinement dans nos hiſtoires,

res, & ce que j'entends dire chaque jour de leur malice, font les motifs qui me perfuadent de n'avoir de ma vie aucune liaifon avec elles. Ainfi, votre majefté me pardonnera fi j'ofe lui repréfenter qu'il eft inutile qu'elle me parle davantage de me marier. Il en demeura-là, & quitta le fultan fon père brufquement, fans attendre qu'il lui dît autre chofe.

Tout autre monarque que le roi Schahzaman auroit eu de la peine à ne pas s'emporter, après la hardieffe avec laquelle le prince fon fils venoit de lui parler, & à ne l'en pas faire repentir; mais il le chériffoit, & il vouloit employer toutes les voies de douceur avant de le contraindre. Il communiqua à fon premier miniftre le nouveau fujet de chagrin que Camaralzaman venoit de lui donner. J'ai fuivi votre confeil, lui dit-il; mais Camaralzaman eft plus éloigné de fe marier qu'il ne l'étoit la première fois que je lui en parlai; & il s'en eft expliqué en des termes fi hardis, que j'ai eu befoin de ma raifon & de toute ma modération pour ne me pas mettre en colère contre lui. Les pères qui demandent des enfans avec autant d'ardeur que j'ai demandé celui-ci, font autant d'infenfés qui cherchent à fe priver eux-mêmes du repos dont il ne tient qu'à eux de jouir tranquillement. Dites-moi, je vous prie, par quels moyens

je dois ramener un eſprit ſi rebelle à mes volontés.

Sire, reprit le grand-viſir, on vient à bout d'une infinité d'affaires avec la patience : peut-être que celle-ci n'eſt pas d'une nature à y réuſſir par cette voie ; mais votre majeſté n'aura rien à ſe reprocher d'avoir uſé d'une trop grande précipitation, ſi elle juge à propos de donner une autre année au prince à ſe conſulter lui-même. Si dans cet intervalle il rentre dans ſon devoir, elle en aura une ſatisfaction d'autant plus grande, qu'elle n'aura employé que la bonté paternelle pour l'y obliger. Si au contraire il perſiſte dans ſon opiniâtreté, alors quand l'année ſera expirée, il me ſemble que votre majeſté aura lieu de lui déclarer en plein conſeil, qu'il eſt du bien de l'état qu'il ſe marie. Il n'eſt pas croyable qu'il vous manque de reſpect à la face d'une compagnie célèbre que vous honorez de votre préſence.

Le ſultan, qui déſiroit ſi paſſionnément de voir le prince ſon fils marié, que les momens d'un ſi long délai lui paroiſſoient des années, eut bien de la peine à ſe réſoudre d'attendre ſi long-tems. Il ſe rendit néanmoins aux raiſons de ſon grand-viſir, qu'il ne pouvoit déſapprouver.

Le jour qui avoit déjà commencé de paroître,

impoſa ſilence à Scheherazade en cet endroit. Elle reprit la ſuite du conte la nuit ſuivante, & dit au ſultan Schahariar :

CCXIII^e NUIT.

SIRE, après que le grand-viſir ſe fut retiré, le ſultan Schahzaman alla à l'appartement de la mère du prince Camaralzaman, à qui il y avoit long-tems qu'il avoit témoigné l'ardent déſir qu'il avoit de le marier. Quand il lui eut raconté avec douleur de quelle manière il venoit de le refuſer une ſeconde fois, & marqué l'indulgence qu'il vouloit bien avoir encore pour lui, par le conſeil de ſon grand-viſir : Madame, lui dit-il, je ſais qu'il a plus de confiance en vous qu'en moi, que vous lui parlez, & qu'il vous écoute plus familièrement, je vous prie de prendre le tems de lui en parler ſérieuſement, & de lui faire bien comprendre que s'il perſiſte dans ſon opiniâtreté, il me contraindra à la fin d'en venir à des extrémités dont je ſerois très-fâché, & qui le feroient repentir lui-même de m'avoir déſobéi.

Fatime, c'étoit ainſi que s'appelloit la mère de Camaralzaman, marqua au prince ſon fils, la première fois qu'elle le vit, qu'elle étoit

informée du nouveau refus de se marier, qu'il avoit fait au sultan son père, & combien elle étoit fâchée qu'il lui eût donné un si grand sujet de colère. Madame, reprit Camaralzaman, je vous supplie de ne pas renouveller ma douleur sur cette affaire ; je craindrois trop, dans le dépit où j'en suis, qu'il ne m'échappât quelque chose contre le respect que je vous dois. Fatime connut, par cette réponse, que la plaie étoit trop récente, & ne lui en parla pas davantage pour cette fois.

Long-tems après, Fatime crut avoir trouvé l'occasion de lui parler sur le même sujet, avec plus d'espérance d'être écoutée. Mon fils, dit-elle, je vous prie, si cela ne vous fait pas de peine, de me dire quelles sont donc les raisons qui vous donnent une si grande aversion pour le mariage. Si vous n'en avez pas d'autre que celle de la malice & de la méchanceté des femmes, elle ne peut pas être plus foible ni moins raisonnable. Je ne veux pas prendre la défense des méchantes femmes ; il y en a un très-grand nombre, j'en suis très-persuadée ; mais c'est une injustice des plus criantes de les taxer toutes de l'être. Hé, mon fils, vous arrêtez-vous à quelques-unes dont parlent vos livres, qui ont causé à la vérité de grands désordres, & que je ne veux pas excuser ? Mais, que ne faites-vous

attention à tant de monarques, tant de ſultans & tant d'autres princes particuliers, dont les tyrannies, les barbaries & les cruautés font horreur à les lire dans les hiſtoires que j'ai lues comme vous ? Pour une femme, vous trouverez mille de ces tyrans & de ces barbares. Et les femmes, honnêtes & ſages, mon fils, qui ont le malheur d'être mariées à ces furieux, croyez-vous qu'elles ſoient fort heureuſes ?

Madame, reprit Camaralzaman, je ne doute pas qu'il n'y ait un grand nombre de femmes ſages, vertueuſes, bonnes, douces, & de bonnes mœurs. Plût à dieu qu'elles vous reſſemblaſſent toutes ! Ce qui me révolte, c'eſt le choix douteux qu'un homme eſt obligé de faire pour ſe marier, ou plutôt qu'on ne lui laiſſe pas ſouvent la liberté de faire à ſa volonté.

Suppoſons que je me ſois réſolu de m'engager dans le mariage, comme le ſultan mon père le ſouhaite avec tant d'impatience, quelle femme me donnera-t-il ? Une princeſſe apparemment, qu'il demandera à quelque prince de ſes voiſins, qui ſe fera un grand honneur de la lui envoyer. Belle ou laide, il faudra la prendre. Je veux qu'aucune autre princeſſe ne lui ſoit comparable en beauté ; qui peut aſſurer qu'elle aura l'eſprit bien fait ? qu'elle ſera traitable, complaiſante, accueillante, préve-

nante, obligeante ? que ſon entretien ne ſera que de choſes ſolides, & non pas d'habillemens, d'ajuſtemens, d'ornemens, & de mille autres badineries qui doivent faire pitié à tout homme de bon ſens ? en un mot, qu'elle ne ſera pas fière, hautaine, fâcheuſe, mépriſante, & qu'elle n'épuiſera pas tout un état par ſes dépenſes frivoles en habits, en pierreries, en bijoux, en magnificence folle & mal entendue ?

Comme vous le voyez, madame, voilà ſur un ſeul article une infinité d'endroits par où je dois me dégoûter entièrement du mariage. Que cette princeſſe enfin ſoit ſi parfaite & ſi accomplie, qu'elle ſoit irréprochable ſur chacun de tous ces points, j'ai un grand nombre de raiſons encore plus fortes, pour ne me pas déſiſter de mon ſentiment, non plus que de ma réſolution.

Quoi ! mon fils, repartit Fatime, vous avez d'autres raiſons après celles que vous venez de me dire ? Je prétendois cependant vous y répondre, & vous fermer la bouche en un mot. Cela ne doit pas vous en empêcher, madame, répliqua le prince ; j'aurai peut-être de quoi répliquer à votre réponſe.

Je voulois dire, mon fils, dit alors Fatime, qu'il eſt aiſé à un prince, quand il a eu le mal-

heur d'avoir épousé une princesse telle que vous venez de la dépeindre, de la laisser, & de donner de bons ordres pour empêcher qu'elle ne ruine pas l'état.

Eh, madame, reprit le prince Camaralzaman, ne voyez-vous pas quelle mortification terrible c'est à un prince, d'être contraint d'en venir à cette extrémité ? Ne vaut-il pas beaucoup mieux pour sa gloire & pour son repos, qu'il ne s'y expose pas ?

Mais, mon fils, dit encore Fatime, de la manière que vous l'entendez, je comprends que vous voulez être le dernier des rois de votre race, qui ont regné si glorieusement dans les îles des enfans de Khaledan.

Madame, répondit le prince Camaralzaman, je ne souhaite pas de survivre au roi mon père. Quand je mourrois avant lui, il n'y auroit pas lieu de s'en étonner, après tant d'exemples d'enfans qui meurent avant leurs pères. Mais il est toujours glorieux à une race de rois de finir par un prince aussi digne de l'être, comme je tâcherois de me rendre tel que ses prédécesseurs, & que celui par où elle a commencé.

Depuis ce tems-là, Fatime eut très-souvent de semblables entretiens avec le prince Camaralzaman, & il n'y a pas de biais par où elle

n'ait tâché de déraciner ſon averſion. Mais il éluda toutes les raiſons qu'elle put lui apporter, par d'autres raiſons auxquelles elle ne ſavoit que répondre, & il demeura inébranlable.

L'année s'écoula, & au grand regret du ſultan Schahzaman, le prince Camaralzaman ne donna pas la moindre marque d'avoir changé de ſentiment. Un jour de conſeil ſolemnel enfin, que le premier viſir, les autres viſirs, les principaux officiers de la couronne, & les généraux d'armée étoient aſſemblés, le ſultan prit la parole, & dit au prince : Mon fils, il y a long-tems que je vous ai marqué la paſſion avec laquelle je déſirois de vous voir marié, & j'attendois de vous plus de complaiſance pour un père qui ne vous demandoit rien que de raiſonnable. Après une ſi longue réſiſtance de votre part, qui a pouſſé ma patience à bout, je vous marque la même choſe en préſence de mon conſeil. Ce n'eſt plus ſimplement pour obliger un père que vous ne devriez pas avoir refuſé; c'eſt que le bien de mes états l'exige, & que tous ces ſeigneurs le demandent avec moi. Déclarez-vous donc, afin que ſelon votre réponſe, je prenne les meſures que je dois.

Le prince Camarazalman répondit avec ſi peu de retenue, ou plutôt avec tant d'empor-

tement, que le ſultan, juſtement irrité de la confuſion qu'un fils lui donnoit en plein conſeil, s'écria : Quoi, fils dénaturé, vous avez l'inſolence de parler ainſi à votre père & à votre ſultan ! Il le fit arrêter par les huiſſiers, & conduire à une tour ancienne, mais abandonnée depuis long-temps, où il fut enfermé, avec un lit, peu d'autres meubles, quelques livres, & un ſeul eſclave pour le ſervir.

Camaralzaman, content d'avoir la liberté de s'entretenir avec ſes livres, regarda ſa priſon avec aſſez d'indifférence. Sur le ſoir, il ſe lava, il fit ſa prière ; & après avoir lu quelques chapitres de l'alcoran avec la même tranquillité que s'il eût été dans ſon appartement au palais du ſultan ſon père, il ſe coucha ſans éteindre la lampe qu'il laiſſa près de ſon lit, & s'endormit.

Dans cette tour, il y avoit un puits qui ſervoit de retraite pendant le jour à une fée nommée Maimoune, fille de Damriat, roi ou chef d'une légion de génies. Il étoit environ minuit, lorſque Maimoune s'élança légèrement au haut du puits pour aller par le monde, ſelon ſa coutume, où la curioſité la porteroit. Elle fut fort étonnée de voir de la lumière dans la chambre du prince Camaralzaman. Elle y entra, & ſans s'arrêter à l'eſclave qui étoit couché à la porte,

elle s'approcha du lit, dont la magnificence l'attira; & elle fut plus furprife qu'auparavant, de voir que quelqu'un y étoit couché.

Le prince Camaralzaman avoit le vifage à demi-couvert fous la couverture. Maimoune la leva un peu, & elle vit le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu en aucun endroit de la terre habitable qu'elle avoit fouvent parcourue. Quel éclat, dit-elle en elle-même, ou plutôt quel prodige de beauté ne doit-ce pas être, lorfque les yeux que cachent des paupières fi bien formées, font ouverts! Quel fujet peut-il avoir donné pour être traité d'une manière fi indigne du haut rang dont il eft! car elle avoit déjà appris de fes nouvelles, & elle fe douta de l'affaire.

Maimoune ne pouvoit fe laffer d'admirer le prince Camaralzaman; mais enfin, après l'avoir baifé fur chaque joue & au milieu du front fans l'éveiller, elle remit la couverture comme elle étoit auparavant, & prit fon vol dans l'air. Comme elle fe fut élevée bien haut vers la moyenne région, elle fut frappée d'un bruit d'aîles qui l'obligea de voler du même côté. En s'approchant, elle connut que c'étoit un génie qui faifoit ce bruit, mais un génie de ceux qui font rebelles à dieu; car pour Maimoune, elle étoit de ceux que le grand Salomon con-

traignit de reconnoître depuis ce tems-là.

Le génie, qui ſe nommoit Danhaſch, & qui étoit fils de Schamhouraſch, reconnut auſſi Maimoune, mais avec une grande frayeur. En effet, il connoiſſoit qu'elle avoit une grande ſupériorité ſur lui par ſa ſoumiſſion à dieu. Il auroit bien voulu éviter ſa rencontre; mais il ſe trouva ſi près d'elle, qu'il falloit ſe battre ou céder.

Danhaſch prévint Maimoune : Brave Maimoune, lui dit-il d'un ton de ſuppliant, jurez-moi par le grand nom de dieu que vous ne me ferez pas de mal, & je vous promets de mon côté de ne vous en pas faire.

Maudit génie, reprit Maimoune, quel mal peux-tu me faire ? Je ne te crains pas. Je veux bien t'accorder cette grâce, & je te fais le ſerment que tu me demandes. Dis-moi préſentement d'où tu viens, ce que tu as vu, ce que tu as fait cette nuit ? Belle dame, répondit Danhaſch, vous me rencontrez à propos pour entendre quelque choſe de merveilleux.

La ſultane Scheherazade fut obligée de ne pas pourſuivre ſon diſcours plus avant, à cauſe de la clarté du jour qui ſe faiſoit voir. Elle ceſſa de parler, & la nuit ſuivante, elle continua en ces termes :

CCXIVe NUIT.

SIRE, dit-elle, Danhafch, le génie rebelle à dieu, pourfuivit, & dit à Maimoune : Puifque vous le fouhaitez, je vous dirai que je viens des extrémités de la Chine, où elles regardent les dernières îles de cet hémifphère..... Mais, charmante Maimoune, dit ici Danhafch, qui trembloit de peur à la préfence de cette fée, & qui avoit de la peine à parler, vous me promettez au moins de me pardonner, & de me laiffer aller librement quand j'aurai fatisfait à vos demandes.

Pourfuis, pourfuis, maudit, reprit Maimoune, & ne crains rien. Crois-tu que je fois une perfide comme toi, & que je fois capable de manquer au grand ferment que je t'ai fait ? Prens bien garde feulement de ne me rien dire qui ne foit vrai : autrement je te couperai les aîles, & te traiterai comme tu le mérites.

Danhafch un peu raffuré par ces paroles de Maimoune : Ma chère dame, reprit-il, je ne vous dirai rien que de très-vrai : ayez feulement la bonté de m'écouter. Le pays de la Chine d'où je viens, eft un des plus grands & des plus puiffans royaumes de la terre, d'où dépen-

dent les dernières îles de cet hémifphère dont je vous ai déjà parlé. Le roi d'aujourd'hui s'appelle Gaïour, & ce roi a une fille unique, la plus belle qu'on ait jamais vue dans l'univers, depuis que le monde eft monde. Ni vous, ni moi, ni les génies de votre parti ni du mien, ni tous les hommes enfemble, nous n'avons pas de termes propres, d'expreffions affez vives, ou d'éloquence fuffifante pour en faire un portrait qui approche de ce qu'elle eft en effet. Elle a les cheveux d'un brun & d'une fi grande longueur, qu'ils lui defcendent beaucoup plus bas que les piés; & ils font en fi grande abondance qu'ils ne reffemblent pas mal à une de ces belles grappes de raifin dont les grains font d'une groffeur extraordinaire, lorfqu'elle les a accommodés en boucles fur fa tête. Au-deffous de fes cheveux, elle a le front auffi uni que le miroir le mieux poli, & d'une forme admirable; les yeux noirs à fleur de tête, brillans & pleins de feu, le nez, ni trop long ni trop court, la bouche petite & vermeille : les dents font comme deux files de perles, qui furpaffent les plus belles en blancheur : & quand elle remue la langue pour parler, elle rend une voix douce & agréable, & elle s'exprime par des paroles qui marquent la vivacité de fon efprit. Le plus bel albâtre n'eft pas plus blanc que

ſa gorge. De cette foible ébauche enfin, vous jugerez aiſément qu'il n'y a pas de beauté au monde plus parfaite.

Qui ne connoîtroit pas bien le roi, père de cette princeſſe, jugeroit aux marques de tendreſſe paternelle qu'il lui a données, qu'il en eſt amoureux. Jamais amant n'a fait pour une maîtreſſe la plus chérie, ce qu'on lui a vu faire pour elle. En effet, la jalouſie la plus violente n'a jamais fait imaginer ce que le ſoin de la rendre inacceſſible à tout autre qu'à celui qui doit l'épouſer, lui a fait inventer & exécuter. Afin qu'elle n'eût pas à s'ennuyer dans la retraite qu'il avoit réſolu qu'elle gardât, il lui a fait bâtir ſept palais, à quoi on n'a jamais rien vu ni entendu de pareil.

Le premier palais eſt de cryſtal de roche, le ſecond de bronze, le troiſième de fin acier, le quatrième d'une autre ſorte de bronze, plus précieux que le premier & que l'acier, le cinquième de pierre de touche, le ſixième d'argent, & le ſeptième d'or maſſif. Il les a meublés d'une ſomptuoſité inouie, chacun d'une manière proportionnée à la matière dont ils ſont bâtis. Il n'a pas oublié dans les jardins qui les accompagnent, les parterres de gazon ou émaillés de fleurs, les pièces d'eau, les jets d'eau, les canaux, les caſcades, les boſ-

quets plantés d'arbres à perte de vue, où le ſoleil ne pénètre jamais, le tout d'une ordonnance différente en chaque jardin. Le roi Gaïour enfin a fait voir que l'amour paternel ſeul lui a fait faire une dépenſe preſque immenſe.

Sur la renommée de la beauté incomparable de la princeſſe, les rois voiſins les plus puiſſans envoyèrent d'abord la demander en mariage par des ambaſſades ſolemnelles. Le roi de la Chine les reçut toutes avec le même accueil; mais comme il ne vouloit marier la princeſſe que de ſon conſentement, & que la princeſſe n'agréoit aucun des partis qu'on lui propoſoit; ſi les ambaſſadeurs ſe retiroient peu ſatisfaits, quant au ſujet de leur ambaſſade, ils partoient au moins très-contens des civilités & des honneurs qu'ils avoient reçus.

Sire, diſoit la princeſſe au roi de la Chine, vous voulez me marier, & vous croyez par-là me faire un grand plaiſir. J'en ſuis perſuadée, & je vous en ſuis très-obligée. Mais où pourrois-je trouver ailleurs que près de votre majeſté, des palais ſi ſuperbes & des jardins ſi délicieux? J'ajoute que ſous votre bon plaiſir je ne ſuis contrainte en rien, & qu'on me rend les mêmes honneurs qu'à votre propre perſonne. Ce ſont des avantages que je ne trouverois en aucun autre endroit du monde, à

quelqu'époux que je voulusse me donner. Les maris veulent toujours être les maîtres, & je ne suis pas d'humeur à me laisser commander.

Après plusieurs ambassades, il en arriva une de la part d'un roi plus riche & plus puissant que tous ceux qui s'étoient présentés. Le roi de la Chine en parla à la princesse sa fille, & lui exagéra combien il lui seroit avantageux de l'accepter pour époux. La princesse le supplia de vouloir l'en dispenser, & lui apporta les mêmes raisons qu'auparavant. Il la pressa : mais au lieu de se rendre, la princesse perdit le respect qu'elle devoit au roi son père. Sire, lui dit-elle en colère, ne me parlez plus de ce mariage, ni d'aucun autre; sinon je m'enfoncerai le poignard dans le sein, & me délivrerai de vos importunités.

Le roi de la Chine extrêmement indigné contre la princesse, lui repartit : Ma fille, vous êtes une folle, & je vous traiterai en folle. En effet, il la fit renfermer dans un seul appartement d'un de ses palais, & ne lui donna que dix vieilles femmes pour lui tenir compagnie & la servir, dont la principale étoit sa nourrice. Ensuite, afin que les rois voisins qui lui avoient envoyé des ambassades, ne songeassent plus à elle, il leur dépêcha des envoyés pour leur annoncer l'éloignement où elle étoit pour

le

le mariage. Et comme il ne douta pas qu'elle ne fût véritablement folle, il chargea les mêmes envoyés de faire savoir dans chaque cour, que s'il y avoit quelque médecin assez habile pour la guérir, il n'avoit qu'à venir, & qu'il la lui donneroit pour femme en récompense.

Belle Maimoune, poursuivit Danhasch, les choses sont en cet état, & je ne manque pas d'aller réglément chaque jour contempler cette beauté incomparable, à qui je serois bien fâché d'avoir fait le moindre mal, nonobstant ma malice naturelle. Venez la voir, je vous en conjure, elle en vaut la peine. Quand vous aurez connu par vous-même que je ne suis pas un menteur, je suis persuadé que vous m'aurez quelqu'obligation de vous avoir fait voir une princesse qui n'a pas d'égale en beauté. Je suis prêt à vous servir de guide, vous n'avez qu'à commander.

Au lieu de répondre à Danhasch, Maimoune fit de grands éclats de rire qui durèrent longtems : & Danhasch, qui ne savoit à quoi en attribuer la cause, demeura dans un grand étonnement. Quand elle eut bien ri à plusieurs reprises : Bon, bon, lui dit-elle, tu veux m'en faire accroire. Je croyois que tu allois me parler de quelque chose de surprenant & d'extraordinaire, & tu me parles d'une chassieuse.

Eh, fi, fi : que dirois-tu donc, maudit, ſi tu avois vu comme moi le beau prince que je viens de voir en ce moment, & que j'aime autant qu'il le mérite? Vraiment c'eſt bien autre choſe, tu en deviendrois fou.

Agréable Maimoune, reprit Danhaſch, oſerois-je vous demander qui peut être ce prince dont vous me parlez? Sache, lui dit Maimoune, qu'il lui eſt arrivé à-peu-près la même choſe qu'à ta princeſſe dont tu viens de m'entretenir. Le roi ſon père vouloit le marier à toute force : après de longues & de grandes importunités, il a déclaré franc & net qu'il n'en feroit rien. C'eſt la cauſe pourquoi, à l'heure que je te parle, il eſt en priſon dans une vieille tour où je fais ma demeure, & je viens de l'admirer.

Je ne veux pas abſolument vous contredire, repartit Danhaſch; mais, ma belle dame, vous me permettrez bien, juſqu'à ce que j'aie vu votre prince, de croire qu'aucun mortel ni mortelle n'approche pas de la beauté de ma princeſſe. Tais-toi, maudit, repliqua Maimoune; je te dis encore une fois que cela ne peut pas être. Je ne veux pas m'opiniâtrer contre vous, ajouta Danhaſch; le moyen de vous convaincre ſi je dis vrai ou faux, c'eſt d'accepter la propoſition que je vous ai faite de venir voir

ma princeſſe, & de me montrer enſuite votre prince.

Il n'eſt pas beſoin que je prenne cette peine, reprit encore Maimoune, il y a un autre moyen de nous ſatisfaire l'un & l'autre. C'eſt d'apporter ta princeſſe, & de la mettre à côté de mon prince ſur ſon lit. De la ſorte, il nous ſera aiſé, à moi & à toi, de les comparer enſemble, & de vuider notre procès.

Danhaſch conſentit à ce que la fée ſouhaitoit, & il vouloit retourner à la Chine ſur le champ. Maimoune l'arrêta : Attends, lui dit-elle, viens que je te montre auparavant la tour où tu dois apporter ta princeſſe. Ils volèrent enſemble juſqu'à la tour, & quand Maimoune l'eut montrée à Danhaſch : Va prendre ta princeſſe, lui dit-elle, & fais vîte, tu me trouveras ici. Mais écoute : j'entends au moins que tu me payeras une gageure, ſi mon prince ſe trouve plus beau que ta princeſſe : & je veux bien auſſi t'en payer une, ſi ta princeſſe eſt plus belle.

Le jour qui ſe faiſoit voir aſſez clairement obligea Scheherazade de ceſſer de parler. Elle reprit la ſuite la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :



CCXV^e NUIT.

SIRE, Danhafch s'éloigna de la fée, fe rendit à la Chine, & revint avec une diligence incroyable, chargé de la belle princeffe endormie. Maimoune la reçut & l'introduifit dans la chambre du prince Camaralzaman, où ils la posèrent enfemble fur fon lit à côté de lui.

Quand le prince & la princeffe furent ainfi à côté l'un de l'autre, il y eut une grande conteftation fur la préférence de leur beauté, entre le génie & la fée. Ils furent quelque tems à les admirer & à les comparer enfemble fans parler. Danhafch rompit le filence : Vous le voyez, dit-il à Maimoune, & je vous l'avois bien dit que ma princeffe étoit plus belle que votre prince, en doutez-vous préfentement ?

Comment ! fi j'en doute ? reprit Maimoune ; oui vraiment j'en doute. Il faut que tu fois aveugle, pour ne pas voir que mon prince l'emporte de beaucoup au-deffus de ta princeffe. La princeffe eft belle, je ne le défavoue pas ; mais, ne te preffe pas, & compare-les bien l'un avec l'autre fans prévention, tu verras que la chofe eft comme je le dis.

Quand je mettrois plus de tems à les comparer davantage, reprit Danhaſch, je n'en penſerois pas autrement que ce que j'en penſe. J'ai vu ce que je vois du premier coup d'œil, & le tems ne me feroit pas voir autre choſe que ce que je vois. Cela n'empêchera pas néanmoins, charmante Maimoune, que je ne vous cède, ſi vous le ſouhaitez. Cela ne ſera pas ainſi, reprit Maimoune; je ne veux pas qu'un maudit génie comme toi me faſſe de grâce. Je remets la choſe à un arbitre; & ſi tu n'y conſens, je prends gain de cauſe ſur ton refus.

Danhaſch, qui étoit prêt à avoir toute autre complaiſance pour Maimoune, n'eut pas plutôt donné ſon conſentement, que Maimoune frappa la terre de ſon pié. La terre s'entr'ouvrit, & auſſitôt il en ſortit un génie hideux, boſſu, borgne & boiteux, avec ſix cornes à la tête, & les mains & les piés crochus. Dès qu'il fut dehors, que la terre ſe fut rejointe, & qu'il eut apperçu Maimoune, il ſe jeta à ſes piés; & en demeurant un genou en terre, il lui demanda ce qu'elle ſouhaitoit de ſon très-humble ſervice.

Levez-vous, Caſchcaſch, lui dit-elle, (c'étoit le nom du génie) je vous fais venir ici pour être juge d'une diſpute que j'ai avec ce maudit Danhaſch. Jetez les yeux ſur ce lit, & dites-

nous ſans partialité qui vous paroît plus beau, du jeune homme ou de la jeune dame.

Caſchcaſch regarda le prince & la princeſſe avec des marques d'une ſurpriſe & d'une admiration extraordinaire. Après qu'il les eut bien conſidérés ſans pouvoir ſe déterminer : Madame, dit-il à Maimoune, je vous avoue que je vous tromperois & que je me trahirois moi-même, ſi je vous diſois que je trouve l'un plus beau que l'autre. Plus je les examine, & plus il me ſemble que chacun poſsède au ſouverain degré la beauté qu'ils ont en partage, autant que je puis m'y connoître, & l'un n'a pas le moindre défaut par où l'on puiſſe dire qu'il cède à l'autre. Si l'un ou l'autre en a quelqu'un, il n'y a, ſelon mon avis, qu'un moyen pour en être éclairci. C'eſt de les éveiller l'un après l'autre, & que vous conveniez que celui qui témoignera plus d'amour par ſon ardeur, par ſon empreſſement, & même par ſon emportement l'un pour l'autre, aura moins de beauté en quelque choſe.

Le conſeil de Caſchcaſch plut agréablement à Maimoune & à Danhaſch. Maimoune ſe changea en puce, & ſauta au cou de Camaralzaman. Elle le piqua ſi vivement qu'il s'éveilla, & y porta la main ; mais il ne prit rien. Maimoune avoit été prompte à faire un ſaut en arrière,

& à reprendre ſa forme ordinaire, inviſible néanmoins comme les deux génies, pour être témoin de ce qu'il alloit faire.

En retirant la main, le prince la laiſſa tomber ſur celle de la princeſſe de la Chine. Il ouvrit les yeux, & il fut dans la dernière ſurpriſe de voir une dame couchée près de lui, & une dame d'une ſi grande beauté. Il leva la tête, & s'appuya du coude pour la mieux conſidérer. La grande jeuneſſe de la princeſſe, & ſa beauté incomparable, l'embrasèrent en un inſtant d'un feu auquel il n'avoit pas encore été ſenſible, & dont il s'étoit gardé juſqu'alors avec tant d'averſion.

L'amour s'empara de ſon cœur de la manière la plus vive, & il ne put s'empêcher de s'écrier : Quelle beauté ! quels charmes ! mon cœur ! mon ame ! & en diſant ces paroles, il la baiſa au front, aux deux joues & à la bouche avec ſi peu de précaution, qu'elle ſe fût éveillée ſi elle n'eût dormi plus fort qu'à l'ordinaire, par l'enchantement de Danhaſch.

Quoi ! ma belle dame, dit le prince, vous ne vous éveillez pas à ces marques d'amour du Prince de Camaralzaman ! qui que vous ſoyez, il n'eſt pas indigne du vôtre. Il alloit l'éveiller tout de bon; mais il ſe retint tout-à-coup. Ne ſeroit-ce pas, dit-il en lui-même,

celle que le ſultan mon père vouloit me donner en mariage ? Il a eu grand tort de ne me la pas faire voir plutôt. Je ne l'aurois pas offenſé par ma déſobéiſſance & par mon emportement ſi public contre lui, & il ſe fût épargné à lui-même la confuſion que je lui ai donnée. Le prince Camaralzaman ſe repentit ſincèrement de la faute qu'il avoit commiſe, & il fut encore ſur le point d'éveiller la princeſſe de la Chine. Peut-être auſſi, dit-il en ſe reprenant, que le ſultan mon père veut me ſurprendre : ſans doute qu'il y a envoyé cette jeune dame pour éprouver ſi j'ai véritablement autant d'averſion pour le mariage que je lui en ai fait paroître. Qui ſait s'il ne l'a pas amenée lui-même, & s'il n'eſt pas caché pour ſe faire voir & me faire honte de ma diſſimulation ? Cette ſeconde faute feroit de beaucoup plus grande que la première. A tout événement je me contenterai de cette bague, pour me ſouvenir d'elle.

C'étoit une fort belle bague, que la princeſſe avoit au doigt. Il la tira adroitement & mit la ſienne à la place. Auſſitôt il lui tourna le dos, & il ne fut pas long-tems à dormir d'un ſommeil auſſi profond qu'auparavant, par l'enchantement des génies.

Dès que le prince Camaralzaman fut bien endormi, Danhaſch ſe transforma en puce à ſon

tour, & alla mordre la princeſſe au bas de la lèvre. Elle s'éveilla en ſurſaut, ſe mit ſur ſon ſéant, & en ouvrant les yeux, elle fut fort étonnée de ſe voir couchée avec un homme. De l'étonnement elle paſſa à l'admiration, & de l'admiration à un épanchement de joie qu'elle fit paroître dès qu'elle eut vu que c'étoit un jeune homme ſi bien fait & ſi aimable.

Quoi! s'écria-t-elle, eſt-ce vous que le roi mon père m'avoit deſtiné pour époux? Je ſuis bien malheureuſe de ne l'avoir pas ſu! je ne l'aurois pas mis en colère contre moi, & je n'aurois pas été ſi long-tems privée d'un mari que je ne puis m'empêcher d'aimer de tout mon cœur. Eveillez-vous, éveillez-vous, il ne ſied pas à un mari de tant dormir la première nuit de ſes noces.

En diſant ces paroles, la princeſſe prit le prince Camaralzaman par le bras, & l'agita ſi fort qu'il ſe fût éveillé, ſi dans le moment Maimoune n'eût augmenté ſon ſommeil en augmentant ſon enchantement. Elle l'agita de même à pluſieurs repriſes; & comme elle vit qu'il ne s'éveilloit pas: Eh quoi! reprit-elle, que vous eſt-il arrivé? quelque rival jaloux de votre bonheur & du mien, auroit-il eu recours à la magie, & vous auroit-il jeté dans cet aſſoupiſſement inſurmontable lorſque vous devez être

plus éveillé que jamais? Elle lui prit la main, en la baifant tendrement, elle s'apperçut de la bague qu'il avoit au doigt. Elle la trouva fi femblable à la fienne, qu'elle fut convaincue que c'étoit elle-même, quand elle eut vu qu'elle en avoit une autre. Elle ne comprit pas comment cet échange s'étoit fait; mais elle ne douta pas que ce ne fût la marque certaine de leur mariage. Laffée de la peine inutile qu'elle avoit prife pour l'éveiller, & affurée, comme elle le penfoit, qu'il ne lui échapperoit pas: Puifque je ne puis venir à bout de vous éveiller, dit-elle, je ne m'opiniâtre pas davantage à interrompre votre fommeil: à nous revoir. Après lui avoir donné un baifer à la joue en prononçant ces dernières paroles, elle fe recoucha & mit très-peu de tems à fe rendormir.

Quand Maimoune vit qu'elle pouvoit parler fans craindre que la princeffe de la Chine fe réveillât: Hé bien, maudit, dit-elle à Danhafch, as-tu vu? es-tu convaincu que ta princeffe eft moins belle que mon prince? va, je veux bien te faire grâce de la gageure que tu me dois. Une autre fois, crois-moi quand je t'aurai affuré quelque chofe. En fe tournant du côté de Cafchcafch: Pour vous, ajouta-t-elle, je vous remercie. Prenez la princeffe avec Danhafch, & remportez-la enfemble dans fon



Prenez la Princesse avec Danhasch, et reportez la ensemble dans son lit

lit, où il vous menera. Danhaſch & Caſchcaſch exécutèrent l'ordre de Maimoune, & Maimoune ſe retira dans ſon puits.

Le jour qui commençoit de paroître, impoſa ſilence à la ſultane Scheherazade. Le ſultan des Indes ſe leva, & la nuit ſuivante la ſultane continua de lui raconter le même conte en ces termes :

CCXVI^e NUIT.

Suite de l'hiſtoire de Camaralzaman.

SIRE, dit-elle, le prince Camaralzaman, en s'éveillant le lendemain matin, regarda à côté de lui, ſi la dame qu'il avoit vue la même nuit, y étoit encore. Quand il vit qu'elle n'y étoit plus : Je l'avois bien penſé, dit-il en lui-même, que c'étoit une ſurpriſe que le roi mon père vouloit me faire : je me ſais bon gré de m'en être gardé. Il éveilla l'eſclave qui dormoit encore, & le preſſa de venir l'habiller, ſans lui parler de rien. L'eſclave lui apporta le baſſin & l'eau : il ſe lava ; & après avoir fait ſa prière, il prit un livre, & lut quelque tems.

Après ces exercices ordinaires, Camaralzaman appela l'eſclave : Viens-ça, lui dit-il, &

ne mens pas. Dis-moi comment eſt venue la dame qui a couché cette nuit avec moi, & qui l'a amenée ?

Prince, répondit l'eſclave avec un grand étonnement, de quelle dame entendez-vous parler ? De celle, te dis-je, reprit le prince, qui eſt venue, ou qu'on a amenée ici cette nuit, & qui a couché avec moi. Prince, repartit l'eſclave, je vous jure que je n'en ſais rien. Par où cette dame ſeroit-elle venue, puiſque je couche à la porte ?

Tu es un menteur, maraut, répliqua le prince, & tu es d'intelligence pour m'affliger davantage & me faire enrager. En diſant ces mots, il lui appliqua un ſoufflet, dont il le jeta par terre ; & après l'avoir foulé long-tems ſous les piés, il le lia au-deſſous des épaules avec la corde du puits, le deſcendit dedans, & le plongea pluſieurs fois dans l'eau par-deſſus la tête : Je te noyerai, s'écria-t-il, ſi tu ne me dis promptement qui eſt la dame, & qui l'a amenée.

L'eſclave ſérieuſement embarraſſé, moitié dans l'eau, moitié dehors, dit en lui-même : Sans doute que le prince a perdu l'eſprit de douleur, & je ne puis échapper que par un menſonge. Prince, dit-il d'un ton de ſuppliant, donnez-moi la vie, je vous en conjure : je

promets de vous dire la chofe comme elle eft.

Le prince retira l'efclave, & le preffa de parler. Dès qu'il fut hors du puits : Prince, lui dit l'efclave en tremblant, vous voyez bien que je ne puis vous fatisfaire dans l'état où je fuis; donnez-moi le tems d'aller changer d'habit auparavant. Je te l'accorde, reprit le prince; mais fais vîte, & prends bien garde de ne me pas cacher la vérité.

L'efclave fortit; & après avoir fermé la porte fur le prince, il courut au palais dans l'état où il étoit. Le roi s'y entretenoit avec fon premier vifir, & fe plaignoit à lui de la mauvaife nuit qu'il avoit paffée au fujet de la défobéiffance & de l'emportement fi criminel du prince fon fils, en s'oppofant à fa volonté.

Ce miniftre tâchoit de le confoler, & de lui faire comprendre que le prince lui-même lui avoit donné lieu de le réduire. Sire, lui difoit-il, votre majefté ne doit pas fe repentir de l'avoir fait arréter. Pourvu qu'elle ait la patience de le laiffer quelque tems dans fa prifon, elle doit fe perfuader qu'il abandonnera cette fougue de jeuneffe, & qu'enfin il fe foumettra à tout ce qu'elle exigera de lui.

Le grand-vifir achevoit ces derniers mots, lorfque l'efclave fe préfenta au roi Schahzaman. Sire, lui dit-il, je fuis bien fâché de venir

annoncer à votre majeſté une nouvelle qu'elle ne peut écouter qu'avec un grand déplaiſir. Ce qu'il dit d'une dame qui a couché cette nuit avec lui, & l'état où il m'a mis, comme votre majeſté le peut voir, ne font que trop connoître qu'il n'eſt plus dans ſon bon ſens. Il fit enſuite le détail de tout ce que le prince Camaralzaman avoit dit, & de l'excès dont il l'avoit traité, en des termes qui donnèrent créance à ſon diſcours.

Le roi qui ne s'attendoit pas à ce nouveau ſujet d'affliction : Voici, dit-il à ſon premier miniſtre, un incident des plus fâcheux, bien différent de l'eſpérance que vous me donniez tout-à-l'heure. Allez, ne perdez pas de tems : voyez vous-même ce que c'eſt, & venez m'en informer.

Le grand-viſir obéit ſur le champ, & en entrant dans la chambre du prince, il le trouva aſſis & fort tranquille, avec un livre à la main, qu'il liſoit. Il le ſalua, & après qu'il ſe fut aſſis près de lui : Je veux un grand mal à votre eſclave, lui dit-il, d'être venu effrayer le roi votre père, par la nouvelle qu'il vient de lui apporter.

Quelle eſt cette nouvelle, reprit le prince, qui peut lui avoir donné tant de frayeur ? j'ai un ſujet bien plus grand de me plaindre de mon eſclave.

Prince, repartit le visir, à dieu ne plaise que ce qu'il a rapporté de vous, soit véritable. Le bon état où je vous vois, & où je prie dieu qu'il vous conserve, me fait connoître qu'il n'en est rien. Peut-être, répliqua le prince, qu'il ne s'est pas bien fait entendre. Puisque vous êtes venu, je suis bien aise de demander à une personne comme vous qui devez en savoir quelque chose, où est la dame qui a couché cette nuit avec moi.

Le grand-visir demeura comme hors de lui-même, à cette demande. Prince, répondit-il, ne soyez pas surpris de l'étonnement que je fais paroître sur ce que vous me demandez. Seroit-il possible, je ne dis pas qu'une dame, mais qu'aucun homme au monde eût pénétré de nuit jusqu'en ce lieu, où l'on ne peut entrer que par la porte, & qu'en marchant sur le ventre de votre esclave? De grâce rappelez votre mémoire, & vous trouverez que vous avez eu un songe qui vous a laissé cette forte impression.

Je ne m'arrête pas à votre discours, reprit le prince d'un ton plus haut, je veux savoir absolument qu'est devenue cette dame : & je suis ici dans un lieu où je saurai me faire obéir.

A ces paroles fermes, le grand-visir fut dans

un embarras qu'on ne peut exprimer, & il ſongea au moyen de s'en tirer le mieux qu'il lui feroit poſſible. Il prit le prince par la douceur, & lui demanda dans les termes les plus humbles & les plus ménagés, ſi lui-même il avoit vu cette dame.

Oui, oui, repartit le prince, je l'ai vue, & je me ſuis fort bien apperçu que vous l'avez apoſtée pour me tenter. Elle a fort bien joué le rôle que vous lui avez preſcrit, de ne me pas dire un mot, de faire la dormeuſe, & de ſe retirer dès que je ſerois endormi. Vous le ſavez ſans doute, & elle n'aura pas manqué de vous en faire le récit.

Prince, répliqua le grand-viſir, je vous jure qu'il n'eſt rien de tout ce que je viens d'entendre de votre bouche, & que le roi votre père & moi nous ne vous avons pas envoyé la dame dont vous parlez : nous n'en avons pas même eu la penſée. Permettez-moi de vous dire encore une fois, que vous n'avez vu cette dame qu'en ſonge.

Vous venez donc pour vous moquer auſſi de moi, répliqua encore le prince en colère, & pour me dire en face que ce que je vous dis eſt un ſonge. Il le prit auſſitôt par la barbe, & il le chargea de coups auſſi long-tems que ſes forces le lui permirent.

Le pauvre grand-visir essuya patiemment toute la colère du prince Camaralzaman par respect. Me voilà, dit-il en lui-même, dans le même cas que l'esclave : trop heureux si je puis échapper comme lui d'un si grand danger. Au milieu des coups dont le prince le chargeoit encore : Prince, s'écria-t-il, je vous supplie de me donner un moment d'audience. Le prince las de frapper, le laissa parler.

Je vous avoue, prince, dit alors le grand-visir en dissimulant, qu'il est quelque chose de ce que vous croyez. Mais vous n'ignorez pas la nécessité où est un ministre d'exécuter les ordres du roi son maître. Si vous avez la bonté de me le permettre, je suis près d'aller lui dire de votre part ce que vous m'ordonnerez. Je vous le permets, lui dit le prince; allez, & dites-lui que je veux épouser la dame qu'il m'a envoyée ou amenée, & qui a couché cette nuit avec moi : faites promptement, & apportez-moi la réponse. Le grand-visir fit une profonde révérence en le quittant, & il ne se crut délivré que quand il fut hors de la tour, & qu'il eut refermé la porte sur le prince.

Le grand-visir se présenta devant le roi Schahzaman avec une tristesse qui l'affligea d'abord. Eh bien, lui demanda ce monarque, en quel état avez-vous trouvé mon fils ? Sire,

répondit ce miniſtre, ce que l'eſclave a rapporté à votre majeſté, n'eſt que trop vrai. Il lui fit le récit de l'entretien qu'il avoit eu avec Camaralzaman, de l'emportement de ce prince, dès qu'il eut entrepris de lui repréſenter qu'il n'étoit pas poſſible que la dame dont il parloit, eût couché avec lui, du mauvais traitement qu'il avoit reçu de lui, & de l'adreſſe dont il s'étoit ſervi pour échapper de ſes mains.

Schahzaman d'autant plus mortifié qu'il aimoit toujours le prince avec tendreſſe, voulut s'éclaircir de la vérité par lui-même; il alla le voir à la tour, & mena le grand-viſir avec lui.

Mais, ſire, dit ici la ſultane Scheherazade en s'interrompant, je m'apperçois que le jour commence de paroître. Elle garda le ſilence, & la nuit ſuivante en reprenant ſon diſcours, elle dit au ſultan des Indes :

CCXVII^e NUIT.

SIRE, le prince Camaralzaman reçut le roi ſon père dans la tour où il étoit en priſon, avec un grand reſpect. Le roi s'aſſit; & après qu'il eut fait aſſeoir le prince près de lui, il lui fit pluſieurs demandes auxquelles il répon-

dit d'un très-bon ſens. Et de tems en tems il regardoit le grand-viſir, comme pour lui dire qu'il ne voyoit pas que le prince ſon fils eût perdu l'eſprit comme il l'avoit aſſuré, & qu'il falloit qu'il l'eût perdu lui-même.

Le roi enfin parla de la dame au prince : Mon fils, lui dit-il, je vous prie de me dire ce que c'eſt que cette dame qui a couché cette nuit avec vous, à ce que l'on dit.

Sire, répondit Camaralzaman, je ſupplie votre majeſté de ne pas augmenter le chagrin qu'on m'a déjà donné ſur ce ſujet : faites-moi plutôt la grâce de me la donner en mariage. Quelqu'averſion que je vous aie témoignée juſqu'à préſent pour les femmes, cette jeune beauté m'a tellement charmé, que je ne fais pas difficulté de vous avouer ma foibleſſe. Je ſuis près de la recevoir de votre main avec la dernière obligation.

Le roi Schahzaman demeura interdit à la réponſe du prince, ſi éloignée, comme il le lui ſembloit, du bon ſens qu'il venoit de faire paroître auparavant. Mon fils, reprit-il, vous me tenez un diſcours qui me jette dans un étonnement dont je ne puis revenir.

Je vous jure par la couronne qui doit paſſer à vous après moi, que je ne ſais pas la moindre choſe de la dame dont vous me parlez. Je n'y ai

aucune part, s'il en eſt venu quelqu'une. Mais comment auroit-elle pu pénétrer dans cette tour ſans mon conſentement? car quoi que vous ait pu dire mon grand-viſir, il ne l'a fait que pour tâcher de vous appaiſer. Il faut que ce ſoit un ſonge; prenez-y garde, je vous en conjure, & rappellez vos ſens.

Sire, repartit le prince, je ſerois indigne à jamais des bontés de votre majeſté, ſi je n'ajoutois pas foi à l'aſſurance qu'elle me donne. Mais je la ſupplie de vouloir bien ſe donner la patience de m'écouter, & de juger ſi ce que j'aurai l'honneur de lui dire, eſt un ſonge.

Le prince Camaralzaman raconta alors au roi ſon père, de quelle manière il s'étoit éveillé. Il lui exagéra la beauté & les charmes de la dame qu'il avoit trouvée à ſon côté, l'amour qu'il avoit conçu pour elle en un moment, & tout ce qu'il avoit fait inutilement pour la réveiller. Il ne lui cacha pas même ce qui l'avoit obligé de ſe réveiller & de ſe rendormir, après qu'il eut fait l'échange de ſa bague avec celle de la dame. En achevant enfin & en lui préſentant la bague qu'il tira de ſon doigt : Sire, ajouta-t-il, la mienne ne vous eſt pas inconnue, vous l'avez vue pluſieurs fois. Après cela, j'eſpère que vous ſerez convaincu que

je n'ai pas perdu l'eſprit, comme on vous l'a fait accroire.

Le roi Schahzaman connut ſi clairement la vérité de ce que le prince ſon fils venoit de lui raconter, qu'il n'eut rien à répliquer. Il en fut même dans un étonnement ſi grand, qu'il demeura long-tems ſans dire un mot.

Le prince profita de ces momens : Sire, lui dit-il encore, la paſſion que je ſens pour cette charmante perſonne, dont je conſerve la précieuſe image dans mon cœur, eſt déjà ſi violente, que je ne me ſens pas aſſez de force pour y réſiſter. Je vous ſupplie d'avoir compaſſion de moi, & de me procurer le bonheur de la poſſéder.

Après ce que je viens d'entendre, mon fils, & après ce que je vois par cette bague, reprit le roi Schahzaman, je ne puis douter que votre paſſion ne ſoit réelle, & que vous n'ayez vu la dame qui l'a fait naître. Plût à dieu que je la connuſſe cette dame ? vous ſeriez content dès aujourd'hui, & je ſerois le père le plus heureux du monde. Mais où la chercher ? comment, & par où eſt-elle entrée ici, ſans que j'en aie rien ſu & ſans mon conſentement ? Pourquoi y eſt-elle entrée ſeulement pour dormir avec vous, pour vous faire voir ſa beauté, vous enflammer d'amour, pendant qu'elle

dormoit, & diſparoître pendant que vous dormiez ? Je ne comprends rien dans cette aventure, mon fils ; & ſi le ciel ne nous eſt favorable, elle nous mettra au tombeau vous & moi. En achevant ces paroles & en prenant le prince par la main : Venez, ajouta-t-il, allons nous affliger enſemble : vous, d'aimer ſans eſpérance, & moi, de vous voir affligé, & de ne pouvoir remédier à votre mal.

Le roi Schahzaman tira le prince hors de la tour, & l'emmena au palais où le prince, au déſeſpoir d'aimer de toute ſon ame une dame inconnue, ſe mit d'abord au lit. Le roi s'enferma, & pleura pluſieurs jours avec lui, ſans vouloir prendre aucune connoiſſance des affaires de ſon royaume.

Son premier miniſtre, qui étoit le ſeul à qui il avoit laiſſé l'entrée libre, vint un jour lui repréſenter que toute ſa cour, & même les peuples, commençoient de murmurer de ne le pas voir, & de ce qu'il ne rendoit plus la juſtice chaque jour à ſon ordinaire, & qu'il ne répondoit pas du déſordre qui pouvoit arriver. Je ſupplie votre majeſté, pourſuivit-il, d'y faire attention. Je ſuis perſuadé que ſa préſence ſoulage la douleur du prince, & que la préſence du prince ſoulage la vôtre naturellement ; mais elle doit ſonger à ne pas laiſſer tout périr. Elle

voudra bien que je lui propoſe de ſe tranſporter avec le prince au château de la petite île, peu éloigné du port, & de donner audience deux fois la ſemaine ſeulement. Pendant que cette fonction l'obligera de s'éloigner du prince, la beauté charmante du lieu, le bel air, & la vue merveilleuſe dont on y jouit, feront que le prince ſupportera votre abſence, de peu de durée, avec plus de patience.

Le roi Schahzaman approuva ce conſeil ; & dès que le château, où il n'étoit allé depuis long-temps, fut meublé, il y paſſa avec le prince, où il ne le quittoit que pour donner les deux audiences préciſément. Il paſſoit le reſte du tems au chevet de ſon lit, & tantôt il tâchoit de lui donner de la conſolation, tantôt il s'affligeoit avec lui.

SUITE DE L'HISTOIRE

De la Princeſſe de la Chine.

PENDANT que ces choſes ſe paſſoient dans la capitale du roi Schahzaman, les deux génies, Danhaſch & Caſchcaſch, avoient reporté la princeſſe de la Chine au palais, où le roi de la Chine l'avoit renfermée, & l'avoient remiſe dans ſon lit.

Le lendemain matin à ſon réveil, la princeſſe de la Chine regarda à droite & à gauche ; & quand elle eut vu que le prince Camaralzaman n'étoit plus près d'elle, elle appela ſes femmes d'une voix qui les fit accourir promptement, & environner ſon lit. La nourrice, qui ſe préſenta à ſon chevet, lui demanda ce qu'elle ſouhaitoit, & s'il lui étoit arrivé quelque choſe.

Dites-moi, reprit la princeſſe, qu'eſt devenu le jeune homme que j'aime de tout mon cœur, qui a couché cette nuit avec moi? Princeſſe, répondit la nourrice, nous ne comprenons rien à votre diſcours, ſi vous ne vous expliquez davantage.

C'eſt, reprit encore la princeſſe, qu'un jeune homme, le mieux fait & le plus aimable qu'on puiſſe imaginer, dormoit près de moi cette nuit ; que je l'ai careſſé long-tems, & que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'éveiller ſans y réuſſir : je vous demande où il eſt.

Princeſſe, repartit la nourrice, c'eſt ſans doute pour vous jouer de nous ce que vous en faites : vous plaît-il de vous lever? Je parle très-ſérieuſement, répliqua la princeſſe, & je veux ſavoir où il eſt. Mais, princeſſe, inſiſta la nourrice, vous étiez ſeule quand nous vous couchâmes hier au ſoir, & perſonne n'eſt entré pour

coucher avec vous, que nous ſachions, vos femmes & moi.

La princeſſe de la Chine perdit patience ; elle prit ſa nourrice par la tête, en lui donnant des ſoufflets & de grands coups de poings. Tu me le diras, vieille ſorcière, dit-elle, ou je t'aſſommerai.

La nourrice fit de grands efforts pour ſe tirer de ſes mains. Elle s'en tira enfin, & elle alla ſur le champ trouver la reine de la Chine, mère de la princeſſe. Elle ſe préſenta les larmes aux yeux, & le viſage tout meurtri, au grand étonnement de la reine, qui lui demanda qui l'avoit miſe en cet état.

Madame, dit la nourrice, vous voyez le traitement que m'a fait la princeſſe ; elle m'eût aſſommée ſi je ne fus échappée de ſes mains. Elle lui raconta enſuite le ſujet de ſa colère & de ſon emportement, dont la reine ne fut pas moins affligée que ſurpriſe. Vous voyez, madame, ajouta-t-elle en finiſſant, que la princeſſe eſt hors de ſon bon ſens. Vous en jugerez vous-même, ſi vous prenez la peine de la venir voir.

La tendreſſe de la reine de la Chine étoit trop intéreſſée dans ce qu'elle venoit d'entendre ; elle ſe fit ſuivre par la nourrice, & elle alla voir la princeſſe ſa fille dès le même moment.

La sultane Scheherazade vouloit continuer ; mais elle s'apperçut que le jour avoit déjà commencé. Elle se tut ; & en reprenant le conte la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

CCXVIII^e NUIT.

SIRE, la reine de la Chine s'assit près de la princesse sa fille en arrivant dans l'appartement où elle étoit renfermée ; & après qu'elle se fut informée de sa santé, elle lui demanda quel sujet de mécontentement elle avoit contre sa nourrice, qu'elle avoit maltraitée. Ma fille, dit-elle, cela n'est pas bien, & jamais une grande princesse comme vous ne doit se laisser emporter à cet excès.

Madame, répondit la princesse, je vois bien que votre majesté vient pour se moquer aussi de moi ; mais je vous déclare que je n'aurai pas de repos que je n'aie épousé l'aimable cavalier qui a couché cette nuit avec moi. Vous devez savoir où il est ; je vous supplie de le faire revenir.

Ma fille, reprit la reine, vous me surprenez, & je ne comprends rien à votre discours. La princesse perdit le respect : Madame, répliqua-t-elle, le roi mon père & vous, vous m'avez

perſécutée pour me contraindre de me marier, lorſque je n'en avois pas d'envie ; cette envie m'eſt venue préſentement, & je veux abſolument avoir pour mari le cavalier que je vous ai dit, ſinon je me tuerai.

La reine tâcha de prendre la princeſſe par la douceur. Ma fille, lui dit-elle, vous ſavez bien vous-même que vous êtes ſeule dans votre appartement, & qu'aucun homme ne peut y entrer. Mais au lieu d'écouter, la princeſſe l'interrompit, & fit des extravagances qui obligèrent la reine de ſe retirer avec une grande affliction, & d'aller informer le roi de tout.

Le roi de la Chine vouloit s'éclaircir lui-même de la choſe. Il vint à l'appartement de la princeſſe ſa fille, & il lui demanda ſi ce qu'il venoit d'apprendre, étoit véritable. Sire, répondit-elle, ne parlons pas de cela; faites-moi ſeulement la grâce de me rendre l'époux qui a couché cette nuit avec moi.

Quoi ! ma fille, reprit le roi, eſt-ce que quelqu'un a couché avec vous cette nuit ? Comment, ſire, repartit la princeſſe ſans lui donner le tems de pourſuivre, vous me demandez ſi quelqu'un a couché avec moi ! votre majeſté ne l'ignore pas. C'eſt le cavalier le mieux fait qui ait jamais paru ſous le ciel. Je vous le redemande, ne me refuſez pas, je vous en ſup-

plie. Afin que votre majesté ne doute pas, continua-t-elle, que je n'aie vu le cavalier; qu'il n'ait couché avec moi; que je ne l'aie caressé, & que je n'aie fait des efforts pour l'éveiller, sans y avoir réussi, voyez, s'il vous plaît, cette bague. Elle avança la main; & le roi de la Chine ne sut que dire quand il eut vu que c'étoit la bague d'un homme. Mais comme il ne pouvoit rien comprendre à tout ce qu'elle lui disoit, & qu'il l'avoit renfermée comme folle, il la crut encore plus folle qu'auparavant. Ainsi, sans lui parler davantage, de crainte qu'elle ne fît quelque violence contre sa personne, ou contre ceux qui s'approcheroient d'elle, il la fit enchaîner & resserrer plus étroitement, & ne lui donna que sa nourrice pour la servir, avec une bonne garde à la porte.

Le roi de la Chine, inconsolable du malheur qui étoit arrivé à la princesse sa fille, d'avoir perdu l'esprit, à ce qu'il croyoit, songea aux moyens de lui procurer la guérison. Il assembla son conseil; & après avoir exposé l'état où elle étoit: Si quelqu'un de vous, ajouta-t-il, est assez habile pour entreprendre de la guérir, & qu'il y réussisse, je la lui donnerai en mariage, & le ferai héritier de mes états & de ma couronne après ma mort.

Le désir de posséder une belle princesse, & l'espérance de gouverner un jour un royaume aussi puissant que celui de la Chine, firent un grand effet sur l'esprit d'un émir déja âgé, qui étoit présent au conseil. Comme il étoit habile dans la magie, il se flatta d'y réussir, & s'offrit au roi. J'y consens, reprit le roi; mais je veux bien vous avertir auparavant que c'est à condition de vous faire couper le cou si vous ne réussissez pas : il ne seroit pas juste que vous méritassiez une si grande récompense sans risquer quelque chose de votre côté. Ce que je dis de vous, je le dis de tous les autres qui se présenteront après vous, au cas que vous n'acceptiez pas la condition, ou que vous ne réussissiez pas.

L'émir accepta la condition; & le roi le mena lui-même chez la princesse. La princesse se couvrit le visage dès qu'elle vit paroître l'émir. Sire, dit-elle, votre majesté me surprend de m'amener un homme que je ne connois pas, & à qui la religion me défend de me laisser voir. Ma fille, reprit le roi, sa présence ne doit pas vous scandaliser; c'est un de mes émirs qui vous demande en mariage. Sire, repartit la princesse, ce n'est pas celui que vous m'avez déjà donné, & dont j'ai reçu la foi par la bague

que je porte : ne trouvez pas mauvais que je n'en accepte pas un autre.

L'émir s'étoit attendu que la princeſſe feroit & diroit des extravagances. Il fut très-étonné de la voir tranquille, & parler de ſi bon ſens, & il connut très-parfaitement qu'elle n'avoit pas d'autre folie qu'un amour très-violent qui devoit être bien fondé. Il n'oſa pas prendre la liberté de s'en expliquer au roi. Le roi n'auroit pu ſouffrir que la princeſſe eût ainſi donné ſon cœur à un autre que celui qu'il vouloit lui donner de ſa main. Mais en ſe proſternant à ſes piés : Sire, dit-il, après ce que je viens d'entendre, il ſeroit inutile que j'entrepriſſe de guérir la princeſſe ; je n'ai pas de remèdes propres à ſon mal, & ma vie eſt à la diſpoſition de ſa majeſté. Le roi, irrité de l'incapacité de l'émir, & de la peine qu'il lui avoit donnée, lui fit couper la tête.

Quelques jours après, afin de n'avoir pas à ſe reprocher d'avoir rien négligé pour procurer la guériſon à la princeſſe, ce monarque fit publier dans ſa capitale, que s'il y avoit quelque médecin, aſtrologue, magicien, aſſez expérimenté pour la rétablir en ſon bon ſens, il n'avoit qu'à venir ſe préſenter, à condition de perdre la tête s'il ne la guériſſoit pas. Il envoya

publier la même chofe dans les principales villes de fes états, & dans les cours des princes fes voifins.

Le premier qui fe préfenta, fut un aftrologue & magicien, que le roi fit conduire à la prifon de la princeffe par un eunuque. L'aftrologue tira d'un fac qu'il avoit apporté fous le bras, un aftrolabe, une petite fphère, un réchaud, plufieurs fortes de drogues propres à des fumigations, un vafe de cuivre, avec plufieurs autres chofes, & demanda du feu.

La princeffe de la Chine demanda ce que fignifioit tout cet appareil. Princeffe, répondit l'eunuque, c'eft pour conjurer le malin efprit qui vous poffède, le renfermer dans le vafe que vous voyez, & le jetter au fond de la mer.

Maudit aftrologue, s'écria la princeffe, fache que je n'ai pas befoin de tous ces préparatifs, que je fuis dans mon bon fens, & que tu es infenfé toi-même. Si ton pouvoir va jufques-là, amène-moi feulement celui que j'aime; c'eft le meilleur fervice que tu puiffes me rendre. Princeffe, reprit l'aftrologue, fi cela eft ainfi, ce n'eft pas de moi, mais du roi votre père uniquement, que vous devez l'attendre. Il remit dans fon fac ce qu'il en avoit tiré, bien fâché de s'être engagé fi facilement à guérir une maladie imaginaire.

Quand l'eunuque eut ramené l'aſtrologue devant le roi de la Chine, l'aſtrologue n'attendit pas que l'eunuque parlât au roi, il lui parla lui-même d'abord. Sire, lui dit-il avec hardieſſe, ſelon que votre majeſté l'a fait publier, & qu'elle me l'a confirmé elle-même, j'ai cru que la princeſſe étoit folle, & j'étois sûr de la rétablir en ſon bon ſens par les ſecrets dont j'ai connoiſſance; mais je n'ai pas été long-tems à reconnoître qu'elle n'a pas d'autre maladie que celle d'aimer, & mon art ne s'étend pas juſqu'à remédier au mal d'amour; votre majeſté y remédiera mieux que perſonne, quand elle voudra lui donner le mari qu'elle demande.

Le roi traita cet aſtrologue d'inſolent, & lui fit couper le cou. Pour ne pas ennuyer votre majeſté par des répétitions, tant aſtrologues, que médecins & magiciens, il s'en préſenta cent cinquante, qui eurent tous le même ſort, & leurs têtes furent rangées au-deſſus de chaque porte de la ville.



HISTOIRE

HISTOIRE

De Marzavan, avec la suite de celle de Camaralzaman.

LA nourrice de la princesse de la Chine avoit un fils nommé Marzavan, frère de lait de la princesse, qu'elle avoit nourri & élevé avec elle. Leur amitié avoit été si grande pendant leur enfance, tout le tems qu'ils avoient été ensemble, qu'ils se traitoient de frère & de sœur, même après que leur âge un peu avancé eut obligé de les séparer.

Entre plusieurs sciences dont Marzavan avoit cultivé son esprit dès sa plus grande jeunesse, son inclination l'avoit porté particulièrement à l'étude de l'astrologie judiciaire, de la géomance, & d'autres sciences secrettes, & il s'y étoit rendu très-habile. Non content de ce qu'il avoit appris de ses maîtres, il s'étoit mis en voyage dès qu'il se fut senti assez de forces pour en supporter la fatigue. Il n'y eut pas d'homme célèbre en aucune science & en aucun art, qu'il n'ait été chercher dans les villes les plus éloignées, & qu'il n'ait fréquenté assez

de tems pour en tirer toutes les connoiſſances qui étoient de ſon goût.

Après une abſence de pluſieurs années, Marzavan revint enfin à la capitale de la Chine; & les têtes coupées & rangées qu'il apperçut au-deſſus de la porte par où il entra, le ſurprirent extrêmement. Dès qu'il fut rentré chez lui, il demanda pourquoi elles y étoient; & ſur toutes choſes, il s'informa des nouvelles de la princeſſe, ſa ſœur de lait, qu'il n'avoit pas oubliée. Comme on ne put le ſatisfaire ſur la première demande, ſans y comprendre la ſeconde, il apprit en gros ce qu'il ſouhaitoit avec bien de la douleur, en attendant que ſa mère, nourrice de la princeſſe, lui en apprît davantage.

Scheherazade mit fin à ſon diſcours en cet endroit pour cette nuit. Elle le reprit la ſuivante, en ces termes, qu'elle adreſſa au ſultan des Indes:

CCXIX^e NUIT.

SIRE, dit-elle, quoique la nourrice, mère de Marzavan, fût très-occupée auprès de la princeſſe de la Chine, elle n'eut pas néanmoins plutôt appris que ce cher fils étoit de retour,

qu'elle trouva le tems de ſortir, de l'embraſſer, & de s'entretenir quelques momens avec lui. Après qu'elle lui eut raconté, les larmes aux yeux, l'état pitoyable où étoit la princeſſe, & le ſujet pourquoi le roi de la Chine lui faiſoit ce traitement, Marzavan lui demanda ſi elle ne pouvoit pas lui procurer le moyen de la voir en ſecret, ſans que le roi en eût connoiſſance. Après que la nourrice y eut penſé quelques momens : Mon fils, lui dit-elle, je ne puis vous rien dire là-deſſus préſentement ; mais attendez-moi demain à la même heure, je vous en donnerai la réponſe.

Comme, après la nourrice, perſonne ne pouvoit s'approcher de la princeſſe que par la permiſſion de l'eunuque qui commandoit à la garde de la porte, la nourrice, qui ſavoit qu'il étoit dans le ſervice depuis peu, & qu'il ignoroit ce qui s'étoit paſſé auparavant à la cour du roi de la Chine, s'adreſſa à lui. Vous ſavez, lui dit-elle, que j'ai élevé & nourri la princeſſe; vous ne ſavez peut-être pas de même que je l'ai nourrie avec une fille de même âge que j'avois alors, & que j'ai mariée il n'y a pas long-tems. La princeſſe, qui lui fait l'honneur de l'aimer toujours, voudroit bien la voir ; mais elle ſouhaite que cela ſe faſſe ſans que perſonne la voye ni entrer ni ſortir.

La nourrice vouloit parler davantage ; mais l'eunuque l'arrêta. Cela suffit, lui dit-il, je ferai toujours avec plaisir tout ce qui sera en mon pouvoir pour obliger la princesse : faites venir, ou allez prendre votre fille vous-même quand il sera nuit, & amenez-la après que le roi se sera retiré ; la porte lui sera ouverte.

Dès qu'il fut nuit, la nourrice alla trouver son fils Marzavan. Elle le déguisa elle-même en femme, d'une manière que personne n'eût pu s'appercevoir que c'étoit un homme, & l'amena avec elle. L'eunuque, qui ne douta pas que ce ne fût sa fille, leur ouvrit la porte, & les laissa entrer ensemble.

Avant de présenter Marzavan, la nourrice s'approcha de la princesse. Madame, lui dit-elle, ce n'est pas une femme que vous voyez ; c'est mon fils Marzavan, nouvellement arrivé de ses voyages, que j'ai trouvé moyen de faire entrer sous cet habillement. J'espère que vous voudrez bien qu'il ait l'honneur de vous rendre ses respects.

Au nom de Marzavan, la princesse témoigna une grande joie. Approchez-vous, mon frère, dit-elle aussitôt à Marzavan, & ôtez ce voile ; il n'est pas défendu à un frère & à une sœur de se voir à visage découvert.

Marzavan la salua avec un grand respect ; &

ſans lui donner le tems de parler : Je ſuis ravie, continua la princeſſe, de vous revoir en parfaite ſanté, après une abſence de tant d'années, ſans avoir mandé un ſeul mot de vos nouvelles, même à votre bonne mère.

Princeſſe, reprit Marzavan, je vous ſuis infiniment obligé de votre bonté. Je m'attendois d'en apprendre à mon arrivée de meilleures des vôtres, que celles dont j'ai été informé, & dont je ſuis témoin avec toute l'affliction imaginable. J'ai bien de la joie cependant d'être arrivé aſſez tôt pour vous apporter, après tant d'autres qui n'y ont pas réuſſi, la guériſon dont vous avez beſoin. Quand je ne tirerois d'autre fruit de mes études & de mes voyages que celui-là, je ne laiſſerois pas de m'eſtimer bien récompenſé.

En achevant ces paroles, Marzavan tira un livre, & d'autres choſes dont il s'étoit muni, & qu'il avoit cru néceſſaires, ſelon le rapport que ſa mère lui avoit fait de la maladie de la princeſſe. La princeſſe, qui vit cet attirail : Quoi, mon frère, s'écria-t-elle, vous êtes donc auſſi de ceux qui s'imaginent que je ſuis folle? Déſabuſez-vous, & écoutez-moi.

La princeſſe raconta à Marzavan toute ſon hiſtoire, ſans oublier une des moindres circonſtances, juſqu'à la bague échangée contre la

ſienne, qu'elle lui montra. Je ne vous ai rien déguiſé, ajouta-t-elle, en tout ce que vous venez d'entendre; il eſt vrai qu'il y a quelque choſe que je ne comprends pas, qui donne lieu de croire que je ne ſuis pas dans mon bon ſens; mais on ne fait pas attention au reſte, qui eſt comme je le dis.

Quand la princeſſe eut ceſſé de parler, Marzavan, rempli d'admiration & d'étonnement, demeura quelque tems les yeux baiſſés ſans dire mot. Il leva enfin la tête, & prenant la parole: Princeſſe, dit-il, ſi ce que vous venez de me raconter, eſt véritable, comme j'en ſuis perſuadé, je ne déſeſpère pas de vous procurer la ſatisfaction que vous déſirez. Je vous ſupplie ſeulement de vous armer de patience encore pour quelque tems, juſqu'à ce que j'aie parcouru des royaumes dont je n'ai pas encore approché; & lorſque vous aurez appris mon retour, aſſurez-vous que celui pour qui vous ſoupirez avec tant de paſſion, ne ſera pas loin de vous. Après ces paroles, Marzavan prit congé de la princeſſe, & partit dès le lendemain.

Marzavan voyagea de ville en ville, de province en province, & d'île en île; & dans chaque lieu qu'il arrivoit, il n'entendoit parler que de la princeſſe Badoure (c'eſt ainſi que ſe nommoit la princeſſe de la Chine) & de ſon hiſtoire.

Au bout de quatre mois, notre voyageur arriva à Torf, ville maritime, grande & très-peuplée, où il n'entendoit plus parler de la princesse Badoure, mais du prince Camaralzaman que l'on disoit être malade, & dont l'on racontoit l'histoire, à-peu-près semblable à celle de la princesse Badoure. Marzavan en eut une joie qu'on ne peut exprimer; il s'informa en quel endroit du monde étoit ce prince, & on le lui enseigna. Il y avoit deux chemins, l'un par terre & par mer, & l'autre seulement par mer, qui étoit le plus court.

Marzavan choisit le dernier chemin, & il s'embarqua sur un vaisseau marchand, qui eut une heureuse navigation jusqu'à la vue de la capitale du royaume de Schahzaman. Mais avant d'entrer au port, le vaisseau passa malheureusement sur un rocher par la malhabileté du pilote. Il périt, & coula à fond à la vue & peu loin du château où étoit le prince Camaralzaman, & où le roi son père Schahzaman se trouvoit alors avec son grand-visir.

Marzavan savoit parfaitement bien nager; il n'hésita pas à se jeter à la mer, & il alla aborder au pié du château du roi Schahzaman, où il fut reçu & secouru par ordre du grand-visir, selon l'intention du roi. On lui donna un habit à changer, on le traita bien; & lorsqu'il fut

remis, on le conduisit au grand-visir, qui avoit demandé qu'on le lui amenât.

Comme Marzavan étoit un jeune homme très-bien fait & de bon air, ce ministre lui fit beaucoup d'accueil en le recevant, & il conçut une très-grande estime de sa personne par ses réponses justes & pleines d'esprit à toutes les demandes qu'il lui fit : il s'apperçut même insensiblement qu'il avoit mille belles connoissances. Cela l'obligea de lui dire : A vous entendre, je vois que vous n'êtes pas un homme ordinaire : plût à dieu que dans vos voyages, vous eussiez appris quelque secret propre à guérir un malade qui cause une grande affliction dans cette cour depuis long-tems !

Marzavan répondit que s'il savoit la maladie dont cette personne étoit attaquée, peut-être y trouveroit-il un remède.

Le grand-visir raconta alors à Marzavan l'état où étoit le prince Camaralzaman, en prenant la chose dès son origine. Il ne lui cacha rien de sa naissance si fort souhaitée, de son éducation, du désir du roi Schahzaman de l'engager dans le mariage de bonne heure, de la résistance du prince & de son aversion extraordinaire pour cet engagement, de sa désobéissance en plein conseil, de son emprisonnement, de ses prétendues extravagances dans la prison,

qui s'étoient changées en une paſſion violente pour une dame inconnue, qui n'avoit d'autre fondement qu'une bague que le prince prétendoit être la bague de cette dame, qui n'étoit peut-être pas au monde.

A ce diſcours du grand-viſir, Marzavan ſe réjouit infiniment de ce que dans le malheur de ſon naufrage il étoit arrivé ſi heureuſement où étoit celui qu'il cherchoit. Il connut, à n'en pas douter, que le prince Camaralzaman étoit celui pour qui la princeſſe de la Chine brûloit d'amour, & que cette princeſſe étoit l'objet des vœux ſi ardens du prince. Il ne s'en expliqua pas au grand-viſir; il lui dit ſeulement que s'il voyoit le prince, il jugeroit mieux du ſecours qu'il pourroit lui donner. Suivez-moi, lui dit le grand-viſir, vous trouverez le roi près de lui, qui m'a déjà marqué qu'il vouloit vous voir.

La première choſe dont Marzavan fut frappé en entrant dans la chambre du prince, fut de le voir dans ſon lit languiſſant & les yeux fermés. Quoiqu'il fût en cet état, ſans avoir égard au roi Schahzaman, père du prince, qui étoit aſſis près de lui, ni au prince, que cette liberté pouvoit incommoder, il ne laiſſa pas de s'écrier: Ciel! rien au monde n'eſt plus ſemblable. Il vouloit dire qu'il le trouvoit reſſem-

blant à la princesse de la Chine, & il étoit vrai qu'ils avoient beaucoup de ressemblance dans les traits.

Ces paroles de Marzavan donnèrent de la curiosité au prince Camaralzaman, qui ouvrit les yeux & le regarda. Marzavan, qui avoit de l'esprit infiniment, profita de ce moment, & lui fit son compliment en vers sur le champ, quoique d'une manière enveloppée, où le roi & le grand-visir ne comprirent rien. Il lui dépeignit si bien ce qui lui étoit arrivé avec la princesse de la Chine, qu'il ne lui laissa pas lieu de douter qu'il ne la connût, & qu'il ne pût lui en apprendre des nouvelles. Il en eut d'abord une joie dont il laissa paroître des marques dans ses yeux & sur son visage.

La sultane Scheherazade n'eut pas le tems d'en dire davantage cette nuit. Le sultan lui donna celui de le reprendre la suivante, & de lui parler en ces termes :

CCXX^e NUIT.

SIRE, quand Marzavan eut achevé son compliment en vers, qui surprit le prince Camaralzaman si agréablement, le prince prit la liberté de faire signe de la main au roi son père de

vouloir bien s'ôter de ſa place, & de permettre que Marzavan s'y mît.

Le roi, ravi de voir dans le prince ſon fils un changement qui lui donnoit bonne eſpérance, ſe leva, prit Marzavan par la main, & l'obligea de s'aſſeoir à la même place qu'il venoit de quitter. Il lui demanda qui il étoit, & d'où il venoit; & après que Marzavan lui eut répondu qu'il étoit ſujet du roi de la Chine, & qu'il venoit de ſes états : Dieu veuille, lui dit-il, que vous tiriez mon fils de ſa profonde mélancolie; je vous en aurai une obligation infinie, & les marques de ma reconnoiſſance ſeront ſi éclatantes, que toute la terre reconnoîtra que jamais ſervice n'aura été mieux récompenſé. En achevant ces paroles, il laiſſa le prince ſon fils dans la liberté de s'entretenir avec Marzavan, pendant qu'il ſe réjouiſſoit d'une rencontre ſi heureuſe avec ſon grand-viſir.

Marzavan s'approcha de l'oreille du prince Camaralzaman, & en lui parlant bas : Prince, dit-il, il eſt tems déſormais que vous ceſſiez de vous affliger ſi impitoyablement. La dame pour qui vous ſouffrez, m'eſt connue; c'eſt la princeſſe Badoure, fille du roi de la Chine, qui ſe nomme Gaïour. Je puis vous en aſſurer ſur ce qu'elle m'a appris elle-même de ſon aventure, & ſur ce que j'ai déjà appris de la vôtre.

La princeſſe ne ſouffre pas moins pour l'amour de vous, que vous ſouffrez pour l'amour d'elle. Il lui fit enſuite le récit de tout ce qu'il ſavoit de l'hiſtoire de la princeſſe, depuis la nuit fatale qu'ils s'étoient entrevus d'une manière ſi peu croyable : il n'oublia pas le traitement que le roi de la Chine faiſoit à ceux qui entreprenoient en vain de guérir la princeſſe Badoure de ſa folie prétendue. Vous êtes le ſeul, ajouta-t-il, qui pouvez la guérir parfaitement, & vous préſenter pour cela ſans crainte. Mais avant d'entreprendre un ſi grand voyage, il faut que vous vous portiez bien : alors nous prendrons les meſures néceſſaires. Songez donc inceſſamment au rétabliſſement de votre ſanté.

Le diſcours de Marzavan fit un puiſſant effet; le prince Camaralzaman en fut tellement ſoulagé par l'eſpérance qu'il venoit de concevoir, qu'il ſe ſentit aſſez de force pour ſe lever, & qu'il pria le roi ſon père de lui permettre de s'habiller, d'un air qui lui donna une joie incroyable.

Le roi ne fit qu'embraſſer Marzavan pour le remercier, ſans s'informer du moyen dont il s'étoit ſervi pour faire un effet ſi ſurprenant, & il ſortit auſſitôt de la chambre du prince avec le grand-viſir pour publier cette agréable

nouvelle. Il ordonna des réjouiſſances de pluſieurs jours; il fit des largeſſes à ſes officiers & au peuple; des aumônes aux pauvres, & fit élargir tous les priſonniers. Tout retentit enfin de joie & d'alégreſſe dans la capitale, & bientôt dans tous les états du roi Schahzaman.

Le prince Camaralzaman, extrêmement affoibli par des veilles continuelles, & par une longue abſtinence preſque de toute ſorte d'alimens, eut bientôt recouvré ſa première ſanté. Quand il ſentit qu'elle étoit bien rétablie pour ſupporter la fatigue d'un voyage, il prit Marzavan en particulier : Cher Marzavan, lui dit-il, il eſt tems d'exécuter la promeſſe que vous m'avez faite. Dans l'impatience où je ſuis de voir la charmante princeſſe, & de mettre fin aux tourmens étranges qu'elle ſouffre pour l'amour de moi, je ſens bien que je retomberois au même état que vous m'avez vu, ſi nous ne partions inceſſamment. Une choſe m'afflige, & m'en fait craindre le retardement. C'eſt la tendreſſe importune du roi mon père, qui ne pourra jamais ſe réſoudre de m'accorder la permiſſion de m'éloigner de lui. Ce ſera une déſolation pour moi, ſi vous ne trouvez le moyen d'y remédier. Vous voyez vous-même qu'il ne me perd preſque pas de vue. Le prince ne put retenir ſes larmes en achevant ces paroles.

Prince, reprit Marzavan, j'ai déjà prévu le grand obſtacle dont vous me parlez : c'eſt à moi de faire en ſorte qu'il ne nous arrête pas. Le premier deſſein de mon voyage a été de procurer à la princeſſe de la Chine la délivrance de ſes maux ; & cela pour toutes les raiſons de l'amitié mutuelle dont nous nous aimons preſque dès notre naiſſance, du zèle & de l'affection que je lui dois d'ailleurs. Je manquerois à mon devoir ſi je n'en profitois pas pour ſa conſolation, & en même-tems pour la vôtre, & ſi je n'y employois toute l'adreſſe dont je ſuis capable. Voici donc ce que j'ai imaginé pour lever la difficulté d'obtenir la permiſſion du roi votre père, telle que nous la ſouhaitons vous & moi. Vous n'êtes pas encore ſorti depuis mon arrivée ; témoignez-lui que vous déſirez de prendre l'air, & demandez-lui la permiſſion de faire une partie de chaſſe de deux ou trois jours avec moi : il n'y a pas d'apparence qu'il vous la refuſe. Quand il vous l'aura accordée, vous donnerez ordre qu'il nous tienne à chacun deux bons chevaux prêts, l'un pour monter, & l'autre de relais ; & laiſſez-moi faire le reſte.

Le lendemain le prince Camaralzaman prit ſon tems : il témoigna au roi ſon père l'envie qu'il avoit de prendre un peu l'air, & le pria

de trouver bon qu'il allât à la chasse un jour ou deux avec Marzavan. Je le veux bien, lui dit le roi, à la charge néanmoins que vous ne coucherez pas dehors plus d'une nuit. Trop d'exercice dans les commencemens pourroit vous nuire, & une absence plus longue me feroit de la peine. Le roi commanda qu'on lui choisît les meilleurs chevaux, & il prit soin lui-même que rien ne lui manquât. Lorsque tout fut prêt, il l'embrassa; & après avoir recommandé à Marzavan de bien prendre soin de lui, il le laissa partir.

Le prince Camaralzaman & Marzavan gagnèrent la campagne; & pour amuser les deux palfreniers qui conduisoient les chevaux de relais, ils firent semblant de chasser, & ils s'éloignèrent de la ville autant qu'il leur fut possible. A l'entrée de la nuit ils s'arrêtèrent dans un logement de caravanes, où ils soupèrent, & dormirent environ jusqu'à minuit. Marzavan, qui s'éveilla le premier, éveilla aussi le prince Camaralzaman, sans éveiller les palfreniers. Il pria le prince de lui donner son habit, & d'en prendre un autre qu'un des palfreniers avoit apporté. Ils montèrent chacun le cheval de relais qu'on leur avoit amené; & après que Marzavan eut pris le cheval d'un des palfreniers par la bride,

ils se mirent en chemin, en marchant au grand pas de leurs chevaux.

A la pointe du jour les deux cavaliers se trouvèrent dans une forêt, en un endroit où le chemin se partageoit en quatre. En cet endroit-là Marzavan pria le prince de l'attendre un moment, & entra dans la forêt. Il y égorgea le cheval du palfrenier, déchira l'habit que le prince avoit quitté, le teignit dans le sang; & lorsqu'il eut rejoint le prince, il le jeta au milieu du chemin, où il se partageoit.

Le prince Camaralzaman demanda à Marzavan quel étoit son dessein. Prince, répondit Marzavan, dès que le roi votre père verra ce soir que vous ne serez pas de retour, ou qu'il aura appris des palfreniers que nous serons partis sans eux pendant qu'ils dormoient, il ne manquera pas de mettre des gens en campagne pour courir après nous. Ceux qui viendront de ce côté, & qui rencontreront cet habit ensanglanté, ne douteront pas que quelque bête ne vous ait dévoré, & que je ne me sois échappé de crainte de sa colère. Le roi qui ne vous croira plus au monde, selon leur rapport, cessera d'abord de vous faire chercher, & nous donnera lieu de continuer notre voyage sans craindre d'être poursuivis. La précaution est véritablement

blement violente, de donner ainſi tout-à-coup l'alarme aſſomante de la mort d'un fils, à un père qui l'aime ſi paſſionnément : mais la joie du roi votre père en ſera plus grande, quand il apprendra que vous ſerez en vie & content. Brave Marzavan, reprit le prince Camaralzaman, je ne puis qu'approuver un ſtratagême ſi ingénieux, & je vous en ai une nouvelle obligation.

Le prince & Marzavan munis de bonnes pierreries pour leur dépenſe, continuèrent leur voyage par terre & par mer, & ils ne trouvèrent d'autre obſtacle que la longueur du tems qu'il fallut y mettre de néceſſité. Ils arrivèrent enfin à la capitale de la Chine, où Marzavan, au lieu de mener le prince chez lui, fit mettre pié à terre dans un logement public des étrangers. Ils y demeurèrent trois jours à ſe délaſſer de la fatigue du voyage, & dans cet intervalle Marzavan fit faire un habit d'aſtrologue pour déguiſer le prince. Les trois jours paſſés, ils allèrent au bain enſemble, où Marzavan fit prendre l'habillement d'aſtrologue au prince, & à la ſortie du bain, il le conduiſit juſqu'à la vue du palais du roi de la Chine, où il le quitta pour aller faire avertir la mère nourrice de la princeſſe Badoure, de ſon arrivée, afin qu'elle en donnât avis à la princeſſe.

La ſultane Scheherazade en étoit à ces derniers mots, lorſqu'elle s'apperçut que le jour avoit déja commencé de paroître. Elle ceſſa auſſitôt de parler ; & en pourſuivant la nuit ſuivante, elle dit au ſultan des Indes :

CCXXI^e NUIT.

Sire, le prince Camaralzaman inſtruit par Marzavan de ce qu'il devoit faire, & muni de tout ce qui convenoit à un aſtrologue avec ſon habillement, s'avança juſqu'à la porte du palais du roi de la Chine ; & en s'arrêtant il cria à haute voix en préſence de la garde & des portiers : « Je ſuis aſtrologue, & je viens donner » la guériſon à la reſpectable princeſſe Badoure, fille du haut & puiſſant monarque Gaïour, » roi de la Chine, aux conditions propoſées » par ſa majeſté, de l'épouſer ſi je réuſſis, ou » de perdre la vie, ſi je ne réuſſis pas ».

Outre les gardes & les portiers du roi, la nouveauté fit aſſembler en un inſtant une infinité de peuple autour du prince Camaralzaman. En effet, il y avoit long-tems qu'il ne s'étoit préſenté ni médecin, ni aſtrologue, ni magicien, depuis tant d'exemples tragiques de ceux qui avoient échoué dans leur entrepriſe. On

croyoit qu'il n'y en avoit plus au monde, ou du moins qu'il n'y en avoit plus d'auſſi inſenſés.

A voir la bonne mine du prince, ſon air noble, la grande jeuneſſe qui paroiſſoit ſur ſon viſage, il n'y en eut pas un à qui il ne fît compaſſion : A quoi penſez-vous, ſeigneur, lui dirent ceux qui étoient le plus près de lui ? Quelle eſt votre fureur, d'expoſer ainſi à une mort certaine, une vie qui donne de ſi belles eſpérances ? Les têtes coupées que vous avez vues au-deſſus des portes, ne vous ont-elles pas fait horreur ? Au nom de dieu abandonnez ce deſſein de déſeſpéré, retirez-vous.

A ces remontrances le prince Camaralzaman demeura ferme ; & au lieu d'écouter ces harangueurs, comme il vit que perſonne ne venoit pour l'introduire, il répéta le même cri avec une aſſurance qui fit frémir tout le monde ; & tout le monde s'écria alors : Il eſt réſolu de mourir, & dieu veuille avoir pitié de ſa jeuneſſe & de ſon ame. Il cria une troiſième fois, & le grand viſir enfin vint le prendre en perſonne de la part du roi de la Chine.

Ce miniſtre conduiſit Camaralzaman devant le roi. Le prince ne l'eut pas plutôt apperçu aſſis ſur ſon trône, qu'il ſe proſterna, & baiſa la terre devant lui : le roi, qui de tous ceux qu'une préſomption démeſurée avoit fait venir

apporter leurs têtes à ses piés, n'en avoit encore vu aucun digne qu'il arrêtât ses yeux sur lui, eut une veritable compassion de Camaralzaman, par rapport au danger auquel il s'exposoit. Il lui fit aussi plus d'honneur; il voulut qu'il s'approchât & s'assît près de lui : Jeune homme, lui dit-il, j'ai de la peine à croire que vous ayez acquis à votre âge assez d'expérience pour oser entreprendre de guérir ma fille. Je voudrois que vous puissiez y réussir, je vous la donnerois en mariage non-seulement sans répugnance, au lieu que je l'aurois donnée avec bien du déplaisir à qui que ce fût de ceux qui sont venus avant vous, mais même avec la plus grande joie du monde. Mais je vous déclare avec bien de la douleur, que si vous y manquez, votre grande jeunesse, votre air de noblesse ne m'empêcheront pas de vous faire couper le cou.

Sire, reprit le prince Camaralzaman, j'ai des grâces infinies à rendre à votre majesté de l'honneur qu'elle me fait, & de tant de bontés qu'elle témoigne pour un inconnu. Je ne suis pas venu d'un pays si éloigné, que son nom n'est peut-être pas connu dans vos états, pour ne pas exécuter le dessein qui m'y a amené. Que ne diroit-on pas de ma légèreté, si j'abandonnois un dessein si généreux après tant de

fatigues & tant de dangers que j'ai essuyés ? Votre majesté elle-même ne perdroit-elle pas l'estime qu'elle a déjà conçue de ma personne ? Si j'ai à mourir, sire, je mourrai avec la satisfaction de n'avoir pas perdu cette estime après l'avoir méritée. Je vous supplie donc de ne me pas laisser plus long-tems dans l'impatience de faire connoître la certitude de mon art, par l'expérience que je suis prêt d'en donner.

Le roi de la Chine commanda à l'eunuque, garde de la princesse Badoure, qui étoit présent, de mener le prince Camaralzaman chez la princesse sa fille. Avant de le laisser partir, il lui dit qu'il étoit encore à sa liberté de s'abstenir de son entreprise. Mais le prince ne l'écouta pas; il suivit l'eunuque avec une résolution, ou plutôt avec une ardeur étonnante.

L'eunuque conduisit le prince Camaralzaman; & quand ils furent dans une longue galerie au bout de laquelle étoit l'appartement de la princesse, le prince qui se vit si près de l'objet qui lui avoit fait verser tant de larmes, & pour lequel il n'avoit cessé de soupirer depuis si long-tems, pressa le pas, & devança l'eunuque.

L'eunuque pressa le pas de même, & eut de la peine à le rejoindre : Où allez-vous donc si vîte, lui dit-il en l'arrêtant par le bras ? Vous

ne pouvez pas entrer ſans moi; il faut que vous ayez une grande envie de mourir, de courir ſi vîte à la mort. Pas un de tant d'aſtrologues que j'ai vus, & que j'ai amenés où vous n'arriverez que trop tôt, n'a témoigné cet empreſſement.

Mon ami, reprit le prince Camaralzaman en regardant l'eunuque, & en marchant à ſon pas, c'eſt que tous ces aſtrologues dont tu parles, n'étoient pas sûrs de leur ſcience comme je le ſuis de la mienne. Ils ſavoient avec certitude qu'ils perdroient la vie s'ils ne réuſſiſſoient pas, & ils n'en avoient aucune de réuſſir. C'eſt pour cela qu'ils avoient raiſon de trembler en approchant du lieu où je vais & où je ſuis certain de trouver mon bonheur. Il en étoit à ces mots lorſqu'ils arrivèrent à la porte. L'eunuque ouvrit & introduiſit le prince dans une grande ſalle d'où l'on entroit dans la chambre de la princeſſe qui n'étoit fermée que par une portière.

Avant d'entrer, le prince Camaralzaman s'arrêta; & en prenant un ton beaucoup plus bas qu'auparavant, de peur qu'on ne l'entendît de la chambre de la princeſſe: Pour te convaincre, dit-il à l'eunuque, qu'il n'y a ni préſomption, ni caprice, ni feu de jeuneſſe dans mon entrepriſe, je laiſſe l'un des deux à ton choix: Qu'aimes-tu mieux, que je guériſſe la princeſſe

en sa présence, ou d'ici, sans aller plus avant & sans la voir ?

L'eunuque fut extrêmement étonné de l'assurance avec laquelle le prince lui parloit. Il cessa de l'insulter, & en lui parlant sérieusement : Il n'importe pas, lui dit-il, que ce soit là ou ici. De quelque manière que ce soit, vous acquerrez une gloire immortelle, non-seulement dans cette cour, mais même par toute la terre habitable.

Il vaut donc mieux, reprit le prince, que je la guérisse sans la voir, afin que tu rendes témoignage de mon habileté. Quelle que soit mon impatience de voir une princesse d'un si haut rang qui doit être mon épouse, en ta considération néanmoins je veux bien me priver quelques momens de ce plaisir. Comme il étoit fourni de tout ce qui distinguoit un astrologue, il tira son écritoire & du papier, & écrivit ce billet à la princesse de la Chine.

BILLET

Du Prince Camaralzaman, à la Princesse de la Chine.

« ADORABLE princesse, l'amoureux prince » Camaralzaman ne vous parle pas des maux » inexprimables qu'il souffre depuis la nuit

» fatale que vos charmes lui firent perdre une
» liberté qu'il avoit résolu de conserver toute
» sa vie. Il vous marque seulement qu'alors il
» vous donna son cœur dans votre charmant
» sommeil : Sommeil importun qui le priva du
» vif éclat de vos beaux yeux, malgré ses ef-
» forts pour vous obliger de les ouvrir. Il osa
» même vous donner sa bague pour marque
» de son amour, & prendre la vôtre en échan-
» ge, qu'il vous envoie dans ce billet. Si vous
» daignez la lui renvoyer pour gage récipro-
» que du vôtre, il s'estimera le plus heureux
» de tous les amans. Sinon, votre refus ne
» l'empêchera pas de recevoir le coup de la
» mort avec une résignation d'autant plus gran-
» de, qu'il le recevra pour l'amour de vous.
» Il attend votre réponse dans votre anticham-
» bre ».

Lorsque le prince Camaralzaman eut achevé ce billet, il en fit un paquet avec la bague de la princesse qu'il enveloppa dedans, sans faire voir à l'eunuque ce que c'étoit, & en le lui donnant : Ami, dit-il, prends & porte ce paquet à ta maîtresse. Si elle ne guérit du moment qu'elle aura lu le billet, & vu ce qui l'accompagne, je te permets de publier que je suis le plus indigne & le plus impudent de tous les

astrologues qui ont été qui sont, & qui seront à jamais.

Le jour que la sultane Scheherazade vit paroître en achevant ces paroles, l'obligea d'en demeurer là. Elle poursuivit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CCXXII^e NUIT.

SIRE, l'eunuque entra dans la chambre de la princesse de la Chine, & en lui présentant le paquet que le prince Camaralzaman lui envoyoit ; Princesse, dit-il, un astrologue plus téméraire que les autres, si je ne me trompe, vient d'arriver, & prétend que vous serez guérie dès que vous aurez lu ce billet & vu ce qui est dedans. Je souhaiterois qu'il ne fût ni menteur, ni imposteur.

La princesse Badoure prit le billet & l'ouvrit avec assez d'indifférence ; mais dès qu'elle eut vu sa bague, elle ne se donna presque pas le loisir d'achever de lire. Elle se leva avec précipitation, rompit la chaîne qui la tenoit attachée, de l'effort qu'elle fit, courut à la portière, & l'ouvrit. La princesse reconnut le prince, le prince la reconnut. Aussitôt ils coururent l'un à l'autre, s'embrassèrent tendrement ; & sans

pouvoir parler dans l'excès de leur joie, ils se regardèrent long-tems, en admirant comment ils se revoyoient après leur première entrevue, à laquelle ils ne pouvoient rien comprendre. La nourrice qui étoit accourue avec la princesse, les fit entrer dans la chambre où la princesse rendit sa bague au prince : Reprenez-la, lui dit-elle, je ne pourrois pas la retenir sans vous rendre la vôtre, que je veux garder toute ma vie. Elles ne peuvent être l'une & l'autre en de meilleures mains.

L'eunuque cependant étoit allé en diligence avertir le roi de la Chine de ce qui venoit de se passer. Sire, lui dit-il, tous les astrologues, médecins & autres qui ont osé entreprendre de guérir la princesse jusqu'à présent, n'étoient que des ignorans. Ce dernier venu ne s'est servi ni de grimoire, ni de conjurations d'esprits malins, ni de parfums, ni d'autres choses ; il l'a guérie sans la voir. Il lui en raconta la manière, & le roi agréablement surpris vint aussitôt à l'appartement de la princesse qu'il embrassa ; il embrassa le prince de même, prit sa main, & en la mettant dans celle de la princesse : Heureux étranger, lui dit-il, qui que vous soyez, je tiens ma promesse, & je vous donne ma fille pour épouse. A vous voir néanmoins, il n'est pas possible que je me persuade

que vous ſoyez ce que vous paroiſſez, & ce que vous avez voulu me faire accroire.

Le prince Camaralzaman remercia le roi dans les termes les plus ſoumis pour lui témoigner mieux ſa reconnoiſſance : Pour ce qui eſt de ma perſonne, ſire, pourſuivit-il, il eſt vrai que je ne ſuis pas aſtrologue, comme votre majeſté l'a bien jugé ; je n'en ai pris que l'habillement pour mieux réuſſir à mériter la haute alliance du monarque le plus puiſſant de l'univers. Je ſuis né prince, fils de roi & de reine ; mon nom eſt Camaralzaman, & mon père s'appelle *Schahzaman*, qui règne dans les îles aſſez connues des enfans de Khaledan. Enſuite il lui raconta ſon hiſtoire, & lui fit connoître combien l'origine de ſon amour étoit merveilleuſe ; que celle de l'amour de la princeſſe étoit la même, & que cela ſe juſtifioit par l'échange des deux bagues.

Quand le prince Camaralzaman eut achevé : Une hiſtoire ſi extraordinaire, s'écria le roi, mérite de n'être pas inconnue à la poſtérité. Je la ferai faire ; & après que j'en aurai fait mettre l'original en dépôt dans les archives de mon royaume, je la rendrai publique, afin que de mes états elle paſſe encore dans les autres.

La cérémonie du mariage ſe fit le même jour, & l'on en fit des réjouiſſances ſolemnelles dans

toute l'étendue de la Chine. Marzavan ne fut pas oublié; le roi de la Chine lui donna entrée dans sa cour en l'honorant d'une charge, avec promesse de l'élever dans la suite à d'autres plus considérables.

Le prince Camaralzaman & la princesse Badoure, l'un & l'autre au comble de leurs souhaits, jouirent des douceurs de l'hymen, & pendant plusieurs mois, le roi de la Chine ne cessa de témoigner sa joie par des fêtes continuelles.

Au milieu de ces plaisirs, le prince Camaralzaman eut un songe une nuit, dans lequel il lui sembla voir le roi Schahzaman son père au lit, prêt à rendre l'ame, qui disoit: Ce fils que j'ai mis au monde, que j'ai chéri si tendrement, ce fils m'a abandonné, & lui-même est cause de ma mort. Il s'éveilla en poussant un grand soupir, qui éveilla aussi la princesse, & la princesse Badoure lui demanda de quoi il soupiroit.

Hélas, s'écria le prince, peut-être qu'à l'heure que je parle, le roi mon père n'est plus de ce monde! & il lui raconta le sujet qu'il avoit d'être troublé d'une si triste pensée. Sans lui parler du dessein qu'elle conçut sur ce récit, la princesse qui ne cherchoit qu'à lui complaire, & qui connut que le désir de revoir le roi son

père, pourroit diminuer le plaiſir qu'il avoit de demeurer avec elle dans un pays ſi éloigné, profita le même jour de l'occaſion qu'elle eut de parler au roi de la Chine en particulier. Sire, lui dit-elle en lui baiſant la main, j'ai une grâce à demander à votre majeſté, & je la ſupplie de ne me la pas refuſer. Mais afin qu'elle ne croye pas que je la lui demande à la ſollicitation du prince mon mari, je l'aſſure auparavant qu'il n'y a aucune part. C'eſt de vouloir bien agréer que j'aille voir avec lui le roi Schahzaman mon beau-père.

Ma fille, reprit le roi, quelque déplaiſir que votre éloignement doive me coûter, je ne puis déſapprouver cette réſolution; elle eſt digne de vous, nonobſtant la fatigue d'un ſi long voyage. Allez, je le veux bien; mais à condition que vous ne demeurerez pas plus d'un an à la cour du roi Schahzaman. Le roi Schahzaman voudra bien, comme je l'eſpère, que nous en uſions ainſi & que nous revoyons tour-à-tour, lui, ſon fils & ſa belle-fille, & moi, ma fille & mon gendre.

La princeſſe annonça ce conſentement du roi de la Chine au prince Camaralzaman, qui en eut bien de la joie, & il la remercia de cette nouvelle marque d'amour qu'elle venoit de lui donner.

Le roi de la Chine donna ordre aux préparatifs du voyage ; & lorſque tout fut en état, il partit avec eux, & les accompagna quelques journées. La ſéparation ſe fit enfin avec beaucoup de larmes de part & d'autre. Le roi les embraſſa tendrement ; & après avoir prié le prince d'aimer toujours la princeſſe ſa fille, comme il l'aimoit, il les laiſſa continuer leur voyage, & retourna à ſa capitale en chaſſant.

Le prince Camaralzaman & la princeſſe Badoure n'eurent pas plutôt eſſuyé leurs larmes, qu'ils ne ſongèrent plus qu'à la joie que le roi Schahzaman auroit de les voir & de les embraſſer, & qu'à celle qu'ils auroient eux-mêmes.

Environ au bout d'un mois qu'ils étoient en marche, ils arrivèrent à une prairie d'une vaſte étendue, & plantée d'eſpace en eſpace de grands arbres qui faiſoient un ombrage très-agréable. Comme la chaleur étoit exceſſive ce jour-là, le prince Camaralzaman jugea à propos d'y camper, & il en parla à la princeſſe Badoure, qui y conſentit d'autant plus facilement, qu'elle vouloit lui en parler elle-même. On mit pié à terre dans un bel endroit ; & dès que la tente fut dreſſée, la princeſſe Badoure qui étoit aſſiſe à l'ombre, y entra pendant que le prince Camaralzaman donnoit ſes ordres pour le reſte

du campement. Pour être plus à son aise, elle se fit ôter sa ceinture, que ses femmes posèrent près d'elle, après quoi, comme elle étoit fatiguée, elle s'endormit, & ses femmes la laissèrent seule.

Quand tout fut réglé dans le camp, le prince Camaralzaman vint à la tente; & comme il vit que la princesse dormoit, il entra & s'assit sans faire de bruit. En attendant qu'il s'endormît peut-être aussi, il prit la ceinture de la princesse: il regarda l'un après l'autre les diamans & les rubis dont elle étoit enrichie, & il apperçut une petite bourse cousue sur l'étoffe fort proprement, & fermée avec un cordon. Il la toucha & sentit qu'il y avoit quelque chose dedans qui résistoit. Curieux de savoir ce que c'étoit, il ouvrit la bourse, & il en tira une cornaline gravée de figures & de caractères qui lui étoient inconnus. Il faut, dit-il en lui-même, que cette cornaline soit quelque chose de bien précieux; ma princesse ne la porteroit pas sur elle avec tant de soin, de crainte de la perdre, si cela n'étoit.

En effet, c'étoit un talisman dont la reine de la Chine avoit fait présent à la princesse sa fille pour la rendre heureuse, à ce qu'elle disoit, tant qu'elle le porteroit sur elle.

Pour mieux voir le talisman, le prince Ca-

maralzaman ſortit hors de la tente qui étoit obſcure, & voulut le conſidérer au grand jour. Comme il le tenoit au milieu de la main, un oiſeau (1) fondit de l'air tout-à-coup & le lui enleva.

Le jour ſe faiſoit déjà voir, dans le tems que la ſultane Scheherazade en étoit à ces dernières paroles. Elle s'en apperçut & ceſſa de parler. Elle reprit le même conte la nuit ſuivante, & dit au ſultan Schahriar.

(1) *Il y a dans le roman de Pierre de Provence & de la belle Magdelone, une aventure ſemblable qui a été priſe de celle-ci.*

CCXIIIe NUIT.

SIRE, votre majeſté peut mieux juger de l'étonnement & de la douleur de Camaralzaman, quand l'oiſeau lui eut enlevé le taliſman de la main, que je ne pourrois l'exprimer. A cet accident le plus affligeant qu'on puiſſe imaginer, arrivé par une curioſité hors de ſaiſon, & qui privoit la princeſſe d'une choſe précieuſe, il demeura immobile quelques momens.

SÉPARATION

Du Prince Camaralzaman d'avec la Princeſſe Badoure.

L'OISEAU après avoir fait ſon coup, s'étoit poſé à terre à peu de diſtance, avec le taliſman au bec. Le prince Camaralzaman s'avança dans l'eſpérance qu'il le lâcheroit : mais dès qu'il approcha, l'oiſeau fit un petit vol & ſe poſa à terre une autre fois. Il continua de le pourſuivre ; l'oiſeau après avoir avalé le taliſman, fit un vol plus loin. Le prince qui étoit fort adroit, eſpéra de le tuer d'un coup de pierre & le pourſuivit encore. Plus il s'éloigna de lui, plus il s'opiniâtra à le ſuivre & à ne le pas perdre de vue.

De vallon en colline & de colline en vallon, l'oiſeau attira toute la journée le prince Camaralzaman, en s'écartant toujours de la prairie & de la princeſſe Badoure ; & le ſoir, au lieu de ſe jeter dans un buiſſon où Camaralzaman auroit pu le ſurprendre dans l'obſcurité, il ſe percha au haut d'un grand arbre où il étoit en ſûreté.

Le prince au déſeſpoir de s'être donné tant

de peine inutilement, délibéra s'il retourneroit à ſon camp. Mais, dit-il en lui-même, par où retournerai-je ? remonterai-je, redeſcendrai-je par les collines & par les vallons par où je ſuis venu ? ne m'égarerai-je pas dans les ténèbres ? & mes forces me le permettent-elles ? Et quand je le pourrois, oſerois-je me préſenter devant la princeſſe, & ne pas lui reporter ſon taliſman ? Abîmé dans ces penſées déſolantes & accablé de fatigue, de faim, de ſoif, de ſommeil, il ſe coucha, & paſſa la nuit au pié de l'arbre.

Le lendemain Camaralzaman fut éveillé avant que l'oiſeau eût quitté l'arbre ; & il ne l'eut pas plutôt vu reprendre ſon vol, qu'il l'obſerva & le ſuivit encore toute la journée, avec auſſi peu de ſuccès que la précédente, en ſe nourriſſant d'herbes ou de fruits qu'il trouvoit en ſon chemin. Il fit la même choſe juſqu'au dixième jour, en ſuivant l'oiſeau à l'œil depuis le matin juſqu'au ſoir, & en paſſant la nuit au pié de l'arbre où il la paſſoit toujours au plus haut.

L'onzième jour, l'oiſeau toujours en volant, & Camaralzaman ne ceſſant de l'obſerver, arrivèrent à une grande ville. Quand l'oiſeau fut près des murs, il s'éleva au-deſſus, & prenant ſon vol au-delà, il ſe déroba entièrement à la

vue de Camaralzaman, qui perdit l'eſpérance de le revoir, & de recouvrer jamais le taliſman de la princeſſe Badoure.

Camaralzaman affligé en tant de manières & au-delà de toute expreſſion, entra dans la ville qui étoit bâtie ſur le bord de la mer, avec un très-beau port. Il marcha long-tems par les rues ſans ſavoir où il alloit, ni où s'arrêter, & arriva au port. Encore plus incertain de ce qu'il devoit faire, il marcha le long du rivage jusqu'à la porte d'un jardin qui étoit ouverte, où il ſe préſenta. Le jardinier qui étoit un bon vieillard occupé à travailler, leva la tête en ce moment; & il ne l'eut pas plutôt apperçu, & connu qu'il étoit étranger & muſulman, qu'il l'invita d'entrer promptement & de fermer la porte.

Camaralzaman entra, ferma la porte; & en abordant le jardinier, il lui demanda pourquoi il lui avoit fait prendre cette précaution. C'eſt, répondit le jardinier, que je vois bien que vous êtes un étranger nouvellement arrivé & muſulman, & que cette ville eſt habitée pour la plus grande partie par des idolâtres qui ont une averſion mortelle contre les muſulmans, & qui traitent même fort mal le peu que nous ſommes ici de la religion de notre prophete. Il faut que vous l'ignoriez, & je regarde comme un miracle que

vous ſoyez venu juſqu'ici ſans avoir fait quelque mauvaiſe rencontre. En effet, ces idolâtres ſont attentifs ſur toute choſe à obſerver les muſulmans étrangers à leur arrivée, à les faire tomber dans quelque piège, s'ils ne ſont bien inſtruits de leur méchanceté. Je loue dieu de ce qu'il vous a amené dans un lieu de ſûreté.

Camaralzaman remercia ce bon homme avec beaucoup de reconnoiſſance, de la retraite qu'il lui donnoit ſi généreuſement pour le mettre à l'abri de toute inſulte. Il vouloit en dire davantage; mais le jardinier l'interrompit : Laiſſons-là les complimens, dit-il, vous êtes fatigué, & vous devez avoir beſoin de manger : venez vous repoſer. Il le mena dans ſa petite maiſon; & après que le prince eut mangé ſuffiſamment de ce qu'il lui préſenta avec une cordialité dont il le charma, il le pria de vouloir bien lui faire part du ſujet de ſon arrivée.

Camaralzaman ſatisfit le jardinier; & quand il eut fini ſon hiſtoire, ſans lui rien déguiſer, il lui demanda à ſon tour par quelle route il pourroit retourner aux états du roi ſon père; car, ajouta-t-il, de m'engager à aller rejoindre la princeſſe, où la trouverois-je après onze jours que je me ſuis ſéparé d'avec elle par une aventure ſi extraordinaire? Que ſais-je même ſi elle

eſt encore au monde ? A ce triſte ſouvenir, il ne put achever ſans verſer des larmes.

Pour réponſe à ce que Camaralzaman venoit de demander, le jardinier lui dit que de la ville où il ſe trouvoit, il y avoit une année entière de chemin juſqu'aux pays où il n'y avoit que des muſulmans, commandés par des princes de leur religion ; mais que par mer, on arrivoit à l'île d'Ebène en beaucoup moins de tems, & que delà il étoit plus aiſé de paſſer aux îles des enfans de Khaledan ; que chaque année, un navire marchand alloit à l'île d'Ebène, & qu'il pourroit prendre cette commodité pour retourner delà aux îles des enfans de Khaledan. Si vous fuſſiez arrivé quelques jours plutôt, ajouta-t-il, vous vous fuſſiez embarqué ſur celui qui a fait voile cette année. En attendant que celui de l'année prochaine parte, ſi vous agréez de demeurer avec moi, je vous fais offre de ma maiſon, telle qu'elle eſt, de très-bon cœur.

Le prince Camaralzaman s'eſtima heureux de trouver cet aſile dans un lieu où il n'avoit aucune connoiſſance, non plus qu'aucun intérêt d'en faire. Il accepta l'offre, & il demeura avec le jardinier. En attendant le départ du vaiſſeau marchand pour l'île d'Ebène, il s'occupoit à travailler au jardin pendant le jour ; & la nuit,

que rien ne le détournoit de penser à sa chère princesse Badoure, il la passoit dans les soupirs, dans les regrets & dans les pleurs. Nous le laisserons en ce lieu pour revenir à la princesse Badoure, que nous avons laissée endormie sous sa tente.

HISTOIRE

De la Princesse Badoure après la séparation du Prince Camaralzaman.

LA princesse dormit assez long-tems, & en s'éveillant, elle s'étonna que le prince Camaralzaman ne fût pas avec elle. Elle appela ses femmes, & elle leur demanda si elles ne savoient pas où il étoit. Dans le tems qu'elles lui assuroient qu'elles l'avoient vu entrer, mais qu'elles ne l'avoient pas vu sortir, elle s'apperçut, en reprenant sa ceinture, que la petite bourse étoit ouverte, & que son talisman n'y étoit plus. Elle ne douta pas que Camaralzaman ne l'eût pris pour voir ce que c'étoit, & qu'il ne le lui rapportât. Elle l'attendit jusqu'au soir avec de grandes impatiences, & elle ne pouvoit comprendre ce qui pouvoit l'obliger d'être éloigné d'elle si long-tems. Comme elle vit

qu'il étoit déjà nuit obſcure, & qu'il ne revenoit pas, elle en fut dans une affliction qui n'eſt pas concevable. Elle maudit mille fois le taliſman & celui qui l'avoit fait; & ſi le reſpect ne l'eût retenue, elle eût fait des imprécations contre la reine ſa mère qui lui avoit fait un préſent ſi funeſte. Déſolée au dernier point de cette conjoncture, d'autant plus fâcheuſe, qu'elle ne ſavoit par quel endroit le taliſman pouvoit être la cauſe de la ſéparation du prince d'avec elle, elle ne perdit pas le jugement; elle prit au contraire une réſolution courageuſe, peu commune aux perſonnes de ſon ſexe.

Il n'y avoit que la princeſſe & ſes femmes dans le camp qui ſuſſent que Camaralzaman avoit diſparu; car alors ſes gens ſe repoſoient ou dormoient déjà ſous leurs tentes. Comme elle craignit qu'ils ne la trahiſſent, s'ils venoient à en avoir connoiſſance, elle modéra premièrement ſa douleur, & défendit à ſes femmes de rien dire ou de rien faire paroître qui pût en donner le moindre ſoupçon. Enſuite elle quitta ſon habit, & en prit un de Camaralzaman, à qui elle reſſembloit ſi fort, que ſes gens la prirent pour lui le lendemain matin quand ils la virent paroître, & qu'elle leur commanda de plier bagage & de ſe mettre en marche. Quand tout fut prêt, elle fit entrer une de ſes femmes

dans la litière ; pour elle, elle monta à cheval, & l'on marcha.

Après un voyage de plusieurs mois par terre & par mer, la princesse, qui avoit fait continuer la route sous le nom du prince Camaralzaman pour se rendre à l'île des enfans de Khaledan, aborda à la capitale du royaume de l'île d'Ebène, dont le roi qui régnoit alors, s'appeloit Armanos. Comme les premiers de ses gens qui se débarquèrent pour lui chercher un logement, eurent publié que le vaisseau qui venoit d'arriver, portoit le prince Camaralzaman, qui revenoit d'un long voyage, & que le mauvais tems l'avoit obligé de relâcher, le bruit en fut bientôt porté jusqu'au palais du roi.

Le roi Armanos, accompagné d'une grande partie de sa cour, vint aussitôt au-devant de la princesse, & il la rencontra qu'elle venoit de se débarquer, & qu'elle prenoit le chemin du logement qu'on avoit retenu. Il la reçut comme le fils d'un roi son ami, avec qui il avoit toujours vécu de bonne intelligence, & la mena à son palais, où il la logea, elle & tous ses gens, sans avoir égard aux instances qu'elle lui fit de la laisser loger en son particulier. Il lui fit d'ailleurs tous les honneurs imaginables, & il la régala pendant trois jours avec une magnificence extraordinaire.

Quand les trois jours furent paſſés, comme le roi Armanos vit que la princeſſe qu'il prenoit toujours pour le prince Camaralzaman, parloit de ſe rembarquer & de continuer ſon voyage, & qu'il étoit charmé de voir un prince ſi bien fait, de ſi bon air, & qui avoit infiniment de l'eſprit, il la prit en particulier. Prince, lui dit-il, dans le grand âge où vous voyez que je ſuis, avec très-peu d'eſpérance de vivre encore long-tems, j'ai le chagrin de n'avoir pas un fils à qui je puiſſe laiſſer mon royaume. Le ciel m'a donné ſeulement une fille unique, d'une beauté qui ne peut pas être mieux aſſortie qu'avec un prince auſſi bien fait, d'une auſſi grande naiſſance, & auſſi accompli que vous. Au lieu de ſonger à retourner chez vous, acceptez-la de ma main avec ma couronne, dont je me démets dès-à-préſent en votre faveur, & demeurez avec nous. Il eſt tems déſormais que je me repoſe après en avoir ſoutenu le poids pendant de ſi longues années, & je ne puis le faire avec plus de conſolation que pour voir mes états gouvernés par un ſi digne ſucceſſeur.

La ſultane Scheherazade vouloit pourſuivre; mais le jour qui paroiſſoit déjà, l'en empêcha. Elle reprit le même conte la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes:



CCXXIV^e NUIT.

Sire, l'offre généreuſe du roi de l'île d'Ebène de donner ſa fille unique en mariage à la princeſſe Badoure, qui ne pouvoit l'accepter parce qu'elle étoit femme, & de lui abandonner ſes états, la mirent dans un embarras auquel elle ne s'attendoit pas. De lui déclarer qu'elle n'étoit pas le prince Camaralzaman, mais ſa femme, il étoit indigne d'une princeſſe comme elle de détromper le roi après lui avoir aſſuré qu'elle étoit ce prince, & qu'elle en avoit ſi bien ſoutenu le perſonnage juſqu'alors. De le refuſer auſſi, elle avoit une juſte crainte dans la grande paſſion qu'il témoignoit pour la concluſion de ce mariage, qu'il ne changeât ſa bienveillance en averſion & en haine, & n'attentât pas même à ſa vie. De plus, elle ne ſavoit pas ſi elle trouveroit le prince Camaralzaman auprès du roi Schahzaman ſon père.

Ces conſidérations & celles d'acquérir un royaume au prince ſon mari, au cas qu'elle le retrouvât, déterminèrent cette princeſſe à accepter le parti que le roi Armanos venoit de lui propoſer. Ainſi, après avoir demeuré quelques momens ſans parler, avec une rougeur

qui lui monta au vifage, que le roi attribua à fa modeftie, elle répondit : Sire, j'ai une obligation infinie à votre majefté de la bonne opinion qu'elle a de ma perfonne, de l'honneur qu'elle me fait, & d'une fi grande faveur que je ne mérite pas & que je n'ofe refufer. Mais, fire, ajouta-t-elle, je n'accepte une fi grande alliance qu'à condition que votre majefté m'affiftera de fes confeils, & que je ne ferai rien qu'elle n'ait approuvé auparavant.

Le mariage conclu & arrêté de cette maniere, la cérémonie en fut remife au lendemain, & la princeffe Badoure prit ce tems-là pour avertir fes officiers, qui la prenoient auffi pour le prince Camaralzaman, de ce qui devoit fe paffer, afin qu'ils ne s'en étonnaffent pas, & elle les affura que la princeffe Badoure y avoit donné fon confentement. Elle en parla auffi à fes femmes, & les chargea de continuer de bien garder le fecret.

Le roi de l'île d'Ebène, joyeux d'avoir acquis un gendre dont il étoit fi content, affembla fon confeil le lendemain, & déclara qu'il donnoit la princeffe fa fille en mariage au prince Camaralzaman qu'il avoit amené & fait affeoir près de lui, qu'il lui remettoit fa couronne, & leur enjoignoit de le reconnoître pour leur roi, & de lui rendre leurs hommages. En achevant,

il descendit du trône, & après qu'il y eut fait monter la princesse Badoure, & qu'elle se fut assise à sa place, la princesse y reçut le serment de fidélité & les hommages des seigneurs les plus puissans de l'île d'Ebène qui étoient présens.

Au sortir du conseil, la proclamation du nouveau roi fut faite solemnellement dans toute la ville; des réjouissances de plusieurs jours furent indiquées, & des courriers dépêchés par tout le royaume pour y faire observer les mêmes cérémonies & les mêmes démonstrations de joie.

Le soir, tout le palais fut en fête, & la princesse Haïatalnefous (1) (c'est ainsi que se nommoit la princesse de l'île d'Ebène) fut amenée à la princesse Badoure, que tout le monde prit pour un homme, avec un appareil véritablement royal. Les cérémonies achevées, on les laissa seules, & elles se couchèrent.

Le lendemain matin, pendant que la princesse Badoure recevoit dans une assemblée générale les complimens de toute la cour au sujet de son mariage & comme nouveau roi, le roi Armanos & la reine se rendirent à l'appartement de la nouvelle reine leur fille, & s'in-

(1) Ce mot est arabe, & signifie *la vie des ames.*

formèrent d'elle comment elle avoit paſſé la nuit. Au lieu de répondre, elle baiſſa les yeux & la triſteſſe qui parut ſur ſon viſage, fit aſſez connoître qu'elle n'étoit pas contente.

Pour conſoler la princeſſe Haïatalnefous, Ma fille, lui dit le roi Armanos, cela ne doit pas vous faire de la peine, le prince Camaralzaman en abordant ici, ne ſongeoit qu'à ſe rendre au plutôt auprès de roi Schahzaman ſon père. Quoique nous l'ayons arrêté par un endroit dont il a lieu d'être bien ſatisfait, nous devons croire néanmoins qu'il a grand regret d'être privé tout-à-coup de l'eſpérance même de le revoir jamais, ni lui, ni perſonne de ſa famille. Vous devez donc attendre que quand ces mouvemens de tendreſſe filiale ſe feront un peu ralentis, il en uſera avec vous comme un bon mari.

La princeſſe Badoure, ſous le nom de Camaralzaman, & le roi de l'île d'Ebène, paſſa toute la journée non-ſeulement à recevoir les complimens de ſa cour, mais même à faire la revue des troupes réglées de ſa maiſon, & à pluſieurs autres fonctions royales, avec une dignité & une capacité qui lui attirèrent l'approbation de tous ceux qui en furent témoins.

Il étoit nuit quand elle rentra dans l'appartement de la reine Haïatalnefous, & elle con-

nut fort bien à la contrainte avec laquelle cette princeſſe la reçut, qu'elle ſe ſouvenoit de la nuit précédente. Elle tâcha de diſſiper ce chagrin par un long entretien qu'elle eut avec elle, dans lequel elle employa tout ſon eſprit (& elle en avoit infiniment) pour lui perſuader qu'elle l'aimoit parfaitement. Elle lui donna enfin le tems de ſe coucher, & dans cet intervalle, elle ſe mit à faire la prière ; mais elle la fit ſi longue, que la reine Haïatalnefous s'endormit. Alors elle ceſſa de prier & ſe coucha près d'elle ſans l'éveiller, autant affligée de jouer un perſonnage qui ne lui convenoit pas, que de la perte de ſon cher Camaralzaman, après lequel elle ne ceſſoit de ſoupirer. Elle ſe leva le jour ſuivant à la pointe du jour, avant qu'Haïatalnefous fût éveillée, & alla au conſeil avec l'habit royal.

Le roi Armanos ne manqua pas de voir encore la reine ſa fille ce jour-là, & il la trouva dans les pleurs & dans les larmes, Il n'en fallut pas davantage pour lui faire connoître le ſujet de ſon affliction. Indigné de ce mépris, à ce qu'il s'imaginoit, dont il ne pouvoit comprendre la cauſe : Ma fille, lui dit-il, ayez encore patience juſqu'à la nuit prochaine ; j'ai élevé votre mari ſur mon trône, je ſaurai bien l'en faire deſcendre & le chaſſer avec honte

s'il ne vous donne la ſatisfaction qu'il doit. Dans la colère où je ſuis de vous voir traitée ſi indignement, je ne ſais même ſi je me contenterai d'un châtiment ſi doux. Ce n'eſt pas à vous, c'eſt à ma perſonne qu'il fait un affront ſi ſanglant.

Le même jour, la princeſſe Badoure rentra fort tard chez Haïatalnefous comme la nuit précédente; elle s'entretint de même avec elle, & voulut encore faire ſa prière pendant qu'elle ſe coucheroit; mais Haïatalnefous la retint, & l'obligea de ſe raſſeoir. Quoi! dit-elle vous prétendez donc, à ce que je vois, me traiter encore cette nuit comme vous m'avez traitée les deux dernières? Dites-moi, je vous ſupplie, en quoi peut vous déplaire une princeſſe comme moi, qui ne vous aime pas ſeulement, mais qui vous adore & qui s'eſtime la princeſſe la plus heureuſe de toutes les princeſſes de ſon rang, d'avoir un prince ſi aimable pour mari? Une autre que moi, je ne dis pas offenſée, mais outragée par un endroit ſi ſenſible, auroit une belle occaſion de ſe venger en vous abandonnant ſeulement à votre mauvaiſe deſtinée; mais quand je ne vous aimerois pas autant que je vous aime, bonne & touchée du malheur des perſonnes qui me ſont les plus indifférentes comme je le ſuis, je ne laiſſerois

pas de vous avertir que le roi mon père eſt fort irrité de votre procédé, qu'il n'attend que demain pour vous faire ſentir les marques de ſa juſte colère ſi vous continuez. Faites-moi la grâce de ne pas mettre au déſeſpoir une princeſſe qui ne peut s'empêcher de vous aimer.

Ce diſcours mit la princeſſe Badoure dans un embarras inexprimable. Elle ne douta pas de la ſincérité d'Haïatalnefous : la froideur que le roi Armanos lui avoit témoignée ce jour-là, ne lui avoit que trop fait connoître l'excès de ſon mécontentement. L'unique moyen de juſtifier ſa conduite, étoit de faire confidence de ſon ſexe à Haïatalnefous. Mais quoiqu'elle eût prévu qu'elle ſeroit obligée d'en venir à cette déclaration, l'incertitude néanmoins où elle étoit ſi la princeſſe le prendroit en mal ou en bien, la faiſoit trembler. Quand elle eut bien conſidéré enfin que ſi le prince Camaralzaman étoit encore au monde, il falloit de néceſſité qu'il vînt à l'île d'Ebène pour ſe rendre au royaume du roi Schahzaman, qu'elle devoit ſe conſerver pour lui, & qu'elle ne pouvoit le faire ſi elle ne ſe découvroit à la princeſſe Haïatalnefous, elle haſarda cette voie.

Comme la princeſſe Badoure étoit demeurée interdite, Haïatalnefous impatiente, alloit reprendre

prendre la paroles, lorſqu'elle l'arrêta par celles-ci : Aimable & trop charmante princeſſe, lui dit-elle, j'ai tort, je l'avoue, & je me condamne moi-même ; mais j'eſpère que vous me pardonnerez, & que vous me garderez le ſecret que j'ai à vous découvrir pour ma juſtification.

En même tems la princeſſe Badoure ouvrit ſon ſein : Voyez, princeſſe, continua-t-elle, ſi une princeſſe, femme comme vous, ne mérite pas que vous lui pardonniez ; je ſuis perſuadée que vous le ferez de bon cœur quand je vous aurai fait récit de mon hiſtoire, & ſur-tout de la diſgrace affligeante qui m'a contrainte de jouer le perſonnage que vous voyez.

Quand la princeſſe Badoure eut achevé de ſe faire connoître entièrement à la princeſſe de l'île d'Ebène pour ce qu'elle étoit, elle la ſupplia une ſeconde fois de lui garder le ſecret, & de vouloir bien faire ſemblant qu'elle fût véritablement ſon mari juſqu'à l'arrivée du prince Camaralzaman, qu'elle eſpéroit de revoir bientôt.

Princeſſe, reprit la princeſſe de l'île d'Ebène, ce ſeroit une deſtinée étrange, qu'un mariage heureux comme le vôtre, dût être de ſi peu de durée après un amour réciproque plein de merveilles. Je ſouhaite avec vous que le

ciel vous réunisse bientôt. Assurez-vous cependant que je garderai religieusement le secret que vous venez de me confier. J'aurai le plus grand plaisir du monde d'être la seule qui vous connoisse pour ce que vous êtes dans le grand royaume de l'île d'Ebène, pendant que vous le gouvernerez aussi dignement que vous avez déja commencé. Je vous demandois de l'amour, & présentement je vous déclare que je serai la plus contente du monde si vous ne dédaignez pas de m'accorder votre amitié. Après ces paroles, les deux princesses s'enbrassèrent tendrement, & après mille témoignages d'amitié réciproque, elles se couchèrent.

Selon la coutume du pays, il falloit faire voir publiquement la marque de la consommation du mariage. Les deux princesses trouvèrent le moyen de remédier à cette difficulté; ainsi, les femmes de la princesse Haïatalnefous furent trompées le lendemain matin, & trompèrent le roi Armanos, la reine sa femme, & toute la cour. De la sorte, la princesse Badoure continua de gouverner tranquillement, à la satisfaction du roi & de tout le royaume.

La sultane Scheherazade n'en dit pas davantage pour cette nuit, à cause de la clarté du jour qui se faisoit appercevoir. Elle poursuivit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CCXXVe NUIT.

Suite de l'hiſtoire du Prince Camaralzaman, depuis ſa ſéparation d'avec la Princeſſe Badoure.

SIRE, pendant qu'en l'île d'Ebène, les choſes étoient entre la princeſſe Badoure, la princeſſe Haïatalnefous & le roi Armanos avec la reine, la cour & les peuples du royaume, dans l'état que votre majeſté a pu le comprendre à la fin de mon dernier diſcours, le prince Camaralzaman étoit toujours dans la ville des idolâtres, chez le jardinier qui lui avoit donné retraite.

Un jour, de grand matin, que le prince ſe préparoit à travailler au jardin, ſelon ſa coutume, le bon-homme de jardinier l'en empêcha. Les idolâtres, lui dit-il, ont aujourd'hui une grande fête; & comme ils s'abſtiennent de tout travail pour la paſſer en des aſſemblées & en des réjouiſſances publiques, ils ne veulent pas auſſi que les muſulmans travaillent; & les muſulmans, pour ſe maintenir dans leur amitié, ſe font un divertiſſement d'aſſiſter à leurs ſpectacles qui méritent d'être vus : ainſi,

vous n'avez qu'à vous repoſer aujourd'hui. Je vous laiſſe ici ; & comme le tems approche que le vaiſſeau marchand dont je vous ai parlé, doit faire le voyage de l'île d'Ebène, je vais voir quelques amis, & m'informer d'eux du jour qu'il mettra à la voile, & en même tems je ménagerai votre embarquement. Le jardinier mit ſon plus bel habit, & ſortit.

Quand le prince Camaralzaman ſe vit ſeul, au lieu de prendre part à la joie publique qui retentiſſoit dans toute la ville, l'inaction où il étoit, lui fit rappeler avec plus de violence que jamais le triſte ſouvenir de ſa chère princeſſe. Recueilli en lui-même, il ſoupiroit & gémiſſoit en ſe promenant dans le jardin, lorſque le bruit que deux oiſeaux faiſoient ſur un arbre, l'obligèrent de lever la tête & de s'arrêter.

Camaralzaman vit avec ſurpriſe que ces oiſeaux ſe battoient cruellement à coups de bec, & qu'en peu de momens, l'un des deux tomba mort au pié de l'arbre. L'oiſeau qui étoit demeuré vainqueur, reprit ſon vol & diſparut.

Dans le moment, deux autres oiſeaux plus grands, qui avoient vu le combat de loin, arrivèrent d'un côté, ſe poſèrent, l'un à la tête, l'autre aux piés du mort, le regardèrent quelque tems en remuant la tête d'une manière qui

marquoit leur douleur, & lui creusèrent une foſſe avec leurs griffes, dans laquelle ils l'enterrèrent.

Dès que les deux oiſeaux eurent rempli la foſſe de la terre qu'ils avoient ôtée, ils s'envolèrent, & peu de tems après, ils revinrent en tenant au bec, l'un par une aîle, & l'autre par un pié, l'oiſeau meurtrier qui faiſoit des cris effroyables & de grands efforts pour s'échapper. Ils l'apportèrent ſur la ſépulture de l'oiſeau qu'il avoit ſacrifié à ſa rage; & là, en le ſacrifiant à la juſte vengeance de l'aſſaſſinat qu'il avoit commis, ils lui arrachèrent la vie à coups de bec. Ils lui ouvrirent enfin le ventre, en tirèrent les entrailles, laiſsèrent le corps ſur la place & s'envolèrent.

Camaralzaman demeura dans une grande admiration tout le tems que dura un ſpectacle ſi ſurprenant. Il s'approcha de l'arbre où la ſcène s'étoit paſſée, & en jetant les yeux ſur les entrailles diſperſées, il apperçut quelque choſe de rouge qui ſortoit de l'eſtomac, que les oiſeaux vengeurs avoient déchiré. Il ramaſſa l'eſtomac, & en tirant dehors ce qu'il avoit vu de rouge, trouva que c'étoit le taliſman de la princeſſe Badoure, ſa bien-aimée, qui lui avoit coûté tant de regrets, d'ennuis, de ſoupirs, depuis que cet oiſeau le lui avoit enlevé. Cruel, s'é-

cria-t-il aussi-tôt en regardant l'oiseau, tu te plaisois à faire du mal, & j'en dois moins me plaindre de celui que tu m'as fait. Mais autant que tu m'en as fait, autant je souhaite du bien à ceux qui m'ont vengé de toi en vengeant la mort de leur semblable.

Il n'est pas possible d'exprimer l'excès de joie du prince Camaralzaman. Chère princesse, s'écria-t-il encore, ce moment fortuné qui me rend ce qui vous étoit si précieux, est sans doute un présage qui m'annonce que je vous retrouverai de même, & peut-être plutôt que je ne pense. Beni soit le ciel qui m'envoie ce bonheur, & qui me donne en même tems l'espérance du plus grand que je puisse souhaiter.

En achevant ces mots, Camaralzaman baisa le talisman, l'enveloppa & le lia soigneusement autour de son bras. Dans son affliction extrême, il avoit passé presque toutes les nuits à se tourmenter & sans fermer l'œil. Il dormit tranquillement celle qui suivit une si heureuse aventure; & le lendemain, quand il eut pris son habit de travail dès qu'il fut jour, il alla prendre l'ordre du jardinier, qui le pria de mettre à bas & de déraciner un certain vieil arbre qui ne portoit plus de fruit.

Camaralzaman prit une coignée, & alla met-

tre la main à l'œuvre. Comme il coupoit une branche de la racine, il donna un coup ſur quelque choſe qui réſiſtoit & qui fit un grand bruit. En écartant la terre, il découvrit une grande plaque de bronze, ſous laquelle il trouva un eſcalier de dix degrés. Il deſcendit auſſitôt; & quand il fut au bas, il vit un caveau de deux à trois toiſes en quarré, où il compta cinquante grands vaſes de bronze, rangés à l'entour chacun avec un couvercle. Il les découvrit tous l'un après l'autre, & il n'y en eut pas un qui ne fût plein de poudre d'or. Il ſortit du caveau extrêmement joyeux de la découverte d'un tréſor ſi riche, remit la plaque ſur l'eſcalier, & acheva de déraciner l'arbre en attendant le retour du jardinier.

Le jardinier avoit appris le jour de devant, que le vaiſſeau qui faiſoit le voyage de l'île d'Ebène chaque année, devoit partir dans très-peu de jours; mais on n'avoit pu lui dire le jour préciſément & on l'avoit remis au lendemain. Il y étoit allé, & il revint avec un viſage qui marquoit la bonne nouvelle qu'il avoit à annoncer à Camaralzaman. Mon fils, lui dit-il, (car par le privilège de ſon grand âge, il avoit coutume de le traiter ainſi) réjouiſſez-vous & tenez-vous prêt à partir dans trois jours, le vaiſſeau fera voile ce jour-là ſans faute, & je ſuis con-

venu de votre embarquement & de votre paſſage avec le capitaine.

Dans l'état où je ſuis, reprit Camaralzaman, vous ne pouviez m'annoncer rien de plus agréable. En revanche, j'ai auſſi à vous faire part d'une nouvelle qui doit vous réjouir. Prenez la peine de venir avec moi, & vous verrez la bonne fortune que le ciel vous envoie.

Camaralzaman mena le jardinier à l'endroit où il avoit déraciné l'arbre, le fit deſcendre dans le caveau ; & quand il lui eut fait voir la quantité de vaſes, remplis de poudre d'or, qu'il y avoit, il lui témoigna ſa joie de ce que dieu récompenſoit enfin ſa vertu & toutes les peines qu'il y avoit priſes depuis tant d'années.

Comment l'entendez-vous, reprit le jardinier? Vous imaginez donc que je veuille m'approprier ce tréſor? Il eſt tout à vous, & je n'y ai aucune prétention. Depuis quatre-vingts ans que mon père eſt mort, je n'ai fait autre choſe que de remuer la terre de ce jardin, ſans l'avoir découvert. C'eſt une marque qu'il vous étoit deſtiné, puiſque dieu a permis que vous le trouvaſſiez ; il convient à un prince comme vous, plutôt qu'à moi, qui ſuis ſur le bord de ma foſſe & qui n'ai plus beſoin de rien. Dieu vous l'envoie à propos dans le tems que vous allez vous rendre dans les états qui doivent vous

appartenir, où vous en ferez un bon uſage.

Le prince Camaralzaman ne voulut pas céder au jardinier en générosité, & ils eurent une grande contestation là-dessus. Il lui protesta enfin qu'il n'en prendroit rien absolument s'il n'en retenoit la moitié pour sa part. Le jardinier se rendit, & ils se partagèrent à chacun vingt-cinq vases.

Le partage fait: Mon fils, dit le jardinier à Camaralzaman, ce n'est pas assez; il s'agit présentement d'embarquer ces richesses sur le vaisseau, & de les emporter avec vous si secrètement, que personne n'en ait connoissance, autrement vous courriez risque de les perdre. Il n'y a pas d'olives dans l'île d'Ebène, & celles qu'on y porte d'ici, sont d'un grand débit. Comme vous le savez, j'en ai une bonne provision de celles que je recueille dans mon jardin; il faut que vous preniez cinquante pots, que vous les remplissiez de poudre d'or à moitié, & le reste d'olives par-dessus, & nous les ferons porter au vaisseau lorsque vous vous embarquerez.

Camaralzaman suivit ce bon conseil, & employa le reste de la journée à accommoder les cinquante pots (1); & comme il craignoit que

(1) Cette particularité se trouve encore à-peu-près de même dans le roman de Pierre de Provence & de la belle Magdelone.

le talisman de la princesse Badoure qu'il portoit au bras, ne lui échappât, il eut la précaution de le mettre dans un de ces pots, & d'y faire une marque pour le reconnoître. Quand il eut achevé de mettre les pots en état d'être transportés; comme la nuit approchoit, il se retira avec le jardinier, & en s'entretenant il lui raconta le combat des deux oiseaux & les circonstances de cette aventure, qui lui avoit fait retrouver le talisman de la princesse Badoure, dont il ne fut pas moins surpris que joyeux pour l'amour de lui.

Soit à cause de son grand âge, ou qu'il se fût donné trop de mouvement ce jour-là, le jardinier passa une mauvaise nuit; son mal augmenta le jour suivant, & il se trouva encore plus mal le troisième au matin. Dès qu'il fut jour, le capitaine de vaisseau en personne & plusieurs matelots vinrent frapper à la porte du jardin. Ils demandèrent à Camaralzaman qui leur ouvrit, où étoit le passager qui devoit s'embarquer sur le vaisseau. C'est moi-même, répondit-il; le jardinier qui a demandé passage pour moi, est malade & ne peut vous parler; ne laissez pas d'entrer & emportez, je vous prie, les pots d'olives que voilà avec mes hardes, & je vous suivrai dès que j'aurai pris congé de lui.

Les matelots se chargèrent des pots & des hardes, & quittant Camaralzaman : Ne manquez pas de venir inceſſamment, lui dit le capitaine ; le vent eſt bon & je n'attends que vous pour mettre à la voile.

Dès que le capitaine & les matelots furent partis, Camaralzaman rentra chez le jardinier pour prendre congé de lui, & le remercier de tous les bons offices qu'il lui avoit rendus; mais il le trouva qui agoniſoit, & il eut à peine obtenu de lui qu'il fît ſa profeſſion de foi, ſelon la coutume des bons muſulmans, à l'article de la mort, qu'il le vit expirer.

Dans la néceſſité où étoit le prince Camaralzaman d'aller s'embarquer, il fit toutes les diligences poſſibles pour rendre les derniers devoir au défunt. Il lava ſon corps, il l'enſevelit, après lui avoir fait une foſſe dans le jardin, (car, comme les mahométans n'étoient que tolérés dans cette ville d'idolâtres, ils n'avoient pas de cimetière public) il l'enterra lui ſeul, & il n'eut achevé que vers la fin du jour. Il partit ſans perdre de tems pour s'aller embarquer : il emporta même la clé du jardin avec lui afin de faire plus de diligence, dans le deſſein de la porter au propriétaire au cas qu'il pût le faire, ou de la donner à quelque perſonne de confiance en préſence de témoins, pour la

lui mettre entre les mains. Mais en arrivant au port, il apprit que le vaiſſeau avoit levé l'ancre, il y avoit déjà du tems, & même qu'on l'avoit perdu de vue. On ajouta qu'il n'avoit mis à la voile qu'après l'avoir attendu trois grandes heures.

Scheherazade vouloit pourſuivre ; mais la clarté du jour dont elle s'apperçut, l'obligea de ceſſer de parler. Elle reprit la même hiſtoire de Camaralzaman, la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :

CCXXVI[e] NUIT.

SIRE, le prince Camaralzaman, comme il eſt aiſé de juger, fut dans une affliction extrême de ſe voir contraint de reſter encore dans un pays où il n'avoit & ne vouloit avoir aucune habitude, & d'attendre une autre année pour réparer l'occaſion qu'il venoit de perdre. Ce qui le déſoloit davantage, c'eſt qu'il s'étoit deſſaiſi du taliſman de la princeſſe Badoure, & qu'il le tint pour perdu. Il n'eut pas d'autre parti à prendre cependant que de retourner au jardin d'où il étoit ſorti, de le prendre à louage du propriétaire à qui il appartenoit, & de continuer de le cultiver, en déplorant ſon malheur

& ſa mauvaiſe fortune. Comme il ne pouvoit ſupporter la fatigue de le cultiver ſeul, il prit un garçon à gage; & afin de ne pas perdre l'autre partie du tréſor qui lui revenoit par la mort du jardinier, qui étoit mort ſans héritier, il mit la poudre d'or dans cinquante autres pots, qu'il acheva de remplir d'olives, pour les embarquer avec lui dans le tems.

Pendant que le prince Camaralzaman recommençoit une nouvelle année de peine, de douleur & d'impatience, le vaiſſeau continuoit ſa navigation avec un vent très-favorable; & il arriva heureuſement à la capitale de l'île d'Ebène.

Comme le palais étoit ſur le bord de la mer, le nouveau roi, ou plutôt la princeſſe Badoure qui apperçut le vaiſſeau dans le tems qu'il alloit entrer au port avec toutes ſes bannières, demanda quel vaiſſeau c'étoit, & on lui dit qu'il venoit tous les ans de la ville des idolâtres dans la même ſaiſon, & qu'ordinairement il étoit chargé de riches marchandiſes.

La princeſſe toujours occupée du ſouvenir de Camaralzaman au milieu de l'éclat qui l'environnoit, s'imagina que Camaralzaman pouvoit y être embarqué, & la penſée lui vint de le prévenir & d'aller au-devant de lui, non pas pour ſe faire connoître, (car elle ſe doutoit bien

qu'il ne la reconnoîtroit pas) mais pour le remarquer & prendre les mesures qu'elle jugeroit à propos pour leur reconnoissance mutuelle. Sous prétexte de s'informer elle-même des marchandises, & même de voir la première & de choisir les plus précieuses qui lui conviendroient, elle commanda qu'on lui amenât un cheval. Elle se rendit au port accompagnée de plusieurs officiers qui se trouvèrent près d'elle; & elle y arriva dans le tems que le capitaine venoit de se débarquer. Elle le fit venir, & voulut savoir de lui d'où il venoit, combien il y avoit de tems qu'il étoit parti, quelles bonnes ou mauvaises rencontres il avoit faites dans sa navigation, s'il n'amenoit pas quelqu'étranger de distinction, & sur tout de quoi son vaisseau étoit chargé.

Le capitaine satisfit à toutes ces demandes; & quant aux passagers il assura qu'il n'y avoit que des marchands qui avoient coutume de venir, & qu'ils apportoient des étoffes très-riches de différens pays, des toiles des plus fines, peintes & non peintes, des pierreries, du musc, de l'ambre-gris, du camphre, de la civette, des épiceries, des drogues pour la médecine, des olives & plusieurs autres choses.

La princesse Badoure aimoit les olives passionnément. Dès qu'elle en eut entendu parler:

Je retiens tout ce que vous en avez, dit-elle au capitaine, faites-les débarquer inceſſamment, que j'en faſſe le marché. Pour ce qui eſt des autres marchandiſes, vous avertirez les marchands de m'apporter ce qu'ils ont de plus beau avant de le faire voir à perſonne.

Sire, reprit le capitaine, qui la prenoit pour le roi de l'île d'Ebène, comme elle l'étoit en effet, ſous l'habit qu'elle en portoit, il y en a cinquante pots fort grands; mais ils appartiennent à un marchand qui eſt demeuré à terre. Je l'avois averti moi-même & je l'attendis longtems. Comme je vis qu'il ne venoit pas & que ſon retardement m'empêchoit de profiter du bon vent, je perdis la patience & je mis à la voile. Ne laiſſez pas de les faire débarquer, dit la princeſſe, cela ne nous empêchera pas d'en faire le marché.

Le capitaine envoya ſa chaloupe au vaiſſeau, & elle revint bientôt chargée des pots d'olives. La princeſſe demanda combien les cinquante pots pouvoient valoir dans l'île d'Ebène. Sire, répondit le capitaine, le marchand eſt fort pauvre: votre majeſté ne lui fera pas une grâce conſidérable quand elle lui en donnera mille pièces d'argent.

Afin qu'il ſoit content, reprit la princeſſe, & en conſidération de ce que vous me dites de

ſa pauvreté, on vous en comptera mille pièces d'or que vous aurez ſoin de lui donner. Elle donna ordre pour le paiement, & après qu'elle eut fait emporter les pots en ſa préſence, elle retourna au palais.

Comme la nuit approchoit, la princeſſe Badoure ſe retira d'abord dans le palais intérieur, alla à l'appartement de la princeſſe Haïatalnefous, & ſe fit apporter les cinquante pots d'olives. Elle en ouvrit un pour lui en faire goûter, & pour en goûter elle-même, & le verſa dans un plat. Son étonnement fut des plus grands, quand elle vit les olives mêlées avec de la poudre d'or. Quelle aventure ! quelle merveille ! s'écria-t-elle. Elle fit ouvrir & vuider les autres pots en ſa préſence par les femmes d'Haïatalnefous, & ſon admiration augmenta à meſure qu'elle vit que les olives de chaque pot étoient mêlées avec la poudre d'or. Mais quand on vint à vuider celui où Camaralzaman avoit mis ſon taliſman, & qu'elle eut apperçu le taliſman, elle en fut ſi fort ſurpriſe qu'elle s'évanouit.

La princeſſe Haïatalnefous & ſes femmes ſecoururent la princeſſe Badoure, & la firent revenir à force de lui jeter de l'eau ſur le viſage. Lorſqu'elle eut repris tous ſes ſens, elle prit le taliſman & le baiſa à pluſieurs repriſes. Mais

comme

comme elle ne vouloit rien dire devant les femmes de la princeſſe qui ignoroient ſon déguiſement, & qu'il étoit tems de ſe coucher, elle les congédia. Princeſſe, dit-elle à Haïatalnefous, dès qu'elles furent ſeules, après ce que je vous ai raconté de mon hiſtoire, vous aurez bien connu ſans doute que c'eſt à la vue de ce taliſman que je me ſuis évanouie. C'eſt le mien, & celui qui nous a arraché l'un de l'autre, le prince Camaralzaman mon cher mari, & moi. Il a été la cauſe d'une ſéparation ſi douloureuſe pour l'un & pour l'autre; il va être, comme j'en ſuis perſuadée, celle de notre réunion prochaine.

Le lendemain dès qu'il fut jour, la princeſſe Badoure envoya appeler le capitaine du vaiſſeau. Quand il fut venu: Eclairciſſez-moi davantage, lui dit-elle, touchant le marchand à qui appartenoient les olives que j'achetai hier: vous me difiez, ce me ſemble, que vous l'aviez laiſſé à terre dans la ville des idolâtres: pouvez-vous me dire ce qu'il y faiſoit?

Sire, répondit le capitaine, je puis en aſſurer votre majeſté, comme d'une choſe que je ſais par moi-même. J'étois convenu de ſon embarquement avec un jardinier extrêmement âgé, qui me dit que je le trouverois à ſon jardin, dont il m'enſeigna l'endroit où il travail-

loit ſous lui : c'eſt ce qui m'a obligé de dire à votre majeſté qu'il étoit pauvre : j'ai été le chercher & l'avertir moi-même dans ce jardin, de venir s'embarquer, & je lui ai parlé.

Si cela eſt ainſi, reprit la princeſſe Badoure, il faut que vous remettiez à la voile dès aujourd'hui, que vous retourniez à la ville des idolâtres, & que vous m'ameniez ici ce garçon jardinier qui eſt mon débiteur; ſinon je vous déclare que je confiſquerai non-ſeulement les marchandiſes qui vous appartiennent, & celles des marchands qui ſont venus ſur votre bord, mais même que votre vie & celle des marchands m'en répondront. Dès-à-préſent on va par mon ordre appoſer le ſceau aux magaſins où elles ſont, qui ne ſera levé que quand vous m'aurez livré l'homme que je vous demande : c'eſt ce que j'avois à vous dire : allez, & faites ce que je vous commande.

Le capitaine n'eut rien à répliquer à ce commandement, dont l'inexécution devoit être d'un très-grand dommage à ſes affaires & à celles des marchands. Il le leur ſignifia, & ils ne s'empreſsèrent pas moins que lui à faire embarquer inceſſamment les proviſions de vivres & d'eau dont il avoit beſoin pour le voyage. Cela s'exécuta avec tant de diligence, qu'il mit à la voile le même jour.

Le vaiſſeau eut une navigation très-heureuſe, & le capitaine prit ſi bien ſes meſures, qu'il arriva de nuit devant la ville des idolâtres. Quand il s'en fut approché auſſi près qu'il le jugea à propos, il ne fit pas jeter l'ancre : mais pendant que le vaiſſeau demeura en panne, il ſe débarqua dans ſa chaloupe, & alla deſcendre à terre en un endroit un peu éloigné du port, d'où il ſe rendit au jardin de Camaralzaman avec ſix matelots des plus réſolus.

Camaralzaman ne dormoit pas alors ; ſa ſéparation d'avec la belle princeſſe de la Chine ſa femme, l'affligeoit à ſon ordinaire, & il déteſtoit le moment qu'il s'étoit laiſſé tenter par la curioſité, non pas de manier, mais même de toucher ſa ceinture. Il paſſoit ainſi les momens conſacrés au repos, lorſqu'il entendit frapper à la porte du jardin. Il y alla promptement à demi-habillé ; & il n'eut pas plutôt ouvert, que ſans lui dire mot, le capitaine & les matelots ſe ſaiſirent de lui, le conduiſirent à la chaloupe par force, & le menèrent au vaiſſeau qui remit à la voile dès qu'il y fut embarqué.

Camaralzaman qui avoit gardé le ſilence juſqu'alors, de même que le capitaine & les matelots, demanda au capitaine qu'il avoit reconnu, quel ſujet il avoit de l'enlever avec tant de violence. N'etes-vous pas débiteur du roi

de l'île d'Ebène, lui demanda le capitaine à son tour? Moi, débiteur du roi de l'île d'Ebène, reprit Camaralzaman avec étonnement! je ne le connois pas, jamais je n'ai eu affaire avec lui, & jamais je n'ai mis le pié dans son royaume. C'est ce que vous devez savoir mieux que moi, repartit le capitaine, vous lui parlerez vous-même; demeurez ici cependant, & prenez patience.

Scheherazade fut obligée de mettre fin à son discours en cet endroit, pour donner lieu au sultan des Indes de se lever & de se rendre à ses fonctions ordinaires. Elle le reprit la nuit suivante, & lui parla en ces termes :

CCXXVII^e NUIT.

SIRE, le prince Camaralzaman fut enlevé de son jardin de la manière que je fis remarquer hier à votre majesté. Le vaisseau ne fut pas moins heureux à le porter à l'île d'Ebène, qu'il l'avoit été à l'aller prendre dans la ville des idolâtres. Quoiqu'il fût déjà nuit lorsqu'il mouilla dans le port, le capitaine ne laissa pas néanmoins de se débarquer d'abord, & de mener le prince Camaralzaman au palais, où il demanda d'être présenté au roi.

La princeſſe Badoure qui s'étoit déjà retirée dans le palais intérieur, ne fut pas plutôt avertie de ſon retour & de l'arrivée de Camaralzaman, qu'elle ſortit pour lui parler. D'abord elle jeta les yeux ſur le prince Camaralzaman pour qui elle avoit verſé tant de larmes depuis leur ſéparation, & elle le reconnut ſous ſon méchant habit. Quant au prince qui trembloit devant un roi, comme il le croyoit, à qui il avoit à répondre d'une dette imaginaire, il n'eut pas ſeulement la penſée que ce pût être celle qu'il déſiroit ſi ardemment de retrouver. Si la princeſſe eut ſuivi ſon inclination, elle eut couru à lui, & ſe fut fait connoître en l'embraſſant; mais elle ſe retint, & elle crut qu'il étoit de l'intérêt de l'un & de l'autre de ſoutenir encore quelque tems le perſonnage de roi avant de ſe découvrir. Elle ſe contenta de le recommander à un officier qui étoit préſent, & de le charger de prendre ſoin de lui & de le bien traiter juſqu'au lendemain.

Quand la princeſſe Badoure eut bien pourvu à ce qui regardoit le prince Camaralzaman, elle ſe tourna du côté du capitaine pour reconnoître le ſervice important qu'il lui avoit rendu, en chargeant un autre officier d'aller ſur le champ lever le ſceau qui avoit été ap-

posé à ses marchandises & à celles de ses marchands, & le renvoya avec le présent d'un riche diamant qui le récompensa beaucoup au-delà de la dépense du voyage qu'il venoit de faire. Elle lui dit même qu'il n'avoit qu'à garder les mille pièces d'or payées pour les pots d'olives, & qu'elle sauroit bien s'en accommoder avec le marchand qu'il venoit d'amener.

Elle rentra enfin dans l'appartement de la princesse de l'île d'Ebène, à qui elle fit part de sa joie, en la priant néanmoins de lui garder encore le secret, & en lui faisant confidence des mesures qu'elle jugeoit à propos de prendre avant de se faire connoître au prince Camaralzaman, & de le faire connoître lui-même pour ce qu'il étoit. Il y a, ajouta-t-elle, une si grande distance d'un jardinier à un grand prince, tel qu'il est, qu'il y auroit du danger de le faire passer en un moment du dernier état du peuple à un si haut degré, quelque justice qu'il y ait de le faire. Bien loin de lui manquer de fidélité, la princesse de l'île d'Ebène entra dans son dessein. Elle l'assura qu'elle y contribueroit elle-meme avec un très-grand plaisir, & qu'elle n'avoit qu'à l'avertir de ce qu'elle souhaiteroit qu'elle fît.

Le lendemain, la princesse de la Chine, sous

le nom, l'habit & l'autorité de roi de l'île d'Ebène, après avoir pris ſoin de faire mener le prince Camaralzaman au bain de grand matin, & de lui faire prendre un habit d'émir ou gouverneur de province, elle le fit introduire dans le conſeil, où il attira les yeux de tous les ſeigneurs qui étoient préſens, par ſa bonne mine & par l'air majeſtueux de toute ſa perſonne.

La princeſſe Badoure elle-même fut charmée de le revoir auſſi aimable qu'elle l'avoit vu tant de fois, & cela l'anima davantage à faire ſon éloge en plein conſeil. Après qu'il eut pris ſa place au rang des émirs par ſon ordre : Seigneurs, dit-elle, en s'adreſſant aux autres émirs, Camaralzaman que je vous donne aujourd'hui pour collégue, n'eſt pas indigne de la place qu'il occupe parmi vous : je l'ai connu ſuffiſamment dans mes voyages pour en répondre ; & je puis aſſurer qu'il ſe fera connoître à vous-mêmes, autant par ſa valeur, & mille autres belles qualités, que par la grandeur de ſon génie.

Camaralzaman fut extrêmement étonné quand il eut entendu que le roi de l'île d'Ebène, qu'il étoit bien éloigné de prendre pour une femme, encore moins pour ſa chère princeſſe, l'avoit nommé & aſſuré qu'il le connoiſſoit, & qui étoit certain qu'il ne s'étoit ren-

contré avec lui en aucun endroit ; il le fut davantage des louanges exceſſives qu'il venoit de recevoir.

Ces louanges néanmoins prononcées par une bouche pleine de majeſté, ne le déconcertèrent pas ; il les reçut avec une modeſtie qui fit voir qu'il les méritoit, mais qu'elles ne lui donnoient pas de vanité. Il ſe proſterna devant le trône du roi, & en ſe relevant : Sire, dit-il, je n'ai point de termes pour remercier votre majeſté du grand honneur qu'elle me fait, encore moins de tant de bontés. Je ferai tout ce qui ſera en mon pouvoir pour les mériter.

En ſortant du conſeil, ce prince fut conduit par un officier dans un grand hôtel que la princeſſe Badoure avoit déjà fait meubler exprès pour lui. Il y trouva des officiers & des domeſtiques prêts à recevoir ſes commandemens, & une écurie garnie de très-beaux chevaux, le tout pour ſoutenir la dignité d'émir dont il venoit d'être honoré : & quand il fut dans ſon cabinet, ſon intendant lui préſenta un coffre-fort plein d'or pour ſa dépenſe. Moins il pouvoit concevoir par quel endroit lui venoit ce grand bonheur, plus il en étoit dans l'admiration ; & jamais il n'eut la penſée que la princeſſe de la Chine en fût la cauſe.

Au bout de deux ou trois jours la princeſſe Badoure, pour donner au prince Camaralzaman plus d'accès près de ſa perſonne & en même tems plus de diſtinction, le gratifia de la charge de grand tréſorier qui venoit de vaquer. Il s'acquitta de cet emploi avec tant d'intégrité, en obligeant cependant tout le monde, qu'il s'acquit non-ſeulement l'amitié de tous les ſeigneurs de la cour, mais même qu'il gagna le cœur de tout le peuple par ſa droiture & par ſes largeſſes.

Camaralzaman eut été le plus heureux de tous les hommes de ſe voir dans une ſi haute faveur auprès d'un roi étranger, comme il ſe l'imaginoit, & d'être auprès de tout le monde dans une conſidération qui augmentoit tous les jours, s'il eût poſſédé ſa princeſſe. Au milieu de ſon bonheur il ne ceſſoit de s'affliger de n'apprendre d'elle aucune nouvelle, dans un pays où il ſembloit qu'elle devoit avoir paſſé depuis le tems qu'il s'étoit ſéparé d'avec elle d'une manière ſi affligeante pour l'un & pour l'autre. Il auroit pu ſe douter de quelque choſe, ſi la princeſſe Badoure eût conſervé le nom de Camaralzaman qu'elle avoit pris avec ſon habit; mais elle l'avoit changé en montant ſur le trône, & s'étoit donné celui d'Armanos pour faire honneur à l'ancien roi ſon beau-père. De la ſorte, on ne la connoiſ-

ſoit plus que ſous le nom de roi Armanos le jeune, & il n'y avoit que quelques courtiſans qui ſe ſouvinſſent du nom de Camaralzaman dont elle ſe faiſoit appeler en arrivant à la cour de l'île d'Ebène. Camaralzaman n'avoit pas encore eu aſſez de familiarité avec eux pour s'en inſtruire : mais à la fin il pouvoit l'avoir.

Comme la princeſſe Badoure craignoit que cela n'arrivât, & qu'elle étoit bien-aiſe que Camaralzaman ne fût redevable de ſa reconnoiſſance qu'à elle ſeule, elle réſolut de mettre fin à ſes propres tourmens & à ceux qu'elle ſavoit qu'il ſouffroit. En effet, elle avoit remarqué que toutes les fois qu'elle s'entretenoit avec lui des affaires qui dépendoient de ſa charge, il pouſſoit de tems en tems des ſoupirs qui ne pouvoient s'adreſſer qu'à elle. Elle vivoit elle-même dans une contrainte dont elle étoit réſolue de ſe délivrer ſans différer plus long-tems. D'ailleurs, l'amitié des ſeigneurs, le zèle & l'affection du peuple, tout contribuoit à lui mettre la couronne de l'île d'Ebène ſur la tête ſans obſtacle.

La princeſſe Badoure n'eut pas plutôt pris cette réſolution de concert avec la princeſſe Haïatalnefous, qu'elle prit le prince Camaralzaman en particulier le même jour : Camaralzaman, lui dit-elle, j'ai à m'entretenir avec vous d'une affaire de longue diſcuſſion, ſur laquelle

j'ai besoin de votre conseil. Comme je ne vois pas que je puisse le faire plus commodément que la nuit, venez ce soir & avertissez qu'on ne vous attende pas, j'aurai soin de vous donner un lit.

Camaralzaman ne manqua pas de se trouver au palais à l'heure que la princesse Badoure lui avoit marquée. Elle le fit entrer avec elle dans le palais intérieur ; & après qu'elle eut dit au chef des eunuques, qui se préparoit à la suivre, qu'elle n'avoit point besoin de son service & qu'il tînt seulement la porte fermée, elle le mena dans un autre appartement que celui de la princesse Haïatalnefous, où elle avoit coutume de coucher.

Quand le prince & la princesse furent dans la chambre où il y avoit un lit, & que la porte fut fermée, la princesse tira le talisman d'une petite boîte, & en le présentant à Camaralzaman : Il n'y a pas long-tems, lui dit-elle, qu'un astrologue m'a fait présent de ce talisman; comme vous êtes habile en toutes choses, vous pourrez bien me dire à quoi il est propre.

Camaralzaman prit le talisman, & s'approcha d'une bougie pour le considérer. Dès qu'il l'eut reconnu avec une surprise qui fit plaisir à la princesse : Sire, s'écria-t-il, votre majesté me demande à quoi ce talisman est propre ? Hélas !

il eſt propre à me faire mourir de douleur & de chagrin, ſi je ne trouve bientôt la princeſſe la plus charmante & la plus aimable qui ait jamais paru ſous le ciel, à qui il a appartenu & dont il m'a cauſé la perte : il me l'a cauſée par une aventure étrange, dont le récit toucheroit votre majeſté de compaſſion pour un mari & pour un amant infortuné comme moi, ſi elle vouloit ſe donner la patience de l'entendre.

Vous m'en entretiendrez une autre fois, reprit la princeſſe; mais je ſuis bien-aiſe, ajouta-t-elle, de vous dire que j'en ſais déjà quelque choſe : je reviens à vous, attendez-moi un moment.

En diſant ces paroles, la princeſſe Badoure entra dans un cabinet où elle quitta le turban royal, & après avoir pris en peu de momens une coëffure & un habillement de femme, avec la ceinture qu'elle avoit le jour de leur ſéparation, elle rentra dans la chambre.

Le prince Camaralzaman reconnut d'abord ſa chère princeſſe, courut à elle, & en l'embraſſant tendrement : Ah, s'écria-t-il, que je ſuis obligé au roi de m'avoir ſurpris ſi agréablement ! N'attendez pas de revoir le roi, reprit la princeſſe en l'embraſſant à ſon tour les larmes aux yeux, en me voyant vous voyez le roi : aſſeyons-nous, que je vous explique cette énigme.

Ils s'aſſirent, & la princeſſe raconta au prince la réſolution qu'elle avoit priſe dans la prairie où ils avoient campé enſemble la dernière fois, dès qu'elle eut connu qu'elle l'attendroit inutilement; de quelle manière elle l'avoit exécutée juſqu'à ſon arrivée à l'île d'Ebène, où elle avoit été obligée d'épouſer la princeſſe Haïatalnefous, & d'accepter la couronne que le roi Armanos lui avoit offerte en conſéquence de ſon mariage; comment la princeſſe, dont elle lui exagéra le mérite, avoit reçu la déclaration qu'elle lui avoit faite de ſon ſexe, & enfin l'aventure du taliſman trouvé dans un des pots d'olives & de poudre d'or qu'elle avoit achetés, qui lui avoit donné lieu de l'envoyer prendre dans la ville des idolâtres.

Quand la princeſſe Badoure eut achevé, elle voulut que le prince lui apprît par quelle aventure le taliſman avoit été cauſe de leur ſéparation; il la ſatisfit, & quand il eut fini, il ſe plaignit à elle d'une manière obligeante de la cruauté qu'elle avoit eue de le faire languir ſi long-tems. Elle lui en apporta les raiſons dont nous avons parlé, après quoi, comme il étoit fort tard, ils ſe couchèrent.

Scheherazade s'interrompit à ces dernières paroles, à cauſe du jour qu'elle voyoit paroître:

elle poursuivit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CCXXVIIIe NUIT.

Sire, la princesse Badoure & le prince Camaralzaman se levèrent le lendemain dès qu'il fut jour. Mais la princesse quitta l'habillement royal pour reprendre l'habit de femme, & lorsqu'elle fut habillée, elle envoya le chef des eunuques prier le roi Armanos, son beau-père, de prendre la peine de venir à son appartement.

Quand le roi Armanos fut arrivé, sa surprise fut fort grande de voir une dame qui lui étoit inconnue, & le grand trésorier à qui il n'appartenoit pas d'entrer dans le palais intérieur, non plus qu'à aucun seigneur de la cour. En s'asseyant, il demanda où étoit le roi.

Sire, reprit la princesse, hier j'étois le roi, & aujourd'hui je ne suis que princesse de la Chine, femme du véritable prince Camaralzaman, fils véritable du roi Schahzaman. Si votre majesté veut bien se donner la patience d'entendre notre histoire de l'un & de l'autre, j'espère qu'elle ne me condamnera pas de lui avoir fait une tromperie si innocente. Le roi Arma-

nos lui donna audience, l'écouta avec étonnement depuis le commencement jusqu'à la fin.

En achevant : Sire, ajouta la princesse, quoique dans notre religion les femmes s'accommodent peu de la liberté qu'ont les maris de prendre plusieurs femmes, si néanmoins votre majesté consent de donner la princesse Haïatalnefous, sa fille, en mariage au prince Camaralzaman, je lui cède de bon cœur le rang & la qualité de reine qui lui appartient de droit, & me contente du second rang. Quand cette préférence ne lui appartiendroit pas, je ne laisserois pas de la lui accorder après l'obligation que je lui ai du secret qu'elle m'a gardé avec tant de générosité. Si votre majesté s'en remet à son consentement, je l'ai déjà prévenue là-dessus, & je suis caution qu'elle en sera très-contente.

Le roi Armanos écouta le discours de la princesse Badoure avec admiration, & quand elle eut achevé : Mon fils, dit-il au prince Camaralzaman, en se tournant de son côté, puisque la princesse Badoure votre femme, que j'avois regardée jusqu'à présent comme mon gendre par une tromperie dont je ne puis me plaindre, m'assure qu'elle veut bien partager votre lit avec ma fille, il ne me reste plus que de savoir si vous voulez bien l'épouser aussi, & accepter la couronne que la princesse Badoure

méritoit de porter toute ſa vie, ſi elle n'aimoit mieux la quitter pour l'amour de vous. Sire, répondit le prince Camaralzaman, quelque paſſion que j'aye de revoir le roi mon père, les obligations que j'ai à votre majeſté & à la princeſſe Haïatalnefous, ſont ſi eſſentielles, que je ne puis lui rien refuſer.

Camaralzaman fut proclamé roi, & marié le même jour avec de grandes magnificences, & fut très-ſatisfait de la beauté, de l'eſprit & de l'amour de la princeſſe de Haïatalnefous.

Dans la ſuite, les deux reines continuèrent de vivre enſemble avec la même amitié & la même union qu'auparavant, & furent très-ſatisfaites de l'égalité que le roi Camaralzaman gardoit à leur égard, en partageant ſon lit avec elles alternativement.

Elles lui donnèrent chacune un fils la même année, preſque en même tems, & la naiſſance des deux princes fut célébrée avec de grandes réjouiſſances. Camaralzaman donna le nom d'Amgiad (1) au premier dont la reine Badoure étoit accouchée, & celui d'Aſſad (2) à celui que la reine Haïatalnefous avoit mis au monde.

---

(1) *Très-glorieux.*

(2) *Très-heureux.*

HISTOIRE

HISTOIRE

Des Princes Amgiad & Assad.

LES deux princes furent élevés avec grand soin; & lorsqu'ils furent en âge, ils n'eurent que le même gouverneur, les mêmes précepteurs dans les sciences & dans les beaux-arts que le roi Camaralzaman voulut qu'on leur enseignât, & que le même maître dans chaque exercice. La forte amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre dès leur enfance, avoit donné lieu à cette uniformité qui l'augmenta davantage.

En effet, lorsqu'ils furent en âge d'avoir chacun une maison séparée, ils étoient unis si étroitement, qu'ils supplièrent le roi Camaralzaman leur père de leur en accorder une seule pour tous deux. Ils l'obtinrent, & ainsi ils eurent les mêmes officiers, les mêmes domestiques, les mêmes équipages, le même appartement & la même table. Insensiblement, Camaralzaman avoit pris une si grande confiance en leur capacité & leur droiture, que lorsqu'ils eurent atteint l'âge de dix-huit à vingt ans, il ne faisoit pas difficulté de les charger du soin de présider au conseil alternativement toutes les fois

qu'il faifoit des parties de chaffe de plufieurs jours.

Comme les deux princes étoient également beaux & bien faits dès leur enfance, les deux reines avoient conçu pour eux une tendreffe incroyable, de manière néanmoins que la princeffe Badoure avoit plus de penchant pour Affad, fils de la reine Haïatalnefous, que pour Amgiad, fon propre fils, & que la reine Haïatalnefous en avoit plus pour Amgiad que pour Affad, qui étoit le fien.

Les reines ne prirent d'abord ce penchant que pour une amitié qui procédoit de l'excès de celle qu'elles confervoient toujours l'une pour l'autre. Mais à mefure que les princes avancèrent en âge, elle fe tourna peu-à-peu en une forte inclination, & cette inclination enfin en un amour des plus violens lorfqu'ils parurent à leurs yeux avec des grâces qui achevèrent de les aveugler. Toute l'infamie de leur paffion leur étoit connue ; elles firent auffi de grands efforts pour y réfifter ; mais la familiarité avec laquelle elles les voyoient tous les jours, & l'habitude de les admirer dès leur enfance, de les louer, de les careffer, dont il n'étoit plus en leur pouvoir de fe défaire, les embrâsèrent d'amour à un point qu'elles en perdirent le fommeil, le boire & le manger. Pour leur malheur,

& pour le malheur des princes mêmes, les princes, accoutumés à leurs manières, n'eurent pas le moindre ſoupçon de cette flamme déteſtable.

Comme les deux reines ne s'étoient pas fait un ſecret de leur paſſion, & qu'elles n'avoient pas le front de le déclarer de bouche au prince que chacune aimoit en particulier, elles convinrent de s'en expliquer chacune par un billet, & pour l'exécution d'un deſſein ſi pernicieux, elles profitèrent de l'abſence du roi Camaralzaman pour une chaſſe de trois ou quatre jours.

Le jour du départ du roi, le prince Amgiad préſida au conſeil, & rendit la juſtice juſqu'à deux ou trois heures après midi. A la ſortie du conſeil, comme il rentroit dans le palais, un eunuque le prit en particulier, & lui préſenta un billet de la part de la reine Haïatalnefous. Amgiad le prit & le lut avec horreur. Quoi! perfide, dit-il à l'eunuque en achevant de lire & en tirant le ſabre, eſt-ce là la fidélité que tu dois à ton maître & à ton roi? En diſant ces paroles, il lui trancha la tête.

Après cette action, Amgiad tranſporté de colère, alla trouver la reine Badoure, ſa mère, d'un air qui marquoit ſon reſſentiment, lui montra le billet, & l'informa du contenu, après lui avoir dit de quelle part il venoit. Au lieu

de l'écouter, la reine Badoure ſe mit en colère elle-même. Mon fils, reprit-elle, ce que vous me dites, eſt une calomnie & une impoſture; la reine Haïatalnefous eſt ſage, & je vous trouve bien hardi de me parler contr'elle avec cette inſolence. Le prince s'emporta contre la reine ſa mère à ces paroles. Vous êtes toutes plus méchantes les unes que les autres, s'écria-t-il; ſi je n'étois retenu par le reſpect que je dois au roi mon père, ce jour ſeroit le dernier de la vie d'Haïatalnefous.

La reine Badoure pouvoit bien juger de l'exemple de ſon fils Amgiad, que le prince Aſſad, qui n'étoit pas moins vertueux, ne recevroit pas plus favorablement la déclaration ſemblable qu'elle avoit à lui faire. Cela ne l'empêcha pas de perſiſter dans un deſſein ſi abominable, & elle lui écrivit auſſi un billet le lendemain, qu'elle confia à une vieille qui avoit entrée dans le palais.

La vieille prit auſſi ſon tems de rendre le billet au prince Aſſad à la ſortie du conſeil, où il venoit de préſider à ſon tour. Le prince le prit; & en le liſant, il ſe laiſſa emporter à la colère ſi vivement, que ſans ſe donner le tems d'achever, il tira ſon ſabre & punit la vieille comme elle le méritoit. Il courut à l'appartement de la reine Haïatalnefous, ſa mère, le

billet à la main ; il voulut le lui montrer, mais elle ne lui en donna pas le tems, ni même celui de parler. Je sais ce que vous me voulez, s'écria-t-elle, & vous êtes aussi impertinent que votre frère Amgiad. Allez, retirez-vous, & ne paroissez jamais devant moi.

Assad demeura interdit à ces paroles, auxquelles il ne s'étoit pas attendu, & elles le mirent dans un transport dont il fut sur le point de donner des marques funestes ; mais il se retint & se retira sans répliquer, de crainte qu'il ne lui échappât de dire quelque chose d'indigne de sa grandeur d'ame. Comme le prince Amgiad avoit eu la retenue de ne lui rien dire du billet qu'il avoit reçu le jour d'auparavant, & que ce que la reine sa mère venoit de lui dire, lui faisoit comprendre qu'elle n'étoit pas moins criminelle que la reine Badoure, il alla lui faire un reproche obligeant de sa discrétion, & mêler sa douleur avec la sienne.

Les deux reines au desespoir d'avoir trouvé dans les deux princes une vertu qui devoit les faire rentrer en elles-mêmes, renoncèrent à tous les sentimens de la nature & de mère, & concertèrent ensemble de les faire périr. Elles firent accroire à leurs femmes qu'ils avoient entrepris de les forcer : elles en firent toutes les feintes par leurs larmes, par leurs cris &

par les malédictions qu'elles leur donnoient, & ſe couchèrent dans un même lit, comme ſi la réſiſtance qu'elles feignirent auſſi d'avoir faite, les eût réduites aux abois.

Mais, ſire, dit ici Scheherazade, le jour paroît & m'impoſe ſilence. Elle ſe tut, & la nuit ſuivante, elle pourſuivit la même hiſtoire, & dit au ſultan des Indes :

CCXXIX[e] NUIT.

SIRE, nous laiſsâmes hier les deux reines dénaturées dans la réſolution déteſtable de perdre les deux princes leurs fils. Le lendemain, le roi Camaralzaman à ſon retour de la chaſſe fut dans un grand étonnement de les trouver couchées enſemble, éplorées, & dans un état qu'elles ſurent ſi bien contrefaire, qu'il le toucha de compaſſion. Il leur demanda avec empreſſement ce qui leur étoit arrivé.

A cette demande, les diſſimulées reines redoublèrent leurs gémiſſemens & leurs ſanglots; & après qu'il les eut bien preſſées, la reine Badoure prit enfin la parole : Sire, dit-elle, de la juſte douleur dont nous ſommes affligées, nous ne devrions plus voir le jour après l'outrage que les princes vos fils nous ont fait par

une brutalité qui n'a pas d'exemple. Par un complot indigne de leur naiſſance, votre abſence leur a donné la hardieſſe & l'inſolence d'attenter à notre honneur. Que votre majeſté nous diſpenſe d'en dire davantage ; notre affliction ſuffira pour lui faire comprendre le reſte.

Le roi fit appeller les deux princes, & il leur eut ôté la vie de ſa propre main, ſi l'ancien roi Armanos, ſon beau-père, qui étoit préſent, ne lui eut retenu le bras. Mon fils, dit-il, que penſez-vous faire ? Voulez-vous enſanglanter vos mains & votre palais de votre propre ſang ? Il y a d'autres moyens de les punir, s'il eſt vrai qu'ils ſoient criminels. Il tâcha de l'appaiſer, & il le pria de bien examiner s'il étoit certain qu'ils euſſent commis le crime dont on les accuſoit.

Camaralzaman put bien gagner ſur lui-même de n'être pas le bourreau de ſes propres enfans ; mais après les avoir fait arrêter, il fit venir ſur le ſoir un émir nommé Giondar, qu'il chargea d'aller leur ôter la vie hors de la ville, de tel côté, & ſi loin qu'il lui plairoit, & de ne pas revenir qu'il n'apportât leurs habits pour marque de l'exécution de l'ordre qu'il lui donnoit.

Giondar marcha toute la nuit, & le lende-

main matin quand il eut mis pié à terre, il ſignifia aux princes, les larmes aux yeux, l'ordre qu'il avoit. Princes, leur dit-il, cet ordre eſt bien cruel, & c'eſt pour moi une mortification des plus ſenſibles d'avoir été choiſi pour en être l'exécuteur : plût à dieu que je puſſe m'en diſpenſer ! Faites votre devoir, reprirent les princes ; nous ſavons bien que vous n'êtes pas la cauſe de notre mort : nous vous la pardonnons de bon cœur.

En diſant ces paroles, les princes s'embraſſèrent & ſe dirent le dernier adieu avec tant de tendreſſe, qu'ils furent long-tems ſans ſe ſéparer. Le prince Aſſad ſe mit le premier en état de recevoir le coup de la mort. Commencez par moi, dit-il, Giondar, que je n'aie pas la douleur de voir mourir mon cher frère Amgiad. Amgiad s'y oppoſa, & Giondar ne put, ſans verſer des larmes plus qu'auparavant, être témoin de leur conteſtation, qui marquoit combien leur amitié étoit ſincère & parfaite.

Ils terminèrent enfin cette déférence réciproque ſi touchante, & ils prièrent Giondar de les lier enſemble, & de les mettre dans la ſituation la plus commode pour leur donner le coup de la mort en même-tems. Ne refuſez pas, ajoutèrent-ils, de donner cette conſolation de mourir enſemble à deux frères infortunés qui, juſ-

qu'à leur innocence, n'ont rien eu que de commun depuis qu'ils ſont au monde.

Giondar accorda aux deux princes ce qu'ils ſouhaitoient : il les lia ; & quand il les eut mis dans l'état qu'il crut le plus à ſon avantage, pour ne pas manquer de leur couper la tête d'un ſeul coup, il leur demanda s'ils avoient quelque choſe à lui commander avant de mourir.

Nous ne vous prions que d'une ſeule choſe, répondirent les deux princes ; c'eſt de bien aſſurer le roi notre père, à votre retour, que nous mourons innocens ; mais que nous ne lui imputons pas l'effuſion de notre ſang. En effet, nous ſavons qu'il n'eſt pas bien informé de la vérité du crime dont nous ſommes accuſés. Giondar leur promit qu'il n'y manqueroit pas, & en même-tems il tira ſon ſabre. Son cheval, qui étoit lié à un arbre près de lui, épouvanté de cette action & de l'éclat du ſabre, rompit ſa bride, s'échappa, & ſe mit à courir de toute ſa force par la campagne.

C'étoit un cheval de grand prix & richement harnaché, que Giondar auroit été bien fâché de perdre. Troublé de cet accident, au lieu de couper la tête aux princes, il jeta le ſabre & courut après pour le ratrapper.

Le cheval, qui étoit vigoureux, fit pluſieurs

caracoles devant Giondar, & il le mena jusqu'à un bois où il se jeta. Giondar l'y suivit, & le hennissement du cheval éveilla un lion qui dormoit; le lion accourut, & au lieu d'aller au cheval, il vint droit à Giondar dès qu'il l'eut apperçu.

Giondar ne songea plus à son cheval; il fut dans un plus grand embarras pour la conservation de sa vie, en évitant l'attaque du lion, qui ne le perdit pas de vue & qui le suivoit de près au travers des arbres. Dans cette extrêmité, dieu ne m'enverroit pas ce châtiment, disoit-il en lui-même, si les princes à qui l'on m'a commandé d'ôter la vie, n'étoient pas innocens; & pour mon malheur, je n'ai pas mon sabre pour me défendre.

Pendant l'éloignement de Giondar, les deux princes furent pressés également d'une soif ardente, causée par la frayeur de la mort, nonobstant leur résolution généreuse de subir l'ordre cruel du roi leur père. Le prince Amgiad fit remarquer au prince son frère qu'ils n'étoient pas loin d'une source d'eau, & lui proposa de se délier & d'aller boire. Mon frère, reprit le prince Assad, pour le peu de tems que nous avons encore à vivre, ce n'est pas la peine d'étancher notre soif, nous la supporterons bien encore quelques momens.

Sans avoir égard à cette remontrance, Amgiad ſe délia & délia le prince ſon frère malgré lui : ils allèrent à la ſource ; & après qu'ils ſe furent rafraîchis, ils entendirent le rugiſſement du lion & de grands cris dans le bois où le cheval & Giondar étoient entrés. Amgiad prit auſſi-tôt le ſabre dont Giondar s'étoit débarraſſé. Mon frère, dit-il à Aſſad, courons au ſecours du malheureux Giondar, peut-être arriverons-nous aſſez tôt pour le délivrer du péril où il eſt.

Les deux princes ne perdirent pas de tems, & ils arrivèrent dans le même moment que le lion venoit d'abattre Giondar. Le lion qui vit que le prince Amgiad avançoit vers lui le ſabre levé, lâcha ſa priſe & vint droit à lui avec furie ; le prince le reçut avec intrépidité, & lui donna un coup avec tant de force & d'adreſſe, qu'il le fit tomber mort.

Dès que Giondar eut connu que c'étoit aux deux princes qu'il devoit la vie, il ſe jeta à leurs piés, & les remercia de la grande obligation qu'il leur avoit, en des termes qui marquoient ſa parfaite reconnoiſſance : Princes, leur dit-il en ſe relevant & en leur baiſant les mains les larmes aux yeux, dieu me garde d'attenter à votre vie, après le ſecours ſi obligeant & ſi éclatant que vous venez de me don-

ner. Jamais on ne reprochera à l'émir Giondar d'avoir été capable d'une ſi grande ingratitude.

Le ſervice que nous vous avons rendu, reprirent les princes, ne doit pas vous empêcher d'exécuter votre ordre; reprenons auparavant votre cheval, & retournons au lieu où vous nous aviez laiſſés. Ils n'eurent pas de peine à reprendre le cheval qui avoit paſſé ſa fougue & qui s'étoit arrêté. Mais quand ils furent de retour près de la ſource, quelque prière & quelque inſtance qu'ils fiſſent, ils ne purent jamais perſuader à l'émir Giondar de les faire mourir. La ſeule choſe que je prends la liberté de vous demander, leur dit-il, & que je vous ſupplie de m'accorder, c'eſt de vous accommoder de ce que je puis vous partager de mon habit, de me donner chacun le vôtre, & de vous ſauver ſi loin, que le roi votre père n'entende jamais parler de vous.

Les princes furent contraints de ſe rendre à ce qu'il voulut; & après qu'ils lui eurent donné leur habit l'un & l'autre, & qu'ils ſe furent couverts de ce qu'il leur donna du ſien, l'émir Giondar leur donna ce qu'il avoit ſur lui d'or & d'argent, & prit congé d'eux.

Quand l'émir Giondar ſe fut ſéparé d'avec les princes, il paſſa par le bois, où il teignit leurs habits du ſang du lion, & continua ſon

chemin jusqu'à la capitale de l'île d'Ebène. A son arrivée, le roi Camaralzaman lui demanda s'il avoit été fidèle à exécuter l'ordre qu'il lui avoit donné. Sire, répondit Giondar en lui présentant les habits des deux princes, en voici les témoignages.

Dites-moi, reprit le roi, de quelle manière ils ont reçu le châtiment dont je les ai fait punir. Sire, reprit-il, ils l'ont reçu avec une constance admirable, & avec une résignation aux décrets de dieu qui marquoit la sincérité avec laquelle ils faisoient profession de leur religion, mais particulièrement avec un grand respect pour votre majesté, & avec une soumission inconcevable à leur arrêt de mort. Nous mourons innocens, disoient-ils, mais nous n'en murmurons pas. Nous recevons notre mort de la main de dieu, & nous la pardonnons au roi notre père ; nous savons très-bien qu'il n'a pas été bien informé de la vérité. Camaralzaman, sensiblement touché de ce récit de l'émir Giondar, s'avisa de fouiller dans les poches des habits des deux princes, & il commença par celui d'Amgiad. Il y trouva un billet qu'il ouvrit & qu'il lut. Il n'eut pas plutôt connu que la reine Haïatalnefous l'avoit écrit, non-seulement à son écriture, mais même à un petit peloton de ses cheveux qui étoit dedans, qu'il frémit. Il

fouilla dans celles d'Aſſad en tremblant, & le billet de la reine Badoure qu'il y trouva, le frappa d'un étonnement ſi prompt & ſi vif, qu'il s'évanouit.

La ſultane Scheherazade qui s'apperçut, à ces derniers mots, que le jour paroiſſoit, ceſſa de parler & garda le ſilence. Elle reprit la ſuite de l'hiſtoire la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :

CCXXe NUIT.

SIRE, jamais douleur ne fut égale à celle dont Camaralzaman donna des marques dès qu'il fut revenu de ſon évanouiſſement. Qu'as-tu fait, père barbare, s'écria-t-il, tu as maſſacré tes propres enfans? Enfans innocens! Leur ſageſſe, leur modeſtie, leur obéiſſance, leur ſoumiſſion à toutes tes volontés, leur vertu ne te parloient-elles pas aſſez pour leur défenſe? Père aveuglé, mérites-tu que la terre te porte après un crime ſi exécrable? Je me ſuis jeté moi-même dans cette abomination, & c'eſt le châtiment dont dieu m'afflige pour n'avoir pas perſévéré dans l'averſion contre les femmes avec laquelle j'étois né. Je ne laverai pas votre crime dans votre ſang, comme vous le méri-

teriez, femmes déteſtables : non, vous n'êtes pas dignes de ma colère. Mais que le ciel me confonde ſi jamais je vous revois !

Le roi Camaralzaman fut très-religieux à ne pas contrevenir à ſon ſerment. Il fit paſſer les deux reines le même jour dans un appartement ſéparé, où elles demeurèrent ſous bonnes gardes, & de ſa vie il n'approcha d'elles.

Pendant que le roi Camaralzaman s'affligeoit ainſi de la perte des princes ſes fils, dont il étoit lui-même l'auteur par un emportement trop inconſidéré, les deux princes erroient par les déſerts, en évitant d'approcher des lieux habités & la rencontre de toutes ſortes de perſonnes ; ils ne vivoient que d'herbes & de fruits ſauvages, ne buvoient que de méchante eau de pluie qu'ils trouvoient dans des creux de rochers. Pendant la nuit, pour ſe garder des bêtes féroces, ils dormoient & veilloient tour-à-tour.

Au bout d'un mois, ils arrivèrent au pié d'une montagne affreuſe, toute de pierre noire, & inacceſſible comme il leur paroiſſoit. Ils apperçurent néanmoins un chemin frayé ; mais ils le trouvèrent ſi étroit & ſi difficile, qu'ils n'osèrent haſarder de s'y engager. Dans l'eſpérance d'en trouver un moins rude, ils continuèrent de la côtoyer, & marchèrent pen-

dant cinq jours : mais la peine qu'ils se donnèrent, fut inutile; ils furent contraints de revenir à ce chemin qu'ils avoient négligé. Ils le trouvèrent si peu praticable, qu'ils délibérèrent long-tems avant de s'engager à monter. Ils s'encouragèrent enfin, & ils montèrent.

Plus les deux princes avançoient, plus il leur sembloit que la montagne étoit haute & escarpée, & ils furent tentés plusieurs fois d'abandonner leur entreprise. Quand l'un étoit las, & que l'autre s'en appercevoit, celui-ci s'arrêtoit, & ils reprenoient haleine ensemble. Quelquefois ils étoient tous deux si fatigués, que les forces leur manquoient : alors ils ne songeoient plus à continuer de monter, mais à mourir de fatigue & de lassitude. Quelques momens après qu'ils sentoient leurs forces un peu revenues, ils s'animoient & ils reprenoient leur chemin.

Malgré leur diligence, leur courage & leurs efforts, il ne leur fut pas possible d'arriver au sommet de tout le jour. La nuit les surprit, & le prince Assad se trouva si fatigué & si épuisé de forces, qu'il demeura tout court. Mon frère, dit-il au prince Amgiad, je n'en puis plus, je vais rendre l'ame. Reposons-nous autant qu'il vous plaira, reprit Amgiad en s'arrêtant avec lui, & prenez courage. Vous voyez qu'il

ne

ne nous reſte plus beaucoup à monter, & que la lune nous favoriſe.

Après une bonne demi-heure de repos, Aſſad fit un nouvel effort; ils arrivèrent enfin au haut de la montagne, où ils firent encore une pauſe. Amgiad ſe leva le premier, & en avançant, il vit un arbre à peu de diſtance. Il alla juſques-là, & trouva que c'étoit un grenadier chargé de groſſes grenades, & qu'il y avoit une fontaine au pié. Il courut annoncer cette bonne nouvelle à Aſſad, & l'amena ſous l'arbre près de la fontaine. Ils ſe rafraîchirent chacun en mangeant une grenade, après quoi ils s'endormirent.

Le lendemain matin, quand les princes furent éveillés: Allons, mon frère, dit Amgiad à Aſſad, pourſuivons notre chemin; je vois que la montagne eſt bien plus aiſée dece côté que de l'autre, & nous n'avons qu'à deſcendre. Mais Aſſad étoit tellement fatigué du jour précédent, qu'il ne lui fallut pas moins de trois jours pour ſe remettre entièrement. Ils les paſsèrent en s'entretenant, comme ils avoient déjà fait pluſieurs fois, de l'amour déſordonné de leurs mères, qui les avoit réduits à un état ſi déplorable. Mais, diſoient-ils, ſi dieu s'eſt déclaré pour nous d'une manière ſi viſible, nous devons ſupporter nos maux avec patience, & nous conſoler

par l'eſpérance qu'il nous en fera trouver la fin.

Les trois jours paſſés, les deux frères ſe remirent en chemin ; & comme la montagne étoit de ce côté-là à pluſieurs étages de grandes campagnes, ils mirent cinq jours avant d'arriver à la plaine. Ils découvrirent enfin une grande ville avec beaucoup de joie. Mon frère, dit alors Amgiad à Aſſad, n'êtes-vous pas de même avis que moi, que vous demeuriez en quelque endroit hors de la ville, où je viendrai vous retrouver, pendant que j'irai prendre langue & m'informer comment s'appelle cette ville, en quel pays nous ſommes, & en revenant, j'aurai ſoin d'apporter des vivres ? Il eſt bon de ne pas y entrer d'abord tous deux, au cas qu'il y ait du danger à craindre.

Mon frère, repartit Aſſad, j'approuve fort votre conſeil, il eſt ſage & plein de prudence ; mais ſi l'un de nous deux doit ſe ſéparer pour cela, jamais je ne ſouffrirai que ce ſoit vous, & vous permettrez que je m'en charge. Quelle douleur ne ſeroit-ce pas pour moi s'il vous arrivoit quelque choſe ?

Mais, mon frère, repartit Amgiad, la même choſe que vous craignez pour moi, je dois la craindre pour vous. Je vous ſupplie de me laiſſer faire, & de m'attendre avec patience. Je ne le permettrai jamais, répliqua Aſſad ; & s'il m'ar-

rive quelque chose, j'aurai la consolation de savoir que vous serez en sûreté. Amgiad fut obligé de céder, & il s'arrêta sous des arbres au pié de la montagne.

Le Prince Assad arrêté en entrant dans la ville des Mages.

LE prince Assad prit de l'argent dans la bourse dont Amgiad étoit chargé, & continua son chemin jusqu'à la ville. Il ne fut pas un peu avancé dans la première rue, qu'il joignit un vieillard vénérable, bien mis, & qui avoit une canne à la main. Comme il ne douta pas que ce ne fût un homme de distinction, & qui ne voudroit pas le tromper, il l'aborda. Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de m'enseigner le chemin de la place publique.

Le vieillard regarda le prince en souriant. Mon fils, lui dit-il, apparemment que vous êtes étranger ? vous ne me feriez pas cette demande si cela n'étoit. Oui, seigneur, je suis étranger, reprit Assad. Soyez le bien-venu, repartit le vieillard, notre pays est bien honoré de ce qu'un jeune homme bien fait comme vous a pris la peine de le venir voir. Dites-moi, quelle affaire avez-vous à la place publique ?

Seigneur, répliqua Aſſad, il y a près de deux mois qu'un frère que j'ai, & moi, nous ſommes partis d'un pays fort éloigné d'ici. Depuis ce tems-là, nous n'avons pas diſcontinué de marcher, & nous ne faiſons que d'arriver aujourd'hui. Mon frère, fatigué d'un ſi long voyage, eſt demeuré au pié de la montagne, & je viens chercher des vivres pour lui & pour moi.

Mon fils, repartit encore le vieillard, vous êtes venus le plus à propos du monde, & je m'en réjouis pour l'amour de vous & de votre frère. J'ai fait aujourd'hui un grand régal à pluſieurs de mes amis, dont il eſt reſté une quantité de mets où perſonne n'a touché. Venez avec moi, je vous en donnerai bien à manger; & quand vous aurez fait, je vous en donnerai encore pour vous & pour votre frère de quoi vivre pluſieurs jours. Ne prenez donc pas la peine d'aller dépenſer votre argent à la place, les voyageurs n'en ont jamais trop. Avec cela, pendant que vous mangerez, je vous informerai des particularités de notre ville mieux que perſonne. Une perſonne comme moi, qui a paſſé par toutes les charges les plus honorables avec diſtinction, ne doit pas les ignorer. Vous devez bien vous réjouir auſſi de ce que vous vous êtes adreſſé à moi plutôt qu'à un autre; car je vous dirai en paſſant que tous nos citoyens ne

ſont pas faits comme moi : il y en a, je vous aſſure, de bien méchans. Venez donc, je veux vous faire connoître la différence qu'il y a entre un honnête homme, comme je le ſuis, & bien des gens qui ſe vantent de l'être & ne le ſont pas.

Je vous ſuis infiniment obligé, reprit le prince Aſſad, de la bonne volonté que vous me témoignez ; je me remets entièrement à vous, & je ſuis prêt d'aller où il vous plaira.

Le vieillard, en continuant de marcher avec Aſſad à côté de lui, rioit en ſa barbe ; & de crainte qu'Aſſad ne s'en apperçût, il l'entretenoit de pluſieurs choſes, afin qu'il demeurât dans la bonne opinion qu'il avoit conçue pour lui. Entr'autres, il faut avouer, lui diſoit-il, que votre bonheur eſt grand de vous être adreſſé à moi plutôt qu'à un autre. Je loue dieu de ce que vous m'avez rencontré, vous ſaurez pourquoi je vous dis cela quand vous ſerez chez moi.

Le vieillard arriva enfin à ſa maiſon, & introduiſit Aſſad dans une grande ſalle où il vit quarante vieillards qui faiſoient un cercle autour d'un feu allumé qu'ils adoroient.

A ce ſpectacle, le prince Aſſad n'eut pas moins d'horreur de voir des hommes aſſez dépourvus de bon ſens pour rendre leur culte

à la créature préférablement au créateur, que de frayeur de se voir trompé, & de se trouver dans un lieu si abominable.

Pendant qu'Assad étoit immobile de l'étonnement où il étoit, le rusé vieillard salua les quarante vieillards. Dévots adorateurs du feu, leur dit-il, voici un heureux jour pour nous. Où est Gazban, ajouta-t-il ? qu'on le fasse venir.

A ces paroles prononcées assez haut, un noir qui les entendit de dessous la salle, parut; & ce noir, qui étoit Gazban, n'eut pas plutôt apperçu le désolé Assad, qu'il comprit pourquoi il avoit été appelé. Il courut à lui, le jeta par terre d'un soufflet qu'il lui donna, & le lia par les bras avec une diligence merveilleuse. Quand il eut achevé : Mène-le là-bas, lui commanda le vieillard, & ne manque pas de dire à mes filles Bostane & Cavame de lui bien donner la bastonade chaque jour, avec un pain le matin & un autre le soir pour toute nourriture : c'en est assez pour le faire vivre jusqu'au départ du vaisseau pour la mer bleue & pour la montagne du feu ; nous en ferons un sacrifice agréable à notre divinité.

La sultane Scheherazade ne passa pas plus outre pour cette nuit, à cause du jour qui paroissoit. Elle poursuivit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CCXXXIe NUIT.

SIRE, dès que le vieillard eut donné l'ordre cruel par où j'achevai hier de parler, Gazban se saisit d'Assad en le maltraitant, le fit descendre sous la salle, & après l'avoir fait passer par plusieurs portes jusques dans un cachot où l'on descendoit par vingt marches, il l'attacha par les piés à une chaîne des plus grosses & des plus pesantes. Aussitôt qu'il eut achevé, il alla avertir les filles du vieillard; mais le vieillard leur parloit déjà lui-même. Mes filles, leur dit-il, descendez là-bas, & donnez la bastonade de la manière que vous savez au musulman dont je viens de faire capture, & ne l'épargnez pas: vous ne pouvez mieux marquer que vous êtes de bonnes adoratrices du feu.

Bostane & Cavame, nourries dans la haine contre tous les musulmans, reçurent cet ordre avec joie. Elles descendirent au cachot dès le même moment, dépouillèrent Assad, le bastonnèrent impitoyablement jusqu'au sang & jusqu'à lui faire perdre connoissance. Après cette exécution si barbare, elles mirent un pain & un pot d'eau près de lui, & se retirèrent.

Assad ne revint à lui que long-tems après,

& ce ne fut que pour verser des larmes par ruisseaux en déplorant sa misère, avec la consolation néanmoins que ce malheur n'étoit pas arrivé à son frère Amgiad.

Le prince Amgiad attendit son frère Assad jusqu'au soir au pié de la montagne avec grande impatience. Quand il vit qu'il étoit deux, trois & quatre heures de nuit, & qu'il n'étoit pas venu, il pensa se désespérer. Il passa la nuit dans cette inquiétude désolante; & dès que le jour parut, il s'achemina vers la ville. Il fut d'abord très-étonné de ne voir que très-peu de musulmans. Il arrêta le premier qu'il rencontra, & le pria de lui dire comment elle s'appeloit. Il apprit que c'étoit la ville des mages, ainsi nommée à cause que les mages adorateurs du feu, y étoient en plus grand nombre, & qu'il n'y avoit que très-peu de musulmans. Il demanda aussi combien on comptoit de-là à l'île d'Ebène; & la réponse qu'on lui fit, fut que par mer il y avoit quatre mois de navigation, & une année de voyage par terre. Celui à qui il s'étoit adressé, le quitta brusquement après qu'il l'eut satisfait sur ces deux demandes, & continua son chemin, parce qu'il étoit pressé.

Amgiad qui n'avoit mis qu'environ six semaines à venir de l'île d'Ebène avec son frère Assad, ne pouvoit comprendre comment ils

avoient fait tant de chemin en si peu de tems, à moins que ce ne fût par enchantement, ou que le chemin de la montagne par où ils étoient venus, ne fût un chemin plus court qui n'étoit point pratiqué à cause de sa difficulté. En marchant par la ville, il s'arrêta à la boutique d'un tailleur qu'il reconnut pour musulman à son habillement, comme il avoit déjà reconnu celui à qui il avoit parlé. Il s'assit près de lui après qu'il l'eut salué, & lui raconta le sujet de la peine où il étoit.

Quand le prince Amgiad eut achevé : Si votre frère, reprit le tailleur, est tombé entre les mains de quelque mage, vous pouvez faire état de ne le revoir jamais. Il est perdu sans ressource, & je vous conseille de vous en consoler, & de songer à vous préserver vous-même d'une semblable disgrace. Pour cela, si vous voulez me croire, vous demeurerez avec moi, & je vous instruirai de toutes les ruses de ces mages, afin que vous vous gardiez d'eux quand vous sortirez. Amgiad, bien affligé d'avoir perdu son frère Assad, accepta l'offre, & remercia le tailleur mille fois de la bonté qu'il avoit pour lui.

HISTOIRE

Du Prince Amgiad & d'une Dame de la ville des Mages.

Le prince Amgiad ne ſortit pour aller par la ville pendant un mois entier, qu'en la compagnie du tailleur : il ſe haſarda enfin d'aller ſeul au bain. Au retour, comme il paſſoit par une rue où n'y avoit perſonne, il rencontra une dame qui venoit à lui.

La dame qui vit un jeune homme très-bien fait, & tout frais ſorti du bain, leva ſon voile & lui demanda où il alloit d'un air riant & en lui faiſant les yeux doux. Amgiad ne put réſiſter aux charmes qu'elle lui fit paroître. Madame, répondit-il, je vais chez moi ou chez vous, cela eſt à votre choix.

Seigneur, répondit la dame avec un ſourire agréable, les dames de ma ſorte ne mènent pas les hommes chez elles, elles vont chez eux.

Amgiad fut dans un grand embarras de cette réponſe à laquelle il ne s'attendoit pas. Il n'oſoit prendre la hardieſſe de la mener chez ſon hôte qui s'en feroit ſcandaliſé, & il auroit couru riſque de perdre la protection dont il avoit

besoin dans une ville où il avoit tant de précautions à prendre. Le peu d'habitude qu'il y avoit, faisoit aussi qu'il ne savoit aucun endroit où la conduire, & il ne pouvoit se résoudre de laisser échapper une si belle fortune. Dans cette incertitude il résolut de s'abandonner au hasard; & sans répondre à la dame, il marcha devant elle & la dame le suivit.

Le prince Amgiad la mena long-tems de rue en rue, de carrefour en carrefour, de place en place, & ils étoient fatigués de marcher l'un & l'autre, lorsqu'il enfila une rue qui se trouva terminée par une grande porte fermée d'une maison d'assez belle apparence avec deux bancs, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Amgiad s'assit sur l'un comme pour reprendre haleine, & la dame plus fatiguée que lui s'assit sur l'autre.

Quand la dame fut assise : C'est donc ici votre maison, dit-elle au prince Amgiad? Vous le voyez, madame, reprit le prince. Pourquoi donc n'ouvrez-vous pas, repartit-elle? qu'attendez-vous? Ma belle, répliqua Amgiad, c'est que je n'ai pas la clé, je l'ai laissée à mon esclave que j'ai chargé d'une commission d'où il ne peut pas être encore revenu. Et comme je lui ai commandé après qu'il auroit fait cette commission, de m'acheter de quoi faire un bon dîné, je crains que nous ne l'attendions encore long-tems.

La difficulté que le prince trouvoit à satisfaire sa passion, dont il commençoit à se repentir, lui avoit fait imaginer cette défaite dans l'espérance que la dame donneroit dedans, & que le dépit l'obligeroit de le laisser là & d'aller chercher fortune ailleurs ; mais il se trompa.

Voilà un impertinent esclave de se faire ainsi attendre, reprit la dame, je le châtierai moi-même, comme il le mérite, si vous ne le châtiez bien quand il sera de retour. Il n'est pas bien séant cependant que je demeure seule à une porte avec un homme. En disant cela elle se leva, & amassa une pierre pour rompre la serrure qui n'étoit que de bois, & fort foible, à la mode du pays.

Amgiad au désespoir de ce dessein, voulut s'y opposer : Madame, dit-il, que prétendez-vous faire ? de grâce, donnez-vous quelques momens de patience. Qu'avez-vous à craindre, reprit-elle ? la maison n'est-elle pas à vous ? ce n'est pas une grande affaire qu'une serrure de bois rompue : il est aisé d'en remettre une autre. Elle rompit la serrure, & dès que la porte fut ouverte, elle entra & marcha devant.

Amgiad se tint pour perdu quand il vit la porte de la maison forcée : il hésita s'il devoit

entrer ou s'évader pour ſe délivrer du danger qu'il croyoit indubitable, & il alloit prendre ce parti, lorſque la dame ſe retourna & vit qu'il n'entroit pas. Qu'avez-vous que vous n'entrez pas chez vous, lui dit-elle? C'eſt, madame, répondit-il, que je regardois ſi mon eſclave ne revenoit pas, & que je crains qu'il n'y ait rien de prêt. Venez, venez, reprit-elle, nous attendrons mieux ici que dehors, en attendant qu'il arrive.

Le prince Amgiad entra bien malgré lui dans une cour ſpacieuſe & proprement pavée. De la cour il monta par quelques degrés à un grand veſtibule, où ils apperçurent, lui & la dame, une grande ſalle ouverte, très-bien meublée, & dans la ſalle une table de mets exquis avec une autre chargée de pluſieurs ſortes de beaux fruits, & un buffet garni de bouteilles de vin.

Quand Amgiad vit ces apprêts, il ne douta plus de ſa perte. C'eſt fait de toi, pauvre Amgiad, dit-il en lui-même, tu ne ſurvivras pas long-tems à ton cher frère Aſſad. La dame au contraire, ravie de ce ſpectacle agréable : Hé quoi! ſeigneur, s'écria-t-elle, vous craigniez qu'il n'y eût rien de prêt. Vous voyez cependant que votre eſclave a fait plus que vous ne croyiez. Mais ſi je ne me trompe, ces prépa-

ratifs sont pour une autre dame que moi. Cela n'importe, qu'elle vienne cette dame, je vous promets de n'en être pas jalouse. La grâce que je vous demande, c'est de vouloir bien souffrir que je la serve & vous aussi.

Amgiad ne put s'empêcher de rire de la plaisanterie de la dame, tout affligé qu'il étoit. Madame, reprit-il, en pensant toute autre chose qui le désoloit dans l'ame, je vous assure qu'il n'est rien moins que ce que vous vous imaginez : ce n'est-là que mon ordinaire bien simplement. Comme il ne pouvoit se résoudre de se mettre à une table qui n'avoit pas été préparée pour lui, il voulut s'asseoir sur le sofa, mais la dame l'en empêcha : Que faites-vous, lui dit-elle ? vous devez avoir faim après le bain : mettons-nous à table, mangeons, & réjouissons-nous.

Amgiad fut contraint de faire ce que la dame voulut : ils se mirent à table, & ils mangèrent. Après les premiers morceaux, la dame prit un verre & une bouteille, se versa à boire, & but la première à la santé d'Amgiad. Quand elle eut bu, elle remplit le même verre, & le présenta à Amgiad qui lui fit raison.

Plus Amgiad faisoit réflexion sur son aventure, plus il étoit dans l'étonnement de voir

que le maître de la maiſon ne paroiſſoit pas, & même qu'une maiſon où tout étoit ſi propre & ſi riche, étoit ſans un ſeul domeſtique. Mon bonheur ſeroit bien extraordinaire, ſe diſoit-il à ſoi-même, ſi le maître pouvoit ne pas venir que je ne fuſſe ſorti de cette intrigue ! Pendant qu'il s'entretenoit de ces penſées, & d'autres plus fâcheuſes, la dame continuoit de manger, buvoit de tems en tems, & l'obligeoit de faire de même. Ils en étoient bientôt au fruit, lorſque le maître de la maiſon arriva.

C'étoit le grand écuyer du roi des mages, & ſon nom étoit Bahader. La maiſon lui appartenoit ; mais il en avoit une autre où il faiſoit ſa demeure ordinaire. Celle-ci ne lui ſervoit qu'à ſe régaler en particulier avec trois ou quatre amis choiſis, où il faiſoit tout apporter de chez lui, & c'eſt ce qu'il avoit fait ce jour-là par quelques-uns de ſes gens qui ne faiſoient que de ſortir peu de tems avant qu'Amgiad & la dame arrivaſſent.

Bahader arriva ſans ſuite & déguiſé, comme il le faiſoit preſque ordinairement, & il venoit un peu avant l'heure qu'il avoit donnée à ſes amis. Il ne fut pas peu ſurpris de voir la porte de ſa maiſon forcée. Il entra ſans faire de bruit, & comme il eut entendu que l'on parloit & que l'on ſe réjouiſſoit dans la ſalle, il

ſe coula le long du mur, & avança la tête à demi à la porte pour voir quelles gens c'étoient : comme il eut vu que c'étoient un jeune homme & une jeune dame qui mangeoient à la table qui n'avoit été préparée que pour ſes amis & pour lui, & que le mal n'étoit pas ſi grand qu'il s'étoit imaginé d'abord, il réſolut de s'en divertir.

La dame qui avoit le dos un peu tourné, ne pouvoit pas voir le grand écuyer ; mais Amgiad l'apperçut d'abord, & alors il avoit le verre à la main. Il changea de couleur à cette vue, les yeux attachés ſur Bahader qui lui fit ſigne de ne dire mot & de venir lui parler.

Amgiad but & ſe leva. Où allez-vous, lui demanda la dame ? Madame, lui dit-il, demeurez, je vous prie, je ſuis à vous dans le moment : une petite néceſſité m'oblige de ſortir. Il trouva Bahader qui l'attendoit ſous le veſtibule, & qui le mena dans la cour pour lui parler ſans être entendu de la dame.

Scheherazade s'apperçut à ces derniers mots qu'il étoit tems que le ſultan des Indes ſe levât : elle ſe tut, & elle eut le tems de pourſuivre la nuit ſuivante, & de lui parler en ces termes :



CCXXXIIe NUIT.

SIRE, quand Bahader & le prince Amgiad furent dans la cour, Bahader demanda au prince par quelle aventure il se trouvoit chez lui avec la dame, & pourquoi ils avoient forcé la porte de sa maison?

Seigneur, reprit Amgiad, je dois paroître bien coupable dans votre esprit, mais si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, j'espère que vous me trouverez très-innocent. Il poursuivit son discours, & lui raconta en peu de mots la chose comme elle étoit, sans rien déguiser; & afin de bien persuader qu'il n'étoit pas capable de commettre une action aussi indigne que de forcer une maison, il ne lui cacha pas qu'il étoit prince, non plus que la raison pourquoi il se trouvoit dans la ville des mages.

Bahader qui aimoit naturellement les étrangers, fut ravi d'avoir trouvé l'occasion d'en obliger un de la qualité & du rang d'Amgiad. En effet, à son air, à ses manières honnêtes, à son discours en termes choisis & ménagés, il ne douta nullement de sa sincérité. Prince, lui dit-il, j'ai une joie extrême d'avoir trouvé

lieu de vous obliger dans une rencontre auſſi plaiſante que celle que vous venez de me raconter. Bien loin de troubler la fête, je me ferai un très-grand plaiſir de contribuer à votre ſatiſfaction. Avant que de vous communiquer ce que je penſe là-deſſus, je ſuis bien aiſe de vous dire que je ſuis grand écuyer du roi, & que je m'appelle Bahader. J'ai un hôtel où je fais ma demeure ordinaire, & cette maiſon eſt un lieu où je viens quelquefois pour être plus en liberté avec mes amis. Vous avez fait accroire à votre belle, que vous aviez un eſclave, quoique vous n'en ayez pas. Je veux être cet eſclave; & afin que cela ne vous faſſe pas de peine, & que vous ne vous en excuſiez pas, je vous répète que je le veux être abſolument, & vous en apprendrez bientôt la raiſon. Allez donc vous remettre à votre place, & continuez de vous divertir; & quand je reviendrai dans quelque tems, & que je me préſenterai devant vous en habit d'eſclave, querellez-moi bien, ne craignez pas même de me frapper: je vous ſervirai tout le tems que vous tiendrez table, & juſqu'à la nuit. Vous coucherez chez moi vous & la dame, & demain matin vous la renverrez avec honneur. Après cela, je tâcherai de vous rendre des ſervices de plus de conſéquence. Allez donc, & ne perdez pas

de tems. Amgiad voulut repartir, mais le grand écuyer ne le permit pas, & il le contraignit d'aller retrouver la dame.

Amgiad fut à peine rentré dans la ſalle, que les amis que le grand écuyer avoit invités, arrivèrent. Il les pria obligeamment de vouloir bien l'excuſer s'il ne les recevoit pas ce jour-là, en leur faiſant entendre qu'ils en approuveroient la cauſe quand il les en auroit informés au premier jour. Dès qu'ils furent éloignés, il ſortit, & il alla prendre un habit d'eſclave.

Le prince Amgiad rejoignit la dame, le cœur bien content de ce que le haſard l'avoit conduit dans une maiſon qui appartenoit à un maître de ſi grande diſtinction, & qui en uſoit ſi honnêtement avec lui. En ſe remettant à table : Madame, lui dit-il, je vous demande mille pardons de mon incivilité & de la mauvaiſe humeur où je ſuis de l'abſence de mon eſclave ; le maraut me le payera, je lui ferai voir s'il doit être dehors ſi long-tems.

Cela ne doit pas vous inquiéter, reprit la dame, tant pis pour lui ; s'il fait des fautes, il le payera. Ne ſongeons plus à lui, ſongeons ſeulement à nous réjouir.

Ils continuèrent de tenir table avec d'autant plus d'agrément, qu'Amgiad n'étoit plus inquiet

comme auparavant, de ce qui arriveroit de l'indiscrétion de la dame, qui ne devoit pas forcer la porte, quand même la maison eût appartenu à Amgiad. Il ne fut pas moins de belle humeur que la dame, & ils se dirent mille plaisanteries en buvant plus qu'ils ne mangeoient, jusqu'à l'arrivée de Bahader déguisé en esclave.

Bahader entra comme un esclave, bien mortifié de voir que son maître étoit en compagnie & de ce qu'il revenoit si tard. Il se jetta à ses piés en baisant la terre, pour implorer sa clémence ; & quand il se fut relevé, il demeura debout, les mains croisées, & les yeux baissés, en attendant qu'il lui commandât quelque chose.

Méchant esclave, lui dit Amgiad, avec un œil & d'un ton de colère, dis-moi s'il y a au monde un esclave plus méchant que toi ? Où as-tu été ? Qu'as-tu fait pour revenir à l'heure qu'il est ?

Seigneur, reprit Bahader, je vous demande pardon, je viens de faire les commissions que vous m'avez données : je n'ai pas cru que vous dussiez revenir de si bonne heure.

Tu es un maraut, repartit Amgiad, & je te rouerai de coups pour t'apprendre à mentir, & à manquer à ton devoir. Il se leva,

prit un bâton, & lui en donna deux ou trois coups aſſez légèrement, après quoi il ſe remit à table.

La dame ne fut pas contente de ce châtiment, elle ſe leva à ſon tour, prit le bâton, & en chargea Bahader de tant de coups ſans l'épargner, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Amgiad ſcandaliſé au dernier point de la liberté qu'elle ſe donnoit, & de ce qu'elle maltraitoit un officier du roi, de cette importance, avoit beau crier que c'étoit aſſez, elle frappoit toujours. Laiſſez-moi faire, diſoit-elle, je veux me ſatisfaire, & lui apprendre à ne pas s'abſenter ſi long-tems une autre fois. Elle continuoit toujours avec tant de furie, qu'il fut contraint de ſe lever, & de lui arracher le bâton, qu'elle ne lâcha qu'après beaucoup de réſiſtance. Comme elle vit qu'elle ne pouvoit plus battre Bahader, elle ſe remit à ſa place & lui dit mille injures.

Bahader eſſuya ſes larmes, & demeura debout pour leur verſer à boire. Lorſqu'il vit qu'ils ne buvoient & ne mangeoient plus, il deſſervit, il nettoya la ſalle, il mit toutes choſes en leur lieu, & dès qu'il fut nuit, il alluma les bougies. A chaque fois qu'il ſortoit ou qu'il entroit, la dame ne manquoit pas de le gronder, de le menacer, & de l'inju-

rier, avec un grand mécontentement de la part d'Amgiad, qui vouloit le ménager, & n'osoit lui rien dire. A l'heure qu'il fut tems de se coucher, Bahader leur prépara un lit sur le sofa, & se retira dans une chambre, où il ne fut pas long-tems à s'endormir après une si longue fatigue.

Amgiad & la dame s'entretinrent encore une grosse demi-heure, & avant de se coucher, la dame eut besoin de sortir. En passant sous le vestibule, comme elle eut entendu que Bahader ronfloit déjà, & qu'elle avoit vu qu'il y avoit un sabre dans la salle : Seigneur, dit-elle à Amgiad en rentrant, je vous prie de faire une chose pour l'amour de moi. De quoi s'agit-il pour votre service, reprit Amgiad ? Obligez-moi de prendre ce sabre, repartit-elle, & d'aller couper la tête à votre esclave.

Amgiad fut extrêmement étonné de cette proposition que le vin faisoit faire à la dame, comme il n'en douta pas. Madame, lui dit-il, laissons-là mon esclave, il ne mérite pas que vous pensiez à lui ; je l'ai châtié, vous l'avez châtié vous-même, cela suffit ; d'ailleurs je suis très-content de lui & il n'est pas accoutumé à ces sortes de fautes.

Je ne me paye pas de cela, reprit la dame enragée, je veux que ce coquin meure, & s'il

ne meurt de votre main, il mourra de la mienne. En disant ces paroles, elle met la main sur le sabre, le tire hors du foureau, & s'échappe pour exécuter son pernicieux dessein.

Amgiad la rejoint sous le vestibule, & en la rencontrant : Madame, lui dit-il, il faut vous satisfaire puisque vous le souhaitez : je serois fâché qu'un autre que moi ôtât la vie à mon esclave. Quand elle lui eut remis le sabre : Venez, suivez-moi, ajouta-t-il, & ne faisons pas de bruit de crainte qu'il ne s'éveille. Ils entrèrent dans la chambre où étoit Bahader; mais au lieu de le frapper, Amgiad porta le coup à la dame, & lui coupa la tête qui tomba sur Bahader.

Le jour avoit déjà commencé de paroître, lorsque Scheherazade en étoit à ces paroles : elle s'en apperçut, & cessa de parler. Elle reprit son discours la nuit suivante, & dit au sultan Schahriar :



CCXXXIII[e] NUIT.

Sire, la tête de la dame eut interrompu le ſommeil du grand écuyer, en tombant ſur lui, quand le bruit du coup de ſabre ne l'eût pas éveillé. Etonné de voir Amgiad avec le ſabre enſanglanté & le corps de la dame par terre ſans tête, il lui demanda ce que cela ſignifioit. Amgiad lui raconta la choſe comme elle s'étoit paſſée, & en achevant : Pour empêcher cette furieuſe, ajouta-t-il, de vous ôter la vie, je n'ai point trouvé d'autre moyen que de la lui ravir à elle-même.

Seigneur, reprit Bahader plein de reconnoiſſance, des perſonnes de votre ſang, & auſſi généreuſes, ne ſont pas capables de favoriſer des actions ſi méchantes. Vous êtes mon libérateur, & je ne puis aſſez vous en remercier. Après qu'il l'eut embraſſé, pour lui mieux marquer combien il lui étoit obligé : Avant que le jour vienne, dit-il, il faut emporter ce cadavre hors d'ici, & c'eſt ce que je vais faire. Amgiad s'y oppoſa, & dit qu'il l'emporteroit lui-même puiſqu'il avoit fait le coup. Un nouveau venu en cette ville comme vous n'y réuſſiroit pas, reprit Bahader, Laiſſez-moi faire,

demeurez ici en repos. Si je ne reviens pas avant qu'il ſoit jour, ce ſera une marque que le guet m'aura ſurpris; en ce cas-là je vais vous faire par écrit une donation de la maiſon & de tous les meubles, vous n'aurez qu'à y demeurer.

Dès que Bahader eut écrit & livré la donation au prince Amgiad, il mit le corps de la dame dans un ſac avec la tête, chargea le ſac ſur ſes épaules, & marcha de rue en rue en prenant le chemin de la mer. Il n'en étoit pas éloigné lorſqu'il rencontra le juge de police qui faiſoit ſa ronde en perſonne. Les gens du juge l'arrêtèrent, ouvrirent le ſac, & trouvèrent le corps de la dame maſſacrée, & ſa tête. Le juge qui reconnut le grand écuyer malgré ſon déguiſement, l'emmena chez lui; & comme il n'oſa pas le faire mourir à cauſe de ſa dignité, ſans en parler au roi, il le lui mena le lendemain matin. Le roi n'eut pas plutôt appris, au rapport du juge, la noire action qu'il avoit commiſe, comme il le croyoit ſelon les indices, qu'il le chargea d'injures. C'eſt donc ainſi, s'écria-t-il, que tu maſſacres mes ſujets pour les piller, & que tu jettes leur corps à la mer pour cacher ta tyrannie : qu'on les en délivre, & qu'on le pende.

Quelque innocent que fût Bahader, il reçut

cette ſentence de mort avec toute la réſignation poſſible, & ne dit pas un mot pour ſa juſtification. Le juge le remena; & pendant qu'on préparoit la potence, il envoya publier par toute la ville la juſtice qu'on alloit faire à midi d'un meurtre commis par le grand écuyer.

Le prince Amgiad qui avoit attendu le grand écuyer inutilement, fut dans une conſternation qu'on ne peut imaginer, quand il entendit ce cri de la maiſon où il étoit. Si quelqu'un doit mourir pour la mort d'une femme auſſi méchante, ſe dit-il à lui-même, ce n'eſt pas le grand écuyer, c'eſt moi; & je ne ſouffrirai pas que l'innocent ſoit puni pour le coupable. Sans délibérer davantage il ſortit, & ſe rendit à la place où ſe devoit faire l'exécution, avec le peuple qui y couroit de toutes parts.

Dès qu'Amgiad vit paroître le juge, qui amenoit Bahader à la potence, il alla ſe préſenter à lui : Seigneur, lui dit-il, je viens vous déclarer & vous aſſurer que le grand écuyer que vous conduiſez à la mort, eſt très-innocent de la mort de cette dame. C'eſt moi qui ai commis le crime, ſi c'eſt en avoir commis un que d'avoir ôté la vie à une femme déteſtable qui vouloit l'ôter à un grand écuyer, & voici comment la choſe s'eſt paſſée.

Quand le prince Amgiad eut informé le juge

de quelle manière il avoit été abordé par la dame à la ſortie du bain, comment elle avoit été cauſe qu'il étoit entré dans la maiſon de plaiſir du grand écuyer, & de tout ce qui s'étoit paſſé juſqu'au moment qu'il avoit été contraint de lui couper la tête pour ſauver la vie au grand écuyer, le juge ſurſit l'exécution, & le mena au roi avec le grand écuyer.

Le roi voulut être informé de la choſe par Amgiad lui-même; & Amgiad pour lui mieux faire comprendre ſon innocence & celle du grand écuyer, profita de l'occaſion pour lui faire le récit de ſon hiſtoire & de ſon frère Aſſad depuis le commencement juſqu'à leur arrivée & juſqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand le prince eut achevé : Prince, lui dit le roi, je ſuis ravi que cette occaſion m'ait donné lieu de vous connoître : je ne vous donne pas ſeulement la vie avec celle de mon grand écuyer, que je loue de la bonne intention qu'il a eue pour vous, & que je rétablis dans ſa charge ; je vous fais même mon grand-viſir pour vous conſoler du traitement injuſte, quoiqu'excuſable, que le roi votre père vous a fait. A l'égard du prince Aſſad, je vous permets d'employer toute l'autorité que je vous donne pour le retrouver.

Après qu'Amgiad eut remercié le roi de la

ville & du pays des mages, & qu'il eut pris possession de la charge de grand-visir, il employa tous les moyens imaginables pour trouver le prince son frère. Il fit promettre par les crieurs publics dans tous les quartiers de la ville, une grande récompense à ceux qui le lui amèneroient, ou même qui lui en apprendroient quelque nouvelle. Il mit des gens en campagne; mais quelque diligence qu'il pût faire, il n'eut pas la moindre nouvelle de lui.

SUITE DE L'HISTOIRE

Du Prince Assad.

ASSAD cependant étoit toujours à la chaîne dans le cachot où il avoit été renfermé par l'adresse du rusé vieillard; & Bostane & Cavame, filles du vieillard, le maltraitoient avec la même cruauté & la même inhumanité. La fête solemnelle des adorateurs du feu approcha. On équipa le vaisseau qui avoit coutume de faire le voyage de la montagne du feu: on le chargea de marchandises par le soin d'un capitaine nommé Behram, grand zélateur de la religion des mages. Quand il fut en état de remettre à la voile, Behram y fit embarquer Assad dans

une caiſſe à moitié pleine de marchandiſes, avec aſſez d'ouverture entre les ais pour lui donner la reſpiration néceſſaire, & fit deſcendre la caiſſe à fond de cale.

Avant que le vaiſſeau mît à la voile, le grand-viſir Amgiad, frère d'Aſſad, qui avoit été averti que les adorateurs du feu avoient coutume de ſacrifier un muſulman chaque année ſur la montagne du feu, & qu'Aſſad qui étoit peut-être tombé entre leurs mains, pourroit bien être deſtiné à cette cérémonie ſanglante, voulut en faire la viſite. Il y alla en perſonne, & fit monter tous les matelots & tous les paſſagers ſur le tillac, pendant que ſes gens firent la recherche dans tout le vaiſſeau; mais on ne trouva pas Aſſad, il étoit trop bien caché.

La viſite faite, le vaiſſeau ſortit du port; & quand il fut en pleine mer, Behram fit tirer le prince Aſſad de la caiſſe, & le mettre à la chaîne pour s'aſſurer de lui, de crainte, comme il n'ignoroit pas qu'on alloit le ſacrifier, que de déſeſpoir il ne ſe précipitât dans la mer.

Après quelques jours de navigation, le vent favorable qui avoit toujours accompagné le vaiſſeau, devint contraire, & augmenta de manière qu'il excita une tempête des plus furieuſes. Le vaiſſeau ne perdit pas ſeulement ſa route: Behram & ſon pilote ne ſavoient plus

même où ils étoient, & ils craignoient de rencontrer quelque rocher à chaque moment, & de s'y brifer. Au plus fort de la tempête ils découvrirent terre, & Behram la reconnut pour l'endroit où étoit le port & la capitale de la reine Margiane, & il en eut une grande mortification.

En effet, la reine Margiane qui étoit mufulmane, étoit ennemie mortelle des adorateurs du feu. Non-feulement elle n'en fouffroit pas un feul dans fes états, elle ne permettoit même pas qu'aucun de leurs vaiffeaux y abordât.

Il n'étoit plus au pouvoir de Behram cependant d'éviter d'aller aborder au port de la capitale de cette reine, à moins d'aller échouer & fe perdre contre la côte qui étoit bordée de rochers affreux. Dans cette extrémité il tint confeil avec fon pilote & avec fes matelots. Enfans, dit-il, vous voyez la néceffité où nous fommes réduits. De deux chofes l'une, ou il faut que nous foyons engloutis par les flots, ou que nous nous fauvions chez la reine Margiane; mais fa haine implacable contre notre religion & contre ceux qui en font profeffion, vous eft connue. Elle ne manquera pas de fe faifir de notre vaiffeau, & de nous faire ôter la vie à tous fans miféricorde. Je ne vois qu'un feul remède qui peut-être nous réuffira. Je fuis

d'avis que nous ôtions de la chaîne le musulman que nous avons ici, & que nous l'habillions en esclave. Quand la reine Margiane m'aura fait venir devant elle, & qu'elle me demandera quel est mon négoce, je lui répondrai que je suis marchand d'esclaves, que j'ai vendu tout ce que j'en avois, & que je n'en ai réservé qu'un seul pour me servir d'écrivain, à cause qu'il sait lire & écrire. Elle voudra le voir; & comme il est bien fait, & que d'ailleurs il est de sa religion, elle en sera touchée de compassion, & ne manquera pas de me proposer de le lui vendre, en cette considération de nous souffrir dans son port jusqu'au premier beau tems. Si vous savez quelque chose de meilleur, dites-le-moi, je vous écouterai. Le pilote & les matelots applaudirent à son sentiment qui fut suivi.

La sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer à ces derniers mots, à cause du jour qui se faisoit voir : elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :



CCXXIVe NUIT.

Sire, Behram fit ôter le prince Aſſad de la chaîne, & le fit habiller en eſclave fort proprement ſelon le rang d'écrivain de ſon vaiſſeau, ſous lequel il vouloit le faire paroître devant la reine Margiane. Il fut à peine dans l'état qu'il le ſouhaitoit, que le vaiſſeau entra dans le port, où il fit jeter l'ancre.

Dès que la reine Margiane, qui avoit ſon palais ſitué du côté de la mer, de manière que le jardin s'étendoit juſqu'au rivage, eut vu que le vaiſſeau avoit mouillé, elle envoya avertir le capitaine de venir lui parler; & pour ſatisfaire plutôt ſa curioſité, elle vint l'attendre dans le jardin.

Behram qui s'étoit attendu d'être appelé, ſe débarqua avec le prince Aſſad, après avoir exigé de lui de confirmer qu'il étoit ſon eſclave & ſon écrivain, & fut conduit devant la reine Margiane. Il ſe jeta à ſes piés; & après lui avoir marqué la néceſſité qui l'avoit obligé de ſe réfugier dans ſon port, il lui dit qu'il étoit marchand d'eſclaves, qu'Aſſad qu'il avoit amené, étoit le ſeul qui lui reſtât & qu'il gardoit pour lui ſervir d'écrivain.

Aſſad

Aſſad avoit plu à la reine Margiane du moment qu'elle l'avoit vu, & elle fut ravie d'apprendre qu'il fût eſclave. Réſolue de l'acheter à quelque prix que ce fût, elle demanda à Aſſad comment il s'appeloit.

Grande reine, reprit le prince Aſſad les larmes aux yeux, votre majeſté me demande-t-elle le nom que je portois ci-devant, ou le nom que je porte aujourd'hui ? Comment, repartit la reine, eſt-ce que vous avez deux noms ? Hélas ! il n'eſt que trop vrai, répliqua Aſſad, je m'appelois autrefois Aſſad (très-heureux), & aujourd'hui je m'appelle Môtar (deſtiné à être ſacrifié.)

Margiane qui ne pouvoit pénétrer le vrai ſens de cette réponſe, l'appliqua à l'état de ſon eſclavage, & connut en même-tems qu'il avoit beaucoup d'eſprit. Puiſque vous êtes écrivain, lui dit-elle enſuite, je ne doute pas que vous ne ſachiez bien écrire : faites-moi voir de votre écriture.

Aſſad muni d'une écritoire qu'il portoit à ſa ceinture, & de papier, par les ſoins de Behram qui n'avoit pas oublié ces circonſtances pour perſuader à la reine ce qu'il vouloit qu'elle crût, ſe tira un peu à l'écart, & écrivit ces ſentences par rapport à ſa misère.

« L'aveugle ſe détourne de la foſſe où le clair-

» voyant se laisse tomber. L'ignorant s'élève
» aux dignités par des discours qui ne signifient
» rien ; le savant demeure dans la poussière avec
» son éloquence. Le musulman est dans la der-
» nière misère avec toutes ses richesses ; l'infi-
» dèle triomphe au milieu de ses biens. On ne
» peut pas espérer que les choses changent :
» c'est un décret du tout-puissant qu'elles demeu-
» rent en cet état ».

Assad présenta le papier à la reine Margiane, qui n'admira pas moins la moralité des sentences, que la beauté du caractère, & il n'en fallut pas davantage pour achever d'embrâser son cœur, & de le toucher d'une véritable compassion pour lui. Elle n'eut pas plutôt achevé de le lire, qu'elle s'adressa à Behram : Choisissez, lui dit-elle, de me vendre cet esclave ou de m'en faire un présent ; peut-être trouverez-vous mieux votre compte de choisir le dernier.

Behram reprit assez insolemment qu'il n'avoit pas de choix à faire, qu'il avoit besoin de son esclave, & qu'il vouloit le garder.

La reine Margiane, irritée de cette hardiesse, ne voulut point parler davantage à Behram ; elle prit le prince Assad par le bras, le fit marcher devant elle ; & en l'emmenant à son palais, elle envoya dire à Behram qu'elle feroit

confifquer toutes fes marchandifes, & mettre le feu à fon vaiffeau au milieu du port, s'il y paffoit la nuit. Behram fut contraint de retourner à fon vaiffeau, bien mortifié, & de faire préparer toutes chofes pour remettre à la voile, quoique la tempête ne fût pas encore entièrement appaifée.

La reine Margiane après avoir commandé en entrant dans fon palais que l'on fervît promptement le foupé, mena Affad à fon appartement, où elle le fit affeoir près d'elle. Affad voulut s'en défendre, en difant que cet honneur n'appartenoit pas à un efclave.

A un efclave, reprit la reine! il n'y a qu'un moment que vous l'étiez, mais vous ne l'êtes plus. Afféyez-vous près de moi, vous dis-je, & racontez-moi votre hiftoire; car ce que vous avez écrit pour me faire voir de votre écriture, & l'infolence de ce marchand d'efclaves, me font comprendre qu'elle doit être extraordinaire.

Le prince Affad obéit; & quand il fut affis: Puiffante reine, dit-il, votre majefté ne fe trompe pas, mon hiftoire eft véritablement extraordinaire, & plus qu'elle ne pourroit fe l'imaginer. Les maux, les tourmens incroyables que j'ai foufferts, & le genre de mort auquel j'étois deftiné, dont elle m'a délivré par fa

générofité toute royale, lui feront connoître la grandeur de fon bienfait que je n'oublierai jamais. Mais avant d'entrer dans ce détail qui fait horreur, elle voudra bien que je prenne l'origine de mes malheurs de plus haut.

Après ce préambule qui augmenta la curiofité de Margiane, Affad commença par l'informer de fa naiffance royale, de celle de fon frère Amgiad, de leur amitié réciproque, de la paffion condamnable de leurs belles-mères changée en une haine des plus odieufes, la fource de leur étrange deftinée. Il vint enfuite à la colère du roi leur père, à la manière prefque miraculeufe de la confervation de leur vie, & enfin à la perte qu'il avoit faite de fon frère, & à la prifon fi longue & fi douloureufe d'où on ne l'avoit fait fortir que pour être immolé fur la montagne du feu.

Quand Affad eut achevé fon difcours, la reine Margiane animée plus que jamais contre les adorateurs du feu : Prince, dit-elle, nonobftant l'averfion que j'ai toujours eue contre les adorateurs du feu, je n'ai pas laiffé d'avoir beaucoup d'humanité pour eux ; mais après le traitement barbare qu'ils vous ont fait, & leur deffein exécrable de faire une victime de votre perfonne à leur feu, je leur déclare dès-à-préfent une guerre implacable. Elle vouloit s'éten-

dre davantage ſur ce ſujet, mais l'on ſervit, & elle ſe mit à table avec le prince Aſſad, charmée de le voir & de l'entendre, & déjà prévenue pour lui d'une paſſion dont elle ſe promettoit de trouver bientôt l'occaſion de le faire appercevoir. Prince, lui dit-elle, il faut vous bien récompenſer de tant de jeûnes & de tant de mauvais repas que les impitoyables adorateurs du feu vous ont fait faire; vous avez beſoin de nourriture après tant de ſouffrances: & en lui diſant ces paroles, & d'autres à-peu-près ſemblables, elle lui ſervoit à manger & lui faiſoit verſer à boire coup ſur coup. Le repas dura long-tems, & le prince Aſſad but quelques coups plus qu'il ne pouvoit porter.

Quand la table fut levée, Aſſad eut beſoin de ſortir, & il prit ſon tems que la reine ne s'en apperçût pas. Il deſcendit dans la cour, & comme il eut vu la porte du jardin ouverte, il y entra. Attiré par les beautés dont il étoit diverſifié, il s'y promena un eſpace de tems. Il alla enfin juſqu'à un jet d'eau qui en faiſoit le plus grand agrément; il s'y lava les mains & le viſage pour ſe rafraichir; & en voulant ſe repoſer ſur le gazon dont il étoit bordé, il s'y endormit.

La nuit approchoit alors, & Behram qui ne vouloit pas donner lieu à la reine Margiane

d'exécuter ſa menace, avoit déjà levé l'ancre, bien fâché de la perte qu'il avoit faite d'Aſſad, & d'être fruſtré de l'eſpérance d'en faire un ſacrifice. Il tâchoit de ſe conſoler ſur ce que la tempête étoit ceſſée, & qu'un vent de terre le favoriſoit à s'éloigner. Dès qu'il ſe fut tiré hors du port avec l'aide de ſa chaloupe, avant de la tirer dans le vaiſſeau : Enfans, dit-il aux matelots qui étoient dedans, attendez, ne remontez pas, je vais vous faire donner les barils pour faire de l'eau, & je vous attendrai ſur le bord. Les matelots qui ne ſavoient pas où ils en pourroient faire, voulurent s'en excuſer ; mais comme Behram avoit parlé à la reine dans le jardin, & qu'il avoit remarqué le jet d'eau : Allez aborder devant le jardin du palais, reprit-il, paſſez par-deſſus le mur qui n'eſt qu'à hauteur d'appui, vous trouverez à faire de l'eau ſuffiſamment dans le baſſin qui eſt au milieu du jardin.

Les matelots allèrent aborder où Behram leur avoit marqué ; & après qu'ils ſe furent chargés chacun d'un baril ſur l'épaule, en ſe débarquant, ils paſsèrent aiſément par-deſſus le mur. En approchant du baſſin, comme ils eurent apperçu un homme couché qui dormoit ſur le bord, ils s'approchèrent de lui, & ils le reconnurent pour Aſſad. Ils ſe partagèrent,

& pendant que les uns firent quelques barils d'eau avec le moins de bruit qu'il leur fut possible, sans perdre le tems à les emplir tous, les autres environnèrent Assad, & l'observèrent pour l'arrêter au cas qu'il s'éveillât. Il leur donna tout le tems; & dès que les barils furent pleins & chargés sur les épaules de ceux qui devoient les emporter, les autres se saisirent de lui, & l'emmenèrent sans lui donner le tems de se reconnoître; ils le passèrent par dessus le mur, l'embarquèrent avec les barils, & le transportèrent au vaisseau à force de rames. Quand ils furent prêts d'aborder au vaisseau: Capitaine, s'écrièrent-ils avec des éclats de joie, faites jouer vos hautbois & vos tambours, nous vous ramenons votre esclave.

Behram, qui ne pouvoit comprendre comment ses matelots avoient pu retrouver & reprendre Assad, & qui ne pouvoit aussi l'appercevoir dans la chaloupe à cause de la nuit, attendit avec impatience qu'ils fussent remontés sur le vaisseau pour leur demander ce qu'ils vouloient dire: mais quand il l'eut vu devant ses yeux, il ne put se contenir de joie; & sans s'informer comment ils s'y étoient pris pour faire une si belle capture, il le fit remettre à la chaîne; & après avoir fait tirer la chaloupe dans le vaisseau en diligence, il fit force de

voiles en reprenant la route de la montagne du feu.

La ſultane Scheherazade ne paſſa pas plus outre pour cette nuit ; elle pourſuivit la ſuivante, & dit au ſultan des Indes :

CCXXXVe NUIT.

Sire, j'achevai hier en faiſant remarquer à votre majeſté que Behram avoit repris la route de la montagne du feu, bien joyeux de ce que ſes matelots avoient ramené le prince Aſſad.

La reine Margiane cependant étoit dans de grandes alarmes ; elle ne s'inquiéta pas d'abord quand elle ſe fut apperçue que le prince Aſſad étoit ſorti. Comme elle ne douta pas qu'il ne dût revenir bientôt, elle l'attendit avec patience. Au bout de quelque tems qu'elle vit qu'il ne paroiſſoit pas, elle commença d'en être inquiète, elle commanda à ſes femmes de voir où il étoit ; elles le cherchèrent, & elles ne lui en apportèrent pas de nouvelles. La nuit vint, & elle le fit chercher à la lumière, mais auſſi inutilement.

Dans l'impatience & dans l'alarme où la reine Margiane fut alors, elle alla le chercher elle-même à la lumière des flambeaux ; & comme

elle eut apperçu que la porte du jardin étoit ouverte, elle y entra & le parcourut avec ses femmes. En passant près du jet d'eau & du bassin, elle remarqua une pabouche (1) sur le bord du gazon qu'elle fit ramasser, & elle la reconnut pour une des deux du prince, de même que ses femmes. Cela joint à l'eau répandue sur le bord du bassin, lui fit croire que Behram pourroit bien l'avoir fait enlever. Elle envoya savoir dans le moment s'il étoit encore au port; & comme elle eut appris qu'il avoit fait voile un peu avant la nuit, qu'il s'étoit arrêté quelque tems sur les bords, & que sa chaloupe étoit venue faire de l'eau dans le jardin, elle envoya avertir le commandant de dix vaisseaux de guerre qu'elle avoit dans son port toujours équipés & prêts à partir au premier commandement, qu'elle vouloit s'embarquer en personne le lendemain à une heure du jour.

Le commandant fit ses diligences; il assembla les capitaines, les autres officiers, les matelots, les soldats, & tout fut embarqué à l'heure qu'elle avoit souhaité. Elle s'embarqua; & quand son escadre fut hors du port & à la voile, elle déclara son intention au commandant. Je veux, dit-elle, que vous fassiez force

(1) Soulier du Levant.

de voiles, & que vous donniez la chaſſe au vaiſſeau marchand qui partit de ce port hier au ſoir. Je vous l'abandonne ſi vous le prenez; mais ſi vous ne le prenez pas, votre vie m'en répondra.

Les dix vaiſſeaux donnèrent la chaſſe au vaiſſeau de Behram deux jours entiers, & ne virent rien. Ils le découvrirent le troiſième jour à la pointe du jour, & ſur le midi, ils l'environnèrent de manière qu'il ne pouvoit pas échapper.

Dès que le cruel Behram eut apperçu les dix vaiſſeaux, il ne douta pas que ce ne fût l'eſcadre de la reine Margiane qui le pourſuivoit, & alors il donnoit la baſtonnade à Aſſad; car depuis ſon embarquement dans ſon vaiſſeau au port de la ville des mages, il n'avoit pas manqué un jour de lui faire ce même traitement: cela fit qu'il le maltraita plus que de coutume. Il ſe trouva dans un grand embarras quand il vit qu'il alloit être environné. De garder Aſſad, c'étoit ſe déclarer coupable; de lui ôter la vie, il craignoit qu'il n'en parût quelque marque. Il le fit déchaîner; & quand on l'eut fait monter du fond de cale où il étoit, & qu'on l'eut amené devant lui: C'eſt toi, dit-il, qui es cauſe qu'on nous pourſuit; & en diſant ces paroles, il le jeta dans la mer.

Le prince Aſſad qui ſavoit nager, s'aida de ſes piés & de ſes mains avec tant de courage, à la faveur des flots qui le ſecondoient, qu'il en eut aſſez pour ne pas ſuccomber & pour gagner terre. Quand il fut ſur le rivage, la première choſe qu'il fit, fut de remercier dieu de l'avoir délivré d'un ſi grand danger, & tiré encore une fois des mains des adorateurs du feu. Il ſe dépouilla enſuite; & après avoir bien exprimé l'eau de ſon habit, il l'étendit ſur un rocher où il fut bientôt ſéché tant par l'ardeur du ſoleil, que par la chaleur du rocher qui en étoit échauffé.

Il ſe repoſa cependant en déplorant ſa misère, ſans ſavoir en quel pays il étoit, ni de quel côté il tourneroit. Il reprit enfin ſon habit, & marcha ſans trop s'éloigner de la mer, juſqu'à ce qu'il eût trouvé un chemin qu'il ſuivit. Il chemina plus de dix jours par un pays où perſonne n'habitoit, & où il ne trouvoit que des fruits ſauvages & quelques plantes le long des ruiſſeaux, dont il vivoit. Il arriva enfin près d'une ville qu'il reconnut pour celle des mages où il avoit été ſi fort maltraité, & où ſon frère Amgiad étoit grand-viſir. Il en eut de la joie; mais il fit bien réſolution de ne pas s'approcher d'aucun adorateur du feu, mais ſeulement de quelques muſulmans; car il ſe ſou-

venoit d'y en avoir remarqué quelques-uns la première fois qu'il y étoit entré. Comme il étoit tard, & qu'il ſavoit bien que les boutiques étoient déja fermées, & qu'il trouveroit peu de monde dans les rues, il prit le parti de s'arrêter dans le cimetière qui étoit près de la ville, où il y avoit pluſieurs tombeaux élevés en façon de mauſolée. En cherchant, il en trouva un dont la porte étoit ouverte; il y entra, réſolu d'y paſſer la nuit.

Revenons préſentement au vaiſſeau de Behram. Il ne fut pas long-tems à être inveſti de tous les côtés par les vaiſſeaux de la reine Margiane, après qu'il eut jeté le prince Aſſad dans la mer. Il fut abordé par le vaiſſeau où étoit la reine, & à ſon approche, comme il n'étoit pas en état de faire aucune réſiſtance, Behram fit plier les voiles pour marquer qu'il ſe rendoit.

La reine Margiane paſſa elle-même ſur le vaiſſeau, & elle demanda à Behram où étoit l'écrivain qu'il avoit eu la témérité d'enlever ou de faire enlever dans ſon palais. Reine, répondit Behram, je jure à votre majeſté qu'il n'eſt pas ſur mon vaiſſeau; elle peut le faire chercher, & connoître par-là mon innocence.

Margiane fit faire la viſite du vaiſſeau avec toute l'exactitude poſſible; mais on ne trouva

pas celui qu'elle ſouhaitoit ſi paſſionnément de trouver, autant parce qu'elle l'aimoit, que par la généroſité qui lui étoit naturelle. Elle fut ſur le point de lui ôter la vie de ſa propre main; mais elle ſe retint, & elle ſe contenta de confiſquer ſon vaiſſeau & toute ſa charge, & de le renvoyer par terre avec tous ſes matelots, en lui laiſſant ſa chaloupe pour y aller aborder.

Behram, accompagné de ſes matelots, arriva à la ville des mages la même nuit qu'Aſſad s'étoit arrêté dans le cimetière, & retiré dans le tombeau. Comme la porte étoit fermée, il fut contraint de chercher auſſi dans le cimetière quelque tombeau pour y attendre qu'il fût jour & qu'on l'ouvrît.

Par malheur pour Aſſad, Behram paſſa devant celui où il étoit. Il y entra, & il vit un homme qui dormoit la tête enveloppée dans ſon habit. Aſſad s'éveilla au bruit, & en levant la tête, il demanda qui c'étoit.

Behram le reconnut d'abord. Ha, ha, dit-il, vous êtes donc celui qui êtes cauſe que je ſuis ruiné pour le reſte de ma vie! Vous n'avez pas été ſacrifié cette année, mais vous n'échapperez pas de même l'année prochaine. En diſant ces paroles, il ſe jeta ſur lui, lui mit ſon mouchoir ſur la bouche pour l'empêcher de crier, & le fit lier par ſes matelots.

Le lendemain matin dès que la porte fut ouverte, il fut aiſé à Behram de ramener Aſſad chez le vieillard, qui l'avoit abuſé avec tant de méchanceté, par des rues détournées où perſonne n'étoit encore levé. Dès qu'il y fut entré, il le fit deſcendre dans le même cachot d'où il avoit été tiré, & informa le vieillard du triſte ſujet de ſon retour, & du malheureux ſuccès de ſon voyage. Le méchant vieillard n'oublia pas d'enjoindre à ſes deux filles de maltraiter le prince infortuné plus qu'auparavant, s'il étoit poſſible.

Aſſad fut extrêmement ſurpris de ſe revoir dans le même lieu où il avoit déjà tant ſouffert, & dans l'attente des mêmes tourmens dont il avoit cru être délivré pour toujours. Il pleuroit la rigueur de ſon deſtin, lorſqu'il vit entrer Boſtane avec un bâton, un pain & une cruche d'eau. Il frémit à la vue de cette impitoyable, & à la ſeule penſée des ſupplices journaliers qu'il avoit encore à ſouffrir toute une année pour mourir enſuite d'une manière pleine d'horreur.

Mais le jour que la ſultane Scheherazade vit paroître, comme elle en étoit à ces dernières paroles, l'obligea de s'interrompre. Il reprit le même conte la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :

CCXXXVI^e NUIT.

SIRE, Boſtane traita le malheureux prince Aſſad auſſi cruellement qu'elle l'avoit déjà fait dans ſa première détention. Les lamentations, les plaintes, les inſtantes prières d'Aſſad qui la ſupplioit de l'épargner, jointes à ſes larmes, furent ſi vives, que Boſtane ne put s'empêcher d'en être attendrie & de verſer des larmes avec lui. Seigneur, lui dit-elle en lui recouvrant les épaules, je vous demande mille pardons de la cruauté avec laquelle je vous ai traité ci-devant, & dont je viens de vous faire ſentir encore les effets. Juſqu'à préſent je n'ai pu déſobéir à un père injuſtement animé contre vous, & acharné à votre perte; mais enfin je déteſte & j'abhorre cette barbarie. Conſolez-vous, vos maux ſont finis, & je vais tâcher de réparer tous mes crimes, dont je connois l'énormité, par de meilleurs traitemens: vous m'avez regardée juſqu'aujourd'hui comme une infidelle, regardez-moi préſentement comme une muſulmane. J'ai déjà quelques inſtructions qu'une eſclave de votre religion qui me ſert, m'a données: j'eſpère que vous voudrez bien achever ce qu'elle a commencé. Pour vous marquer ma bonne

intention, je demande pardon au vrai dieu de toutes mes offenſes par les mauvais traitemens que je vous ai faits, & j'ai confiance qu'il me fera trouver le moyen de vous mettre dans une entière liberté.

Ce diſcours fut d'une grande conſolation au prince Aſſad; il rendit des actions de grâces à dieu de ce qu'il avoit touché le cœur de Boſtane; & après qu'il l'eut bien remerciée des bons ſentimens où elle étoit pour lui, il n'oublia rien pour l'y confirmer, non-ſeulement en achevant de l'inſtruire de la religion muſulmane, mais même en lui faiſant le récit de ſon hiſtoire & de toutes ſes diſgraces dans le haut rang de ſa naiſſance. Quand il fut entièrement aſſuré de ſa fermeté dans la bonne réſolution qu'elle avoit priſe, il lui demanda comment elle feroit pour empêcher que ſa ſœur Cavame n'en eût connoiſſance & ne vînt le maltraiter à ſon tour. Que cela ne vous chagrine pas, reprit Boſtane, je ſaurai bien faire en ſorte qu'elle ne ſe méle plus de vous voir.

En effet, Boſtane ſut toujours prévenir Cavame toutes les fois qu'elle vouloit deſcendre au cachot. Elle voyoit cependant fort ſouvent le prince Aſſad; & au lieu de ne lui porter que du pain & de l'eau, elle lui portoit du vin & de bons mets qu'elle faiſoit préparer

par

par douze esclaves musulmanes qui la servoient. Elle mangeoit même de tems en tems avec lui, & faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir pour le consoler.

Quelques jours après, Bostane étoit à la porte de la maison, lorsqu'elle entendit un crieur public qui publioit quelque chose. Comm eelle n'entendoit pas ce que c'étoit, à cause que le crieur étoit trop éloigné, & qu'il approchoit pour passer devant la maison, elle rentra, & en tenant la porte à demi-ouverte, elle vit qu'il marchoit devant le grand-visir Amgiad, frère du prince Assad, accompagné de plusieurs officiers & de quantité de ses gens qui marchoient devant & après lui.

Le crieur n'étoit plus qu'à quelques pas de la porte, lorsqu'il répéta ce cri à haute voix: « L'excellent & l'illustre grand-visir, que voici » en personne, cherche son cher frère qui s'est » séparé d'avec lui il y a plus d'un an. Il est fait » de telle & telle manière. Si quelqu'un le garde » chez lui ou sait où il est, son excellence com- » mande qu'il ait à le lui amener ou à lui en » donner avis, avec promesse de le bien récom- » penser. Si quelqu'un le cache, & qu'on le » découvre, son excellence déclare qu'elle le » punira de mort, lui, sa femme, ses enfans & » toute sa famille, & fera raser sa maison ».

Boſtane n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'elle ferma la porte au plus vîte, & alla trouver Aſſad dans le cachot. Prince, lui dit-elle avec joie, vous êtes à la fin de vos malheurs ; ſuivez-moi, & venez promptement. Aſſad qu'elle avoit ôté de la chaîne dès le premier jour qu'il avoit été ramené dans le cachot, la ſuivit juſques dans la rue, où elle cria : Le voici, le voici.

Le grand-viſir qui n'étoit pas encore éloigné, ſe retourna. Aſſad le reconnut pour ſon frère, courut à lui & l'embraſſa. Amgiad qui le reconnut auſſi d'abord, l'embraſſa de même très-étroitement, le fit monter le cheval d'un de ſes officiers qui mit pié à terre, & le mena au palais en triomphe, où il le préſenta au roi, qui le fit un de ſes viſirs.

Boſtane qui n'avoit pas voulu rentrer chez ſon père, dont la maiſon fut raſée dès le même jour, & qui n'avoit pas perdu le prince Aſſad de vue juſqu'au palais, fut envoyée à l'appartement de la reine. Le vieillard ſon père & Behram, amenés devant le roi avec leurs familles, furent condamnés à avoir la tête tranchée. Ils ſe jetèrent à ſes piés & implorèrent ſa clémence. Il n'y a pas de grâce pour vous, reprit le roi, que vous ne renonciez à l'adoration du feu, & que vous n'embraſſiez la religion muſul-

mane. Ils ſauvèrent leur vie en prenant ce parti, de même que Cavame, ſœur de Boſtane, & leurs familles.

En conſidération de ce que Behram s'étoit fait muſulman, Amgiad qui voulut le récompenſer de la perte qu'il avoit faite avant de mériter ſa grâce, le fit un de ſes principaux officiers, & le logea chez lui. Behram informé en peu de jours de l'hiſtoire d'Amgiad, ſon bienfaiteur, & d'Aſſad, ſon frère, leur propoſa de faire équiper un vaiſſeau, & de les remener au roi Camaralzaman, leur père. Apparemment, leur dit-il, qu'il a reconnu votre innocence, & qu'il déſire impatiemment de vous revoir. Si cela n'eſt pas, il ne ſera pas difficile de la lui faire reconnoître avant de ſe débarquer; & s'il demeure dans ſon injuſte prévention, vous n'aurez que la peine de revenir.

Les deux frères acceptèrent l'offre de Behram; ils parlèrent de leur deſſein au roi, qui l'approuva, & donnèrent ordre à l'équipement d'un vaiſſeau. Behram s'y employa avec toute la diligence poſſible; & quand il fut près de mettre à la voile, les princes allèrent prendre congé du roi un matin avant d'aller s'embarquer. Dans le tems qu'ils faiſoient leurs complimens, & qu'ils remercioient le roi de ſes

bontés, on entendit un grand tumulte par toute la ville, & en même-tems un officier vint annoncer qu'une grande armée s'approchoit, & que perſonne ne ſavoit quelle armée c'étoit.

Dans l'alarme que cette fâcheuſe nouvelle donna au roi, Amgiad prit la parole : Sire, lui dit-il, quoique je vienne de remettre entre les mains de votre majeſté la dignité de ſon premier miniſtre dont elle m'avoit honoré, je ſuis prêt néanmoins à lui rendre encore ſervice, & je la ſupplie de vouloir bien que j'aille voir qui eſt cet ennemi qui vient vous attaquer dans votre capitale ſans vous avoir déclaré la guerre auparavant. Le roi l'en pria, & il partit ſur le champ avec peu de ſuite.

Le prince Amgiad ne fut pas long-tems à découvrir l'armée qui lui parut puiſſante, & qui avançoit toujours. Les avant-coureurs qui avoient leurs ordres, le reçurent favorablement, & le menèrent devant une princeſſe, qui s'arrêta avec toute ſon armée pour lui parler. Le prince Amgiad lui fit une profonde révérence, & lui demanda ſi elle venoit comme amie ou comme ennemie ; & ſi elle venoit comme ennemie, quel ſujet de plainte elle avoit contre le roi ſon maître ?

Je viens comme amie, répondit la princeſſe,

& je n'ai aucun ſujet de mécontentement contre le roi des mages. Ses états & les miens ſont ſitués d'une manière qu'il eſt difficile que nous puiſſions avoir aucun démêlé enſemble. Je viens ſeulement demander un eſclave nommé Aſſad, qui m'a été enlevé par un capitaine de cette ville qui s'appelle Behram, le plus inſolent de tous les hommes, & j'eſpère que votre roi me fera juſtice quand il ſaura que je ſuis Margiane.

Puiſſante reine, reprit le prince Amgiad, je ſuis le frère de cet eſclave que vous cherchez avec tant de peine. Je l'avois perdu, & je l'ai retrouvé. Venez, je vous le livrerai moi-même, & j'aurai l'honneur de vous entretenir de tout le reſte : le roi mon maître ſera ravi de vous voir.

Pendant que l'armée de la reine Margiane campa au même endroit par ſon ordre, le prince Amgiad l'accompagna juſques dans la ville & juſqu'au palais, où il la préſenta au roi, & après que le roi l'eut reçue comme elle le méritoit, le prince Aſſad qui étoit préſent, & qui l'avoit reconnue dès qu'elle avoit paru, lui fit ſon compliment. Elle lui témoignoit la joie qu'elle avoit de le revoir, lorſqu'on vint apprendre au roi qu'une armée plus formidable que la première, paroiſſoit d'un autre côté de la ville.

Le roi des mages épouvanté plus que la première fois de l'arrivée d'une feconde armée plus nombreufe que la première, comme il en jugeoit lui-même par les nuages de pouffière qu'elle excitoit à fon approche, & qui couvroient déjà le ciel : Amgiad, s'écria-t-il, où en fommes-nous ? voilà une nouvelle armée qui va nous accabler.

Amgiad comprit l'intention du roi ; il monta à cheval & courut à toute bride au-devant de cette nouvelle armée. Il demanda aux premiers qu'il rencontra, à parler à celui qui la commandoit, & on le conduifit devant un roi qu'il reconnut à la couronne qu'il portoit fur la tête. De fi loin qu'il l'apperçut, il mit pié à terre ; & lorfqu'il fut près de lui, après qu'il fe fut jeté la face en terre, il lui demanda ce qu'il fouhaitoit du roi fon maître.

Je m'apelle Gaïour, reprit le roi, & je fuis roi de la Chine. Le défir d'apprendre des nouvelles d'une fille nommée Badoure, que j'ai mariée depuis plufieurs années au prince Camaralzaman, fils du roi Schahzaman, roi des îles des enfans de Khaledan, m'a obligé de fortir de mes états. J'avois permis à ce prince d'aller voir le roi fon père, à la charge de venir me revoir d'année en année avec ma fille. Depuis tant de tems cependant je n'en

ai pas entendu parler. Votre roi obligeroit un père affligé de lui apprendre ce qu'il en peut favoir.

Le prince Amgiad qui reconnut le roi fon grand-père à ce difcours, lui baifa la main avec tendreffe, & en lui répondant : Sire, dit-il, votre majefté me pardonnera cette liberté quand elle faura que je la prends pour lui rendre mes refpects comme à mon grand-père. Je fuis fils de Camaralzaman, aujourd'hui roi de l'île d'Ebène, & de la reine Badoure dont elle eft en peine, & je ne doute pas qu'ils ne foient en parfaite fanté dans leur royaume.

Le roi de la Chine, ravi de voir fon petit-fils, l'embraffa auffitôt très-tendrement, & cette rencontre fi heureufe & fi peu attendue, leur tira des larmes de part & d'autre. Sur la demande qu'il fit au prince Amgiad du fujet qui l'avoit amené dans ce pays étranger, le prince lui raconta toute fon hiftoire, & celle du prince Affad, fon frère. Quand il eut achevé : Mon fils, reprit le roi de la Chine, il n'eft pas jufte que des princes innocens comme vous foient maltraités plus long-tems. Confolez-vous, je vous remenerai vous & votre frère, & je ferai votre paix. Retournez, & faites part de mon arrivée à votre frère.

Pendant que le roi de la Chine campa à

l'endroit où le prince Amgiad l'avoit trouvé, le prince Amgiad retourna rendre réponse au roi des mages, qui l'attendoit avec grande impatience. Le roi fut extrêmement surpris d'apprendre qu'un roi aussi puissant que celui de la Chine, eût entrepris un voyage si long & si pénible, excité par le désir de voir sa fille, & qu'il fût si près de sa capitale. Il donna aussitôt les ordres pour le bien régaler, & se mit en état d'aller le recevoir.

Dans cet intervalle, on vit paroître une grande poussière d'un autre côté de la ville, & l'on apprit bientôt que c'étoit une troisième armée qui arrivoit. Cela obligea le roi de demeurer, & de prier le prince Amgiad d'aller voir encore ce qu'elle demandoit.

Amgiad partit, & le prince Assad l'acompagna cette fois. Ils trouvèrent que c'étoit l'armée de Camaralzaman, leur père, qui venoit les chercher. Il avoit donné des marques d'une si grande douleur de les avoir perdus, que l'émir Giondar à la fin lui avoit déclaré de quelle manière il leur avoit conservé la vie; ce qui l'avoit fait résoudre de les aller chercher en quelque pays qu'ils fussent.

Ce père affligé embrassa les deux princes avec des ruisseaux de larmes de joie, qui terminèrent agréablement les larmes d'affliction

qu'il verſoit depuis ſi long-tems. Les princes ne lui eurent pas plutôt appris que le roi de la Chine, ſon beau-père, venoit d'arriver auſſi le même jour, qu'il ſe détacha avec eux & avec peu de ſuite, & alla le voir en ſon camp. Ils n'avoient pas fait beaucoup de chemin, qu'ils apperçurent une quatrième armée qui s'avançoit en bel ordre, & paroiſſoit venir du côté de Perſe.

Camaralzaman dit aux princes ſes fils d'aller voir quelle armée c'étoit, & qu'il les attendroit. Ils partirent auſſitôt, & à leur arrivée, ils furent préſentés au roi à qui l'armée appartenoit. Après l'avoir ſalué profondément, ils lui demandèrent à quel deſſein il s'étoit approché ſi près de la capitale du roi des mages.

Le grand-viſir qui étoit préſent, prit la parole : Le roi à qui vous venez de parler, leur dit-il, eſt Schahzaman, roi des îles des enfans de Khaledan, qui voyage depuis long-tems dans l'équipage que vous voyez, en cherchant le prince Camaralzaman, ſon fils, qui eſt ſorti de ſes états il y a de longues années : ſi vous en ſavez quelques nouvelles, vous lui ferez le plus grand plaiſir du monde de l'en informer.

Les princes ne répondirent autre choſe, ſinon qu'ils apporteroient la réponſe dans peu

de tems, & ils revinrent à toute bride annoncer à Camaralzaman que la dernière armée qui venoit d'arriver, étoit celle du roi Schahzaman, & que le roi ſon père y étoit en perſonne.

L'étonnement, la ſurpriſe, la joie, la douleur d'avoir abandonné le roi ſon père ſans prendre congé de lui, firent un ſi puiſſant effet ſur l'eſprit du roi Camaralzaman, qu'il tomba évanoui dès qu'il eut appris qu'il étoit ſi près de lui; il revint à la fin par l'empreſſement des princes Amgiad & Aſſad à le ſoulager; & lorſqu'il ſe ſentit aſſez de forces, il alla ſe jetter aux piés du roi Schahzaman.

De long-tems il ne s'étoit vu une entrevue ſi tendre entre un père & un fils. Schahzaman ſe plaignit obligeamment au roi Camaralzaman de l'inſenſibilité qu'il avoit eue en s'éloignant de lui d'une manière ſi cruelle; & Camaralzaman lui témoigna un véritable regret de la faute que l'amour lui avoit fait commettre.

Les trois rois & la reine Margiane demeurèrent trois jours à la cour du roi des mages, qui les régala magnifiquement. Ces trois jours furent auſſi très-remarquables par le mariage du prince Aſſad avec la reine Margiane, & du prince Amgiad avec Boſtane, en conſidération du ſervice qu'elle avoit rendu au prince Aſſad. Les trois

rois enfin & la reine Margiane avec Aſſad ſon époux, ſe retirèrent chacun dans leur royaume. Pour ce qui eſt d'Amgiad, le roi des mages qui l'avoit pris en affection, & qui étoit déjà fort âgé, lui mit la couronne ſur la tête, & Amgiad mit toute ſon application à détruire le culte du feu & à établir la religion muſulmane dans ſes états.

HISTOIRE

De Nourredin & de la belle Perſienne.

LA ville de Balſora fut long-tems la capitale d'un royaume tributaire des califes. Le roi qui le gouvernoit du tems du calife Haroun Araſchid, s'appeloit Zinebi, & l'un & l'autre étoient couſins, fils de deux frères. Zinebi n'avoit pas jugé à propos de confier l'adminiſtration de ſes états à un ſeul viſir; il en avoit choiſi deux, Khacan & Saouy.

Khacan étoit doux, prévenant, libéral, & ſe faiſoit un plaiſir d'obliger ceux qui avoient affaire à lui, en tout ce qui dépendoit de ſon pouvoir, ſans porter préjudice à la juſtice qu'il étoit obligé de rendre. Il n'y avoit auſſi perſonne à la cour de Balſora, ni dans la ville, ni dans tout

le royaume, qui ne le respectât & ne publiât les louanges qu'il méritoit.

Saouy étoit d'un tout autre caractère ; il étoit toujours chagrin, & il rebutoit également tout le monde, sans distinction de rang ou de qualité. Avec cela, bien loin de se faire un mérite des grandes richesses qu'il possédoit, il étoit d'une avarice achevée jusqu'à se refuser à lui-même les choses nécessaires. Personne ne pouvoit le souffrir, & jamais on n'avoit entendu dire de lui que du mal. Ce qui le rendoit plus haïssable, c'étoit la grande aversion qu'il avoit pour Khacan, & qu'en interprétant en mal tout le bien que faisoit ce digne ministre, il ne cessoit de lui rendre de mauvais offices auprès du roi.

Un jour, après le conseil, le roi de Balsora se délassoit l'esprit, & s'entretenoit avec ses deux visirs & plusieurs autres membres du conseil. La conversation tomba sur les femmes esclaves que l'on achète, & que l'on tient parmi nous à peu-près au même rang que les femmes que l'on a en mariage légitime. Quelques-uns prétendoient qu'il suffisoit qu'une esclave que l'on achetoit, fût belle & bien faite pour se consoler des femmes que l'on est obligé de prendre par alliance ou par intérêt de famille, qui n'ont pas toujours une grande beauté, ni

les autres perfections du corps en partage.

Les autres foutenoient, & Khacan étoit de ce fentiment, que la beauté & toutes les belles qualités du corps, n'étoient pas les feules chofes que l'on devoit rechercher dans une efclave, mais qu'il falloit qu'elles fuffent accompagnées de beaucoup d'efprit, de fageffe, de modeftie, d'agrément, & s'il fe pouvoit, de plufieurs belles connoiffances. La raifon qu'ils en apportoient, eft, difoient-ils, que rien ne convient davantage à des perfonnes qui ont de grandes affaires à adminiftrer, qu'après avoir paffé toute la journée dans une occupation fi pénible, de trouver, en fe retirant en leur particulier, une compagnie dont l'entretien étoit également utile, agréable & divertiffant. Car enfin, ajoutoient-ils, c'eft ne pas différer des bêtes, que d'avoir une efclave pour la voir fimplement, & contenter une paffion que nous avons commune avec elles.

Le roi fe rangea du parti des derniers, & il le fit connoître en ordonnant à Khacan de lui acheter une efclave qui fût parfaite en beauté, qui eût toutes les belles qualités que l'on venoit de dire, & fur toutes chofes, qui fût très-favante.

Saouy jaloux de l'honneur que le roi faifoit à Khacan, & qui avoit été de l'avis contraire:

Sire, reprit-il, il sera bien difficile de trouver une esclave aussi accomplie que votre majesté la demande. Si on la trouve, ce que j'ai de la peine à croire, elle l'aura à bon marché, si elle ne lui coûte que dix mille pièces d'or. Saouy, repartit le roi, vous trouvez apparemment que la somme est trop grosse : elle peut l'être pour vous, mais elle ne l'est pas pour moi. En même-tems le roi ordonna à son grand trésorier, qui étoit présent, d'envoyer les dix mille pièces d'or chez Khacan.

Dès que Khacan fut de retour chez lui, il fit appeler tous les courtiers qui se mêloient de la vente des femmes & des filles esclaves, & les chargea, dès qu'ils auroient trouvé une esclave telle qu'il la leur dépeignit, de venir lui en donner avis. Les courtiers, autant pour obliger le visir Khacan, que pour leur intérêt particulier, lui promirent de mettre tous leurs soins à en découvrir une selon qu'il la souhaitoit. Il ne se passoit guère de jours qu'on ne lui en amenât quelqu'une, mais il y trouvoit toujours quelques défauts.

Un jour de grand matin, que Khacan alloit au palais du roi, un courtier se présenta à l'étrier de son cheval avec grand empressement, & lui annonça qu'un marchand de Perse, arrivé le jour de devant fort tard, avoit une esclave

à vendre d'une beauté achevée, au-dessus de toutes celles qu'il pouvoit avoir vues. A l'égard de son esprit & de ses connoissances, ajouta-t-il, le marchand la garantit pour tenir tête à tout ce qu'il y a de beaux esprits & de savans au monde.

Khacan joyeux de cette nouvelle, qui lui faisoit espérer d'avoir lieu de bien faire sa cour, lui dit de lui amener l'esclave à son retour du palais, & continua son chemin.

Le courtier ne manqua pas de se trouver chez le visir à l'heure marquée ; & Khacan trouva l'esclave belle, si fort au-delà de son attente, qu'il lui donna dès-lors le nom de belle persienne. Comme il avoit infiniment d'esprit, & qu'il étoit très-savant, il eut bientôt connu par l'entretien qu'il eut avec elle, qu'il chercheroit inutilement une autre esclave qui la surpassât en aucune des qualités que le roi demandoit. Il demanda au courtier à quel prix le marchand de Perse l'avoit mise.

Seigneur, répondit le courtier, c'est un homme qui n'a qu'une parole : il proteste qu'il ne peut la donner au dernier mot, à moins de dix mille pièces d'or. Il m'a même juré que sans compter ses soins, ses peines, & le tems qu'il y a qu'il l'élève, il a fait à-peu près la même dépense pour elle, tant en maîtres pour

les exercices du corps, & pour l'inſtruire & lui former l'eſprit, qu'en habits & en nourriture. Comme il la jugea digne d'un roi, dès qu'il l'eut achetée dans ſa première enfance, il n'a rien épargné de tout ce qui pouvoit contribuer à la faire arriver à ce haut rang. Elle joue de toutes ſortes d'inſtrumens, elle chante, elle danſe, elle écrit mieux que les écrivains les plus habiles; elle fait des vers: il n'y a pas de livres enfin, qu'elle n'ait lus; on n'a pas entendu dire que jamais eſclave ait ſu autant de choſes qu'elle en ſait.

Le viſir Khacan qui connoiſſoit le mérite de la belle perſienne beaucoup mieux que le courtier, qui n'en parloit que ſur ce que le marchand lui en avoit appris, n'en voulut pas remettre le marché à un autre tems. Il envoya chercher le marchand par un de ſes gens, où le courtier enſeigna qu'on le trouveroit.

Quand le marchand de Perſe fut arrivé: Ce n'eſt pas pour moi que je veux acheter votre eſclave, lui dit le viſir Khacan, c'eſt pour le roi: mais il faut que vous la lui vendiez à un meilleur prix que celui que vous y avez mis.

Seigneur, répondit le marchand, je me ferois un grand honneur d'en faire préſent à ſa majeſté, s'il appartenoit à un marchand comme

moi

moi d'en faire de cette conſéquence. Je ne demande proprement que l'argent que j'ai déboursé pour la former & la rendre comme elle eſt. Ce que je puis dire, c'eſt que ſa majeſté aura fait une acquiſition dont elle ſera très-contente.

Le viſir Khacan ne voulut pas marchander ; il fit compter la ſomme au marchand, & le marchand avant de ſe retirer : Seigneur, dit-il au viſir, puiſque l'eſclave eſt deſtinée pour le roi, vous voudrez bien que j'aie l'honneur de vous dire qu'elle eſt extrêmement fatiguée du long voyage que je lui ai fait faire pour l'amener ici. Quoique ce ſoit une beauté qui n'a point de pareille, ce ſera néanmoins toute autre choſe, ſi vous la gardez chez vous ſeulement une quinzaine de jours, & que vous donniez un peu de vos ſoins pour la faire bien traiter. Ce tems-là paſſé, lorſque vous la préſenterez au roi, elle vous fera un honneur & un mérite, dont j'eſpère que vous me ſaurez quelque gré. Vous voyez même que le ſoleil lui a un peu gâté le teint ; mais dès qu'elle aura été au bain deux ou trois fois, & que vous l'aurez fait habiller de la manière que vous le jugerez à propos, elle ſera ſi fort changée, que vous la trouverez infiniment plus belle.

Khacan prit le conſeil du marchand en bonne part, & réſolut de le ſuivre. Il donna à la belle perſienne un appartement en particulier près celui de ſa femme, qu'il pria de la faire manger avec elle, & de la regarder comme une dame qui appartenoit au roi. Il la pria auſſi de lui faire faire pluſieurs habits les plus magnifiques qu'il ſeroit poſſible, & qui lui conviendroient le mieux. Avant de quitter la belle perſienne : Votre bonheur, lui dit-il, ne peut être plus grand que celui que je viens de vous procurer. Jugez-en vous-même ; c'eſt pour le roi que je vous ai achetée, & j'eſpère qu'il ſera beaucoup plus ſatiſfait de vous poſſéder, que je ne le ſuis de m'être acquitté de la commiſſion dont il m'avoit chargé. Ainſi je ſuis bien aiſe de vous avertir que j'ai un fils qui ne manque pas d'eſprit, mais jeune, folâtre & entreprenant, & de vous bien garder de lui, lorſqu'il s'approchera de vous. La belle perſienne le remercia de cet avis ; & après qu'elle l'eut bien aſſuré qu'elle en profiteroit, il ſe retira.

Noureddin, c'eſt ainſi que ſe nommoit le fils du viſir Khacan, entroit librement dans l'appartement de ſa mère, avec qui il avoit coutume de prendre ſes repas. Il étoit très-bien fait de ſa perſonne, jeune, agréable & hardi ;

& comme il avoit infiniment d'eſprit, & qu'il s'exprimoit avec facilité, il avoit un don particulier de perſuader tout ce qu'il vouloit. Il vit la belle perſienne ; & dès leur première entrevue, quoiqu'il eût appris que ſon père l'avoit achetée pour le roi, & que ſon père le lui eût déclaré lui-même, il ne ſe fit pas néanmoins violence pour s'empêcher de l'aimer. Il ſe laiſſa entraîner par les charmes dont il fut frappé d'abord ; & l'entretien qu'il eut avec elle, lui fit prendre la réſolution d'employer toute ſorte de moyens pour l'enlever au roi.

De ſon côté la belle perſienne trouva Noureddin très-aimable. Le viſir me fait un grand honneur, dit-elle en elle-même, de m'avoir achetée pour me donner au roi de Balſora. Je m'eſtimerois très-heureuſe, quand il ſe contenteroit de ne me donner qu'à ſon fils.

Noureddin fut très-aſſidu à profiter de l'avantage qu'il avoit de voir une beauté dont il étoit ſi amoureux, de s'entretenir, de rire & de badiner avec elle. Jamais il ne la quittoit que ſa mère ne l'y eût contraint. Mon fils, lui diſoit-elle, il n'eſt pas bienſéant à un jeune homme comme vous, de demeurer toujours dans l'appartement des femmes. Allez, retirez-vous, & travaillez à vous rendre digne de ſuccéder un jour à la dignité de votre père.

Comme il y avoit long-tems que la belle persienne n'étoit allée au bain à cause du long voyage qu'elle venoit de faire, cinq ou six jours après qu'elle eut été achetée, la femme du visir Khacan eut soin de faire chauffer exprès pour elle celui que le visir avoit chez lui. Elle l'y envoya avec plusieurs de ses femmes esclaves, à qui elle recommanda de lui rendre les mêmes services qu'à elle-même ; & au sortir du bain, de lui faire prendre un habit très-magnifique qu'elle lui avoit fait déjà faire. Elle y avoit pris d'autant plus de soin, qu'elle vouloit s'en faire un mérite auprès du visir son mari, & lui faire connoître combien elle s'intéressoit en tout ce qui pouvoit lui plaire.

A la sortie du bain, la belle persienne, mille fois plus belle qu'elle ne l'avoit paru à Khacan lorsqu'il l'avoit achetée, vint se faire voir à la femme de ce visir, qui eut de la peine à la reconnoître.

La belle persienne lui baisa la main avec grâce, & lui dit : Madame, je ne sais pas comment vous me trouverez avec l'habit que vous avez pris la peine de me faire faire. Vos femmes qui m'assurent qu'il me fait si bien qu'elle ne me connoissent plus, sont apparemment des flatteuses : c'est à vous que je m'en rapporte. Si néanmoins elles disoient la vérité, ce seroit vous,

madame, à qui j'aurois toute l'obligation de l'avantage qu'il me donne.

Ma fille, reprit la femme du visir avec bien de la joie, vous ne devez pas prendre pour une flatterie ce que mes femmes vous ont dit : je m'y connois mieux qu'elles ; & sans parler de votre habit qui vous sied à merveille, vous apportez du bain une beauté si fort au-dessus de ce que vous étiez auparavant, que je ne vous reconnois plus moi-même. Si je croyois que le bain fût encore assez bon, j'irois en prendre ma part. Je suis aussi-bien dans un âge qui demande désormais que j'en fasse souvent provision. Madame, reprit la belle persienne, je n'ai rien à répondre aux honnêtetés que vous avez pour moi, sans les avoir méritées. Pour ce qui est du bain, il est admirable ; & si vous avez dessein d'y aller, vous n'avez pas de tems à perdre. Vos femmes peuvent vous dire la même chose que moi.

La femme du visir considéra qu'il y avoit plusieurs jours qu'elle n'étoit allée au bain, & voulut profiter de l'occasion. Elle le témoigna à ses femmes, & ses femmes se furent bientôt munies de tout l'appareil qui lui étoit nécessaire. La belle persienne se retira à son appartement ; & la femme du visir, avant de passer au bain, chargea deux petites esclaves de demeu-

ter près d'elle, avec ordre de ne laiſſer pas entrer Noureddin, s'il venoit.

Pendant que la femme du viſir Khacan étoit au bain, & que la belle perſienne étoit ſeule, Noureddin arriva ; & comme il ne trouva pas ſa mère dans ſon appartement, il alla à celui de la belle perſienne, où il trouva les deux petites eſclaves dans l'antichambre. Il leur demanda où étoit ſa mère ; à quoi elles répondirent qu'elle étoit au bain. Et la belle perſienne, répondit Noureddin, y eſt-elle auſſi ? Elle en eſt revenue, repartirent les eſclaves, & elle eſt dans ſa chambre, mais nous avons ordre de madame votre mère, de ne vous pas laiſſer entrer.

La chambre de la belle perſienne n'étoit fermée que par une portière. Noureddin s'avança pour entrer, & les deux eſclaves ſe mirent au-devant pour l'en empêcher. Il les prit par le bras l'une & l'autre, les mit hors de l'antichambre & ferma la porte ſur elles. Elles coururent au bain en faiſant de grands cris, & annoncèrent à leur dame en pleurant, que Noureddin étoit entré dans la chambre de la belle perſienne malgré elles, & qu'il les avoit chaſſées.

La nouvelle d'une ſi grande hardieſſe, cauſa à la bonne dame une mortification des plus

ſenſibles. Elle interrompit ſon bain, & s'habilla avec une diligence extrême. Mais avant qu'elle eût achevée, & qu'elle arrivât à la chambre de la belle perſienne, Noureddin en étoit ſorti, & il avoit pris la fuite.

La belle perſienne fut extrêmement étonnée de voir entrer la femme du viſir toute en pleurs, & comme une femme qui ne ſe poſſédoit plus. Madame, lui dit-elle, oſerois-je vous demander d'où vient que vous êtes ſi affligée ? Quelle diſgrace vous eſt arrivée au bain, pour vous avoir obligée d'en ſortir ſitôt ?

Quoi, s'écria la femme du viſir, vous me faites cette demande d'un eſprit tranquille, après que mon fils Noureddin eſt entré dans votre chambre, & qu'il eſt demeuré ſeul avec vous ! pouvoit-il nous arriver un plus grand malheur à lui & à moi !

De grâce, madame, repartit la belle perſienne, quel malheur peut-il y avoir pour vous & pour Noureddin, en ce que Noureddin a fait ? Comment, répliqua la femme du viſir, mon mari ne vous a-t-il pas dit qu'il vous a achetée pour le roi ? & ne vous avoit-il pas avertie de prendre garde que Noureddin n'approchât de vous ?

Je ne l'ai pas oublié, madame, reprit encore la belle perſienne; mais Noureddin m'eſt

venu dire que le visir son père avoit changé de sentiment, & qu'au lieu de me réserver pour le roi, comme il en avoit eu l'intention, il lui avoit fait présent de ma personne. Je l'ai cru, madame; & esclave comme je suis, accoutumée aux loix de l'esclavage dès ma plus tendre jeunesse, vous jugez bien que je n'ai pu & que je n'ai dû m'opposer à sa volonté. J'ajouterai même que je l'ai fait avec d'autant moins de répugnance, que j'avois conçu une forte inclination pour lui, par la liberté que nous avons eue de nous voir. Je perds sans regret l'espérance d'appartenir au roi, & je m'estimerai très-heureuse de passer toute ma vie avec Noureddin.

A ce discours de la belle persienne: Plût à dieu, dit la femme du visir, que ce que vous me dites, fût vrai! j'en aurois bien de la joie. Mais croyez-moi: Noureddin est un imposteur; il vous a trompée, & il n'est pas possible que son père lui ait fait le présent qu'il vous a dit. Qu'il est malheureux, & que je suis malheureuse! & que son père l'est davantage par les suites fâcheuses qu'il doit craindre, & que nous devons craindre avec lui! mes pleurs ni mes prières ne seront pas capables de fléchir, ni d'obtenir son pardon. Son père va le sacrifier à son juste ressentiment, dès qu'il sera informé

de la violence qu'il vous a faite. En achevant ces paroles, elle pleura amèrement; & ses esclaves qui ne craignoient pas moins qu'elle pour la vie de Noureddin, suivirent son exemple.

Le visir Khacan arriva quelques momens après, & fut dans un grand étonnement de voir sa femme & les esclaves en pleurs, & la belle persienne fort triste. Il en demanda la cause; & sa femme & les esclaves augmentèrent leurs cris & leurs larmes, au lieu de lui répondre. Leur silence l'étonna davantage; & en s'adressant à sa femme : Je veux absolument, lui dit-il, que vous me déclariez ce que vous avez à pleurer, & que vous me disiez la vérité.

La dame désolée ne put se dispenser de satisfaire son mari : Promettez-moi donc, seigneur, reprit-elle, que vous ne me voudrez point de mal de ce que je vous dirai : je vous assure d'abord qu'il n'y a pas de ma faute. Sans attendre sa réponse : Pendant que j'étois au bain avec mes femmes, poursuivit-elle, votre fils est venu, & a pris ce malheureux tems pour faire accroire à la belle persienne que vous ne vouliez plus la donner au roi, & que vous lui en aviez fait un présent. Je ne vous dis pas ce qu'il a fait après une fausseté si insigne, je vous le laisse à juger vous-même. Voilà le sujet de mon affliction pour l'amour

de vous & pour l'amour de lui, pour qui je n'ai pas la confiance d'implorer votre clémence.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer quelle fut la mortification du viſir Khacan, quand il eut entendu le récit de l'inſolence de ſon fils Noureddin. Ah, s'écria-t-il en ſe frappant cruellement, en ſe mordant les mains, & s'arrachant la barbe, c'eſt donc ainſi, malheureux fils, fils indigne de voir le jour, que tu jetes ton père dans le précipice, du plus haut degré de ſon bonheur; que tu le perds, & que tu te perds toi-même avec lui! Le roi ne ſe contentera pas de ton ſang, ni du mien pour ſe venger de cette offenſe, qui attaque ſa perſonne même.

Sa femme voulut tâcher de le conſoler: Ne vous affligez pas, lui dit-elle, je ferai aiſément dix mille pièces d'or d'une partie de mes pierreries: vous en achèterez une autre eſclave qui ſera plus belle & plus digne du roi.

Eh, croyez-vous, reprit le viſir, que je ſois capable de me tant affliger pour la perte de dix mille pièces d'or? il ne s'agit pas ici de cette perte, ni même de la perte de tous mes biens, dont je ſerois auſſi peu touché. Il s'agit de celle de mon honneur, qui m'eſt plus précieux que tous les biens du monde. Il me ſemble néanmoins, ſeigneur, repartit la dame,

que ce qui ſe peut réparer par de l'argent, n'eſt pas d'une ſi grande conſéquence.

Hé quoi, répliqua le viſir, ne ſavez-vous pas que Saouy eſt mon ennemi capital? croyez-vous que dès qu'il aura appris cette affaire, il n'aille pas triompher de moi près du roi? Votre majeſté, lui dira-t-il, ne parle que de l'affection & du zèle de Khacan pour ſon ſervice; il vient de faire voir cependant combien il eſt peu digne d'une ſi grande conſidération. Il a reçu dix mille pièces d'or pour lui acheter une eſclave. Il s'eſt véritablement acquitté d'une commiſſion ſi honorable; & jamais perſonne n'a vu une ſi belle eſclave; mais au lieu de l'amener à votre majeſté, il a jugé plus à propos d'en faire un préſent à ſon fils: Mon fils, lui a-t-il dit, prenez cette eſclave, c'eſt pour vous; vous la méritez mieux que le roi. Son fils, continuera-t-il avec ſa malice ordinaire, l'a priſe, & il ſe divertit tous les jours avec elle. La choſe eſt comme j'ai l'honneur de l'aſſurer à votre majeſté, & votre majeſté peut s'en éclaircir par elle-même. Ne voyez-vous pas, ajouta le viſir, que ſur un tel diſcours les gens du roi peuvent venir forcer ma maiſon à tout moment & enlever l'eſclave? j'y ajoute tous les autres malheurs inévitables qui ſuivront.

Seigneur, répondit la dame à ce diſcours du

visir son mari, j'avoue que la méchanceté de Saouy est des plus grandes, & qu'il est capable de donner à la chose le tour malin que vous venez de dire, s'il en avoit la moindre connoissance. Mais peut-il savoir, ni lui ni personne, ce qui se passe dans l'intérieur de votre maison ? quand on le soupçonneroit, & que le roi vous en parleroit, ne pouvez-vous pas dire qu'après avoir bien examiné l'esclave, vous ne l'avez pas trouvée aussi digne de sa majesté qu'elle vous l'avoit paru d'abord ; que le marchand vous a trompé ; qu'elle est à la vérité d'une beauté incomparable, mais qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ait autant d'esprit & qu'elle soit aussi habile qu'on vous l'avoit vantée. Le roi vous en croira à votre parole ; & Saouy aura la confusion d'avoir aussi peu réussi dans son pernicieux dessein, que tant d'autres fois qu'il a entrepris inutilement de vous détruire. Rassurez-vous donc ; & si vous voulez me croire, envoyez chercher les courtiers, marquez-leur que vous n'êtes pas content de la belle persienne, & chargez-les de vous chercher une autre esclave.

Comme ce conseil parut très-raisonnable au visir Khacan, il calma un peu ses esprits, & il prit le parti de le suivre ; mais il ne diminua rien de sa colère contre son fils Noureddin.

Noureddin ne parut point de toute la journée : il n'osa même chercher un asyle chez aucun des jeunes gens de son âge qu'il fréquentoit ordinairement, de crainte que son père ne l'y fît chercher. Il alla hors de la ville, & il se réfugia dans un jardin où il n'étoit jamais allé, & où il n'étoit pas connu. Il ne revint que fort tard lorsqu'il savoit bien que son père étoit retiré, & se fit ouvrir par les femmes de sa mère, qui l'introduisirent sans bruit. Il sortit le lendemain avant que son père fût levé ; & il fut contraint de prendre les mêmes précautions un mois entier, avec une mortification très-sensible. En effet, les femmes ne le flattoient pas : elles lui déclaroient franchement que le visir son père persistoit dans la même colère, & protestoit qu'il le tueroit s'il se présentoit devant lui.

La femme de ce ministre savoit par ses femmes que Noureddin revenoit chaque jour ; mais elle n'osoit prendre la hardiesse de prier son mari de lui pardonner. Elle la prit enfin : Seigneur, lui dit-elle un jour, je n'ai osé jusqu'à présent prendre la liberté de vous parler de votre fils. Je vous supplie de me permettre de vous demander ce que vous prétendez faire de lui. Un fils ne peut être plus criminel envers un père, que Noureddin l'est envers vous. Il vous a privé d'un grand honneur, & de la satisfaction de

préſenter au roi une eſclave auſſi accomplie que la belle perſienne ; je l'avoue : mais après tout quelle eſt votre intention ? Voulez-vous le perdre abſolument ? au lieu d'un mal auquel il ne faut plus que vous ſongiez, vous vous en attireriez un autre beaucoup plus grand à quoi vous ne penſez peut-être pas. Ne craignez-vous pas que le monde qui eſt malin, en cherchant pourquoi votre fils eſt éloigné de vous, n'en devine la véritable cauſe que vous voulez tenir ſi cachée ? Si cela arrivoit, vous ſeriez tombé juſtement dans le malheur que vous avez un ſi grand intérêt d'éviter.

Madame, reprit le viſir, ce que vous dites-là, eſt de bon ſens ; mais je ne puis me réſoudre de pardonner à Noureddin, que je ne l'aie mortifié comme il le mérite. Il ſera ſuffiſamment mortifié, repartit la dame, quand vous aurez fait ce qui me vient en penſée. Votre fils entre ici chaque nuit, lorſque vous êtes retiré ; il y couche, & il en ſort avant que vous ſoyez levé. Attendez-le ce ſoir juſqu'à ſon arrivée, & faites ſemblant de le vouloir tuer : je viendrai à ſon ſecours ; & en lui marquant que vous lui donnez la vie à ma prière, vous l'obligerez de prendre la belle perſienne à telle condition qu'il vous plaira. Il l'aime, & je ſais que la belle perſienne ne le hait pas.

Khacan voulut bien ſuivre ce conſeil ; ainſi avant qu'on ouvrît à Noureddin lorſqu'il arriva à ſon heure ordinaire, il ſe mit derrière la porte ; & dès qu'on lui eut ouvert, il ſe jeta ſur lui & le mit ſous les piés. Noureddin tourna la tête, & reconnut ſon père le poignard à la main, prêt à lui ôter ſa vie.

La mère de Noureddin ſurvint en ce moment, & en retenant le viſir par le bras : Qu'allez-vous faire, ſeigneur, s'écria-t-elle ? Laiſſez-moi, reprit le viſir, que je le tue ce fils indigne. Ah, ſeigneur, reprit la mère, tuez-moi plutôt moi-même ; je ne permettrai jamais que vous enſanglantiez vos mains dans votre propre ſang. Noureddin profita de ce moment : Mon père, s'écria-t-il les larmes aux yeux, j'implore votre clémence & votre miſéricorde ; accordez-moi le pardon que je vous demande au nom de celui de qui vous l'attendez au jour que nous paroîtrons tous devant lui.

Khacan ſe laiſſa arracher le poignard de la main ; & dès qu'il eut lâché Noureddin, Noureddin ſe jeta à ſes piés, & les lui baiſa pour marquer combien il ſe repentoit de l'avoir offenſé. Noureddin, lui dit-il, remerciez votre mère, je vous pardonne à ſa conſidération. Je veux bien même vous donner la belle perſienne ; mais à condition que vous me promet-

trez par ferment de ne la pas regarder comme efclave, mais comme votre femme, c'eft-à-dire que vous ne la vendrez, & même que vous ne la répudierez jamais. Comme elle eft fage & qu'elle a de l'efprit & de la conduite infiniment plus que vous, je fuis perfuadé qu'elle modérera ces emportemens de jeuneffe qui font capables de vous perdre.

Noureddin n'eût ofé efpérer d'être traité avec une fi grand indulgence. Il remercia fon père avec toute la reconnoiffance imaginable, & lui fit de très-bon cœur le ferment qu'il fouhaitoit. Ils furent très-contens l'un de l'autre, la belle perfienne & lui, & le vifir fut très-fatisfait de leur bonne union.

Le vifir Khacan n'attendoit pas que le roi lui parlât de la commiffion qu'il lui avoit donnée; il avoit grand foin de l'en entretenir fouvent, & de lui marquer les difficultés qu'il trouvoit à s'en acquitter à la fatisfaction de fa majefté; il fut enfin le ménager avec tant d'adreffe, qu'infenfiblement il n'y fongea plus. Saouy néanmoins avoit fu quelque chofe de ce qui s'étoit paffé; mais Khacan étoit fi avant dans la faveur du roi, qu'il n'ofa hafarder d'en parler.

Il y avoit plus d'un an que cette affaire fi délicate s'étoit paffée plus heureufement que

ce miniſtre ne l'avoit cru d'abord, lorſqu'il alla au bain, & qu'une affaire preſſante l'obligea d'en ſortir encore tout échauffé ; l'air qui étoit un peu froid, le frappa, & lui cauſa une fluxion ſur la poitrine, qui le contraignit de ſe mettre au lit avec une groſſe fièvre. La maladie augmenta : & comme il s'apperçut qu'il n'étoit pas loin du dernier moment de ſa vie, il tint ce diſcours à Noureddin qui ne l'abandonnoit pas. Mon fils, lui dit-il, je ne ſais ſi j'ai fait le bon uſage que je devois des grandes richeſſes que dieu m'a données ; vous voyez qu'elles ne me ſervent de rien pour me délivrer de la mort. La ſeule choſe que je vous demande en mourant, c'eſt que vous vous ſouveniez de la promeſſe que vous m'avez faite touchant la belle perſienne. Je meurs content avec la confiance que vous ne l'oublierez pas.

Ces paroles furent les dernières que le viſir Khacan prononça. Il expira peu de momens après, & il laiſſa un deuil inexprimable dans ſa maiſon, à la cour & dans la ville. Le roi le regretta comme un miniſtre ſage, zélé & fidèle, & toute la ville le pleura comme ſon protecteur & ſon bienfaiteur. Jamais on n'avoit vu de funérailles plus honorables à Balſora. Les viſirs, les émirs, & généralement tous les grands de la cour s'empreſsèrent de porter ſon cer-

cueil ſur les épaules, les uns après les autres, juſqu'au lieu de ſa ſépulture; & les plus riches juſqu'aux plus pauvres de la ville, l'y accompagnèrent en pleurs.

Noureddin donna toutes les marques de la grande affliction que la perte qu'il venoit de faire, devoit lui cauſer; il demeura long-tems ſans voir perſonne. Un jour enfin il permit qu'on laiſsât entrer un de ſes amis intimes. Cet ami tâcha de le conſoler; & comme il le vit diſpoſé à l'écouter, il lui dit qu'après avoir rendu à la mémoire de ſon père tout ce qu'il lui devoit, & ſatisfait pleinement à tout ce que demandoit la bienſéance, il étoit tems qu'il parût dans le monde, qu'il vît ſes amis, & qu'il ſoutînt le rang que ſa naiſſance & ſon mérite lui avoient acquis. Nous pécherions, ajouta-t-il, contre les loix de la nature, & même contre les loix civiles, ſi lorſque nos pères ſont morts, nous ne leur rendions pas les devoirs que la tendreſſe exige de nous, & l'on nous regarderoit comme des inſenſibles. Mais dès que nous nous en ſommes acquittés, & qu'on ne peut nous en faire aucun reproche, nous ſommes obligés de reprendre le même train qu'auparavant, & de vivre dans le monde de la manière qu'on y vit. Eſſuyez donc vos larmes, & reprenez cet air de gaieté qui a tou-

jours inſpiré la joie par-tout où vous vous êtes trouvé.

Le conſeil de cet ami étoit très-raiſonnable ; & Noureddin eut évité tous les malheurs qui lui arrivèrent, s'il l'eut ſuivi dans toute la régularité qu'il demandoit. Il ſe laiſſa perſuader ſans peine : il régala même ſon ami ; & lorſqu'il voulut ſe retirer, il le pria de revenir le lendemain, & d'amener trois ou quatre de leurs amis communs. Inſenſiblement il forma une ſociété de dix perſonnes à-peu-près de ſon âge, il paſſoit le tems avec eux en des feſtins & des réjouiſſances continuelles. Il n'y avoit pas même de jour qu'il ne les renvoyât chacun avec un préſent.

Quelquefois pour faire plus de plaiſir à ſes amis, Noureddin faiſoit venir le belle perſienne ; elle avoit la complaiſance de lui obéir, mais elle n'approuvoit pas cette profuſion exceſſive. Elle lui en diſoit ſon ſentiment en liberté : Je ne doute pas, lui diſoit-elle, que le viſir votre père ne vous ait laiſſé de grandes richeſſes ; mais ſi grandes qu'elles puiſſent être, ne trouvez pas mauvais qu'une eſclave vous repréſente que vous en verrez bientôt la fin, ſi vous continuez de mener cette vie. On peut quelquefois régaler ſes amis & ſe divertir avec eux ; mais qu'on en faſſe une coutume journalière,

c'eſt courir le grand chemin de la dernière misère. Pour votre honneur & pour votre réputation, vous feriez beaucoup mieux de ſuivre les traces de feu votre père, & de vous mettre en état de parvenir aux charges qui lui ont acquis tant de gloire.

Noureddin écoutoit la belle perſienne en riant; & quand elle avoit achevé: Ma belle, reprenoit-il en continuant de rire, laiſſons-là ce diſcours, ne parlons que de nous réjouir. Feu mon père m'a toujours tenu dans une grande contrainte: je ſuis bien-aiſe de jouir de la liberté après laquelle j'ai tant ſoupiré avant ſa mort. J'aurai toujours le tems de me réduire à la vie réglée dont vous me parlez; un homme de mon âge doit ſe donner le loiſir de goûter les plaiſirs de la jeuneſſe.

Ce qui contribua encore beaucoup à mettre les affaires de Noureddin en déſordre, fut qu'il ne vouloit pas entendre parler de compter avec ſon maître-d'hôtel. Il le renvoyoit chaque fois qu'il ſe préſentoit avec ſon livre: Va, va, lui diſoit-il, je me fie bien à toi: Aie ſoin ſeulement que je faſſe toujours bonne chère.

Vous êtes le maître, ſeigneur, reprenoit le maître-d'hôtel, vous voudrez bien néanmoins que je vous faſſe ſouvenir du proverbe qui dit,

que qui fait grande dépenſe & ne compte pas, ſe trouve à la fin à la mendicité ſans s'en être apperçu. Vous ne vous contentez pas de la dépenſe ſi prodigieuſe de votre table, vous donnez encore à toute main. Vos tréſors ne peuvent y ſuffire, quand ils ſeroient auſſi gros que des montagnes. Va, te dis-je, lui répétoit Noureddin, je n'ai pas beſoin de tes leçons : continue de me faire manger, & ne te mets pas en peine du reſte.

Les amis de Noureddin cependant étoient fort aſſidus à ſa table, & ne manquoient pas l'occaſion de profiter de ſa facilité. Ils le flattoient, ils le louoient, & faiſoient valoir juſqu'à la moindre de ſes actions les plus indifférentes. Sur-tout ils n'oublioient pas d'exalter tout ce qui lui appartenoit, & ils y trouvoient leur compte. Seigneur, lui diſoit l'un, je paſſois l'autre jour par la terre que vous avez en tel endroit ; rien n'eſt plus magnifique ni mieux meublé que la maiſon ; c'eſt un paradis de délices que le jardin qui l'accompagne. Je ſuis ravi qu'elle vous plaiſe, reprenoit Noureddin ; qu'on m'apporte une plume, de l'encre & du papier, & que je n'en entende plus parler ; c'eſt pour vous, je vous la donne. D'autres ne lui avoient pas plutôt vanté quelqu'une des maiſons, des bains, & des lieux publics à loger

des étrangers, qui lui appartenoient, & lui rapportoient un gros revenu, qu'il leur en faisoit une donation. La belle persienne lui représentoit le tort qu'il se faisoit; au lieu de l'écouter, il continuoit de prodiguer ce qui lui restoit à la première occasion.

Noureddin enfin ne fit autre chose toute une année que de faire bonne chère, se donner du bon tems, & se divertir en prodiguant & dissipant les grands biens que ses prédécesseurs & le bon visir son père avoient acquis ou conservés avec beaucoup de soins & de peines. L'année ne faisoit que de s'écouler, que l'on frappa un jour à la porte de la salle où il étoit à table. Il avoit renvoyé ses esclaves, & il s'y étoit renfermé avec ses amis pour être en grande liberté.

Un des amis de Noureddin voulut se lever; mais Noureddin le devança, & alla ouvrir lui-même. C'étoit son maître-d'hôtel: & Noureddin, pour écouter ce qu'il vouloit, s'avança un peu hors de la salle & ferma la porte à demi.

L'ami qui avoit voulu se lever, & qui avoit apperçu le maître-d'hôtel, curieux de savoir ce qu'il avoit à dire à Noureddin, fut se poster entre la portière & la porte, & entendit que le maître-d'hôtel tint ce discours: Seigneur,

dit-il à son maître, je vous demande mille pardons si je viens vous interrompre au milieu de vos plaisirs. Ce que j'ai à vous communiquer, vous est, ce me semble, de si grande importance, que je n'ai pas cru devoir me dispenser de prendre cette liberté. Je viens d'achever mes derniers comptes ; & je trouve que ce que j'avois prévu il y a long-tems, & dont je vous avois averti plusieurs fois, est arrivé ; c'est-à-dire, seigneur, que je n'ai plus une maille de toutes les sommes que vous m'avez données pour faire votre dépense. Les autres fonds que vous m'aviez assignés, sont aussi épuisés ; & vos fermiers & ceux qui vous devoient des rentes, m'ont fait voir si clairement que vous avez transporté à d'autres ce qu'ils tenoient de vous, que je ne puis plus rien exiger d'eux sous votre nom. Voici mes comptes, examinez-les ; & si vous souhaitez que je continue de vous rendre mes services, assignez-moi d'autres fonds ; sinon permettez-moi de me retirer. Noureddin fut tellement surpris de ce discours, qu'il n'eut pas un mot à y répondre.

L'ami qui étoit aux écoutes & qui avoit tout entendu, rentra aussitôt & fit part aux autres amis de ce qu'il venoit d'entendre. C'est à vous, leur dit-il en achevant, de profiter de cet avis : pour moi je vous déclare que c'est aujourd'hui

le dernier jour que vous me verrez chez Noureddin. Si cela eſt, reprirent-ils, nous n'avons plus affaire chez lui non plus que vous; il ne nous y reverra pas auſſi davantage.

Noureddin revint en ce moment; & quelque bonne mine qu'il fît pour tâcher de remettre ſes conviés en train, il ne put néanmoins ſi bien diſſimuler, qu'ils ne s'apperçuſſent fort bien de la vérité de ce qu'ils venoient d'apprendre. Il s'étoit à peine remis à ſa place, qu'un de ſes amis ſe leva de la ſienne: Seigneur, lui dit-il, je ſuis bien fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie plus long-tems; je vous ſupplie de trouver bon que je m'en aille. Quelle affaire vous oblige de nous quitter ſitôt, reprit Noureddin? Seigneur, reprit-il, ma femme eſt accouchée aujourd'hui; vous n'ignorez pas que la préſence d'un mari eſt toujours néceſſaire dans une pareille rencontre. Il fit une grande révérence, & partit. Un moment après un autre ſe retira ſur un autre prétexte. Les autres firent la même choſe l'un après l'autre, juſqu'à ce qu'il ne reſta pas un ſeul des dix amis qui juſqu'alors avoient tenu ſi bonne compagnie à Noureddin.

Noureddin ne ſoupçonna rien de la réſolution que ſes amis avoient priſe de ne plus le voir. Il alla à l'appartement de la belle per-

ſienne, & il s'entretint ſeulement avec elle de la déclaration que ſon maître-d'hôtel lui avoit faite, avec de grands témoignages d'un véritable repentir du déſordre où étoient ſes affaires.

Seigneur, lui dit la belle perſienne, permettez-moi de vous dire que vous n'avez voulu vous en rapporter qu'à votre propre ſens; vous voyez préſentement ce qui vous eſt arrivé. Je ne me trompois pas lorſque je vous prédiſois la triſte fin à laquelle vous deviez vous attendre. Ce qui me fait de la peine, c'eſt que vous ne voyez pas tout ce qu'elle a de fâcheux. Quand je voulois vous en dire ma penſée; Réjouiſſons-nous, me diſiez-vous, & profitons du bon tems que la fortune nous offre pendant qu'elle nous eſt favorable, peut-être ne ſera-t-elle pas toujours de ſi bonne humeur. Mais je n'avois pas tort de vous répondre que nous étions nous-mêmes les artiſans de notre bonne fortune par une ſage conduite. Vous n'avez pas voulu m'écouter, & j'ai été contrainte de vous laiſſer faire malgré moi.

J'avoue, repartit Noureddin, que j'ai tort de n'avoir pas ſuivi les avis ſi ſalutaires que vous me donniez avec votre ſageſſe admirable; mais ſi j'ai mangé tout mon bien, vous ne conſidérez pas que ça été avec une élite d'amis que

je connois depuis long-tems. Ils ſont honnêtes & pleins de reconnoiſſance ; je ſuis ſûr qu'ils ne m'abandonneront pas. Seigneur, répliqua la belle perſiennne, ſi vous n'avez pas d'autre reſſource qu'en la reconnoiſſance de vos amis, croyez-moi, votre eſpérance eſt mal fondée, & vous m'en direz des nouvelles avec le tems.

Charmante perſienne, dit à cela Noureddin, j'ai meilleure opinion que vous du ſecours qu'ils me donneront. Je veux les aller voir tous dès demain, avant qu'ils prennent la peine de venir à leur ordinaire, & vous me verrez revenir avec une bonne ſomme d'argent, dont ils m'auront ſecouru tous enſemble. Je changerai de vie comme j'y ſuis réſolu, & je ferai profiter cet argent par quelque négoce.

Noureddin ne manqua pas d'aller le lendemain chez ſes dix amis, qui demeuroient dans une même rue; il frappa à la première porte qui ſe préſenta, où demeuroit un des plus riches. Une eſclave vint, & avant d'ouvrir, elle demanda qui frappoit. Dites à votre maître, répondit Noureddin, que c'eſt Noureddin, fils du feu viſir Khacan. L'eſclave ouvrit, l'introduiſit dans une ſalle, & entra dans la chambre où étoit ſon maître, à qui elle annonça que Noureddin venoit le voir. Noureddin ! reprit le maître avec un

ton de mépris, & si haut que Noureddin l'entendit avec un grand étonnement : Va, dis-lui que je n'y suis pas ; & toutes les fois qu'il viendra, dis-lui la même chose. L'esclave revint, & donna pour réponse à Noureddin, qu'elle avoit cru que son maître y étoit, mais qu'elle s'étoit trompée.

Noureddin sortit avec confusion : Ah le perfide ! le méchant homme, s'écria-t-il ! il me protestoit hier que je n'avois pas un meilleur ami que lui, & aujourd'hui il me traite si indignement ! Il alla frapper à la porte d'un autre ami, & cet ami lui fit dire la même chose que le premier. Il eut la même réponse chez le troisième, & ainsi des autres jusqu'au dixième, quoiqu'ils fussent tous chez eux.

Ce fut alors que Noureddin rentra tout de bon en lui-même, & qu'il reconnut sa faute irréparable de s'être fondé si facilement sur l'assiduité de ces faux amis à demeurer attachés à sa personne, & sur leurs protestations d'amitié tout le tems qu'il avoit été en état de leur faire des régals somptueux, & de les combler de largesses & de bienfaits. Il est bien vrai, dit-il en lui-même les larmes aux yeux, qu'un homme heureux comme je l'étois, ressemble à un arbre chargé de fruits ; tant qu'il y a du fruit sur l'arbre, on ne cesse pas d'être à l'entour

& d'en cueillir ; dès qu'il n'y en a plus, on s'en éloigne & on le laiſſe ſeul. Il ſe contraignit tant qu'il fut hors de chez lui ; mais dès qu'il fut rentré, il s'abandonna tout entier à ſon affliction, & alla le témoigner à la belle perſienne.

Dès que la belle perſienne vit paroître l'affligé Noureddin, elle ſe douta qu'il n'avoit pas trouvé chez ſes amis le ſecours auquel il s'étoit attendu. Eh bien, ſeigneur, lui dit-elle, êtes-vous préſentement convaincu de la vérité de ce que je vous avois prédit ? Ah, ma bonne, s'écria-t-il, vous ne me l'aviez prédit que trop véritablement ! pas un n'a voulu me reconnoître, me voir, me parler : jamais je n'euſſe cru devoir être traité ſi cruellement par des gens qui m'ont tant d'obligations, & pour qui je me ſuis épuiſé moi-même. Je ne me poſsède plus, & je crains de commettre quelqu'action indigne de moi dans l'état déplorable & dans le déſeſpoir où je ſuis, ſi vous ne m'aidez de vos ſages conſeils. Seigneur, reprit la belle perſienne, je ne vois pas d'autre remède à votre malheur, que de vendre vos eſclaves & vos meubles, & de ſubſiſter là-deſſus juſqu'à ce que le ciel vous montre quelqu'autre voie pour vous tirer de la misère.

Le remède parut extrêmement dur à Noureddin ; mais qu'eût-il pu faire dans la néceſ-

ſité de vivre où il étoit? Il vendit premièrement ſes eſclaves, bouches alors inutiles, qui lui euſſent fait une dépenſe beaucoup au-delà de ce qu'il étoit en état de ſupporter. Il vécut quelque tems ſur l'argent qu'il en fit; & lorſqu'il vint à manquer, il fit porter ſes meubles à la place publique, où ils furent vendus beaucoup au-deſſous de leur juſte valeur, quoiqu'il y en eût de très-précieux qui avoient coûté des ſommes immenſes. Cela le fit ſubſiſter un long eſpace de tems; mais enfin ce ſecours manqua, & il ne lui reſtoit plus de quoi faire d'autre argent : il en témoigna l'excès de ſa douleur à la belle perſienne.

Noureddin ne s'attendoit pas à la réponſe que lui fit cette ſage perſonne : Seigneur, lui dit-elle, je ſuis votre eſclave, & vous ſavez que le feu viſir votre père m'a achetée dix mille pièces d'or. Je ſais bien que je ſuis diminuée de prix depuis ce tems-là; mais auſſi je ſuis perſuadée que je puis être encore vendue une ſomme qui n'en ſera pas éloignée. Croyez-moi, ne différez pas de me mener au marché, & de me vendre; avec l'argent que vous toucherez, qui ſera très-conſidérable, vous irez faire le marchand en quelque ville où vous ne ſerez pas connu; & par-là vous aurez trouvé le moyen de vivre, ſinon dans une grande opulence,

d'une manière au moins à vous rendre heureux & content.

Ah, charmante & belle persienne, s'écria Noureddin ! est-il possible que vous ayez pu concevoir cette pensée ! vous ai-je donné si peu de marques de mon amour, que vous me croyiez capable de cette lâcheté ? Et quand je l'aurois cette lâcheté indigne, pourrois-je le faire sans être parjure, après le serment que j'ai fait à feu mon père de ne vous jamais vendre? Je mourrois plutôt que d'y contrevenir, & que de me séparer d'avec vous que j'aime, je ne dis pas autant, mais plus que moi-même. En me faisant une proposition si déraisonnable, vous me faites connoître qu'il s'en faut de beaucoup que vous m'aimiez autant que je vous aime.

Seigneur, reprit la belle persienne, je suis convaincue que vous m'aimez autant que vous le dites ; & dieu connoît si la passion que j'ai pour vous, est inférieure à la vôtre, & combien j'ai eu de répugnance à vous faire la proposition qui vous révolte si fort contre moi. Pour détruire la raison que vous m'apportez, je n'ai qu'à vous faire souvenir que la nécessité n'a pas de loi. Je vous aime à un point qu'il n'est pas possible que vous m'aimiez davantage ; & je puis vous assurer que je ne

cesserai jamais de vous aimer de même, à quelque maître que je puisse appartenir : je n'aurai pas même un plus grand plaisir au monde que de me réunir avec vous dès que vos affaires vous permettront de me racheter, comme je l'espère. Voilà, je l'avoue, une nécessité bien cruelle pour vous & pour moi : mais après tout je ne vois pas d'autres moyens de nous tirer de la misère vous & moi.

Noureddin, qui connoissoit fort bien la vérité de ce que la belle persienne venoit de lui représenter, & qui n'avoit point d'autre ressource pour éviter une pauvreté ignominieuse, fut contraint de prendre le parti qu'elle lui avoit proposé. Ainsi il la mena au marché où l'on vendoit les femmes esclaves, avec un regret qu'on ne peut exprimer ; il s'adressa à un courtier nommé Hagi Hassan. Hagi Hassan, lui dit-il, voici une esclave que je veux vendre, vois, je te prie, le prix qu'on en voudra donner.

Hagi Hassan fit entrer Noureddin & la belle persienne dans une chambre ; & dès que la belle persienne eut ôté le voile qui lui cachoit le visage : Seigneur, dit Hagi Hassan à Noureddin avec admiration, me trompai-je ! n'est-ce pas l'esclave que le feu visir votre père acheta dix mille pièces d'or ? Noureddin lui assura que c'étoit elle-même ; & Hagi Hassan, en lui fai-

ſant eſpérer qu'il en tireroit une groſſe ſomme, lui promit d'employer tout ſon art à la faire acheter au plus haut prix qu'il lui ſeroit poſſible.

Hagi Haſſan & Noureddin ſortirent de la chambre, & Hagi Haſſan y enferma la belle perſienne. Il alla enſuite chercher les marchands; mais ils étoient tous occupés à acheter des eſclaves grecques, afriquaines, tartares & autres, & il fut obligé d'attendre qu'ils euſſent fait leurs achats. Dès qu'ils eurent achevé & qu'à-peu-près ils ſe furent tous raſſemblés : Mes bons ſeigneurs, leur dit-il, avec une gaieté qui paroiſſoit ſur ſon viſage & dans ſes geſtes, tout ce qui eſt rond, n'eſt pas noiſette : tout ce qui eſt long, n'eſt pas figue : tout ce qui eſt rouge, n'eſt pas chair, & tous les œufs ne ſont pas frais. Je veux vous dire que vous avez bien vu & bien acheté des eſclaves en votre vie, mais vous n'en avez jamais vu une ſeule qui puiſſe entrer en comparaiſon avec celle que je vous annonce. C'eſt la perle des eſclaves : venez, ſuivez-moi, que je vous la faſſe voir. Je veux que vous me diſiez vous-mêmes à quel prix je dois la crier d'abord.

Les marchands ſuivirent Hagi Haſſan, & Hagi Haſſan leur ouvrit la porte de la chambre où étoit la belle perſienne. Ils la virent avec ſurpriſe,

ſurpriſe, & ils convinrent tout d'une voix qu'on ne pouvoit la mettre d'abord à un moindre prix que de quatre mille pièces d'or. Ils ſortirent de la chambre, & Hagi Haſſan qui ſortit avec eux après avoir fermé la porte, cria à haute voix, ſans s'en éloigner : *A quatre mille pièces d'or l'eſclave perſienne.*

Aucun des marchands n'avoit encore parlé, & ils ſe conſultoient eux-mêmes ſur l'enchère qu'ils y devoient mettre, lorſque le viſir Saouy parut. Comme il eut apperçu Noureddin dans la place : Apparemment, dit-il en lui-même, que Noureddin fait encore de l'argent de quelques meubles (car il ſavoit qu'il en avoit vendu), & qu'il eſt venu acheter une eſclave. Il s'avance, & Hagi Haſſan cria une ſeconde fois : *A quatre mille pièces d'or l'eſclave perſienne.*

Ce haut prix fit juger à Saouy que l'eſclave devoit être d'une beauté toute particulière, & auſſitôt il eut une forte envie de la voir. Il pouſſa ſon cheval droit à Hagi Haſſan qui étoit environné des marchands : Ouvre la porte, lui dit-il, & fais-moi voir l'eſclave. Ce n'étoit pas la coutume de faire voir une eſclave à un particulier, dès que les marchands l'avoient vue, & qu'ils la marchandoient. Mais les marchands n'eurent pas la hardieſſe de faire valoir leur droit contre l'autorité d'un viſir, & Hagi Haſſan

ne put ſe diſpenſer d'ouvrir la porte, & de faire ſigne à la belle perſienne de s'approcher, afin que Saouy pût la voir ſans deſcendre de ſon cheval.

Saouy fut dans une admiration inexprimable, quand il vit une eſclave d'une beauté ſi extraordinaire. Il avoit déjà eu affaire avec le courtier, & ſon nom ne lui étoit pas inconnu : Hagi Haſſan, lui dit-il, n'eſt-ce pas à quatre mille pièces d'or que tu la cries ? Oui, ſeigneur, répondit-il, les marchands que vous voyez, ſont convenus il n'y a qu'un moment, que je la criaſſe à ce prix-là. J'attends qu'ils en offrent davantage à l'enchère & au dernier mot. Je donnerai l'argent, reprit Saouy, ſi perſonne n'en offre davantage. Il regarda auſſitôt les marchands d'un œil qui marquoit aſſez qu'il ne prétendoit pas qu'ils enchériſſent. Il étoit ſi redoutable à tout le monde, qu'ils ſe gardèrent bien auſſi d'ouvrir la bouche, même pour ſe plaindre ſur ce qu'il entreprenoit ſur leur droit.

Quand le viſir Saouy eut attendu quelque tems, & qu'il vit qu'aucun des marchands n'enchériſſoit : Hé bien, qu'attends-tu, dit-il à Hagi Haſſan ? va trouver le vendeur, & conclus le marché avec lui à quatre mille pièces d'or, ou ſache ce qu'il prétend faire. Il ne ſavoit pas encore que l'eſclave appartînt à Noureddin.

Hagi Haſſan qui avoit déjà fermé la porte de la chambre, alla s'aboucher avec Noureddin : Seigneur, lui dit-il, je ſuis bien fâché de venir vous annoncer une méchante nouvelle ; votre eſclave va être vendue pour rien. Pour quelle raiſon, reprit Noureddin ? Seigneur, repartit Hagi Haſſan, la choſe avoit pris d'abord un fort bon train. Dès que les marchands eurent vu votre eſclave, ils me chargèrent ſans faire de façon, de la crier à quatre mille pièces d'or. Je l'ai criée à ce prix-là, & auſſitôt le viſir Saouy eſt venu, & ſa préſence a fermé la bouche aux marchands que je voyois diſpoſés à la faire monter au moins au même prix qu'elle coûta au feu viſir votre père. Saouy ne veut en donner que les quatre mille pièces d'or, & c'eſt bien malgré moi que je viens vous apporter une parole ſi déraiſonnable. L'eſclave eſt à vous, mais je ne vous conſeillerai jamais de la lâcher à ce prix-là. Vous le connoiſſez, ſeigneur, & tout le monde le connoît. Outre que l'eſclave vaut infiniment davantage, il eſt aſſez méchant homme pour imaginer quelque moyen de ne vous pas compter la ſomme.

Hagi Haſſan, répliqua Noureddin, je te ſuis obligé de ton conſeil ; ne crains pas que je ſouffre que mon eſclave ſoit vendue à l'ennemi de ma maiſon. J'ai grand beſoin d'argent,

mais j'aimerois mieux mourir dans la dernière pauvreté, que de permettre qu'elle lui ſoit livrée. Je te demande une ſeule choſe; comme tu ſais tous les uſages & tous les détours, dis-moi ſeulement ce que je dois faire pour l'en empêcher.

Seigneur, répondit Hagi Haſſan, rien n'eſt plus aiſé. Faites ſemblant de vous être mis en colère contre votre eſclave & d'avoir juré que vous l'amèneriez au marché, mais que vous n'avez pas entendu de la vendre, & que ce que vous en avez fait, n'a été que pour vous acquitter de votre ſerment. Cela ſatisfera tout le monde, & Saouy n'en aura rien à vous dire. Venez donc, & dans le moment que je la préſenterai à Saouy, comme ſi c'étoit de votre conſentement & que le marché fût arrêté, reprenez-la en lui donnant quelques coups & remenez-la chez vous. Je te remercie, lui dit Noureddin, tu verras que je ſuivrai ton conſeil.

Hagi Haſſan retourna à la chambre, il l'ouvrit & entra; & après avoir averti la belle perſienne en deux mots de ne pas s'alarmer de ce qui alloit arriver, il la prit par le bras & l'amena au viſir Saouy qui étoit toujours devant la porte; Seigneur, dit-il en la lui préſentant, voilà l'eſclave, elle eſt à vous; prenez-la.



Venez-ça impertinente, et revenez chez moi??

C. P. Marillier del. | Le Beau Sc.

Hagi Haſſan n'avoit pas achevé ces paroles, que Noureddin s'étoit ſaiſi de la belle perſienne; il la tira à lui, en lui donnant un ſoufflet : Venez-çà impertinente, lui dit-il aſſez haut pour être entendu de tout le monde, & revenez chez moi. Votre méchante humeur m'avoit bien obligé de faire ſerment de vous amener au marché, mais non pas de vous vendre. J'ai encore beſoin de vous, & je ferai à tems d'en venir à cette extrémité, quand il ne me reſtera plus autre choſe.

Le viſir Saouy fut dans une grande colère de cette action de Noureddin. Miſérable débauché, s'écria-t-il, veux-tu me faire accroire qu'il te reſte autre choſe à vendre que ton eſclave? Il pouſſa ſon cheval en même-tems droit à lui pour lui enlever la belle perſienne. Noureddin piqué au vif de l'affront que le viſir lui faiſoit, ne fit que lâcher la belle perſienne & lui dire de l'attendre, & en ſe jetant ſur la bride du cheval, il le fit reculer trois ou quatre pas en arrière : Méchant barbon, dit-il alors au viſir, je te ravirois l'ame ſur l'heure, ſi je n'étois retenu par la conſidération de tout le monde que voilà.

Comme le viſir Saouy n'étoit aimé de perſonne, & qu'au contraire il étoit haï de tout le monde, il n'y en avoit pas un de tous ceux

qui étoient préſens, qui n'eût été ravi que Noureddin l'eût un peu mortifié. Ils lui témoignèrent par ſignes & lui firent comprendre qu'il pouvoit ſe venger comme il lui plairoit, & que perſonne ne ſe mêleroit de leur querelle.

Saouy voulut faire un effort pour obliger Noureddin de lâcher la bride de ſon cheval; mais Noureddin qui étoit un jeune homme fort & puiſſant, enhardi par la bienveillance des aſſiſtans, le tira à bas du cheval au milieu du ruiſſeau, lui donna mille coups, & lui mit la tête en ſang contre le pavé. Dix eſclaves qui accompagnoient Saouy voulurent tirer le ſabre & ſe jeter ſur Noureddin, mais les marchands ſe mirent au-devant & les empêchèrent. Que prétendez-vous faire, leur dirent-ils? ne voyez-vous pas que ſi l'un eſt viſir, l'autre eſt fils de viſir? laiſſez-les vuider leur différend entr'eux: peut-être ſe raccommoderont-ils un de ces jours; & ſi vous aviez tué Noureddin, croyez-vous que votre maître, tout puiſſant qu'il eſt, pût vous garantir de la juſtice? Noureddin ſe laſſa enfin de battre le viſir Saouy; il le laiſſa au milieu du ruiſſeau, reprit la belle perſienne, & retourna chez lui au milieu des acclamations du peuple qui le louoit de l'action qu'il venoit de faire.

Saouy meurtri de coups ſe releva à l'aide de

ſes gens avec bien de la peine, & il eut la dernière mortification de ſe voir tout gâté de fange & de ſang. Il s'appuya ſur les épaules de deux de ſes eſclaves, & dans cet état il alla droit au palais, à la vue de tout le monde, avec une confuſion d'autant plus grande que perſonne ne le plaignoit. Quand il fut ſous l'appartement du roi, il ſe mit à crier & à implorer ſa juſtice d'une manière pitoyable. Le roi le fit venir, & dès qu'il parut, il lui demanda qui l'avoit maltraité & mis dans l'état où il étoit. Sire, s'écria Saouy, il ne faut qu'être bien dans la faveur de votre majeſté, & avoir quelque part à ſes ſacrés conſeils, pour être traité de la manière indigne dont elle voit qu'on vient de me traiter. Laiſſons-là ces diſcours, reprit le roi, dites-moi ſeulement la choſe comme elle eſt, & qui eſt l'offenſeur; je ſaurai bien le faire repentir s'il a tort.

Sire, dit alors Saouy, en racontant la choſe tout à ſon avantage, j'étois allé au marché des femmes eſclaves pour acheter moi-même une cuiſinière dont j'ai beſoin; j'y ſuis arrivé, & j'ai trouvé qu'on y crioit une eſclave à quatre mille pièces d'or. Je me ſuis fait amener l'eſclave; c'eſt la plus belle qu'on ait vue & qu'on puiſſe jamais voir. Je ne l'ai pas eu plutôt conſidérée avec une ſatisfaction extrême, que j'ai de-

mandé à qui elle appartenoit, & j'ai appris que Noureddin, fils du feu vifir Khacan, vouloit la vendre.

Votre majefté fe fouvient, fire, d'avoir fait compter dix mille pièces d'or à ce vifir, il y a deux ou trois ans, & de l'avoir chargé de vous acheter une efclave pour cette fomme. Il l'avoit employée à acheter celle-ci, mais au lieu de l'amener à votre majefté, il ne l'en jugea pas digne, il en fit préfent à fon fils. Depuis la mort du père, le fils a bu, mangé & diffipé tout ce qu'il avoit, & il ne lui eft refté que cette efclave qu'il s'étoit enfin réfolu de vendre, & que l'on vendoit en effet en fon nom. Je l'ai fait venir, & fans lui parler de la prévarication, ou plutôt de la perfidie de fon père envers votre majefté : Noureddin, lui ai-je dit le plus honnêtement du monde, les marchands, comme je l'apprends, ont mis d'abord votre efclave à quatre mille pièces d'or. Je ne doute pas qu'à l'envi l'un de l'autre ils ne la faffent monter à un prix beaucoup plus haut : croyez-moi, donnez-la-moi pour les quatre mille pièces d'or, & je vais l'acheter pour en faire un préfent au roi notre feigneur & maître, à qui j'en ferai bien votre cour. Cela vous vaudra infiniment plus que ce que les marchands pourroient vous en donner.

Au lieu de répondre, en me rendant honnêteté pour honnêteté, l'insolent m'a regardé fièrement : Méchant vieillard, m'a-t-il dit, je donnerois mon esclave à un juif pour rien, plutôt que de te la vendre. Mais Noureddin, ai-je repris sans m'échauffer, quoique j'en eusse un grand sujet, vous ne considérez pas, quand vous parlez ainsi, que vous faites injure au roi, qui a fait votre père ce qu'il étoit, aussi-bien qu'il m'a fait ce que je suis.

Cette remontrance qui devoit l'adoucir, n'a fait que l'irriter davantage ; il s'est jeté aussitôt sur moi comme un furieux, sans aucune considération de mon âge, encore moins de ma dignité, m'a jeté à bas de mon cheval, m'a frappé tout le tems qu'il lui a plu, & m'a mis en l'état où votre majesté me voit. Je la supplie de considérer que c'est pour ses intérêts que je souffre un affront si signalé. En achevant ces paroles, il baissa la tête & se tourna de côté pour laisser couler ses larmes en abondance.

Le roi abusé & animé contre Noureddin par ce discours plein d'artifice, laissa paroître sur son visage des marques d'une grande colère ; il se tourna du côté de son capitaine des gardes qui étoit auprès de lui : Prenez quarante hommes de ma garde, lui dit-il, & quand vous

aurez mis la maifon de Noureddin au pillage, & que vous aurez donné les ordres pour la rafer, amenez-le-moi avec fon efclave.

Le capitaine des gardes n'étoit pas encore hors de l'appartement du roi, qu'un huiffier de la chambre qui entendit donner cet ordre, avoit déja pris le devant. Il s'appeloit Sangiar, & il avoit été autrefois efclave du vifir Khacan, qui l'avoit introduit dans la maifon du roi, où il s'étoit avancé par degrés.

Sangiar plein de reconnoiffance pour fon ancien maître, & de zèle pour Noureddin qu'il avoit vu naître, & qui connoiffoit depuis long-tems la haine de Saouy contre la maifon de Khacan, n'avoit pu entendre l'ordre fans frémir. L'action de Noureddin, dit-il en lui-même, ne peut pas être auffi noire que Saouy l'a racontée; il a prévenu le roi, & le roi va faire mourir Noureddin fans lui donner le tems de fe juftifier. Il fit une diligence fi grande, qu'il arriva affez à tems pour l'avertir de ce qui venoit de fe paffer chez le roi, & lui donner lieu de fe fauver avec la belle perfienne. Il frappa à la porte d'une manière qui obligea Noureddin, qui n'avoit plus de domeftique il y avoit long-tems, de venir ouvrir lui-même fans différer, Mon cher feigneur, lui dit Sangiar, il n'y a plus de fûreté pour vous

à Balſora ; partez & ſauvez-vous ſans perdre un moment.

Pourquoi cela, reprit Noureddin, qu'y a-t-il qui m'oblige ſi fort de partir ? Partez, vous dis-je, repartit Sangiar, & emmenez votre eſclave avec vous. En deux mots, Saouy vient de faire entendre au roi, de la manière qu'il a voulu, ce qui s'eſt paſſé entre vous & lui ; & le capitaine des gardes vient après moi avec quarante ſoldats, ſe ſaiſir de vous & d'elle. Prenez ces quarante pièces d'or pour vous aider à chercher un aſyle : je vous en donnerois davantage ſi j'en avois ſur moi. Excuſez-moi ſi je ne m'arrête pas davantage ; je vous laiſſe malgré moi pour votre bien & pour le mien, par l'intérêt que j'ai que le capitaine des gardes ne me voie pas. Sangiar ne donna à Noureddin que le tems de le remercier, & ſe retira.

Noureddin alla avertir la belle perſienne de la néceſſité où ils étoient l'un & l'autre de s'éloigner dans le moment ; elle ne fit que mettre ſon voile, & ils ſortirent de la maiſon : ils eurent le bonheur non-ſeulement de ſortir de la ville ſans que perſonne s'apperçût de leur évaſion, mais même d'arriver à l'embouchure de l'Euphrate qui n'étoit pas éloignée, & de s'embarquer ſur un bâtiment prêt à lever l'ancre.

En effet, dans le tems qu'ils arrivèrent, le capitaine étoit fur le tillac au milieu des paffagers : Enfans, leur demandoit-il, êtes-vous tous ici ? quelqu'un de vous a-t-il encore affaire, ou a-t-il oublié quelque chofe à la ville ? à quoi chacun répondit qu'ils y étoient tous, & qu'il pouvoit faire voile quand il lui plairoit. Noureddin ne fut pas plutôt embarqué, qu'il demanda où le vaiffeau alloit, & il fut ravi d'apprendre qu'il alloit à Bagdad. Le capitaine fit lever l'ancre, mit à la voile, & le vaiffeau s'éloigna de Balfora avec un vent très-favorable.

Voici ce qui fe paffa à Balfora pendant que Noureddin échappoit à la colère du roi avec la belle perfienne.

Le capitaine des gardes arriva à la maifon de Noureddin & frappa à la porte. Comme il vit que perfonne n'ouvroit, il la fit enfoncer & auffitôt fes foldats entrèrent en foule ; ils cherchèrent par tous les coins & recoins, & ils ne trouvèrent ni Noureddin ni fon efclave. Le capitaine des gardes fit demander & demanda lui-même aux voifins s'ils ne les avoient pas vus. Quand ils les euffent vus, comme il n'y en avoit pas un qui n'aimât Noureddin, il n'y en avoit pas un qui eût rien dit qui pût lui faire tort. Pendant que l'on pilloit & que

l'on rasoit la maison, il alla porter cette nouvelle au roi. Qu'on les cherche en quelqu'endroit qu'ils puissent être, dit le roi, je veux les avoir.

Le capitaine des gardes alla faire de nouvelles perquisitions, & le roi renvoya le visir Saouy avec honneur : Allez, lui dit-il, retournez chez vous, & ne vous mettez pas en peine du châtiment de Noureddin ; je vous vengerai moi-même de son insolence.

Afin de mettre tout en usage, le roi fit encore crier dans toute la ville, par les crieurs publics, qu'il donneroit mille pièces d'or à celui qui lui amèneroit Noureddin & son esclave, & qu'il feroit punir sévèrement celui qui les auroit cachés. Mais quelque soin qu'il prît & quelque diligence qu'il fît faire, il ne lui fut pas possible d'en avoir aucune nouvelle ; & le visir Saouy n'eut que la consolation de voir que le roi avoit pris son parti.

Noureddin & la belle persienne cependant avançoient & faisoient leur route avec tout le bonheur possible. Ils abordèrent enfin à Bagdad ; & dès que le capitaine, joyeux d'avoir achevé son voyage, eut apperçu la ville : Enfans, s'écria-t-il en parlant aux passagers, réjouissez-vous, la voilà, cette grande & merveilleuse ville, où il y a un concours général

& perpétuel de tous les endroits du monde. Vous y trouverez une multitude de peuple innombrable, & vous n'y aurez pas le froid insupportable de l'hiver, ni les chaleurs excessives de l'été; vous y jouirez d'un printems qui dure toujours avec ses fleurs, & avec les fruits délicieux de l'automne.

Quand le bâtiment eut mouillé un peu au-dessous de la ville, les passagers se débarquèrent & se rendirent chacun où ils devoient loger. Noureddin donna cinq pièces d'or pour son passage, & se débarqua aussi avec la belle persienne. Mais il n'étoit jamais venu à Bagdad, & il ne savoit où aller prendre logement. Ils marchèrent long-tems le long des jardins qui bordoient le Tigre, & ils en côtoyèrent un qui étoit formé d'une belle & longue muraille. En arrivant au bout, ils détournèrent par une longue rue bien pavée, où ils apperçurent la porte du jardin avec une belle fontaine auprès.

La porte qui étoit très-magnifique, étoit fermée, avec un vestibule ouvert, où il y avoit un sopha de chaque côté. Voici un endroit fort commode, dit Noureddin à la belle persienne; la nuit approche, & nous avons mangé avant de nous débarquer; je suis d'avis que nous y passions la nuit, & demain matin, nous aurons le tems de chercher à nous loger;

qu'en dites-vous ? Vous ſavez, ſeigneur, répondit la belle perſienne, que je ne veux que ce que vous voulez ; ne paſſons pas plus outre ſi vous le ſouhaitez ainſi. Ils burent chacun un coup à la fontaine, & montèrent ſur un des deux ſophas, où ils s'entretinrent quelque tems. Le ſommeil les prit enfin, & ils s'endormirent au murmure agréable de l'eau.

Le jardin appartenoit au calife, & il y avoit au milieu un grand pavillon qu'on appeloit le pavillon des peintures, à cauſe que ſon principal ornement étoit des peintures à la perſienne, de la main de pluſieurs peintres de Perſe que le calife avoit fait venir exprès. Le grand & ſuperbe ſallon que ce pavillon formoit, étoit éclairé par quatre-vingts fenêtres, avec un luſtre à chacune, & les quatre-vingts luſtres ne s'allumoient que lorſque le calife y venoit paſſer la ſoirée, que le tems étoit ſi tranquille qu'il n'y avoit pas un ſouffle de vent. Ils faiſoient alors une très-belle illumination qu'on appercevoit bien loin à la campagne de ce côté-là, & d'une grande partie de la ville.

Il ne demeuroit qu'un concierge dans ce jardin, & c'étoit un vieil officier fort âgé, nommé Scheich Ibrahim, qui occupoit ce poſte où le calife l'avoit mis lui-même par récompenſe. Le calife lui avoit bien recommandé de

n'y pas laisser entrer toutes sortes de personnes, & sur-tout de ne pas souffrir qu'on s'assît & qu'on s'arrêtât sur les deux sophas qui étoient à la porte en-dehors, afin qu'ils fussent toujours propres, & châtier ceux qu'il y trouveroit.

Une affaire avoit obligé le concierge de sortir, & il n'étoit pas encore revenu. Il revint enfin, & il arriva assez de jour pour s'appercevoir d'abord que deux personnes dormoient sur un des sophas, l'un & l'autre la tête sous un linge, pour être à l'abri des cousins. Bon, dit Scheich Ibrahim en lui-même, voilà des gens qui contreviennent à la défense du calife; je vais leur apprendre le respect qu'ils lui doivent. Il ouvrit la porte sans faire de bruit; & un moment après, il revint avec une grosse canne à la main, le bras retroussé. Il alloit frapper de toute sa force sur l'un & sur l'autre; mais il se retint. Scheich Ibrahim, se dit-il à lui-même, tu vas les frapper, & tu ne considères pas que ce sont peut-être des étrangers qui ne savent où aller loger, & qui ignorent l'intention du calife; il est mieux que tu saches auparavant qui ils sont. Il leva le linge qui leur couvroit la tête avec une grande précaution, & il fut dans la dernière admiration de voir un jeune homme si bien fait & une jeune femme

si

ſi belle. Il éveilla Noureddin en le tirant un peu par les piés.

Noureddin leva auſſitôt la tête ; & dès qu'il eut vu un vieillard à longue barbe blanche à ſes piés , il ſe leva ſur ſon ſéant, ſe coulant ſur les genoux ; & en lui prenant la main qu'il baiſa : Bon père , lui dit-il , que dieu vous conſerve ; ſouhaitez-vous quelque choſe ? Mon fils , reprit Scheich Ibrahim , qui êtes-vous ? d'où êtes-vous ? Nous ſommes des étrangers qui ne faiſons que d'arriver, repartit Noureddin, & nous voulions paſſer ici la nuit juſqu'à demain. Vous feriez mal ici, répliqua Scheich Ibrahim ; venez, entrez, je vous donnerai à coucher plus commodément, & la vue du jardin qui eſt très-beau, vous réjouira pendant qu'il fait encore un peu de jour. Et ce jardin eſt-il à vous, lui demanda Noureddin ? Vraiment oui, c'eſt à moi, reprit Scheich Ibrahim en ſouriant ; c'eſt un héritage que j'ai eu de mon père ; entrez, vous dis-je, vous ne ſerez pas fâché de le voir.

Noureddin ſe leva en témoignant à Scheich Ibrahim combien il lui étoit obligé de ſon honnêteté, & entra dans le jardin avec la belle perſienne. Scheich Ibrahim ferma la porte ; & en marchant devant eux, il les mena en un endroit d'où ils virent à-peu-près la diſpoſi-

tion, la grandeur & la beauté du jardin d'un coup d'œil.

Noureddin avoit vu d'aſſez beaux jardins à Balſora, mais il n'en avoit pas encore vu de comparables à celui-ci. Quand il eut bien tout conſidéré, & qu'il ſe fut promené dans quelques allées, il ſe tourna du côté du concierge qui l'accompagnoit, & lui demanda comment il s'appeloit. Dès qu'il lui eut répondu qu'il s'appeloit Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim, lui dit-il, il faut avouer que voici un jardin merveilleux; dieu vous y conſerve long-tems. Nous ne pouvons aſſez vous remercier de la grâce que vous nous avez faite de nous faire voir un lieu ſi digne d'être vu; il eſt juſte que nous vous en témoignions notre reconnoiſſance par quelqu'endroit. Tenez, voilà deux pièces d'or, je vous prie de nous faire chercher quelque choſe pour manger, que nous nous réjouiſſions enſemble.

A la vue des deux pièces d'or, Scheich Ibrahim qui aimoit fort ce métal, ſourit en ſa barbe; il les prit, & en laiſſant Noureddin & la belle perſienne pour aller faire la commiſſion, car il étoit ſeul : Voilà de bonnes gens, dit-il en lui-même avec bien de la joie; je me ſerois fait un grand tort à moi-même ſi j'euſſe eu l'imprudence de les maltraiter & de les chaſ-

ser. Je les régalerai en prince avec la dixième partie de cet argent, & le reste me demeurera pour ma peine.

Pendant que Scheich Ibrahim alla acheter de quoi souper autant pour lui que pour ses hôtes, Noureddin & la belle persienne se promenèrent dans le jardin, & arrivèrent au pavillon des peintures qui étoit au milieu. Ils s'arrêtèrent d'abord à contempler sa structure admirable, sa grandeur & sa hauteur; & après qu'ils en eurent fait le tour en le regardant de tous les côtés, ils montèrent à la porte du sallon par un grand escalier de marbre blanc; mais ils la trouvèrent fermée.

Noureddin & la belle persienne ne faisoient que de descendre de l'escalier, lorsque Scheich Ibrahim arriva chargé de vivres. Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin avec étonnement, ne nous avez-vous pas dit que ce jardin vous appartient? Je l'ai dit, reprit Scheich Ibrahim, & je le dis encore: pourquoi me faites-vous cette demande? Et ce superbe pavillon, repartit Noureddin, est à vous aussi? Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette autre demande, & il en parut un peu interdit. Si je dis qu'il n'est pas à moi, dit-il en lui-même, ils me demanderont aussitôt comment il se peut faire que je sois maître du jardin, & que je ne le sois point

du pavillon ? Comme il avoit bien voulu feindre que le jardin étoit à lui, il feignit la même chose à l'égard du pavillon. Mon fils, repartit-il, le pavillon ne va pas sans le jardin ; l'un & l'autre m'appartiennent. Puisque cela est, reprit alors Noureddin, & que vous voulez bien que nous soyons vos hôtes cette nuit, faites-nous, je vous en supplie, la grâce de nous en faire voir le dedans ; à juger du dehors, il doit être d'une magnificence extraordinaire.

Il n'eut pas été honnête à Scheich Ibrahim de refuser à Noureddin la demande qu'il faisoit, après les avances qu'il avoit déjà faites. Il considéra de plus que le calife n'avoit pas envoyé l'avertir comme il avoit de coutume, & ainsi qu'il ne viendroit pas ce soir-là, & qu'il pouvoit même y faire manger ses hôtes, & manger lui-même avec eux. Il posa les vivres qu'il avoit apportés sur le premier degré de l'escalier, & alla chercher la clé dans le logement où il demeuroit ; il revint avec de la lumière, & il ouvrit la porte.

Noureddin & la belle persienne entrèrent dans le sallon, & ils le trouvèrent si surprenant, qu'ils ne pouvoient se lasser d'en admirer la beauté & la richesse. En effet, sans parler des peintures, les sofas étoient magnifiques ; & avec les lustres qui pendoient à chaque fenêtre, il

y avoit encore entre chaque croiſée un bras d'argent chacun avec ſa bougie; & Noureddin ne put voir tous ces objets ſans ſe reſſouvenir de la ſplendeur dans laquelle il avoit vécu, & ſans en ſoupirer.

Scheich Ibrahim cependant apporta les vivres, prépara la table ſur un ſofa; & quand tout fut prêt, Noureddin, la belle perſienne & lui s'aſſirent & mangèrent enſemble. Quand ils eurent achevé, & qu'ils eurent lavé les mains, Noureddin ouvrit une fenêtre & appela la belle perſienne. Approchez, lui dit-il, & admirez avec moi la belle vue & la beauté du jardin au clair de lune qu'il fait; rien n'eſt plus charmant. Elle s'approcha, & ils jouirent enſemble de ce ſpectacle, pendant que Scheich Ibrahim ôtoit la table.

Quand Scheich Ibrahim eut fait, & qu'il fut venu rejoindre ſes hôtes, Noureddin lui demanda s'il n'avoit pas quelque boiſſon dont il voulût bien les regaler. Quelle boiſſon voudriez-vous, reprit Scheich Ibrahim? eſt-ce du ſorbet? j'en ai du plus exquis; mais vous ſavez bien, mon fils, qu'on ne boit pas le ſorbet après le ſoupé.

Je le ſais bien, repartit Noureddin, ce n'eſt pas du ſorbet que nous vous demandons; c'eſt une autre boiſſon: je m'étonne que vous ne

m'entendiez pas. C'eſt donc du vin dont vous voulez parler, répliqua Scheich Ibrahim? Vous l'avez deviné, lui dit Noureddin; ſi vous en avez, obligez-nous de nous en apporter une bouteille. Vous ſavez qu'on en boit après ſoupé pour paſſer le tems juſqu'à ce qu'on ſe couche.

Dieu me garde d'avoir du vin chez moi, s'écria Scheich Ibrahim, & même d'approcher d'un lieu où il y en auroit! Un homme comme moi, qui a fait le pélerinage de la Mecque quatre fois, a renoncé au vin pour toute ſa vie.

Vous nous feriez pourtant un grand plaiſir de nous en trouver, reprit Noureddin, & ſi cela ne vous fait pas de peine, je vais vous enſeigner un moyen, ſans que vous entriez au cabaret, & ſans que vous mettiez la main à ce qu'il contiendra. Je le veux bien à cette condition, repartit Scheich Ibrahim: dites-moi ſeulement ce qu'il faut que je faſſe.

Nous avons vu un âne attaché à l'entrée de votre jardin, dit alors Noureddin; c'eſt à vous apparemment, & vous devez vous en ſervir dans le beſoin. Tenez, voilà encore deux pièces d'or; prenez l'âne avec ſes paniers, & allez au premier cabaret, ſans vous en approcher qu'autant qu'il vous plaira; donnez quelque choſe au premier paſſant, & priez-le d'aller juſqu'au cabaret avec l'âne, d'y prendre deux cruches

de vin, que l'on mettra, l'une dans un panier, & l'autre dans l'autre, & de vous ramener l'âne après qu'il aura payé le vin de l'argent que vous lui aurez donné. Vous n'aurez qu'à chaſſer l'âne devant vous juſqu'ici, & nous prendrons les cruches nous-mêmes dans les paniers. De cette manière, vous ne ferez rien qui doive vous faire la moindre répugnance.

Les deux autres pièces d'or que Scheich Ibrahim venoit de recevoir, firent un puiſſant effet ſur ſon eſprit. Ah, mon fils, s'écria-t-il quand Noureddin eut achevé, que vous l'entendez bien! ſans vous, je ne me fuſſe jamais aviſé de ce moyen pour vous faire avoir du vin ſans ſcrupule. Il les quitta pour aller faire la commiſſion, & il s'en acquitta en peu de tems. Dès qu'il fut de retour, Noureddin deſcendit, tira les cruches des paniers, & les porta au ſallon

Scheich Ibrahim remena l'âne à l'endroit où il l'avoit pris; & lorſqu'il fut revenu: Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin, nous ne pouvons aſſez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre; mais il nous manque encore quelque choſe. Et quoi, reprit Scheich Ibrahim? que puis-je faire encore pour votre ſervice? Nous n'avons pas de taſſes, repartit Noureddin, & quelques fruits nous racommoderoient bien, ſi vous en aviez. Vous n'avez

qu'à parler, répliqua Scheich Ibrahim, il ne vous manquera rien de tout ce que vous pouvez ſouhaiter.

Scheich Ibrahim deſcendit, & en peu de tems, il leur prépara une table couverte de belles porcelaines remplies de pluſieurs ſortes de fruits, avec des taſſes d'or & d'argent à choiſir; & quand il leur eut demandé s'ils avoient beſoin de quelqu'autre choſe, il ſe retira ſans vouloir reſter, quoiqu'ils l'en priaſſent avec beaucoup d'inſtance.

Noureddin & la belle perſienne ſe remirent à table, & ils commencèrent par boire chacun un coup; ils trouvèrent le vin excellent. Hé bien, ma belle, dit Noureddin à la belle perſienne, ne ſommes-nous pas les plus heureux du monde de ce que le haſard nous a amenés dans un lieu ſi agréable & ſi charmant? Réjouiſſons-nous & remettons-nous de la mauvaiſe chère de notre voyage. Mon bonheur peut-il être plus grand, que de vous avoir d'un côté & la taſſe de l'autre? Ils burent pluſieurs autres fois, s'entretenant agréablement, & en chantant chacun leur chanſon.

Comme ils avoient la voix parfaitement belle l'un & l'autre, particulièrement la belle perſienne, leur chant attira Scheich Ibrahim, qui les entendit long-tems de deſſus le perron

avec un grand plaiſir, ſans ſe faire voir. Il ſe fit voir enfin en mettant la tête à la porte : Courage, ſeigneur, dit-il à Noureddin qu'il croyoit déjà ivre ; je ſuis ravi de vous voir dans cette joie.

Ah, Scheich Ibrahim, s'écria Noureddin en ſe tournant de ſon côté, que vous êtes un brave homme, & que nous vous ſommes obligés ! Nous n'oſerions vous prier de boire un coup; mais ne laiſſez pas d'entrer. Venez, approchez-vous, & faites-nous au moins l'honneur de nous tenir compagnie. Continuez, continuez, reprit Scheich Ibrahim, je me contente du plaiſir d'entendre vos belles chanſons ; & en diſant ces paroles, il diſparut.

La belle perſienne s'apperçut que Scheich Ibrahim s'étoit arrêté ſur le perron, & elle en avertit Noureddin. Seigneur, ajouta-t-elle, vous voyez qu'il témoigne une averſion pour le vin ; je ne déſeſpérerois pas de lui en faire boire ſi vous vouliez faire ce que je vous dirois. Et quoi, demanda Noureddin ? vous n'avez qu'à dire, je ferai ce que vous voudrez. Engagez-le ſeulement à entrer & à demeurer avec nous, dit-elle ; quelque tems après, verſez à boire & préſentez-lui la taſſe ; s'il vous refuſe, buvez, & enſuite faites ſemblant de dormir, je ferai le reſte.

Noureddin comprit l'intention de la belle persienne ; il appela Scheich Ibrahim qui reparut à la porte. Scheich Ibrahim, lui dit-il, nous sommes vos hôtes, & vous nous avez accueillis le plus obligeamment du monde ; voudriez-vous nous refuser la prière que nous vous faisons de nous honorer de votre compagnie ? Nous ne vous demandons pas que vous buviez, mais seulement de nous faire le plaisir de vous voir.

Scheich Ibrahim se laissa persuader ; il entra, & s'assit sur le bord du sofa qui étoit le plus près de la porte. Vous n'êtes pas bien là, & nous ne pouvons avoir l'honneur de vous voir, dit alors Noureddin, approchez-vous, je vous en supplie, & asseyez-vous auprès de madame, elle le voudra bien. Je ferai donc ce qu'il vous plaît, dit Scheich Ibrahim : il s'approcha, & en souriant du plaisir qu'il alloit avoir d'être près d'une si belle personne, il s'assit à quelque distance de la belle persienne. Noureddin la pria de chanter une chanson en considération de l'honneur que Scheich Ibrahim leur faisoit, & elle en chanta une qui le ravit en extase.

Quand la belle persienne eut achevé de chanter, Noureddin versa du vin dans une tasse, & présenta la tasse à Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim, lui dit-il, buvez un coup à notre santé,

je vous en prie. Seigneur, reprit-il en ſe retirant en arrière, comme s'il eût eu horreur de voir ſeulement du vin, je vous ſupplie de m'excuſer ; je vous ai déjà dit que j'ai renoncé au vin il y a long-tems. Puiſqu'abſolument vous ne voulez pas boire à notre ſanté, dit Noureddin, vous aurez donc pour agréable que je boive à la vôtre.

Pendant que Noureddin buvoit, la belle perſienne coupa la moitié d'une pomme, & en la préſentant à Scheich Ibrahim : Vous n'avez pas voulu boire, lui dit-elle, mais je ne crois pas que vous faſſiez la même difficulté de goûter de cette pomme qui eſt excellente. Scheich Ibrahim ne put la refuſer d'une ſi belle main ; il la prit avec une inclination de tête, & la porta à la bouche. Elle lui dit quelques douceurs là-deſſus, & Noureddin cependant ſe renverſa ſur le ſofa, & fit ſemblant de dormir. Auſſitôt la belle perſienne s'avança vers Scheich Ibrahim ; & en lui parlant fort bas : Le voyez-vous, dit-elle, il n'en agit pas autrement toutes les fois que nous nous réjouiſſons enſemble ; il n'a pas plutôt bu deux coups, qu'il s'endort & me laiſſe ſeule ; mais je crois que vous voudrez bien me tenir compagnie pendant qu'il dormira.

La belle perſienne prit une taſſe, & elle la

remplit de vin ; & en la préſentant à Scheich Ibrahim : Prenez , lui dit-elle , & buvez à ma ſanté ; je vais vous faire raiſon. Scheich Ibrahim fit de grandes difficultés, & il la pria bien fort de vouloir l'en diſpenſer ; mais elle le preſſa ſi vivement, que vaincu par ſes charmes & par ſes inſtances , il prit la taſſe & but ſans rien laiſſer.

Le bon vieillard aimoit à boire le petit coup ; mais il avoit honte de le faire devant des gens qu'il ne connoiſſoit pas. Il alloit au cabaret en cachette comme beaucoup d'autres, & il n'avoit pas pris les précautions que Noureddin lui avoit enſeignées pour aller acheter le vin. Il étoit allé le prendre ſans façon chez un cabaretier où il étoit très-connu : la nuit lui avoit ſervi de manteau , & il avoit épargné l'argent qu'il eût dû donner à celui qu'il eût chargé de faire la commiſſion , ſelon la leçon de Noureddin.

Pendant que Scheich Ibrahim achevoit de manger la moitié de pomme après qu'il eut bu, la belle perſienne lui emplit une autre taſſe , qu'il prit avec bien moins de difficulté : il n'en fit aucune à la troiſième. Il buvoit enfin la quatrième, lorſque Noureddin ceſſa de faire ſemblant de dormir ; il ſe leva ſur ſon ſéant, & en le regardant avec un grand éclat de rire : Ha, ha,

Scheidh Ibrahim, lui dit-il, je vous y ſurprends; vous m'avez dit que vous aviez renoncé au vin, & vous ne laiſſez pas d'en boire.

Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette ſurpriſe, & la rougeur lui en monta un peu au viſage. Cela ne l'empêcha pas néanmoins d'achever de boire; & quand il eut fait: Seigneur, dit-il en riant, s'il y a péché dans ce que j'ai fait, il ne doit pas tomber ſur moi, c'eſt ſur madame: quel moyen de ne pas ſe rendre à tant de grâces!

La belle perſienne qui s'entendoit avec Noureddin, prit le parti de Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim, lui dit-elle, laiſſez-le dire, & ne vous contraignez pas: continuez d'en boire & réjouiſſez-vous. Quelques momens après, Noureddin ſe verſa à boire & en verſa enſuite à la belle perſienne. Comme Scheich Ibrahim vit que Noureddin ne lui en verſoit pas, il prit une taſſe & la lui préſenta; & moi, dit-il, prétendez-vous que je ne boive pas auſſi-bien que vous?

A ces paroles de Scheich Ibrahim, Noureddin & la belle perſienne firent un grand éclat de rire; Noureddin lui verſa à boire, & ils continuèrent de ſe réjouir, de rire & de boire juſqu'à près de minuit. Environ ce temslà, la belle perſienne s'aviſa que la table n'étoit

éclairée que d'une chandelle. Scheich Ibrahim, dit-elle au bon vieillard de concierge, vous ne nous avez apporté qu'une chandelle, & voilà tant de belles bougies; faites-nous, je vous prie, le plaisir de les allumer, que nous y voyions clair.

Scheich Ibrahim usa de la liberté que donne le vin, lorsqu'on en a la tête échauffée; & afin de ne pas interrompre un discours dont il entretenoit Noureddin: Allumez-les vous-même, dit-il à cette belle personne; cela convient mieux à une jeunesse comme vous; mais prenez garde de n'en allumer que cinq ou six, & pour cause, cela suffira. La belle persienne se leva, alla prendre une bougie qu'elle vint allumer à la chandelle qui étoit sur la table, & elle alluma les quatre-vingts bougies, sans s'arrêter à ce que Scheich Ibrahim lui avoit dit.

Quelque tems après, pendant que Scheich Ibrahim entretenoit la belle persienne sur un autre sujet, Noureddin à son tour le pria de vouloir bien allumer quelques lustres. Sans prendre garde que toutes les bougies étoient allumées, il faut, reprit Scheich Ibrahim, que vous soyez bien paresseux, ou que vous ayez moins de vigueur que moi, si vous ne pouvez les allumer vous-même. Allez, allumez-les, mais n'en allumez que trois. Au lieu de n'en

allumer que ce nombre, il les alluma tous, & ouvrit les quatre-vingts fenêtres, à quoi Scheich Ibrahim, attaché à s'entretenir avez la belle persienne, ne fit pas de réflexion.

Le calife Haroun Alraschid n'étoit pas encore retiré alors ; il étoit dans un sallon de son palais qui avançoit jusqu'au Tigre, & qui avoit vue du côté du jardin & du pavillon des peintures. Par hasard il ouvrit une fenêtre de ce côté-là, & il fut extrêmement étonné de voir le pavillon tout illuminé, & d'autant plus, qu'à la grande clarté, il crut d'abord que le feu étoit dans la ville. Le grand-visir Giafar étoit encore avec lui, & il n'attendoit que le moment que le calife se retirât pour retourner chez lui. Le calife l'appela dans une grande colère : Visir négligent, s'écria-t-il, viens ça, approche-toi, regarde le pavillon des peintures, & dis-moi pourquoi il est illuminé à l'heure qu'il est, que je n'y suis pas ?

Le grand-visir trembla de frayeur à cette nouvelle, de la crainte qu'il eut que cela ne fût. Il s'approcha, & il trembla davantage dès qu'il eut vu que ce que le calife lui avoit dit, étoit vrai. Il falloit cependant un prétexte pour l'appaiser. Commandeur des croyans, lui dit-il, je ne puis dire autre chose là-dessus à votre majesté, sinon qu'il y a quatre ou cinq jours

que Scheich Ibrahim vint ſe préſenter à moi; il me témoigna qu'il avoit deſſein de faire une aſſemblée des miniſtres de ſa moſquée, pour une certaine cérémonie qu'il étoit bien-aiſe de faire ſous l'heureux règne de votre majeſté. Je lui demandai ce qu'il ſouhaitoit que je fiſſe pour ſon ſervice en cette rencontre, ſur quoi il me ſupplia d'obtenir de votre majeſté qu'il lui fût permis de faire l'aſſemblée & la cérémonie dans le pavillon. Je le renvoyai en lui diſant qu'il le pouvoit faire, & que je ne manquerois pas d'en parler à votre majeſté : je lui demande pardon de l'avoir oublié. Scheich Ibrahim apparemment, pourſuivit-il, a choiſi ce jour pour la cérémonie, & en régalant les miniſtres de ſa moſquée, il a voulu ſans doute leur donner le plaiſir de cette illumination.

Giafar, reprit le calife d'un ton qui marquoit qu'il étoit un peu appaiſé, ſelon ce que tu viens de me dire, tu as commis trois fautes qui ne ſont point pardonnables. La première, d'avoir donné à Scheich Ibrahim la permiſſion de faire cette cérémonie dans mon pavillon; un ſimple concierge n'eſt pas un officier aſſez conſidérable pour mériter tant d'honneur : la ſeconde, de ne m'en avoir point parlé : & la troiſième, de n'avoir pas pénétré dans la véritable intention de ce bon-homme. En effet, je ſuis perſuadé

qu'il n'en a pas eu d'autre que de voir s'il n'obtiendroit pas une gratification pour l'aider à faire cette dépenſe. Tu n'y as pas ſongé, & je ne lui donne pas le tort de ſe venger de ne l'avoir pas obtenue, par la dépenſe plus grande de cette illumination.

Le grand-viſir Giafar, joyeux de ce que le calife prenoit la choſe ſur ce ton, ſe chargea avec plaiſir des fautes qu'il venoit de lui reprocher, & il avoua franchement qu'il avoit tort de n'avoir pas donné quelques pièces d'or à Scheich Ibrahim. Puiſque cela eſt ainſi, ajouta le calife en ſouriant, il eſt juſte que tu ſois puni de ces fautes; mais la punition en ſera légère. C'eſt que tu paſſeras le reſte de la nuit, comme moi, avec ces bonnes gens que je ſuis bien-aiſe de voir. Pendant que je vais prendre un habit de bourgeois, vas te déguiſer de même avec Meſrour, & venez tous deux avec moi. Le viſir Giafar voulut lui repréſenter qu'il étoit tard, & que la compagnie ſe feroit retirée avant qu'il fût arrivé; mais il repartit qu'il vouloit y aller abſolument. Comme il n'étoit rien de ce que le viſir lui avoit dit, le viſir fut au déſeſpoir de cette réſolution : mais il falloit obeir, & ne pas répliquer.

Le calife ſortit donc de ſon palais déguiſé en bourgeois, avec le grand-viſir Giafar &

Mesrour, chef des eunuques, & marcha par les rues de Bagdad, jusqu'à ce qu'il arriva au jardin. La porte étoit ouverte par la négligence de Scheich Ibrahim, qui avoit oublié de la fermer en revenant d'acheter du vin. Le calife en fut scandalisé : Giafar, dit-il au grand-visir, que veut dire que la porte est ouverte à l'heure qu'il est ? seroit-il possible que ce fût la coutume de Scheich Ibrahim de la laisser ainsi ouverte la nuit ? j'aime mieux croire que l'embarras de la fête lui a fait commettre cette faute.

Le calife entra dans le jardin : & quand il fut arrivé au pavillon, comme il ne vouloit pas monter au sallon avant de savoir ce qui s'y passoit, il consulta avec le grand-visir s'il ne devoit pas monter sur des arbres qui en étoient plus près, pour s'en éclaircir. Mais en regardant la porte du sallon, le grand-visir s'apperçut qu'elle étoit entr'ouverte, & l'en avertit. Scheich Ibrahim l'avoit laissée ainsi, lorsqu'il s'étoit laissé persuader d'entrer & de tenir compagnie à Noureddin & à la belle persienne.

Le calife abandonna son premier dessein, il monta à la porte du sallon sans faire de bruit; & la porte étoit entr'ouverte, de manière qu'il pouvoit voir ceux qui étoient dedans sans être vu. Sa surprise fut des plus grandes, quand il

eut apperçu une dame d'une beauté ſans égale, & un jeune homme des mieux fait, avec Scheich Ibrahim aſſis à table avec eux. Scheich Ibrahim tenoit la taſſe à la main : Ma belle dame, diſoit-il à la belle perſienne, un bon buveur ne doit jamais boire ſans chanter la chanſonnette auparavant. Faites-moi l'honneur de m'écouter, en voici une des plus jolies.

Scheich Ibrahim chanta, & le calife en fut d'autant plus étonné, qu'il avoit ignoré jusqu'alors qu'il bût du vin, & qu'il l'avoit cru un homme ſage & poſé, comme il le lui avoit toujours paru. Il s'éloigna de la porte avec la même précaution qu'il s'en étoit approché, & vint au grand-viſir Giafar qui étoit ſur l'eſcalier, quelques degrés au-deſſous du perron : Monte, lui dit-il, & vois ſi ceux qui ſont-là dedans, ſont des miniſtres de moſquée, comme tu as voulu me le faire croire.

Du ton dont le calife prononça ces paroles, le grand-viſir connut fort bien que la choſe alloit mal pour lui. Il monta, & en regardant par l'ouverture de la porte, il trembla de frayeur pour ſa perſonne, quand il eut vu les mêmes trois perſonnes dans la ſituation & dans l'état où ils étoient. Il revint au calife tout confus, & il ne ſut que lui dire. Quel déſordre, lui dit le calife, que des gens ayent la hardieſſe

de venir ſe divertir dans mon jardin & dans mon pavillon ; que Scheich Ibrahim leur donne entrée, les ſouffre, & ſe divertiſſe avec eux ! Je ne crois pas néanmoins que l'on puiſſe voir un jeune homme & une jeune dame mieux faits & mieux aſſortis. Avant de faire éclater ma colère, je veux m'éclaircir davantage, & ſavoir qui ils peuvent être, & à quelle occaſion ils ſont ici. Il retourna à la porte pour les obſerver encore, & le viſir qui le ſuivit, demeura derrière lui pendant qu'il avoit les yeux ſur eux. Ils entendirent l'un & l'autre que Scheich Ibrahim diſoit à la belle perſienne : Mon aimable dame, y a-t-il quelque choſe que vous puiſſiez ſouhaiter pour rendre notre joie de cette ſoirée plus accomplie ? Il me ſemble, reprit la belle perſienne, que tout iroit bien ſi vous aviez ici un inſtrument dont je puiſſe jouer, & que vous vouluſſiez me l'apporter. Madame, reprit Scheich Ibrahim, ſavez-vous jouer du luth ? Apportez, lui dit la belle perſienne, je vous le ferai voir.

Sans aller bien loin de ſa place, Scheich Ibrahim tira un luth d'une armoire, & le préſenta à la belle perſienne, qui commença à le mettre d'accord. Le calife cependant ſe tourna du côté du grand-viſir Giafar ; Giafar lui dit-il, la jeune dame va jouer du luth ; ſi elle joue bien,

je lui pardonnerai, de même qu'au jeune homme pour l'amour d'elle : pour toi, je ne laisserai pas de te faire pendre. Commandeur des croyans, reprit le grand-visir; si cela est ainsi, je prie donc dieu qu'elle joue mal. Pourquoi cela, reprit le calife ? Plus nous serons de monde, répliqua le grand-visir, plus nous aurons lieu de nous consoler de mourir en belle & bonne compagnie. Le calife qui aimoit les bons mots, se mit à rire de cette repartie; & en se retournant du côté de l'ouverture de la porte, il prêta l'oreille pour entendre jouer la belle persienne.

La belle persienne préludoit déjà d'une manière qui fit comprendre d'abord au calife qu'elle jouoit en maître. Elle commença ensuite de chanter un air, & elle accompagna sa voix qu'elle avoit admirable, avec le luth, & elle le fit avec tant d'art & de perfection, que le calife en fut charmé.

Dès que la belle persienne eut achevé de chanter, le calife descendit de l'escalier, & le visir Giafar le suivit. Quand il fut au bas : De ma vie, dit-il au visir, je n'ai entendu une plus belle voix, ni mieux jouer du luth; Isaac (1), que je croyois le plus habile joueur qu'il y eût

(1) C'étoit un excellent joueur de luth qui vivoit à Bagdad sous le règne de ce calife.

au monde, n'en approche pas. J'en ſuis ſi content, que je veux entrer pour l'entendre jouer devant moi : il s'agit de ſavoir de quelle manière je le ferai.

Commandeur des croyans, reprit le grand-viſir, ſi vous y entrez & que Scheich Ibrahim vous reconnoiſſe, il en mourra de frayeur. C'eſt auſſi ce qui me fait de la peine, repartit le calife; & je ſerois fâché d'être cauſe de ſa mort, après tant de tems qu'il me ſert. Il me vient une penſée qui pourra me réuſſir : demeure ici avec Meſrour, & attendez dans la première allée que je revienne.

Le voiſinage du Tigre avoit donné lieu au calife d'en détourner aſſez d'eau pardeſſus une grande voûte bien terraſſée, pour former une belle pièce d'eau, où ce qu'il y avoit de plus beau poiſſon dans le Tigre venoit ſe retirer. Les pêcheurs le ſavoient bien, & ils euſſent fort ſouhaité d'avoir la liberté d'y pêcher; mais le calife avoit défendu expreſſément à Scheich Ibrahim de ſouffrir qu'aucun en approchât. Cette même nuit néanmoins un pêcheur qui paſſoit devant la porte du jardin depuis que le calife y étoit entré, & qui l'avoit laiſſée ouverte comme il l'avoit trouvée, avoit profité de l'occaſion, & s'étoit coulé dans le jardin juſqu'à la pièce d'eau.

Ce pêcheur avoit jeté ſes filets, & il étoit prês de les tirer au moment que le calife, qui après la négligence de Scheich Ibrahim, s'étoit douté de ce qui étoit arrivé & vouloit profiter de cette conjonćture pour ſon deſſein, vint au même endroit. Nonobſtant ſon déguiſement, le pêcheur le reconnut, & ſe jeta auſſitôt à ſes piés en lui demandant pardon, & en s'excuſant ſur ſa pauvreté. Relève-toi & ne crains rien, reprit le calife, tire ſeulement tes filets, que je voye le poiſſon qu'il y aura.

Le pêcheur raſſuré exécuta promptement ce que le calife ſouhaitoit, & il amena cinq ou ſix beaux poiſſons, dont le calife choiſit les deux plus gros, qu'il fit attacher enſemble par la tête avec un brin d'arbriſſeau. Il dit enſuite au pêcheur : Donne-moi ton habit, & prens le mien. L'échange ſe fit en peu de momens; & dès que le calife fut habillé en pêcheur, juſqu'à la chauſſure & le turban : Prends tes filets, dit-il au pêcheur, & va faire tes affaires.

Quand le pêcheur fut parti, fort content de ſa bonne fortune, le calife prit les deux poiſſons à la main, & alla retrouver le grand-viſir Giafar & Meſrour. Il s'arrêta devant le grand-viſir, & le grand-viſir ne le reconnut pas. Que demandes-tu, lui dit-il ? va, paſſe ton chemin. Le calife ſe mit auſſitôt à rire, & le grand-

visir le reconnut. Commandeur des croyans, s'écria-t-il, est-il possible que ce soit vous? je ne vous reconnoissois pas, & je vous demande mille pardons de mon incivilité. Vous pouvez entrer présentement dans le sallon, sans craindre que Scheich Ibrahim vous reconnoisse. Restez donc encore ici, lui dit-il & à Mesrour, pendant que je vais faire mon personnage.

Le calife monta au sallon, & frappa à la porte. Noureddin qui l'entendit le premier, en avertit Scheich Ibrahim, & Scheich Ibrahim demanda qui c'étoit. Le calife ouvrit la porte; & en avançant seulement un pas dans le sallon pour se faire voir: Scheich Ibrahim, répondit-il, je suis le pêcheur Kerim: comme je me suis apperçu que vous régaliez de vos amis, & que j'ai pêché deux beaux poissons dans le moment, je viens vous demander si vous n'en avez pas besoin.

Noureddin & la belle persienne furent ravis d'entendre parler de poisson. Scheich Ibrahim, dit aussitôt la belle persienne, je vous prie, faites-nous le plaisir de le faire entrer, que nous voyions son poisson. Scheich Ibrahim n'étoit plus en état de demander au prétendu pêcheur comment ni par où il étoit venu, il songea seulement à plaire à la belle persienne. Il tourna donc la tête du côté de la porte avec bien de

la peine, tant il avoit bu, & dit en bégayant au calife, qu'il prenoit pour un pêcheur : Approche, bon voleur de nuit, approche qu'on te voye.

Le calife s'avança en contrefaisant parfaitement bien toutes les manières d'un pêcheur, & présenta les deux poissons. Voilà de fort beau poisson, dit la belle persienne ; j'en mangerois volontiers, s'il étoit cuit & bien accommodé. Madame a raison, reprit Scheich Ibrahim, que veux-tu que nous fassions de ton poisson, s'il n'est accommodé ? Va, accommode-le toi-même, & apporte-le-nous ; tu trouveras de tout dans ma cuisine.

Le calife revint trouver le grand-visir Giafar. Giafar, lui dit-il, j'ai été fort bien reçu, mais ils demandent que le poisson soit accommodé. Je vais l'accommoder, reprit le grand-visir ; cela sera fait dans un moment. J'ai si fort à cœur, repartit le calife, de venir à bout de mon dessein, que j'en prendrai bien la peine moi-même. Puisque je fais si bien le pêcheur, je puis bien faire aussi le cuisinier : je me suis mêlé de la cuisine dans ma jeunesse, & je ne m'en suis pas mal acquitté. En disant ces paroles, il avoit pris le chemin du logement de Scheich Ibrahim, & le grand-visir & Mesrour le suivoient.

Ils mirent la main à l'œuvre tous trois ; & quoique la cuiſine de Scheich Ibrahim ne fût pas grande, comme néanmoins il n'y manquoit rien des choſes dont ils avoient beſoin, ils eurent bientôt accommodé le plat de poiſſon. Le calife le porta ; & en le ſervant, il mit auſſi un citron devant chacun, afin qu'ils s'en ſerviſſent, s'ils le ſouhaitoient. Ils mangèrent d'un grand appétit, Noureddin & la belle perſienne particulièrement ; & le calife demeura debout devant eux.

Quand ils eurent achevé, Noureddin regarda le calife : Pêcheur, lui dit-il, on ne peut pas manger de meilleur poiſſon, & tu nous as fait le plus grand plaiſir du monde. Il mit la main dans ſon ſein en même-tems, & il en tira ſa bourſe où il y avoit trente pièces d'or, le reſte des quarante que Sangiar, huiſſier du roi de Balſora, lui avoit données avant ſon départ. Prends, lui dit-il ; je t'en donnerois davantage ſi j'en avois ; je t'euſſe mis à l'abri de la pauvreté, ſi je t'euſſe connu avant que j'euſſe dépenſé mon patrimoine : ne laiſſe pas de le recevoir d'auſſi bon cœur que ſi le préſent étoit beaucoup plus conſidérable.

Le calife prit la bourſe, & en remerciant Noureddin, comme il ſentit que c'étoit de l'or qui étoit dedans : Seigneur, lui dit-il, je ne

puis assez vous remercier de votre libéralité. On est bien heureux d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme vous : mais avant de me retirer, j'ai une prière à vous faire, que je vous supplie de m'accorder. Voilà un luth qui me fait connoître que madame en sait jouer. Si vous pouviez obtenir d'elle qu'elle me fît la grâce d'en jouer une seule pièce, je m'en retournerois le plus content du monde ; c'est un instrument que j'aime passionnément.

Belle persienne, dit aussitôt Noureddin en s'adressant à elle, je vous demande cette grâce, j'espère que vous ne me la refuserez pas. Elle prit le luth ; & après l'avoir accordé en peu de momens, elle joua & chanta un air qui enleva le calife. En achevant, elle continua de jouer sans chanter ; & elle le fit avec tant de force & d'agrément, qu'il fut ravi comme en extase.

Quand la belle persienne eut cessé de jouer : Ah, s'écria le calife, quelle voix ! quelle main ! & quel jeu ! A-t-on jamais mieux chanté, mieux joué du luth ? Jamais on n'a rien vu ni entendu de pareil.

Noureddin accoutumé de donner ce qui lui appartenoit à tous ceux qui en faisoient les louanges : Pêcheur, reprit-il, je vois bien que tu t'y connois ; puisqu'elle te plaît si fort, c'est

à toi, & je t'en fais préſent. En même-tems il ſe leva, prit ſa robe qu'il avoit quittée, & il voulut partir & laiſſer le calife, qu'il ne connoiſſoit que pour un pêcheur, en poſſeſſion de la belle perſienne.

La belle perſienne extrêmement étonnée de la libéralité de Noureddin, le retint. Seigneur, lui dit-elle en le regardant tendrement, où prétendez-vous donc aller ? remettez-vous à votre place, je vous en ſupplie, & écoutez ce que je vais jouer & chanter. Il fit ce qu'elle ſouhaitoit; & alors en touchant le luth, & en le regardant les larmes aux yeux, elle chanta des vers qu'elle fit ſur le champ, & elle lui reprocha vivement le peu d'amour qu'il avoit pour elle, puiſqu'il l'abandonnoit ſi facilement à Kerim, & avec tant de dureté; elle vouloit dire, ſans s'expliquer davantage, à un pêcheur tel que Kerim, qu'elle ne connoiſſoit pas pour le calife, non plus que lui. En achevant, elle poſa le luth près d'elle, & porta ſon mouchoir au viſage pour cacher ſes larmes qu'elle ne pouvoit retenir.

Noureddin ne répondit pas un mot à ces reproches, & il marqua par ſon ſilence qu'il ne ſe repentoit pas de la donation qu'il avoit faite. Mais le calife ſurpris de ce qu'il venoit d'entendre, lui dit : Seigneur, à ce que je vois,

cette dame si belle, si rare, si admirable, dont vous venez de me faire présent avec tant de générosité, est votre esclave, & vous êtes son maître. Cela est vrai, Kerim, reprit Noureddin, & tu serois beaucoup plus étonné que tu le parois, si je te racontois toutes les disgraces qui me sont arrivées à son occasion. Eh, de grâce, seigneur, repartit le calife, en s'acquittant toujours fort bien du personnage du pêcheur, obligez-moi de me faire part de votre histoire.

Noureddin qui venoit de faire pour lui d'autres choses de plus grande conséquence, quoiqu'il ne le regardât que comme pêcheur, voulut bien avoir encore cette complaisance. Il lui raconta toute son histoire, à commencer par l'achat que le visir son père avoit fait de la belle persienne pour le roi de Balsora, & n'omit rien de ce qu'il avoit fait, & de tout ce qui lui étoit arrivé, jusqu'à son arrivée à Bagdad avec elle, & jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand Noureddin eut achevé : Et présentement où allez-vous, demanda le calife? Où je vais, répondit-il, où dieu me conduira. Si vous me croyez, reprit le calife, vous n'irez pas plus loin : il faut au contraire que vous retourniez à Balsora. Je vais vous donner un mot de

lettre que vous donnerez au roi, de ma part; vous verrez qu'il vous recevra fort bien dès qu'il l'aura lue, & que personne ne vous dira mot.

Kerim, repartit Noureddin, ce que tu me dis, est bien singulier : jamais on n'a dit qu'un pêcheur comme toi ait eu correspondance avec un roi. Cela ne doit pas vous étonner, répliqua le calife, nous avons fait nos études ensemble sous les mêmes maîtres, & nous avons toujours été les meilleurs amis du monde. Il est vrai que la fortune ne nous a pas été également favorable; elle l'a fait roi, & moi pêcheur; mais cette inégalité n'a pas diminué notre amitié. Il a voulu me tirer hors de mon état avec tous les empressemens imaginables. Je me suis contenté de la considération qu'il a de ne me rien refuser de tout ce que je lui demande pour le service de mes amis : laissez-moi faire, & vous en verrez le succès.

Noureddin consentit à ce que le calife voulut; & comme il y avoit dans le sallon de tout ce qu'il falloit pour écrire, le calife écrivit cette lettre au roi de Balsora, au haut de laquelle, presque sur l'extrémité du papier, il ajouta cette formule en très-petits caractères : *Au nom de Dieu très-miséricordieux*, pour marquer qu'il vouloit être obéi absolument.

LETTRE

Du Calife Haroun Alraſchid, au Roi de Balſora.

« HAROUN Alraſchid, fils de Mahdi, en-
» voye cette lettre au Mohammed Zinebi, ſon
» couſin. Dès que Noureddin, fils du viſir Kha-
» can, porteur de cette lettre, te l'aura ren-
» due, que tu l'auras lue, à l'inſtant dépouille-
» toi du manteau royal, mets-le-lui ſur les
» épaules, & le fais aſſeoir à ta place, & n'y
» manque pas. Adieu ».

Le calife plia & cacheta la lettre, & ſans dire à Noureddin ce qu'elle contenoit : Tenez, lui dit-il, & allez vous embarquer inceſſamment ſur un bâtiment qui va partir bientôt, comme il en part un chaque jour à la même heure ; vous dormirez quand vous ſerez embarqué. Noureddin prit la lettre, & partit avec le peu d'argent qu'il avoit ſur lui quand l'huiſſier Sangiar lui avoit donné ſa bourſe, & la belle perſienne, inconſolable de ſon départ, ſe tira à part ſur le ſofa, & fondit en pleurs.

A peine Noureddin étoit ſorti du ſallon, que Scheich Ibrahim qui avoit gardé le ſilence pendant tout ce qui venoit de ſe paſſer, regarda le calife, qu'il prenoit toujours pour le pêcheur

Kerim : Ecoute, Kerim, lui dit-il, tu nous es venu apporter ici deux poiſſons qui valent bien vingt pièces de monnoie de cuivre au plus ; & pour cela on t'a donné une bourſe & une eſclave ; penſes-tu que tout cela ſera pour toi ? Je te déclare que je veux avoir l'eſclave par moitié. Pour ce qui eſt de la bourſe, montre-moi ce qu'il y a dedans ; ſi c'eſt de l'argent, tu en prendras une pièce pour toi ; & ſi c'eſt de l'or, je te prendrai tout, & je te donnerai quelques pièces de cuivre qui me reſtent dans ma bourſe.

Pour bien entendre ce qui va ſuivre, dit ici Scheherazade en s'interrompant, il eſt à remarquer qu'avant de porter au ſallon le plat de poiſſon accommodé, le calife avoit chargé le grand-viſir Giafar d'aller en diligence juſqu'au palais, pour lui amener quatre valets-de-chambre avec un habit, & de venir attendre de l'autre côté du pavillon, juſqu'à ce qu'il frappât des mains par une des fenêtres Le grand-viſir s'étoit acquitté de cet ordre ; & lui & Meſrour, avec les quatre valets-de-chambre, attendoient au lieu marqué qu'il donnât le ſignal.

Je reviens à mon diſcours, ajouta la ſultane. Le calife, toujours ſous le perſonnage du pêcheur, repondit hardiment à Scheich Ibrahim :

Ibrahim : Scheich Ibrahim, je ne ſais pas ce qu'il y a dans la bourſe; argent ou or, je le partagerai avec vous par moitié de très-bon cœur; pour ce qui eſt de l'eſclave, je veux l'avoir à moi ſeul. Si vous ne voulez pas vous en tenir aux conditions que je vous propoſe, vous n'aurez rien.

Scheich Ibrahim emporté de colère à cette inſolence, comme il la regardoit dans un pêcheur à ſon égard, prit une des porcelaines qui étoient ſur la table, & la jeta à la tête du calife. Le calife n'eut pas de peine à éviter la porcelaine jetée par un homme pris de vin ; elle alla donner contre le mur où elle ſe briſa en pluſieurs morceaux. Scheich Ibrahim plus emporté qu'auparavant, après avoir manqué ſon coup, prend la chandelle qui étoit ſur la table, ſe lève en chancelant, & deſcend par un eſcalier dérobé pour aller chercher une canne.

Le calife profita de ce tems-là, & frappa des mains à une des fenêtres. Le grand-viſir, Meſrour, & les quatre valets-de-chambre furent à lui en un moment, & les valets-de-chambre lui eurent bientôt ôté l'habit de pêcheur, & mis celui qu'ils lui avoient apporté. Ils n'avoient pas encore achevé, & ils étoient occupés autour du calife qui étoit aſſis ſur le trône

qu'il avoit dans le ſallon, que Scheich Ibrahim animé par l'intérêt, rentra avec une groſſe canne à la main, dont il ſe promettoit de bien régaler le prétendu pêcheur. Au lieu de le rencontrer des yeux, il apperçut ſon habit au milieu du ſallon, & il vit le calife aſſis ſur ſon trône, avec le grand-viſir & Meſrour à ſes côtés. Il s'arrêta à ce ſpectacle, & douta s'il étoit éveillé ou s'il dormoit. Le calife ſe mit à rire de ſon étonnement : Scheich Ibrahim, lui dit-il, que veux-tu ? que cherches-tu ?

Scheich Ibrahim, qui ne pouvoit plus douter que ce ne fût le calife, ſe jeta auſſitôt à ſes piés, la face & ſa longue barbe contre terre : Commandeur des croyans, s'écria-t-il, votre vil eſclave vous a offenſé, il implore votre clémence, & vous en demande mille pardons. Comme les valets-de-chambre eurent achevé de l'habiller en ce moment, il lui dit en deſcendant de ſon trône : Leve-toi, je te pardonne.

Le calife s'adreſſa enſuite à la belle perſienne, qui avoit ſuſpendu ſa douleur dès qu'elle ſe fut apperçue que le jardin & le pavillon appartenoient à ce prince, & non pas à Scheich Ibrahim, comme Scheich Ibrahim l'avoit diſſimulé, & que c'étoit lui-même qui s'étoit dé-

guiſé en pêcheur. Belle perſienne, lui dit-il, levez-vous & ſuivez-moi. Vous devez connoître qui je ſuis, après ce que vous venez de voir, & que je ne ſuis pas d'un rang à me prévaloir du préſent que Noureddin m'a fait de votre perſonne avec une généroſité qui n'a point de pareille. Je l'ai envoyé à Balſora pour y être roi, & je vous y enverrai pour être reine, dès que je lui aurai fait tenir les dépêches néceſſaires pour ſon établiſſement. Je vais en attendant vous donner un appartement dans mon palais, où vous ſerez traitée ſelon votre mérite.

Ce diſcours raſſura & conſola la belle perſienne par un endroit bien ſenſible, & elle ſe dédommagea pleinement de ſon affliction, par la joie d'apprendre que Noureddin qu'elle aimoit paſſionnément, venoit d'être élevé à une ſi haute dignité. Le calife exécuta la parole qu'il venoit de lui donner : il la recommanda même à Zobéïde ſa femme, après qu'il lui eut fait part de la conſidération qu'il venoit d'avoir pour Noureddin.

Le retour de Noureddin à Balſora fut plus heureux & plus avancé de quelques jours qu'il n'eût été à ſouhaiter pour ſon bonheur. Il ne vit ni parent ni ami en arrivant ; il alla droit au palais du roi, & le roi donnoit audience. Il

fendit la presse en tenant la lettre, la main élevée; on lui fit place, & il la présenta. Le roi la reçut, l'ouvrit, & changea de couleur en la lisant. Il la baisa par trois fois; & il alloit exécuter l'ordre du calife, lorsqu'il s'avisa de la montrer au visir Saouy, ennemi irréconciliable de Noureddin.

Saouy qui avoit reconnu Noureddin, & qui cherchoit en lui-même avec grande inquiétude à quel dessein il étoit venu, ne fut pas moins surpris que le roi, de l'ordre que la lettre contenoit. Comme il n'y étoit pas moins intéressé, il imagina en un moment le moyen de l'éluder. Il fit semblant de ne l'avoir pas bien lue; & pour la lire une seconde fois, il se tourna un peu de côté, comme pour chercher un meilleur jour. Alors, sans que personne s'en apperçût & sans qu'il y parût, à moins de regarder de bien près, il arracha adroitement la formule du haut de la lettre, qui marquoit que le calife vouloit être obéi absolument, la porta à la bouche & l'avala.

Après une si grande méchanceté, Saouy se tourna du côté du roi, lui rendit la lettre; & en parlant bas : Hé bien, sire, lui demanda-t-il, quelle est l'intention de votre majesté? De faire ce que le calife me commande, répondit le roi. Gardez-vous-en bien, sire, reprit le méchant

visir; c'est bien-là l'écriture du calife, mais la formule n'y est pas. Le roi l'avoit fort bien remarquée; mais dans le trouble où il étoit, il s'imagina qu'il s'étoit trompé quand il ne la vit plus.

Sire, continua le visir, il ne faut pas douter que le calife n'ait accordé cette lettre à Noureddin, sur les plaintes qu'il lui est allé faire contre votre majesté & contre moi, pour se débarrasser de lui; mais il n'a pas entendu que vous exécutiez ce qu'elle contient. De plus, il est à considérer qu'il n'a pas envoyé un exprès avec la patente, sans quoi elle est inutile. On ne dépose pas un roi comme votre majesté, sans cette formalité: un autre que Noureddin pourroit venir de même avec une fausse lettre; cela ne s'est jamais pratiqué. Sire, votre majesté peut s'en reposer sur ma parole, & je prends sur moi tout le mal qui peut en arriver.

Le roi Zinebi se laissa persuader, & abandonna Noureddin à la discrétion du visir Saouy, qui l'emmena chez lui avec main-forte. Dès qu'il fut arrivé, il lui fit donner la bastonnade, jusqu'à ce qu'il demeura comme mort; & dans cet état il le fit porter en prison, où il commanda qu'on le mît dans le cachot le plus obscur & le plus profond, avec ordre au

geolier de ne lui donner que du pain & de l'eau.

Quand Noureddin, meurtri de coups, fut revenu à lui, & qu'il ſe vit dans ce cachot, il pouſſa des cris pitoyables en déplorant ſon malheureux ſort. Ah, pêcheur, s'écria-t-il, que tu m'as trompé, & que j'ai été facile à te croire! pouvois-je m'attendre à une deſtinée ſi cruelle, après le bien que je t'ai fait! Dieu te béniſſe néanmoins; je ne puis croire que ton intention ait été mauvaiſe, & j'aurai patience juſqu'à la fin de mes maux.

L'affligé Noureddin demeura dix jours entiers dans cet état, & le viſir Saouy n'oublia pas qu'il l'y avoit fait mettre. Réſolu de lui faire perdre la vie honteuſement, il n'oſa l'entreprendre de ſon autorité. Pour réuſſir dans ſon pernicieux deſſein, il chargea pluſieurs de ſes eſclaves de riches préſens, & alla ſe préſenter au roi à leur tête: Sire, lui dit-il avec une malice noire, voilà ce que le nouveau roi ſupplie votre majeſté de vouloir bien agréer à ſon avènement à la couronne.

Le roi comprit ce que Saouy vouloit lui faire entendre. Quoi! reprit-il, ce malheureux vit-il encore? je croyois que tu l'euſſes fait mourir. Sire, repartit Saouy, ce n'eſt pas à moi qu'il appartient de faire ôter la vie à perſonne;

c'eſt à votre majeſté. Va, répliqua le roi, fais-lui couper le cou, je t'en donne la permiſſion. Sire, dit alors Saouy, je ſuis infiniment obligé à votre majeſté de la juſtice qu'elle me rend. Mais comme Noureddin m'a fait ſi publiquement l'affront qu'elle n'ignore pas, je lui demande en grâce de vouloir bien que l'exécution s'en faſſe devant le palais, & que les crieurs aillent l'annoncer dans tous les quartiers de la ville, afin que perſonne n'ignore que l'offenſe qu'il m'a faite, aura été pleinement réparée. Le roi lui accorda ce qu'il demandoit ; & les crieurs en faiſant leur devoir, répandirent une triſteſſe générale dans toute la ville. La mémoire toute récente des vertus du père, fit qu'on n'apprît qu'avec indignation qu'on alloit faire mourir le fils ignominieuſement, à la ſollicitation & par la méchanceté du viſir Saouy.

Saouy alla en priſon en perſonne, accompagné d'une vingtaine de ſes eſclaves, miniſtres de ſa cruauté. On lui amena Noureddin, & il le fit monter ſur un méchant cheval ſans ſelle. Dès que Noureddin ſe vit livré entre les mains de ſon ennemi : Tu triomphes, lui dit-il, & tu abuſes de ta puiſſance ; mais j'ai confiance ſur la vérité de ces paroles d'un de nos livres : *Vous jugez injuſtement, & dans peu vous ſerez jugé vous-même.* Le viſir Saouy qui

triomphoit véritablement en lui-même : Quoi, insolent, reprit-il, tu oses m'insulter encore ? Va, je te le pardonne; il arrivera ce qu'il pourra, pourvu que je t'aie vu couper le cou à la vue de tout Balsora. Tu dois savoir aussi ce que dit un autre de nos livres : *Qu'importe de mourir le lendemain de la mort de son ennemi ?*

Ce ministre implacable dans sa haine & dans son inimitié, environné d'une partie de ses esclaves armés, fit conduire Noureddin devant lui par les autres, & prit le chemin du palais. Le peuple fut sur le point de se jeter sur lui, & il l'eût lapidé, si quelqu'un eût commencé de donner l'exemple. Quand il l'eut mené jusqu'à la place du palais, à la vue de l'appartement du roi, il le laissa entre les mains du bourreau, & il alla se rendre près du roi qui étoit déjà dans son cabinet, prêt à repaître ses yeux avec lui du sanglant spectacle qui se préparoit.

La garde du roi & les esclaves du visir Saouy qui faisoient un grand cercle autour de Noureddin, eurent beaucoup de peine à contenir la populace, qui faisoit tous les efforts possibles, mais inutilement, pour les forcer, les rompre & l'enlever. Le bourreau s'approcha de lui : Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de me pardonner votre mort; je ne suis qu'un esclave, & je ne puis me dispenser de

faire mon devoir ; à moins que vous n'ayez befoin de quelque chofe, mettez-vous, s'il vous plaît, en état ; le roi va me commander de frapper.

Dans ce moment fi cruel, quelque perfonne charitable, dit le défolé Noureddin, en tournant la tête à droite & à gauche, ne voudroit-elle pas me faire la grâce de m'apporter de l'eau pour étancher ma foif ? On en apporta un vafe à l'inftant, que l'on fit paffer jufqu'à lui de main en main. Le vifir Saouy qui s'apperçut de ce retardement, cria au bourreau de la fenêtre du cabinet du roi où il étoit : Qu'attends-tu, frappe. A ces paroles barbares & pleines d'inhumanité, toute la place retentit de vives imprécations contre lui ; & le roi, jaloux de fon autorité, n'approuva pas cette hardieffe en fa préfence, comme il le fit paroître en criant que l'on attendît. Il en eut une autre raifon ; c'eft qu'en ce moment il leva les yeux vers une grande rue qui étoit devant lui, & qui aboutiffoit à la place, & qu'il apperçut au milieu une troupe de cavaliers qui accouroient à toute bride. Vifir, dit-il auffitôt à Saouy, qu'eft-ce que cela ? regarde. Saouy qui fe douta de ce que ce pouvoit être, preffa le roi de donner le fignal au bourreau. Non, reprit le roi, je veux favoir auparavant qui font ces

cavaliers. C'étoit le grand-visir Giafar avec sa suite, qui venoit de Bagdad en personne, de la part du calife.

Pour savoir le sujet de l'arrivée de ce ministre à Balsora, nous remarquerons qu'après le départ de Noureddin avec la lettre du calife, le calife ne s'étoit pas souvenu le lendemain, ni même plusieurs jours après, d'envoyer un exprès avec la patente dont il avoit parlé à la belle persienne. Il étoit dans le palais intérieur qui étoit celui des femmes; & en passant devant un appartement, il entendit une très-belle voix, il s'arrêta; & il n'eut pas plutôt entendu quelques paroles qui marquoient de la douleur pour une absence, qu'il demanda à un officier des eunuques qui le suivoit, qui étoit la femme qui demeuroit dans l'appartement, & l'officier répondit que c'étoit l'esclave du jeune seigneur qu'il avoit envoyé à Balsora pour être roi à la place de Mohammed Zinebi.

Ah, pauvre Noureddin, fils de Khacan, s'écria aussitôt le calife, je t'ai bien oublié! Vîte, ajouta-t-il, qu'on me fasse venir Giafar incessamment. Ce ministre arriva. Giafar, lui dit le calife, je ne me suis pas souvenu d'envoyer la patente pour faire reconnoître Noureddin roi de Balsora. Il n'y a pas de tems pour la faire expédier; prends du monde & des

chevaux de poſte, & rends-toi à Balſora en diligence. Si Noureddin n'eſt plus au monde, & qu'on l'ait fait mourir, fais pendre le viſir Saouy; s'il n'eſt pas mort, amène-le-moi avec le roi & ce viſir.

Le grand-viſir Giafar ne ſe donna que le tems qu'il falloit pour monter à cheval, & il partit auſſitôt avec un bon nombre d'officiers de ſa maiſon. Il arriva à Balſora de la manière & dans le tems que nous avons remarqués. Dès qu'il entra dans la place, tout le monde s'écarta pour lui faire place, en criant grâce pour Noureddin; & il entra dans le palais du même train juſqu'à l'eſcalier, où il mit pié à terre.

Le roi de Balſora qui avoit reconnu le premier miniſtre du calife, alla au-devant de lui & le reçut à l'entrée de ſon appartement. Le grand-viſir demanda d'abord ſi Noureddin vivoit encore, & s'il vivoit, qu'on le fît venir. Le roi répondit qu'il vivoit, & donna ordre qu'on l'amenât: comme il parut bientôt, mais lié & garotté, il le fit délier & mettre en liberté, & commanda qu'on s'aſſurât du viſir Saouy, & qu'on le liât des mêmes cordes.

Le grand-viſir Giafar ne coucha qu'une nuit à Balſora; il repartit le lendemain; & ſelon l'ordre qu'il avoit, il emmena avec lui Saouy, le roi de Balſora, & Noureddin. Quand il fut

arrivé à Bagdad, il les préſenta au calife; & après qu'il lui eut rendu compte de ſon voyage, & particulièrement de l'état où il avoit trouvé Noureddin, & du traitement qu'on lui avoit fait par le conſeil & l'animoſité de Saouy, le calife propoſa à Noureddin de couper la tête lui-même au viſir Saouy. Commandeur des croyans, reprit Noureddin, quelque mal que m'ait fait ce méchant homme, & qu'il ait tâché de faire à feu mon père, je m'eſtimerois le plus infâme de tous les hommes, ſi j'avois trempé mes mains dans ſon ſang. Le calife lui ſut bon gré de ſa généroſité, & il fit faire cette juſtice par la main du bourreau.

Le calife voulut renvoyer Noureddin à Balſora pour y régner; mais Noureddin le ſupplia de vouloir l'en diſpenſer. Commandeur des croyans, reprit-il, la ville de Balſora me ſera déſormais dans une averſion ſi grande après ce qui m'y eſt arrivé, que j'oſe ſupplier votre majeſté d'avoir pour agréable que je tienne le ſerment que j'ai fait de n'y retourner de ma vie. Je mettrois toute ma gloire à lui rendre mes ſervices près de ſa perſonne, ſi elle avoit la bonté de m'en accorder la grâce. Le calife le mit au nombre de ſes courtiſans les plus intimes, lui rendit la belle perſienne, & lui fit de ſi grands biens, qu'ils vécurent enſem-

ble jufqu'à la mort, avec tout le bonheur qu'ils pouvoient fouhaiter.

Pour ce qui eft du roi de Balfora, le calife fe contenta de lui avoir fait connoître combien il devoit être attentif au choix qu'il faifoit des vifirs, & le renvoya dans fon royaume.

HISTOIRE

De Beder, Prince de Perfe, & de Giauhare, Princeffe du royaume de Samandal.

LA Perfe eft une partie de la terre de fi grande étendue, que ce n'eft pas fans raifon que fes anciens rois ont porté le titre fuperbe de rois des rois. Autant qu'il y a de provinces, fans parler de tous les autres royaumes qu'ils avoient conquis, autant il y avoit de rois. Ces rois ne leur payoient pas feulement de gros tributs, ils leur étoient même auffi foumis que les gouverneurs le font aux rois de tous les autres royaumes.

Un de ces rois qui avoit commencé fon règne par d'heureufes & de grandes conquêtes, régnoit il y avoit de longues années, avec un bonheur & une tranquillité qui le rendoient le plus fatisfait de tous les monarques. Il n'y avoit

qu'un ſeul endroit par où il s'eſtimoit malheureux, c'eſt qu'il étoit fort âgé, & que de toutes ſes femmes il n'y en avoit pas une qui lui eût donné un prince pour lui ſuccéder après ſa mort. Il en avoit cependant plus de cent, toutes logées magnifiquement & ſéparément, avec des femmes eſclaves pour les ſervir, & des eunuques pour les garder. Malgré tous ces ſoins à les rendre contentes & à prévenir leurs déſirs, aucune ne rempliſſoit ſon attente. On lui en amenoit ſouvent des pays les plus éloignés; & il ne ſe contentoit pas de les payer ſans faire de prix dès qu'elles lui agréoient, il combloit encore les marchands d'honneurs, de bienfaits & de bénédictions pour en attirer d'autres, dans l'eſpérance qu'enfin il auroit un fils de quelqu'une. Il n'y avoit pas auſſi de bonnes œuvres qu'il ne fît pour fléchir le ciel. Il faiſoit des aumônes immenſes aux pauvres, de grandes largeſſes aux plus dévots de ſa religion, & de nouvelles fondations toutes royales en leur faveur, afin d'obtenir par leurs prières ce qu'il ſouhaitoit ſi ardemment.

Un jour que ſelon la coutume pratiquée tous les jours par les rois ſes prédéceſſeurs, lorſqu'ils étoient de réſidence dans leur capitale, il tenoit l'aſſemblée de ſes courtiſans, où ſe trouvoient tous les ambaſſadeurs & tous

les étrangers de diſtinction qui étoient à ſa cour, où l'on s'entretenoit non pas de nouvelles qui regardoient l'état, mais de ſciences, d'hiſtoire, de littérature, de poéſie, & de toute autre choſe capable de recréer l'eſprit agréablement; ce jour-là, dis-je, un eunuque vint lui annoncer qu'un marchand, qui venoit d'un pays très-éloigné avec une eſclave qu'il lui amenoit, demandoit la permiſſion de la lui faire voir. Qu'on le faſſe entrer & qu'on le place, dit le roi, je lui parlerai après l'aſſemblée. On introduiſit le marchand, & on le plaça dans un endroit d'où il pouvoit voir le roi à ſon aiſe, & l'entendre parler familièrement avec ceux qui étoient le plus près de ſa perſonne.

Le roi en uſoit ainſi avec tous les étrangers qui devoient lui parler, & il le faiſoit exprès, afin qu'ils s'accoutumaſſent à le voir, & qu'en le voyant parler aux uns & aux autres avec familiarité & avec bonté, ils priſſent la confiance de lui parler de même, ſans ſe laiſſer ſurprendre par l'éclat & la grandeur dont il étoit environné, capable d'ôter la parole à ceux qui n'y auroient pas été accoutumés. Il le pratiquoit même à l'égard des ambaſſadeurs; d'abord il mangeoit avec eux, & pendant le repas, il s'informoit de leur ſanté, de leur voyage, & des particularités de leur pays. Cela leur don-

noit de l'aſſurance auprès de ſa perſonne, & enſuite il leur donnoit audience.

Quand l'aſſemblée fut finie, que tout le monde ſe fut retiré, & qu'il ne reſta plus que le marchand, le marchand ſe proſterna devant le trône du roi, la face contre terre, & lui ſouhaita l'accompliſſement de tous ſes déſirs. Dès qu'il ſe fut relevé, le roi lui demanda s'il étoit vrai qu'il lui eût amené une eſclave, comme on le lui avoit dit, & ſi elle étoit belle.

Sire, répondit le marchand, je ne doute pas que votre majeſté n'en aît de très-belles, depuis qu'on lui en cherche dans tous les endroits du monde avec tant de ſoin ; mais je puis aſſurer ſans craindre de trop priſer ma marchandiſe, qu'elle n'en a pas encore vu une qui puiſſe entrer en concurrence avec elle, ſi l'on conſidère ſa beauté, ſa belle taille, ſes agrémens, & toutes les perfections dont elle eſt partagée. Où eſt-elle, reprit le roi ? amène-la-moi. Sire, repartit le marchand, je l'ai laiſſée entre les mains d'un officier de vos eunuques ; votre majeſté peut commander qu'on la faſſe venir.

On amena l'eſclave ; & dès que le roi la vit, il en fut charmé à la conſidérer ſeulement par ſa taille belle & dégagée. Il entra auſſitôt dans

un cabinet où le marchand le ſuivit avec quelques eunuques. L'eſclave avoit un voile de ſatin rouge rayé d'or, qui lui cachoit le viſage. Le marchand le lui ôtá, & le roi de Perſe vit une dame qui ſurpaſſoit en beauté toutes celles qu'il avoit alors & qu'il avoit jamais eues. Il en devint paſſionnément amoureux dès ce moment, & il demanda au marchand combien il la vouloit vendre.

Sire, répondit le marchand, j'en ai donné mille pièces d'or à celui qui me l'a vendue, & je compte que j'en ai débourſé autant depuis trois ans que je ſuis en voyage pour arriver à votre cour. Je me garderai bien de la mettre à prix à un ſi grand monarque : je ſupplie votre majeſté de la recevoir en préſent ſi elle lui agrée Je. te ſuis obligé, reprit le roi, ce n'eſt pas ma coutume d'en uſer ainſi avec les marchands qui viennent de ſi loin dans la vue de me faire plaiſir : je vais te faire compter dix mille pièces d'or, ſeras-tu content ?

Sire, repartit le marchand, je me fuſſe eſtimé très-heureux ſi votre majeſté eût bien voulu l'accepter pour rien ; mais je n'oſe refuſer une ſi grande libéralité ; je ne manquerai pas de la publier dans mon pays & dans tous les lieux par où je paſſerai. La ſomme lui fut comptée ; & avant qu'il ſe retirât, le roi le

fit revêtir en fa préfence d'une robe de brocard d'or.

Le roi fit loger la belle efclave dans l'appartement le plus magnifique après le fien, & lui affigna plufieurs matrones & autres femmes efclaves pour la fervir, avec ordre de lui faire prendre le bain, de l'habiller d'un habit le plus magnifique qu'elles puffent trouver, & de fe faire apporter les plus beaux colliers de perles & les diamans les plus fins, & autres pierreries les plus riches, afin qu'elle choisît ellemême ce qui lui conviendroit le mieux.

Les matrones officieufes, qui n'avoient autre attention que de plaire au roi, furent ellesmêmes ravies en admiration de la beauté de l'efclave. Comme elles s'y connoiffoient parfaitement bien : Sire, lui dirent-elles, fi votre majefté a la patience de nous donner feulement trois jours, nous nous engageons de la lui faire voir alors fi fort au-deffus de ce qu'elle eft préfentement, qu'elle ne la reconnoîtra plus. Le roi eut bien de la peine à fe priver fi longtems du plaifir de la poffé der entièrement. Je le veux bien, reprit-il, mais à la charge que vous me tiendrez votre promeffe.

La capitale du roi de Perfe étoit fituée dans une île, & fon palais qui étoit très-fuperbe, étoit bâti fur le bord de la mer. Comme fon

appartement avoit vue ſur cet élément, celui de la belle eſclave, qui n'étoit pas éloigné du ſien, avoit auſſi la même vue ; & elle étoit d'autant plus agréable, que la mer battoit preſqu'au pié des murailles.

Au bout des trois jours, la belle eſclave parée & ornée magnifiquement, étoit ſeule dans ſa chambre aſſiſe ſur un ſofa, & appuyée à une des fenêtres qui regardoit la mer, lorſque le roi, averti qu'il pouvoit la voir, y entra. L'eſclave qui entendit que l'on marchoit dans ſa chambre d'un autre air que les femmes qui l'avoient ſervie juſqu'alors, tourna auſſitôt la tête pour voir qui c'étoit. Elle reconnut le roi ; mais ſans en témoigner la moindre ſurpriſe, ſans même ſe lever pour lui faire la civilité & pour le recevoir, comme s'il eut été la perſonne du monde la plus indifférente, elle ſe remit à la fenêtre comme auparavant.

Le roi de Perſe fut extrêmement étonné de voir qu'une eſclave ſi belle & ſi bien faite, ſût ſi peu ce que c'étoit que le monde. Il attribua ce défaut à la mauvaiſe éducation qu'on lui avoit donnée, & au peu de ſoin qu'on avoit pris de lui apprendre les premières bienſéances. Il s'avança vers elle juſqu'à la fenêtre, où nonobſtant la manière & la froideur avec laquelle elle venoit de le recevoir, elle ſe laiſſa regarder,

admirer, & même careſſer & embraſſer autant qu'il le ſouhaita.

Entre ces careſſes & ces embraſſemens, ce monarque s'arrêta pour la regarder, ou plutôt pour la dévorer des yeux. Ma toute belle, ma charmante, ma raviſſante, s'écria-t-il, dites-moi, je vous prie, d'où vous venez, d'où ſont & qui ſont l'heureux père & l'heureuſe mère qui ont mis au monde un chef-d'œuvre de la nature auſſi ſurprenant que vous êtes? Que je vous aime & que je vous aimerai! Jamais je n'ai ſenti pour femme ce que je ſens pour vous: j'en ai cependant bien vues, & j'en vois encore un grand nombre tous les jours; mais jamais je n'ai vu tant de charmes tout à la fois qui m'enlèvent à moi-même pour me donner tout à vous. Mon cher cœur, ajoutoit-il, vous ne me répondez rien; vous ne me faites même connoître par aucune marque que vous ſoyez ſenſible à tant de témoignages que je vous donne de mon amour extrême; vous ne détournez pas même vos yeux pour donner aux miens le plaiſir de les rencontrer & de vous convaincre qu'on ne peut pas aimer plus que je vous aime. Pourquoi gardez-vous ce grand ſilence qui me glace? d'où vient ce ſérieux, ou plutôt cette triſteſſe qui m'afflige? Regrettez-vous votre pays, vos parens, vos amis? hé quoi! un roi

de Perſe qui vous aime, qui vous adore, n'eſt-il pas capable de vous conſoler & de vous tenir lieu de toute choſe au monde ?

Quelques proteſtations d'amour que le roi de Perſe fît à l'eſclave, & quoi qu'il pût dire pour l'obliger d'ouvrir la bouche & de parler, l'eſclave demeura dans un froid ſurprenant, les yeux toujours baiſſés, ſans les lever pour le regarder, & ſans proférer une ſeule parole.

Le roi de Perſe ravi d'avoir fait une acquiſition dont il étoit ſi content, ne la preſſa pas davantage, dans l'eſpérance que le bon traitement qu'il lui feroit, la feroit changer. Il frappa des mains, & auſſitôt pluſieurs femmes entrèrent, à qui il commanda de faire ſervir le ſoupé. Dès que l'on eut ſervi : Mon cœur, dit-il à l'eſclave, approchez-vous, & venez ſouper avec moi. Elle ſe leva de la place où elle étoit ; & quand elle fut aſſiſe vis-à-vis du roi, le roi la ſervit avant qu'il commençât de manger, & la ſervit de même à chaque plat pendant le repas. L'eſclave mangea comme lui, mais toujours les yeux baiſſés, ſans répondre un ſeul mot chaque fois qu'il lui demandoit ſi les mets étoient de ſon goût.

Pour changer de diſcours, le roi lui demanda comment elle s'appeloit, ſi elle étoit contente de ſon habillement, des pierreries dont elle étoit

ornée, ce qu'elle penſoit de ſon appartement & de l'ameublement, & ſi la vue de la mer la divertiſſoit; mais ſur toutes ces demandes, elle garda le même ſilence, dont il ne ſavoit plus que penſer. Il s'imagina que peut-être elle étoit muette. Mais, diſoit-il en lui-même, ſeroit-il poſſible que dieu eût formé un créature ſi belle, ſi parfaite & ſi accomplie, & qu'elle eût un ſi grand défaut? Ce ſeroit un grand dommage: avec cela, je ne pourrois m'empêcher de l'aimer comme je l'aime.

Quand le roi ſe fut levé de table, il ſe lava les mains d'un côté, pendant que l'eſclave ſe les lavoit de l'autre. Il prit ce tems-là pour demander aux femmes qui lui préſentoient le baſſin & la ſerviette, ſi elle leur avoit parlé. Celle qui prit la parole, lui répondit: Sire, nous ne l'avons ni vu ni entendu parler plus que votre majeſté vient de le voir elle-même. Nous lui avons rendu nos ſervices dans le bain, nous l'avons peignée, coëffée, habillée dans ſa chambre, & jamais elle n'a ouvert la bouche pour nous dire, cela eſt bien, je ſuis contente. Nous lui demandions, madame, n'avez-vous beſoin de rien? ſouhaitez-vous quelque choſe? demandez, commandez-nous. Nous ne ſavons ſi c'eſt mépris, affliction, bêtiſe, ou qu'elle ſoit muette: nous n'avons pu tirer d'elle une ſeule

parole ; c'eſt tout ce que nous pouvons dire à votre majeſté.

Le roi de Perſe fut plus ſurpris qu'auparavant ſur ce qu'il venoit d'entendre. Comme il crut que l'eſclave pouvoit avoir quelque ſujet d'affliction, il voulut eſſayer de la réjouir ; pour cela, il fit une aſſemblée de toutes les dames de ſon palais. Elles vinrent, & celles qui ſavoient jouer des inſtrumens, en jouèrent, & les autres chantèrent ou dansèrent, ou firent l'un & l'autre tout à la fois : elles jouèrent enfin à pluſieurs ſortes de jeux qui réjouirent le roi. L'eſclave ſeule ne prit aucune part à tous ces divertiſſemens ; elle demeura dans ſa place toujours les yeux baiſſés, & avec une tranquillité dont toutes les dames ne furent pas moins ſurpriſes que le roi. Elles ſe retirèrent chacune à ſon appartement, & le roi qui demeura ſeul, coucha avec la belle eſclave.

Le lendemain, le roi de Perſe ſe leva plus content qu'il ne l'avoit été de toutes les femmes qu'il eût jamais vues, ſans en excepter aucune, & plus paſſionné pour la belle eſclave que le jour d'auparavant. Il le fit bien paroître ; en effet, il réſolut de ne s'attacher uniquement qu'à elle, & il exécuta ſa réſolution. Dès le même jour, il congédia toutes ſes autres femmes avec les riches habits, les pierreries & les

bijoux qu'elles avoient à leur uſage, & chacune une groſſe ſomme d'argent, libres de ſe marier à qui bon leur ſembleroit, & il ne retint que les matrones & autres femmes âgées, néceſſaires pour être auprès de la belle eſclave. Elle ne lui donna pas la conſolation de lui dire un ſeul mot pendant une année entière : il ne laiſſa pas cependant d'être très-aſſidu auprès d'elle, avec toutes les complaiſances imaginables, & de lui donner les marques les plus ſignalées d'une paſſion très-violente.

L'année étoit écoulée, & le roi aſſis un jour près de ſa belle, lui proteſtoit que ſon amour au lieu de diminuer, augmentoit tous les jours avec plus de force. Ma reine, lui diſoit-il, je ne puis deviner ce que vous en penſez ; rien n'eſt plus vrai cependant, & je vous jure que je ne ſouhaite plus rien depuis que j'ai le bonheur de vous poſſéder. Je fais état de mon royaume, tout grand qu'il eſt, moins que d'un atôme, lorſque je vous vois, & que je puis vous dire mille fois que je vous aime. Je ne veux pas que mes paroles vous obligent de le croire ; mais vous ne pouvez en douter après le ſacrifice que j'ai fait à votre beauté du grand nombre de femmes que j'avois dans mon palais. Vous pouvez vous en ſouvenir ; il y a un an paſſé que je les renvoyai toutes, & je m'en

repens auſſi peu au moment que je vous en parle, qu'au moment que je ceſſai de les voir, & je ne m'en repentirai jamais. Rien ne manqueroit à ma ſatisfaction, à mon contentement & à ma joie, ſi vous me diſiez ſeulement un mot pour me marquer que vous m'en avez quelqu'obligation. Mais comment pourriez-vous me le dire, ſi vous êtes muette? hélas! je ne crains que trop que cela ne ſoit. Et quel moyen de ne le pas craindre après un an entier que je vous prie mille fois chaque jour de me parler, & que vous gardez un ſilence ſi affligeant pour moi? S'il n'eſt pas poſſible que j'obtienne de vous cette conſolation, faſſe le ciel au moins que vous me donniez un fils pour me ſuccéder après ma mort. Je me ſens vieillir tous les jours, & dès-à-préſent j'aurois beſoin d'en avoir un pour m'aider à ſoutenir le plus grand poids de ma couronne. Je reviens au grand déſir que j'ai de vous entendre parler: quelque choſe me dit en moi-même que vous n'êtes pas muette. Hé de grâce, madame, je vous en conjure, rompez cette longue obſtination, dites-moi un mot ſeulement, après quoi je ne me ſoucie plus de mourir.

A ce diſcours, la belle eſclave qui, ſelon ſa coutume, avoit écouté le roi, toujours les yeux baiſſés, & qui ne lui avoit pas ſeulement

donné lieu de croire qu'elle étoit muette, mais même qu'elle n'avoit jamais ri de fa vie, fe mit à fourire. Le roi de Perfe s'en apperçut avec une furprife qui lui fit faire une exclamation de joie ; & comme il ne douta pas qu'elle ne voulût parler, il attendit ce moment avec une attention & avec une impatience qu'on ne peut exprimer.

La belle efclave enfin rompit un fi long filence, & elle parla. Sire, dit-elle, j'ai tant de chofes à dire à votre majefté, en rompant mon filence, que je ne fais par où commencer. Je crois néanmoins qu'il eft de mon devoir de la remercier d'abord de toutes les grâces & de tous les honneurs dont elle m'a comblée, & de demander au ciel qu'il la faffe profpérer, qu'il détourne les mauvaifes intentions de fes ennemis, & ne permette pas qu'elle meure après m'avoir entendu parler, mais lui donne une longue vie. Après cela, fire, je ne puis vous donner une plus grande fatisfaction qu'en vous annonçant que je fuis groffe : je fouhaite avec vous que ce foit un fils. Ce qu'il y a, Sire, ajouta-t-elle, c'eft que fans ma groffeffe (je fupplie votre majefté de prendre ma fincérité en bonne part) j'étois réfolue de ne jamais vous aimer, auffi-bien que de garder un filence perpétuel, & que préfentement je vous aime autant que je le dois.

Le roi de Perſe ravi d'avoir entendu parler la belle eſclave, & lui annoncer une nouvelle qui l'intéreſſoit ſi fort, l'embraſſa tendrement. Lumière éclatante de mes yeux, lui dit-il, je ne pouvois recevoir une plus grande joie que celle dont vous venez de me combler. Vous m'avez parlé, & vous m'avez annoncé votre groſſeſſe ; je ne me ſens pas moi-même après ces deux ſujets de me rejouir que je n'attendois pas.

Dans le tranſport de joie où étoit le roi de Perſe, il n'en dit pas davantage à la belle eſclave ; il la quitta, mais d'une manière à faire connoître qu'il alloit revenir bientôt. Comme il vouloit que le ſujet de ſa joie fût rendu public, il l'annonça à ſes officiers, & fit appeler ſon grand-viſir. Dès qu'il fut arrivé, il le chargea de diſtribuer cent mille pièces d'or aux miniſtres de ſa religion, qui faiſoient vœu de pauvreté, aux hôpitaux & aux pauvres, en action de grâces à dieu; & ſa volonté fut exécutée par les ordres de ce miniſtre.

Cet ordre donné, le roi de Perſe vint retrouver la belle eſclave. Madame, lui dit-il, excuſez-moi ſi je vous ai quittée ſi bruſquement; vous m'en avez donné l'occaſion vous-même ; mais vous voudrez bien que je remette à vous entretenir une autre fois ; je déſire de ſavoir de vous des choſes d'une conſéquence beau-

coup plus grande. Dites-moi, je vous en ſupplie, ma chère ame, quelle raiſon ſi forte vous avez eue de me voir, de m'entendre parler, de manger & de coucher avec moi chaque jour toute une année, & d'avoir eu cette conſtance inébranlable, je ne dis point de ne pas ouvrir la bouche pour me parler, mais même de ne pas donner à comprendre que vous entendiez fort bien tout ce que je vous diſois. Cela me paſſe, & je ne comprends pas comment vous avez pu vous contraindre juſqu'à ce point; il faut que le ſujet en ſoit bien extraordinaire.

Pour ſatisfaire la curioſité du roi de Perſe: Sire, reprit cette belle perſonne, être eſclave, être éloignée de ſon pays, avoir perdu l'eſpérance d'y retourner jamais, avoir le cœur percé de douleur de me voir ſéparée pour toujours d'avec ma mère, mon frère, nos parens, mes connoiſſances, ne ſont-ce pas des motifs aſſez grands pour avoir gardé le ſilence que votre majeſté trouve ſi étrange? L'amour de la patrie n'eſt pas moins naturel que l'amour paternel, & la perte de la liberté eſt inſupportable à quiconque n'eſt pas aſſez dépourvu de bon ſens pour n'en pas connoître le prix. Le corps peut bien être aſſujetti à l'autorité d'un maître qui a la force & la puiſſance en main; mais

la volonté ne peut pas être maîtriſée, elle eſt toujours à elle-même; votre majeſté en a vu un exemple en ma perſonne. C'eſt beaucoup que je n'aie pas imité une infinité de malheureux & de malheureuſes que l'amour de la liberté réduit à la triſte réſolution de ſe procurer la mort en mille manières, par une liberté qui ne peut lui être ôtée.

Madame, reprit le roi de Perſe, je ſuis perſuadé de ce que vous me dites; mais il m'avoit ſemblé juſqu'à préſent qu'une perſonne belle, bien faite, de bon ſens, & de bon eſprit comme vous, madame, eſclave par ſa mauvaiſe deſtinée, devoit s'eſtimer heureuſe de trouver un roi pour maître.

Sire, repartit la belle eſclave, quelque eſclave que ce ſoit, comme je viens de le dire à votre majeſté, un roi ne peut maîtriſer ſa volonté. Comme elle parle néanmoins d'une eſclave capable de plaire à un monarque & de s'en faire aimer, ſi l'eſclave eſt d'un état inférieur, qu'il n'y ait pas de proportion, je veux croire qu'elle peut s'eſtimer heureuſe dans ſon malheur. Quel bonheur cependant? elle ne laiſſera pas de ſe regarder comme une eſclave arrachée d'entre les bras de ſon père & de ſa mère, & peut-être d'un amant qu'elle ne laiſſera pas d'aimer toute ſa vie. Mais ſi la même eſclave

ne cède en rien au roi qui l'a acquiſe, que votre majeſté elle-même juge de la rigueur de ſon ſort, de ſa misère, de ſon affliction, de ſa douleur, & de quoi elle peut être capable.

Le roi de Perſe étonné de ce diſcours : Quoi, madame, répliqua-t-il, ſeroit-il poſſible, comme vous me le faites entendre, que vous ſuſſiez d'un ſang royal ? Eclairciſſez-moi de grâce là-deſſus, & n'augmentez pas davantage mon impatience. Apprenez-moi qui ſont l'heureux père & l'heureuſe mère d'un ſi grand prodige de beauté, qui ſont vos frères, vos ſœurs, vos parens, & ſur-tout comment vous vous appelez ?

Sire, dit alors la belle eſclave, mon nom eſt (1) Gulnare de la Mer ; mon père qui eſt mort, étoit un des plus puiſſans rois de la mer, & en mourant, il laiſſa ſon royaume à un frère que j'ai, nommé (2) Saleh, & à la reine ma mère. Ma mère eſt auſſi princeſſe, fille d'un autre roi de la mer, très-puiſſant. Nous vivions tranquillement dans notre royaume, & dans une paix profonde, lorſqu'un ennemi envieux de notre bonheur, entra dans

(1) Gulnare ſignifie en perſien, Roſe, ou fleur de grenadier.

(2) Saleh, ce mot ſignifie bon, en arabe.

nos états avec une puiſſante armée, pénétra jusqu'à notre capitale, s'en empara, & ne nous donna que le tems de nous ſauver dans un lieu impénétrable & inacceſſible, avec quelques officiers fidèles qui ne nous abandonnèrent pas.

Dans cette retraite, mon frère ne négligea pas de ſonger au moyen de chaſſer l'injuſte poſſeſſeur de nos états; & dans cet intervalle, il me prit un jour en particulier: Ma ſœur, me dit-il, les événemens des moindres entrepriſes ſont toujours très-incertains; je puis ſuccomber dans celle que je médite pour rentrer dans nos états; & je ſerois moins fâché de ma diſgrace que de celle qui pourroit vous arriver. Pour la prévenir & vous en préſerver, je voudrois bien vous voir mariée auparavant; mais dans le mauvais état où ſont nos affaires, je ne vois pas que vous puiſſiez vous donner à aucun de nos princes de la mer. Je ſouhaiterois que vous puiſſiez vous réſoudre d'entrer dans mon ſentiment, qui eſt que vous épouſiez un prince de la terre; je ſuis prês d'y employer tous mes ſoins: de la beauté dont vous êtes, je ſuis sûr qu'il n'y en a pas un, ſi puiſſant qu'il ſoit, qui ne fût ravi de vous faire part de ſa couronne.

Ce diſcours de mon frère me mit dans une grande colère contre lui. Mon frère, lui dis-je,

du côté de mon père & de ma mère, je defcends comme vous de rois & de reines de la mer, fans aucune alliance avec les rois de la terre; je ne prétends pas me méfallier non plus qu'eux, & j'en ai fait le ferment dès que j'ai eu affez de connoiffance pour m'appercevoir de la nobleffe & de l'ancienneté de notre maifon: l'état où nous fommes réduits, ne m'obligera pas de changer de réfolution; & fi vous avez à périr dans l'exécution de votre deffein, je fuis prête à périr avec vous plutôt que de fuivre un confeil que je n'attendois pas de votre part.

Mon frère entêté de ce mariage, qui ne me convenoit pas, à mon fens, voulut me repréfenter qu'il y avoit des rois de la terre qui ne céderoient pas à ceux de la mer; cela me mit dans une colère & dans un emportement contre lui qui m'attirèrent des duretés de fa part, dont je fus piquée au vif. Il me quitta auffi peu fatisfait de moi que j'étois mal fatisfaite de lui. Dans le dépit où j'étois, je m'élançai au fond de la mer, & j'allai aborder à l'île de la Lune.

Nonobftant le cuifant mécontentement qui m'avoit obligée de venir me jeter dans cette île, je ne laiffois pas d'y vivre affez contente, & je me retirois dans des lieux écartés où j'étois commodément. Mes précautions néanmoins n'empêchèrent pas qu'un homme de

quelque

quelque diſtinction, accompagné de domeſtiques, ne me ſurprît comme je dormois, & ne m'emmenât chez lui. Il me témoigna beaucoup d'amour, & il n'oublia rien pour me perſuader d'y correſpondre. Quand il vit qu'il ne gagnoit rien par la douceur, il crut qu'il réuſſiroit mieux par la force; mais je le fis ſi bien repentir de ſon inſolence, qu'il réſolut de me vendre, & il me vendit au marchand qui m'a amenée & vendue à votre majeſté. C'étoit un homme ſage, doux & humain, & dans le long voyage qu'il me fit faire, il ne me donna que des ſujets de me louer de lui.

Pour ce qui eſt de votre majeſté, continua la princeſſe Gulnare, ſi elle n'eût eu pour moi toutes les conſidérations dont je lui ſuis obligée; ſi elle ne m'eût donné tant de marques d'amour, avec une ſincérité dont je n'ai pu douter; que ſans héſiter elle n'eût pas chaſſé toutes ſes femmes, je ne feins pas de le dire, que je ne ſerois pas demeurée avec elle. Je me ſerois jetée dans la mer par cette fenêtre, où elle m'aborda la première fois qu'elle me vit dans cet appartement, & je ſerois allée retrouver mon frère, ma mère & mes parens. J'euſſe même perſévéré dans ce deſſein, & je l'euſſe exécuté, ſi après un certain tems j'euſſe perdu l'eſpérance d'une groſſeſſe. Je me garde-

rois bien de le faire dans l'état où je ſuis : en effet, quoi que je puſſe dire à ma mère & à mon frère, jamais ils ne voudroient croire que j'euſſe été eſclave d'un roi comme votre majeſté, & jamais auſſi ils ne reviendroient de la faute que j'aurois commiſe contre mon honneur de mon conſentement. Avec cela, ſire, ſoit un prince, ou une princeſſe que je mette au monde, ce ſera un gage qui m'obligera de ne me ſéparer jamais d'avec votre majeſté : j'eſpère auſſi qu'elle ne me regardera plus comme une eſclave, mais comme une princeſſe qui n'eſt pas indigne de ſon alliance.

C'eſt ainſi que la princeſſe Gulnare acheva de ſe faire connoître & de raconter ſon hiſtoire au roi de Perſe. Ma charmante, mon adorable princeſſe, s'écria alors ce monarque, quelles merveilles viens-je d'entendre ! quelle ample matière à ma curioſité, de vous faire des queſtions ſur des choſes ſi inouies ! Mais auparavant je dois bien vous remercier de votre bonté, & de votre patience à éprouver la ſincérité & la conſtance de mon amour. Je ne croyois pas pouvoir aimer plus que je vous aimois. Depuis que je ſais cependant que vous êtes une ſi grande princeſſe, je vous aime mille fois davantage. Que dis-je ! princeſſe : madame, vous ne l'êtes plus; vous êtes ma reine, & reine

de Perse, comme j'en suis le roi, & ce titre va bientôt retentir dans tout mon royaume. Dès demain, madame, il retentira dans ma capitale avec des réjouissances non encore vues, qui feront connoître que vous l'êtes, & ma femme légitime. Cela seroit fait il y a longtems, si vous m'eussiez tiré plutôt de mon erreur, puisque dès le moment que je vous ai vue, j'ai été dans le même sentiment qu'aujourd'hui, de vous aimer toujours, & de ne jamais aimer que vous.

En attendant que je me satisfasse moi-même pleinement, & que je vous rende tout ce qui vous est dû, je vous supplie, madame, de m'instruire plus particulièrement de ces états & de ces peuples de la mer qui me sont inconnus. J'avois bien entendu parler d'hommes marins; mais j'avois toujours pris ce que l'on m'en avoit dit pour des contes & des fables. Rien n'est plus vrai cependant, après ce que vous m'en dites; & j'en ai une preuve bien certaine en votre personne, vous qui en êtes, & qui avez bien voulu être ma femme, & cela par un avantage, dont un autre habitant de la terre ne peut se vanter que moi. Il y a une chose qui me fait de la peine, & sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir : c'est que je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre,

agir ou vous mouvoir dans l'eau ſans vous noyer. Il n'y a que certaines gens parmi nous, qui ont l'art de demeurer ſous l'eau; ils y périroient néanmoins s'ils ne s'en retiroient au bout d'un certain tems, chacun ſelon leur adreſſe & leurs forces.

Sire, répondit la reine Gulnare, je ſatisferai votre majeſté avec bien du plaiſir. Nous marchons au fond de la mer, de même que l'on marche ſur la terre, & nous reſpirons dans l'eau, comme on reſpire dans l'air. Ainſi au lieu de nous ſuffoquer, comme elle vous ſuffoque, elle contribue à notre vie. Ce qui eſt encore bien remarquable, c'eſt qu'elle ne mouille pas nos habits, & que quand nous venons ſur la terre, nous en ſortons ſans avoir beſoin de les ſécher. Notre langage ordinaire eſt le même que celui dans lequel l'écriture gravée ſur le ſceau du grand prophète Salomon, fils de David, eſt conçue.

Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas auſſi de voir dans la mer : nous y avons les yeux ouverts ſans en ſouffrir aucune incommodité. Comme nous les avons excellens, nous ne laiſſons pas nonobſtant la profondeur de la mer, d'y voir auſſi clair que l'on voit ſur la terre. Il en eſt de même de la nuit; la lune nous éclaire, & les planètes & les étoiles

ne nous ſont pas cachées. J'ai déjà parlé de nos royaumes : comme la mer eſt beaucoup plus ſpacieuſe que la terre, il y en a auſſi en plus grand nombre, & de beaucoup plus grands. Ils ſont diviſés en provinces, & dans chaque province il y a pluſieurs grandes villes très-peuplées. Il y a enfin une infinité de nations, de mœurs & de coutumes différentes, comme ſur la terre.

Les palais des rois & des princes ſont ſuperbes & magnifiques : il y en a de marbre de différentes couleurs, de cryſtal de roche, dont la mer abonde, de nacre de perle, de corail & d'autres matériaux plus précieux. L'or, l'argent, & toutes ſortes de pierreries y ſont en plus grande abondance que ſur la terre. Je ne parle pas des perles ; de quelque groſſeur qu'elles ſoient ſur la terre, on ne les regarde pas dans nos pays, il n'y a que les moindres bourgeoiſes qui s'en parent.

Comme nous avons une agilité merveilleuſe & incroyable parmi nous de nous tranſporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons beſoin, ni de chars, ni de montures. Il n'y a pas de roi néanmoins, qui n'ait ſes écuries & ſes haras de chevaux marins ; mais ils ne s'en ſervent ordinairement que dans les divertiſſemens, dans les fêtes, & dans les réjouiſ-

ſances publiques. Les uns après les avoir bien exercés, ſe plaiſent à les monter, & faire paroître leur adreſſe dans les courſes. D'autres les attelent à des chars de nacre de perle, ornés de mille coquillages de toute ſorte de couleurs les plus vives. Ces chars ſont à découvert avec un trône, où les rois ſont aſſis lorſqu'ils ſe font voir à leurs ſujets. Ils ſont adroits à les conduire eux-mêmes, & ils n'ont pas beſoin de cochers. Je paſſe ſous ſilence une infinité d'autres particularités très-curieuſes, touchant les pays marins, ajouta la reine Gulnare, qui feroit un très-grand plaiſir à votre majeſté, mais elle voudra bien que je remette à l'entretenir plus à loiſir, pour lui parler d'une autre choſe qui eſt préſentement de plus d'importance. Ce que j'ai à lui dire, ſire, c'eſt que les couches des femmes de mer ſont différentes des couches des femmes de terre; & j'ai un ſujet de craindre que les ſages-femmes de ce pays ne m'accouchent mal. Comme votre majeſté n'y a pas moins d'intérêt que moi, ſous ſon bon plaiſir je trouve à propos, pour la ſûreté de mes couches, de faire venir la reine ma mère avec des couſines que j'ai, & en même-tems le roi mon frère, avec qui je ſuis bien-aiſe de me réconcilier. Ils ſeront ravis de me revoir dès que je leur aurai raconté mon hiſtoire, & qu'ils

auront appris que je ſuis femme du puiſſant roi de Perſe. Je ſupplie votre majeſté de me le permettre ; ils ſeront bien-aiſes auſſi de lui rendre leurs reſpects, & je puis lui promettre qu'elle aura de la ſatisfaction de les voir.

Madame, reprit le roi de Perſe, vous êtes la maîtreſſe ; faites ce qu'il vous plaira, je tâcherai de les recevoir avec tous les honneurs qu'ils méritent. Mais je voudrois bien ſavoir par quelle voie vous leur ferez ſavoir ce que vous déſirez d'eux, & quand ils pourront arriver, afin que je donne ordre aux préparatifs pour leur réception, & que j'aille moi-même au-devant d'eux. Sire, repartit la reine Gulnare, il n'eſt pas beſoin de ces cérémonies ; ils ſeront ici dans un moment, & votre majeſté verra de quelle manière ils arriveront. Elle n'a qu'à entrer dans ce petit cabinet, & regarder par la jalouſie.

Quand le roi de Perſe fut entré dans le cabinet, la reine Gulnare ſe fit apporter une caſſolette avec du feu par une de ſes femmes qu'elle renvoya, en lui diſant de fermer la porte. Lorſqu'elle fut ſeule, elle prit un morceau de bois d'aloës dans une boîte. Elle le mit dans la caſſolette ; & dès qu'elle vit paroître la fumée, elle prononça des paroles inconnues au roi de Perſe, qui obſervoit avec une grande

attention tout ce qu'elle faisoit ; & elle n'avoit pas encore achevé, que l'eau de la mer se troubla. Le cabinet où étoit le roi, étoit disposé de manière qu'il s'en apperçut au travers de la jalousie, en regardant du côté des fenêtres qui étoient sur la mer.

La mer enfin s'entr'ouvrit à quelque distance ; & aussitôt il s'en éleva un jeune homme bien fait & de belle taille, avec la moustache de verd de mer. Une dame déjà sur l'âge, mais d'un air majestueux, s'en éleva de même un peu derrière lui, avec cinq jeunes dames qui ne cédoient en rien à la beauté de la reine Gulnare.

La reine Gulnare se présenta aussitôt à une des fenêtres, & elle reconnut le roi son frère, la reine sa mère & ses parentes, qui la reconnurent de même. la troupe s'avança comme portée sur la surface de l'eau, sans marcher ; & quand ils furent tous sur le bord, ils s'élancèrent légèrement l'un après l'autre sur la fenêtre où la reine Gulnare avoit paru, & d'où elle s'étoit retirée pour leur faire place. Le roi Saleh, la reine sa mère, & ses parentes l'embrassèrent avec beaucoup de tendresse & les larmes aux yeux, à mesure qu'ils entrèrent.

Quand la reine Gulnare les eut reçus avec tout l'honneur possible, & qu'elle leur eut fait prendre place sur le sofa, la reine sa mère prit

la parole : Ma fille, lui dit-elle, j'ai bien de la joie de vous revoir, après une ſi longue abſence, & je ſuis sûre que votre frère & vos parentes n'en ont pas moins que moi. Votre éloignement, ſans en avoir rien dit à perſonne, nous a jetés dans une affliction inexprimable, & nous ne pourrions vous dire combien nous en avons verſé de larmes. Nous ne ſavons autre choſe du ſujet qui peut vous avoir obligée de prendre un parti ſi ſurprenant, que ce que votre frère nous a rapporté de l'entretien qu'il avoit eu avec vous. Le conſeil qu'il vous donna alors, lui avoit paru avantageux pour votre établiſſement, dans l'état où vous étiez auſſi-bien que nous. Il ne falloit pas vous alarmer ſi fort, s'il ne vous plaiſoit pas, & vous voudrez bien que je vous diſe que vous avez pris la choſe tout autrement que vous ne le deviez. Mais laiſſons-là ce diſcours qui ne feroit que renouveller des ſujets de douleur & de plainte, que vous devez oublier avec nous : & faites-nous part de tout ce qui vous eſt arrivé depuis un ſi long tems que nous ne vous avons vue, & de l'état où vous êtes préſentement ; ſur toute choſe marquez-nous ſi vous êtes contente.

La reine Gulnare ſe jeta auſſitôt aux piés de la reine ſa mère ; & après qu'elle lui eut baiſé la main en ſe relevant ; Madame, reprit-

elle, j'ai commis une grande faute, je l'avoue, & je ne ſuis redevable qu'à votre bonté, du pardon que vous voulez bien m'en accorder. Ce que j'ai à vous dire, pour vous obéir, vous fera connoître que c'eſt en vain bien ſouvent qu'on a de la répugnance pour de certaines choſes. J'ai éprouvé par moi-même que la choſe à quoi ma volonté étoit la plus oppoſée, eſt juſtement celle où ma deſtinée m'a conduite malgré moi. Elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis que le dépit l'avoit portée à ſe lever du fond de la mer pour venir ſur la terre. Lorſqu'elle eut achevé en marquant qu'enfin elle avoit été vendue au roi de Perſe, chez qui elle ſe trouvoit : Ma ſœur, lui dit le roi ſon frère, vous avez grand tort d'avoir ſouffert tant d'indignités, & vous ne pouvez vous plaindre qu'à vous-même. Vous aviez le moyen de vous en délivrer, & je m'étonne de votre patience à demeurer ſi longtems dans l'eſclavage : levez-vous, & revenez avec nous au royaume que j'ai reconquis ſur le fier ennemi qui s'en étoit emparé.

Le roi de Perſe qui entendit ces paroles du cabinet où il étoit, en fut dans la dernière alarme : Ah, dit-il en lui-même, je ſuis perdu & ma mort eſt certaine, ſi ma reine, ſi ma Gulnare écoute un conſeil ſi pernicieux ! Je ne puis

plus vivre ſans elle, & l'on m'en veut priver! La reine Gulnare ne le laiſſa pas long-tems dans la crainte où il étoit.

Mon frère, reprit-elle en ſouriant, ce que je viens d'entendre, me fait mieux comprendre que jamais, combien l'amitié que vous avez pour moi, eſt ſincère. Je ne pus ſupporter le conſeil que vous me donniez de me marier à un prince de la terre. Aujourd'hui, peu s'en faut que je ne me mette en colère contre vous de celui que vous me donnez, de quitter l'engagement que j'ai avec le plus puiſſant & le plus renommé de tous les princes. Je ne parle pas de l'engagement d'une eſclave avec un maître : il nous ſeroit aiſé de lui reſtituer les dix mille pièces d'or que je lui ai coûtées ; je parle de celui d'une femme avec un mari, & d'une femme qui ne peut ſe plaindre d'aucun ſujet de mécontentement de ſa part. C'eſt un monarque religieux, ſage, modéré, qui m'a donné les marques d'amour les plus eſſentielles. Il ne pouvoit pas m'en donner une plus ſignalée, que de congédier dès les premiers jours que je fus à lui, le grand nombre de femmes qu'il avoit, pour ne s'attacher qu'à moi uniquement. Je ſuis ſa femme, & il vient de me déclarer reine de Perſe pour participer à ſes conſeils. Je dis de plus, que je ſuis groſſe, & que ſi j'ai le

bonheur, avec la faveur du ciel, de lui donner un fils, ce sera un autre lien qui m'attachera à lui plus inséparablement.

Ainsi, mon frère, poursuivit la reine Gulnare, bien loin de suivre votre conseil, toutes ces considérations, comme vous le voyez, ne m'obligent pas seulement d'aimer le roi de Perse autant qu'il m'aime, mais même de demeurer & de passer ma vie avec lui, plus par reconnoissance que par devoir. J'espère que ni ma mère, ni vous avec mes bonnes cousines, vous ne désapprouverez pas ma résolution, non plus que l'alliance que j'ai faite sans l'avoir cherchée, qui fait honneur également aux monarques de la mer & de la terre. Excusez-moi si je vous ai donné la peine de venir ici du plus profond des ondes pour vous en faire part, & avoir le bonheur de vous voir après une si longue séparation.

Ma sœur, reprit le roi Saleh, la proposition que je vous ai faite de revenir avec nous sur le récit de vos aventures, que je n'ai pu entendre sans douleur, n'a été que pour vous marquer combien nous vous aimons tous, combien je vous honore en particulier, & que rien ne nous touche davantage que tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Par ces mêmes motifs, je ne puis en mon particulier, qu'ap-

prouver une résolution si raisonnable & si digne de vous, après ce que vous venez de nous dire de la personne du roi de Perse votre époux, & des grandes obligations que vous lui avez. Pour ce qui est de la reine votre mère & la mienne, je suis persuadé qu'elle n'est pas d'un autre sentiment.

Cette princesse confirma ce que le roi son fils venoit d'avancer : Ma fille, reprit-elle en s'adressant aussi à la reine Gulnare, je suis ravie que vous soyez contente, & je n'ai rien à ajouter à ce que le roi votre frère vient de vous témoigner. Je serois la première à vous condamner si vous n'aviez toute la reconnoissance que vous devez pour un monarque qui vous aime avec tant de passion, & qui a fait de si grandes choses pour vous.

Autant que le roi de Perse, qui étoit dans le cabinet, avoit été affligé par la crainte de perdre la reine Gulnare, autant il eut de joie de voir qu'elle étoit résolue de ne le pas abandonner. Comme il ne pouvoit plus douter de son amour après une déclaration si authentique, il l'en aima mille fois davantage, & il se promit bien de lui en marquer sa reconnoissance par tous les endroits qu'il lui seroit possible.

Pendant que le roi de Perse s'entretenoit ainsi avec un plaisir incroyable, la reine Gulnare avoit frappé des mains, & avoit commandé à

des efclaves qui étoient entrés auffitôt, de fervir la collation. Quand elle fut fervie, elle invita la reine fa mère, le roi fon frère & fes parentes de s'approcher & de manger. Mais ils eurent tous la même penfée, que fans en avoir demandé la permiffion, ils fe trouveroient dans le palais d'un puiffant roi, qui ne les avoit jamais vus, & qui ne les connoiffoit pas, & qu'il y auroit une grande incivilité de manger à fa table fans lui. La rougeur leur en monta au vifage; & de l'émotion où ils étoient, ils jetèrent des flammes par les narines & par la bouche, avec des yeux enflammés.

Le roi de Perfe fut dans une frayeur inexprimable à ce fpectacle, auquel il ne s'attendoit pas, & dont il ignoroit la caufe. La reine Gulnare qui fe douta de ce qui en étoit, & qui avoit compris l'intention de fes parens, ne fit que leur marquer, en fe levant de fa place, qu'elle alloit revenir. Elle paffa au cabinet, où elle raffura le roi par fa préfence: Sire, lui dit-elle, je ne doute pas que votre majefté ne foit bien contente du témoignage que je viens de rendre des grandes obligations dont je lui fuis redevable. Il n'a tenu qu'à moi de m'abandonner à leurs défirs, & de retourner avec eux dans nos états; mais je ne fuis pas capable d'une ingratitude dont je me condamnerois

la première. Ah ! ma reine, s'écria le roi de Perſe, ne parlez pas des obligations que vous m'avez, vous ne m'en avez aucune. Je vous en ai moi-même de ſi grandes, que jamais je ne pourrai vous en témoigner aſſez de reconnoiſſance. Je n'avois pas cru que vous m'aimaſſiez au point que je vois que vous m'aimez : vous venez de me le faire connoître de la manière la plus éclatante. Eh ! ſire, reprit la reine Gulnare, pouvois-je en faire moins que ce que je viens de faire ! Je n'en fais pas encore aſſez après tous les honneurs que j'ai reçus, après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée, après tant de marques d'amour auxquelles il n'eſt pas poſſible que je ſois inſenſible.

Mais, ſire, ajouta la reine Gulnare, laiſſons-là ce diſcours pour vous aſſurer de l'amitié ſincère dont la reine ma mère & le roi mon frère vous honorent. Ils meurent de l'envie de vous voir, & de vous en aſſurer eux-mêmes. J'ai même penſé me faire une affaire avec eux, en voulant leur donner la collation avant de leur procurer cet honneur. Je ſupplie donc votre majeſté de vouloir bien entrer, & de les honorer de votre préſence.

Madame, repartit le roi de Perſe, j'aurai un grand plaiſir de ſaluer des perſonnes qui vous appartiennent de ſi près : mais ces flammes que

j'ai vu ſortir de leurs narines & de leur bouche, me donnent de la frayeur. Sire, répliqua la reine en riant, ces flammes ne doivent pas lui faire la moindre peine : elles ne ſignifient autre choſe que leur répugnance à manger de ſes biens dans ſon palais, qu'elle ne les honore de ſa préſence, & ne mange avec eux.

Le roi de Perſe raſſuré par ces paroles, ſe leva de ſa place & entra dans la chambre avec la reine Gulnare; & la reine Gulnare le préſenta à la reine ſa mère, au roi ſon frère & à ſes parentes, qui ſe proſternèrent auſſitôt la face contre terre. Le roi de Perſe courut auſſitôt à eux, les obligea de ſe relever, & les embraſſa l'un après l'autre. Après qu'ils ſe furent tous aſſis, le roi Saleh prit la parole : Sire, dit-il au roi de Perſe, nous ne pouvons aſſez témoigner notre joie à votre majeſté de ce que la reine Gulnare, ma ſœur, dans ſa diſgrace, a eu le bonheur de ſe trouver ſous la protection d'un monarque ſi puiſſant. Nous pouvons l'aſſurer qu'elle n'eſt pas indigne du haut rang où il lui a fait l'honneur de l'élever. Nous avons toujours eu une ſi grande amitié & tant de tendreſſe pour elle, que nous n'avons pu nous réſoudre de l'accorder à aucun des puiſſans princes de la mer, qui nous l'avoient

l'avoient demandée en mariage avant même qu'elle fût en âge. Le ciel vous la réfervoit, fire, & nous ne pouvons mieux le remercier de la faveur qu'il lui a faite, qu'en lui demandant d'accorder à votre majefté la grâce de vivre de longues années avec elle, avec toute forte de profpérités & de fatisfactions.

Il falloit bien, reprit le roi de Perfe, que le ciel me l'eût réfervée, comme vous le remarquez. En effet, la paffion ardente dont je l'aime, me fait connoître que je n'avois jamais rien aimé avant de l'avoir vue. Je ne puis affez témoigner de reconnoiffance à la reine fa mère, ni à vous, prince, ni à toute votre parenté, de la générofité avec laquelle vous confentez de me recevoir dans une alliance qui m'eft fi glorieufe. En achevant ces paroles, il les invita de fe mettre à table, & il s'y mit auffi avec la reine Gulnare. La collation achevée, le roi de Perfe s'entretint avec eux bien avant dans la nuit; & lorfqu'il fut tems de fe retirer, il les conduifit lui-même chacun à l'appartement qu'il leur avoit fait préparer.

Le roi de Perfe régala fes illuftres hôtes par des fêtes continuelles, dans lefquelles il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faire paroître fa grandeur & fa magnificence, & infenfiblement il les engagea de demeurer à la cour

jufqu'aux couches de la reine. Dès qu'elle en fentit les approches, il donna ordre à ce que rien ne lui manquât de toutes les chofes dont elle pouvoit avoir befoin dans cette conjoncture. Elle accoucha enfin, & elle mit au monde un fils, avec une grande joie de la reine fa mère qui l'accoucha, & qui alla le préfenter au roi dès qu'il fut dans fes premiers langes qui étoient magnifiques.

Le roi de Perfe reçut ce préfent avec une joie qu'il eft plus aifé d'imaginer que d'exprimer. Comme le vifage du petit prince fon fils étoit plein & éclatant de beauté, il ne crut pas pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de (1) Beder. En action de grâces au ciel, il affigna de grandes aumônes aux pauvres, il fit fortir les prifonniers hors des prifons, il donna la liberté à tous fes efclaves de l'un & de l'autre fexe, & il fit diftribuer de groffes fommes aux miniftres & aux dévots de fa religion. Il fit auffi de grandes largeffes à fa cour & au peuple, & l'on publia par fon ordre des réjouiffances de plufieurs jours par toute la ville.

Après que la reine Gulnare fut relevée de fes couches, un jour que le roi de Perfe, la

(1) Pleine lune en arabe.

reine Gulnare, la reine ſa mère, le roi Saleh ſon frère, & les princeſſes leurs parentes, s'entretenoient enſemble dans la chambre de la reine, la nourrice y entra avec le petit prince Beder qu'elle portoit entre ſes bras. Le roi Saleh ſe leva auſſitôt de ſa place, courut au petit prince; & après l'avoir pris d'entre les bras de la nourrice dans les ſiens, il ſe mit à le baiſer & à le careſſer avec de grandes démonſtrations de tendreſſe. Il fit pluſieurs tours par la chambre en jouant, en le tenant en l'air entre les mains; & tout-d'un-coup, dans le tranſport de ſa joie, il s'élança par une fenêtre qui étoit ouverte, & ſe plongea dans la mer avec le prince.

Le roi de Perſe qui ne s'attendoit pas à ce ſpectacle, pouſſa des cris épouvantables, dans la croyance qu'il ne reverroit plus le prince ſon cher fils, ou s'il avoit à le revoir, qu'il ne le reverroit que noyé. Peu s'en fallut qu'il ne rendît l'ame au milieu de ſon affliction, de ſa douleur, & de ſes pleurs. Sire, lui dit la reine Gulnare d'un viſage & d'un ton aſſuré à le raſſurer lui-même, que votre majeſté ne craigne rien. Le petit prince eſt mon fils, comme il eſt le vôtre, & je ne l'aime pas moins que vous l'aimez : vous voyez cependant que je n'en ſuis pas alarmée; je ne le dois pas être auſſi.

En effet, il ne court aucun rifque, & vous verrez bientôt reparoître le roi fon oncle, qui le rapportera fain & fauf. Quoiqu'il foit né de votre fang, par l'endroit néanmoins qu'il m'appartient, il ne laiffe pas d'avoir le même avantage que nous, de pouvoir vivre également dans la mer & fur la terre. La reine fa mère & les princeffes fes parentes lui confirmèrent la même chofe; mais leurs difcours ne firent pas un grand effet pour le guérir de fa frayeur: il ne lui fut pas poffible d'en revenir tout le tems que le prince Beder ne parut plus à fes yeux.

La mer enfin fe troubla, & l'on vit bientôt le roi Saleh qui s'en éleva avec le petit prince entre les bras, & qui, en fe foutenant en l'air, rentra par la même fenêtre qu'il étoit forti. Le roi de Perfe fut ravi, & dans une grande admiration de revoir le prince Beder auffi tranquille que quand il avoit ceffé de le voir. Le roi Saleh lui demanda: Sire, votre majefté n'a-t-elle pas eu une grande peur, quand elle m'a vu plonger dans la mer avec le prince mon neveu? Ah, prince, reprit le roi de Perfe, je ne puis vous l'exprimer! je l'ai cru perdu dès ce moment, & vous m'avez redonné la vie en me le rapportant. Sire, repartit le roi Saleh, je m'en étois douté, mais il n'y avoit pas le

moindre ſujet de crainte. Avant de me plonger, j'avois prononcé ſur lui les paroles myſtérieuſes qui étoient gravées ſur le ſceau du grand roi Salomon, fils de David. Nous pratiquons la même choſe à l'égard de tous les enfans qui nous naiſſent dans les régions du fond de la mer ; & en vertu de ces paroles, ils reçoivent le même privilège que nous avons par-deſſus les hommes qui demeurent ſur la terre. De ce que votre majeſté vient de voir, elle peut juger de l'avantage que le prince Beder a acquis par ſa naiſſance, du côté de la reine Gulnare ma ſœur. Tant qu'il vivra & toutes les fois qu'il le voudra, il lui ſera libre de ſe plonger dans la mer, & de parcourir les vaſtes empires qu'elle renferme dans ſon ſein.

Après ces paroles, le roi Saleh qui avoit déjà remis le petit prince Beder entre les bras de ſa nourrice, ouvrit une caiſſe qu'il étoit allé prendre dans ſon palais dans le peu de tems qu'il avoit diſparu, & qu'il avoit apportée remplie de trois cens diamans gros comme des œufs de pigeon, d'un pareil nombre de rubis d'une groſſeur extraordinaire, d'autant de verges d'émeraudes de la longueur d'un demi-pié, & de trente filets ou colliers de perles, chacun de dix. Sire, dit-il au roi de Perſe en lui faiſant préſent de cette caiſſe, lorſque nous

avons été appelés par la reine ma fœur, nous ignorions en quel endroit de la terre elle étoit, & qu'elle eût l'honneur d'être l'époufe d'un fi grand monarque : c'eft ce qui a fait que nous fommes arrivés les mains vuides. Comme nous ne pouvons témoigner notre reconnoiffance à votre majefté, nous la fupplions d'en agréer cette foible marque en confidération des faveurs fingulières qu'il lui a plu de lui faire, auxquelles nous ne prenons pas moins de part qu'elle-même.

On ne peut exprimer quelle fut la furprife du roi de Perfe, quand il vit tant de richeffes renfermées dans un fi petit efpace. Hé quoi, prince, s'écria-t-il, appelez-vous une foible marque de votre reconnoiffance, lorfque vous ne me devez rien, un préfent d'un prix ineftimable? Je vous déclare encore une fois que vous ne m'êtes redevables de rien, ni la reine votre mère, ni vous : je m'eftime trop heureux du confentement que vous avez donné à l'alliance que j'ai contractée avec vous. Madame, dit-il à la reine Gulnare en fe tournant de fon côté, le roi votre frère me met dans une confufion dont je ne puis revenir ; & je le fupplierois de trouver bon que je refufe fon préfent, fi je ne craignois qu'il ne s'en offensât : priez-le d'agréer que je me difpenfe de l'accepter.

Sire, repartit le roi Saleh, je ne ſuis pas ſurpris que votre majeſté trouve le préſent extraordinaire : je ſais qu'on n'eſt pas accoutumé ſur la terre à voir des pierreries de cette qualité, & en ſi grand nombre tout à la fois. Mais ſi elle ſavoit que je ſais où ſont les minières d'où on les tire, & qu'il eſt en ma diſpoſition d'en faire un tréſor plus riche que tout ce qu'il y en a dans les tréſors des rois de la terre, elle s'étonneroit que nous ayons pris la hardieſſe de lui faire un préſent de ſi peu de choſe. Auſſi nous vous ſupplions de ne le pas regarder par cet endroit, mais par l'amitié ſincère qui nous oblige de vous l'offrir, & de ne nous pas donner la mortification de ne pas le recevoir de même. Des manières ſi honnêtes obligèrent le roi de Perſe de l'accepter, & il lui en fit de grands remercîmens, de même qu'à la reine ſa mère.

Quelques jours après, le roi Saleh témoigna au roi de Perſe, que la reine ſa mère, les princeſſes ſes parentes, & lui, n'auroient pas un plus grand plaiſir que de paſſer toute leur vie à ſa cour ; mais comme il y avoit longtems qu'ils étoient abſens de leur royaume, & que leur préſence y étoit néceſſaire, ils le prioient de trouver bon qu'ils priſſent congé de lui & de la reine Gulnare. Le roi de Perſe

leur marqua qu'il étoit bien fâché de ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de leur rendre la même civilité, d'aller leur rendre visite dans leurs états. Mais comme je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'oublierez pas la reine Gulnare, & que vous la viendrez voir de tems en tems, j'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir plus d'une fois.

Il y eut beaucoup de larmes répandues de part & d'autre dans leur séparation. Le roi Saleh se sépara le premier; mais la reine sa mère & les princesses furent obligées, pour le suivre, de s'arracher en quelque manière des embrassemens de la reine Gulnare, qui ne pouvoit se résoudre de les laisser partir. Dès que cette troupe royale eut disparu, le roi de Perse ne put s'empêcher de dire à la reine Gulnare: Madame, j'eusse regardé comme un homme qui eût voulu abuser de ma crédulité, celui qui eût entrepris de me faire passer pour véritables les merveilles dont j'ai été témoin, depuis le moment que votre illustre famille a honoré mon palais de sa présence. Mais je ne puis démentir mes yeux: je m'en souviendrai toute ma vie, & je ne cesserai de bénir le ciel de ce qu'il vous a adressée à moi préférablement à tout autre prince.

Le petit prince Beder fut nourri & élevé

dans le palais, ſous les yeux du roi & de la reine de Perſe, qui le virent croître & augmenter en beauté avec une grande ſatisfaction. Il leur en donna beaucoup davantage à meſure qu'il avança en âge, par ſon enjouement continuel, par ſes manières agréables en tout ce qu'il faiſoit, & par les marques de la juſteſſe & de la vivacité de ſon eſprit en tout ce qu'il diſoit; cette ſatisfaction leur étoit d'autant plus ſenſible, que le roi Saleh ſon oncle, la reine ſa grand'mère, & les princeſſes ſes couſines, venoient ſouvent en prendre leur part. On n'eut point de peine à lui apprendre à lire & à écrire, & on lui enſeigna avec la même facilité toutes les ſciences qui convenoient à un prince de ſon rang.

Quand le prince de Perſe eut atteint l'âge de quinze ans, il s'acquittoit déjà de tous ſes exercices, infiniment avec plus d'adreſſe & de bonne grâce que ſes maîtres. Avec cela il étoit d'une ſageſſe & d'une prudence admirable. Le roi de Perſe qui avoit reconnu en lui, preſque dès ſa naiſſance, ces vertus ſi néceſſaires à un monarque, qui l'avoit vu s'y fortifier juſqu'alors, & qui d'ailleurs s'appercevoit tous les jours des grandes infirmités de la vieilleſſe, ne voulut pas attendre que ſa mort lui donnât lieu de le mettre en poſſeſſion du royaume. Il n'eut pas

de peine à faire consentir son conseil à ce qu'il souhaitoit là-dessus ; & les peuples apprirent sa résolution avec d'autant plus de joie, que le prince Beder étoit digne de les commander. En effet, comme il y avoit long-tems qu'il paroissoit en public, ils avoient eu tout le loisir de remarquer qu'il n'avoit pas cet air dédaigneux, fier & rebutant, si familier à la plupart des autres princes, qui regardent tout ce qui est au-dessous d'eux, avec une hauteur & un mépris insupportable. Ils savoient au contraire, qu'il regardoit tout le monde avec une bonté qui invitoit à s'approcher de lui ; qu'il écoutoit favorablement ceux qui avoient à lui parler, qu'il leur répondoit avec une bienveillance qui lui étoit particulière, & qu'il ne refusoit rien à personne, pour peu que ce qu'on lui demandoit, fût juste.

Le jour de la cérémonie fut arrêté ; & ce jour-là au milieu de son conseil, qui étoit plus nombreux qu'à l'ordinaire, le roi de Perse, qui d'abord s'étoit assis sur son trône, en descendit, ôta sa couronne de dessus sa tête, la mit sur celle du prince Beder ; & après l'avoir aidé à monter à sa place, il lui baisa la main pour marquer qu'il lui remettoit toute son autorité & tout son pouvoir, après quoi il se mit au-dessous de lui, au rang des visirs & des émirs.

Auſſitôt les viſirs, les émirs, & tous les officiers principaux vinrent ſe jeter aux piés du nouveau roi, & lui prêtèrent le ſerment de fidélité, chacun dans ſon rang. Le grand-viſir fit enſuite le rapport de pluſieurs affaires importantes, ſur leſquelles il prononça avec une ſageſſe qui fit l'admiration de tout le conſeil. Il dépoſa enſuite pluſieurs gouverneurs convaincus de malverſation, & en mit d'autres à leur place, avec un diſcernement ſi juſte & ſi équitable, qu'il s'attira les acclamations de tout le monde, d'autant plus honorables, que la flatterie n'y avoit aucune part. Il ſortit enſuite du conſeil; & accompagné du roi ſon père, il alla à l'appartement de la reine Gulnare. La reine ne le vit pas plutôt avec la couronne ſur la tête, qu'elle courut à lui & l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe, en lui ſouhaitant un règne de longue durée.

La première année de ſon règne, le roi Beder s'acquitta de toutes les fonctions royales avec une grande aſſiduité. Sur toutes choſes il prit un grand ſoin de s'inſtruire de l'état des affaires, & de tout ce qui pouvoit contribuer à la félicité de ſes ſujets. L'année ſuivante, après qu'il eut laiſſé l'adminiſtration des affaires à ſon conſeil, ſous le bon plaiſir de l'ancien roi ſon père, il ſortit de la capitale ſous

prétexte de prendre le divertiſſement de la chaſſe ; mais c'étoit pour parcourir toutes les provinces du royaume, afin d'y corriger les abus, d'établir le bon ordre & la diſcipline par-tout, & ôter aux princes ſes voiſins mal intentionnés l'envie de rien entreprendre contre la ſûreté & la tranquillité de ſes états, en ſe faiſant voir ſur les frontières.

Il ne fallut pas moins de tems qu'une année entière à ce jeune roi pour exécuter un deſſein ſi digne de lui. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit de retour, que le roi ſon père tomba malade ſi dangereuſement, que d'abord il connut lui-même qu'il n'en relèveroit pas. Il attendit le dernier moment de ſa vie avec une grande tranquillité ; & l'unique ſoin qu'il eut, fut de recommander aux miniſtres & aux ſeigneurs de la cour du roi ſon fils, de perſiſter dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée, & il n'y en eut pas un qui n'en renouvellât le ſerment avec autant de bonne volonté que la première fois. Il mourut enfin avec un regret très-ſenſible du roi Beder & de la reine Gulnare, qui firent porter ſon corps dans un ſuperbe mauſolée avec une pompe proportionnée à ſa dignité.

Après que les funérailles furent achevées, le roi Beder n'eut pas de peine à ſuivre la cou-

tume en Perſe de pleurer les morts un mois entier, & de ne voir perſonne tout ce tems-là. Il eût pleuré ſon père toute ſa vie, s'il eût écouté l'excès de ſon affliction, & s'il eût été permis à un grand roi de s'y abandonner tout entier. Dans cet intervalle, la reine, mère de la reine Gulnare, & le roi Saleh avec les princeſſes leurs parentes, arrivèrent, & prirent une grande part à leur affliction avant de leur parler de ſe conſoler.

Quand le mois fut écoulé, le roi ne put ſe diſpenſer de donner entrée à ſon grand-viſir & à tous les ſeigneurs de ſa cour, qui le ſupplièrent de quitter l'habit de deuil, de ſe faire voir à ſes ſujets, & de reprendre le ſoin des affaires comme auparavant. Il témoigna d'abord une ſi grande répugnance à les écouter, que le grand-viſir fut obligé de prendre la parole, & de lui dire : Sire, il n'eſt pas beſoin de repréſenter à votre majeſté qu'il n'appartient qu'à des femmes de s'opiniâtrer à demeurer dans un deuil perpétuel. Nous ne doutons pas qu'elle n'en ſoit très-perſuadée, & que ce n'eſt pas ſon intention de ſuivre leur exemple. Nos larmes ni les vôtres ne ſont pas capables de redonner la vie au roi votre père, quand nous ne ceſſerions de pleurer toute notre vie. Il a ſubi la loi commune à tous les hommes, qui

les ſoumet au tribut indiſpenſable de la mort. Nous ne pouvons cependant dire abſolument qu'il ſoit mort, puiſque nous le revoyons en votre ſacrée perſonne. Il n'a pas douté lui-même en mourant qu'il ne dût revivre en vous : c'eſt à votre majeſte à faire voir qu'il ne s'eſt pas trompé.

Le roi Beder ne put réſiſter à des inſtances ſi preſſantes : il quitta l'habit de deuil dès ce moment; & après qu'il eut repris l'habillement & les ornemens royaux, il commença de pourvoir aux beſoins de ſon royaume & de ſes ſujets, avec la même attention qu'avant la mort du roi ſon père. Il s'en acquitta avec une approbation univerſelle; & comme il étoit exact à maintenir l'obſervation des ordonnances de ſes prédéceſſeurs, les peuples ne s'apperçurent pas d'avoir changé de maître.

Le roi Saleh qui étoit retourné dans ſes états de la mer avec la reine ſa mère & les princeſſes, dès qu'il eut vu que le roi Beder avoit repris le gouvernement, revint ſeul au bout d'un an, & le roi Beder & la reine Gulnare furent ravis de le revoir. Un ſoir au ſortir de table, après qu'on eut deſſervi & qu'on les eut laiſſés ſeuls, ils s'entretinrent de pluſieurs choſes.

Inſenſiblement le roi Saleh tomba ſur les

louanges du roi ſon neveu, & témoigna à la reine ſa ſœur combien il étoit ſatisfait de la ſageſſe avec laquelle il gouvernoit, qui lui avoit acquis une ſi grande réputation, non-ſeulement auprès des rois ſes voiſins, mais même juſqu'aux royaumes les plus éloignés. Le roi Beder qui ne pouvoit entendre parler de ſa perſonne ſi avantageuſement, & ne vouloit pas auſſi par bienſéance impoſer ſilence au roi ſon oncle, ſe tourna de l'autre côté & fit ſemblant de dormir, en appuyant ſa tête ſur un couſſin qui étoit derrière lui.

Des louanges qui ne regardoient que la conduite merveilleuſe & l'eſprit ſupérieur en toutes choſes du roi Beder, le roi Saleh paſſa à celles du corps, & il en parla comme d'un prodige qui n'avoit rien de ſemblable ſur la terre, ni dans tous les royaumes de deſſous les eaux de la mer, dont il eût connoiſſance. Ma ſœur, s'écria-t-il tout d'un coup, tel qu'il eſt fait, & tel que vous le voyez vous-même, je m'étonne que vous n'ayez pas encore ſongé à le marier. Si je ne me trompe, cependant il eſt dans ſa vingtième année; & à cet âge il n'eſt pas permis à un prince comme lui d'être ſans femme. Je veux y penſer moi-même, puiſque vous n'y penſez pas, & lui donner pour épouſe une princeſſe de nos royaumes qui ſoit digne de lui.

Mon frère, reprit la reine Gulnare, vous me faites souvenir d'une chose dont je vous avoue que je n'ai pas eu la moindre pensée jusqu'à présent. Comme il n'a pas encore témoigné qu'il eût aucun penchant pour le mariage, je n'y avois pas fait attention moi-même, & je suis bien-aise que vous vous soyez avisé de m'en parler. Comme j'approuve fort de lui donner une de nos princesses, je vous prie de m'en donner quelqu'une, mais si belle & si accomplie, que le roi mon fils soit forcé de l'aimer.

J'en sais une, repartit le roi Saleh, en parlant bas; mais avant de vous dire qui elle est, je vous prie de voir si le roi mon neveu dort, je vous dirai pourquoi il est bon que nous prenions cette précaution. La reine Gulnare se retourna; & comme elle vit Beder dans la situation où il étoit, elle ne douta nullement qu'il ne dormît profondément. Le roi Beder cependant, bien loin de dormir, redoubla son attention pour ne rien perdre de ce que le roi son oncle avoit à dire avec tant de secret. Il n'est pas besoin que vous vous contraigniez, dit la reine au roi son frère, vous pouvez parler librement sans craindre d'être entendu.

Il n'est pas à propos, reprit le roi Saleh, que le roi mon neveu ait sitôt connoissance de ce

que j'ai à vous dire. L'amour, comme vous le ſavez, ſe prend quelquefois par l'oreille, & il n'eſt pas néceſſaire qu'il aime de cette manière celle que j'ai à vous nommer. En effet, je vois de grandes difficultés à ſurmonter, non pas du côté de la princeſſe, comme je l'eſpère, mais du côté du roi ſon père. Je n'ai qu'à vous nommer la princeſſe (1) Giauhare & le roi de Samandal.

Que dites-vous, mon frère, repartit la reine Gulnare, la princeſſe Giauhare n'eſt-elle pas encore mariée? Je me ſouviens de l'avoir vûe peu de tems avant que je me ſéparaſſe d'avec vous, elle avoit environ dix-huit mois, & dès-lors elle étoit d'une beauté ſurprenante. Il faut qu'elle ſoit aujourd'hui la merveille du monde, ſi ſa beauté a toujours augmenté depuis ce tems-là. Le peu d'âge qu'elle a plus que le roi mon fils, ne doit pas nous empecher de faire nos efforts pour lui procurer un parti ſi avantageux. Il ne s'agit que de ſavoir les difficultés que vous y trouvez, & de les ſurmonter.

Ma ſœur, répliqua le roi Saleh, c'eſt que le roi de Samandal eſt d'un vanité ſi inſupportable, qu'il ſe regarde au-deſſus de tous les autres rois, & qu'il y a peu d'apparence de pouvoir entrer en traité avec lui ſur cette alliance.

(1) Giauhare, en arabe, ſignifie pierre précieuſe.

J'irai moi-même néanmoins lui faire la demande de la princeſſe ſa fille ; & s'il nous refuſe, nous nous adreſſerons ailleurs où nous ſerons écoutés plus favorablement. C'eſt pour cela, comme vous le voyez, ajouta-t-il, qu'il eſt bon que le roi mon neveu ne ſache rien de notre deſſein, que nous ne ſoyons certains du conſentement du roi de Samandal, de crainte que l'amour de la princeſſe Giauhare ne s'empare de ſon cœur, & que nous ne puiſſions réuſſir à la lui obtenir. Ils s'entretinrent encore quelque tems ſur le même ſujet ; & avant de ſe ſéparer, ils convinrent que le roi Saleh retourneroit inceſſamment dans ſon royaume, & feroit la demande de la princeſſe Giauhare au roi de Samandal pour le roi de Perſe.

La reine Gulnare & le roi Saleh qui croyoient que le roi Beder dormoit véritablement, l'éveillèrent quand ils voulurent ſe retirer ; & le roi Beder réuſſit fort bien à faire ſemblant de ſe réveiller, comme s'il eût dormi d'un profond ſommeil. Il étoit vrai cependant qu'il n'avoit pas perdu un mot de leur entretien, & que le portrait qu'ils avoient fait de la princeſſe Giauhare, avoit enflammé ſon cœur d'une paſſion qui lui étoit toute nouvelle. Il ſe forma une idée de ſa beauté, ſi avantageuſe, que le déſir de la poſſéder lui fit paſſer toute la nuit dans

des inquiétudes qui ne lui permirent pas de fermer l'œil un moment.

Le lendemain le roi Saleh voulut prendre congé de la reine Gulnare & du roi ſon neveu. Le jeune roi de Perſe qui ſavoit bien que le roi ſon oncle ne vouloit partir ſitôt que pour aller travailler à ſon bonheur, ſans perdre de tems, ne laiſſa pas de changer de couleur à ce diſcours. Sa paſſion étoit déjà ſi forte, qu'elle ne lui permettoit pas de demeurer ſans voir l'objet qui la cauſoit, auſſi long-tems qu'il jugeoit qu'il en mettroit à traiter de ſon mariage. Il prit la réſolution de le prier de vouloir bien l'emmener avec lui; mais comme il ne vouloit pas que la reine ſa mère en sût rien, afin d'avoir occaſion de lui en parler en particulier, il l'engagea à demeurer encore ce jour-là pour être d'une partie de chaſſe avec lui le jour ſuivant, réſolu de profiter de cette occaſion pour lui déclarer ſon deſſein.

La partie de chaſſe ſe fit, & le roi Beder ſe trouva ſeul pluſieurs fois avec ſon oncle; mais il n'eut pas la hardieſſe d'ouvrir la bouche pour lui dire un mot de ce qu'il avoit projeté. Au plus fort de la chaſſe, que le roi Saleh s'étoit ſéparé d'avec lui, & qu'aucun de ſes officiers ni de ſes gens n'étoit reſté près de lui, il mit pié à terre près d'un ruiſſeau; &

après qu'il eut attaché ſon cheval à un arbre, qui faiſoit un très-bel ombrage le long du ruiſſeau avec pluſieurs autres qui le bordoient, il ſe coucha à demi ſur le gazon, & donna un cours libre à ſes larmes, qui coulèrent en abondance, accompagnées de ſoupirs & de ſanglots. Il demeura long-tems dans cet état, abîmé dans ſes penſées, ſans proférer une ſeule parole.

Le roi Saleh cependant qui ne vit plus le roi ſon neveu, fut dans une grande peine de ſavoir où il étoit, & il ne trouvoit perſonne qui lui en donnât des nouvelles. Il ſe ſépara d'avec les autres chaſſeurs; & en le cherchant, il l'apperçut de loin. Il avoit remarqué dès le jour précédent, & encore plus clairement le même jour, qu'il n'avoit pas ſon enjouement ordinaire, qu'il étoit rêveur contre ſa coutume, & qu'il n'étoit pas prompt à répondre aux demandes qu'on lui faiſoit; ou s'il y répondoit, qu'il ne le faiſoit pas à propos. Mais il n'avoit pas eu le moindre ſoupçon de la cauſe de ce changement. Dès qu'il le vit dans la ſituation où il étoit, il ne douta pas qu'il n'eût entendu l'entretien qu'il avoit eu avec la reine Gulnare, & qu'il ne fût amoureux. Il mit pié à terre aſſez loin de lui; après qu'il eut attaché ſon cheval à un arbre, il prit un grand détour,

& s'en approcha sans faire de bruit, si près, qu'il lui entendit prononcer ces paroles.

Aimable princesse du royaume de Samandal, s'écrioit-il, on ne m'a fait sans doute qu'une foible ébauche de votre incomparable beauté. Je vous tiens encore plus belle, préférablement à toutes les princesses du monde, que le soleil n'est beau préférablement à la lune, & à tous les autres ensemble. J'irois dès ce moment vous offrir mon cœur, si je savois où vous trouver : il vous appartient, & jamais princesse ne le possédera que vous.

Le roi Saleh n'en voulut pas entendre davantage ; il s'avança, & en se faisant voir au roi Beder : A ce que je vois, mon neveu, lui dit-il, vous avez entendu ce que nous disions avant-hier de la princesse Giauhare, la reine votre mère & moi. Ce n'étoit pas notre intention, & nous avons cru que vous dormiez. Mon cher oncle, reprit le roi Beder, je n'en ai pas perdu une parole, & j'en ai éprouvé l'effet que vous aviez prévu & que vous n'avez pu éviter. Je vous avois retenu exprès, dans le dessein de vous parler de mon amour avant votre départ ; mais la honte de vous faire un aveu de ma foiblesse, si c'en est une d'aimer une princesse si digne d'être aimée, m'a fermé la bouche. Je vous supplie donc, par l'amitié que

vous avez pour un prince qui a l'honneur d'être votre allié de si près, d'avoir pitié de moi, & de ne pas attendre à me procurer la vue de la divine Giauhare, que vous ayez obtenu le consentement du roi son père, pour notre mariage, à moins que vous n'aimiez mieux que je meure d'amour pour elle avant de la voir.

Ce discours du roi de Perse embarrassa fort le roi Saleh : le roi Saleh lui représenta combien il lui étoit difficile qu'il lui donnât la satisfaction qu'il demandoit ; qu'il ne pouvoit le faire sans l'emmener avec lui ; & comme sa présence étoit nécessaire dans son royaume, que tout étoit à craindre s'il s'en absentoit, il le conjura de modérer sa passion jusqu'à ce qu'il eût mis les choses en état de pouvoir le contenter, en l'assurant qu'il y alloit employer toute la diligence possible, & qu'il viendroit lui en rendre compte dans peu de jours. Le roi de Perse n'écouta pas ces raisons : Oncle cruel, repartit-il, je vois bien que vous ne m'aimez pas autant que je me l'étois persuadé, & que vous aimez mieux que je meure, que de m'accorder la première prière que je vous ai faite de ma vie.

Je suis près de faire voir à votre majesté, répliqua le roi Saleh, qu'il n'y a rien que je ne veuille faire pour vous obliger ; mais je ne puis

vous emmener avec moi que vous n'en ayez parlé à la reine votre mère : que diroit-elle de vous & de moi ? je le veux bien si elle y consent, & je joindrai mes prières aux vôtres. Vous n'ignorez pas, reprit le roi de Perse, que la reine ma mère ne voudra jamais que je l'abandonne, & cette excuse me fait mieux connoître la dureté que vous avez pour moi. Si vous m'aimez autant que vous voulez que je le croye, il faut que vous retourniez en votre royaume dès ce moment, & que vous m'emmeniez avec vous.

Le roi Saleh forcé de céder à la volonté du roi de Perse, tira une bague qu'il avoit au doigt, où étoient gravés les mêmes noms mystérieux de dieu, que sur le sceau de Salomon, qui avoient fait tant de prodiges par leur vertu. En la lui présentant : Prenez cette bague, dit-il, mettez-la à votre doigt, & ne craignez ni les eaux de la mer, ni sa profondeur. Le roi de Perse prit la bague ; & quand il l'eut mise au doigt : Faites comme moi, lui dit encore le roi Saleh ; & en même-tems ils s'élevèrent en l'air légèrement, en avançant vers la mer qui n'étoit pas éloignée, où ils se plongèrent.

Le roi marin ne mit pas beaucoup de tems à arriver à son palais avec le roi de Perse son neveu, qu'il mena d'abord à l'appartement de

la reine, à qui il le préſenta. Le roi de Perſe baiſa la main de la reine ſa grand-mère, & la reine l'embraſſa avec une grande démonſtration de joie. Je ne vous demande pas des nouvelles de votre ſanté, lui dit-elle, je vois que vous vous portez bien, & j'en ſuis ravie; mais je vous prie de m'en apprendre de celles de la reine Gulnare votre mère & ma fille. Le roi de Perſe ſe garda bien de lui dire qu'il étoit parti ſans prendre congé d'elle, il l'aſſura au contraire qu'il l'avoit laiſſée en parfaite ſanté, & qu'elle l'avoit chargé de lui bien faire ſes complimens. La reine lui préſenta enſuite les princeſſes; & pendant qu'elle lui donna lieu de s'entretenir avec elles, elle entra dans un cabinet avec le roi Saleh, qui lui apprit l'amour du roi de Perſe pour la princeſſe Giauhare, ſur le ſeul récit de ſa beauté, & contre ſon intention; qu'il l'avoit amené ſans avoir pu s'en défendre, & qu'il alloit aviſer aux moyens de la lui procurer en mariage.

Quoique le roi Saleh, à proprement parler, fût innocent de la paſſion du roi de Perſe, la reine néanmoins lui ſut fort mauvais gré d'avoir parlé de la princeſſe Giauhare devant lui avec ſi peu de précaution. Votre imprudence n'eſt point pardonnable, lui dit-elle; eſpérez-vous que le roi de Samandal, dont le caractère

vous eſt ſi connu, aura plus de conſidération pour vous que pour tant d'autres rois à qui il a refuſé ſa fille avec un mépris ſi éclatant? Voulez-vous qu'il vous renvoye avec la même confuſion?

Madame, reprit le roi Saleh, je vous ai déjà marqué que c'eſt contre mon intention que le roi mon neveu a entendu ce que j'ai raconté de la beauté de la princeſſe Giauhare à la princeſſe ma ſœur. La faute eſt faite, & nous devons ſonger qu'il l'aime très-paſſionnément, & qu'il mourra d'affliction & de douleur ſi nous ne la lui obtenons, en quelque manière que ce ſoit. Je ne dois y rien oublier, puiſque c'eſt moi, quoique innocemment, qui ai fait le mal, & j'employerai tout ce qui eſt en mon pouvoir pour y apporter le remède. J'eſpère, madame, que vous approuverez ma réſolution d'aller trouver moi-même le roi de Samandal, avec un riche préſent de pierreries, & lui demander la princeſſe ſa fille pour le roi de Perſe votre petit-fils. J'ai quelque confiance qu'il ne me refuſera pas, & qu'il agréera de s'allier avec un des plus puiſſans monarques de la terre.

Il eut été à ſouhaiter, reprit la reine, que nous n'euſſions pas été dans la néceſſité de faire cette demande, dont il n'eſt pas sûr que nous

ayons un ſuccès auſſi heureux que nous le ſouhaiterions ; mais comme il s'agit du repos & de la ſatisfaction du roi mon petit-fils, j'y donne mon conſentement : ſur toutes choſes, puiſque vous connoiſſez l'humeur du roi de Samandal, prenez garde, je vous en ſupplie, de lui parler avec tous les égards qui lui ſont dus, & d'une manière ſi obligeante, qu'il ne s'en offenſe pas.

La reine prépara le préſent elle-même, & le compoſa de diamans, de rubis, d'émeraudes, & de files de perles, & les mit dans une caſſette fort riche & fort propre. Le lendemain le roi Saleh prit congé d'elle & du roi de Perſe, & partit avec une troupe choiſie & peu nombreuſe de ſes officiers & de ſes gens. Il arriva bientôt au royaume, à la capitale, & au palais du roi de Samandal; & le roi de Samandal ne différa pas de lui donner audience, dès qu'il eut appris ſon arrivée. Il ſe leva de ſon trône dès qu'il le vit paroître, & le roi Saleh qui voulut bien oublier ce qu'il étoit pour quelques momens, ſe proſterna à ſes piés, en lui ſouhaitant l'accompliſſement de tout ce qu'il pouvoit déſirer. Le roi de Samandal ſe baiſſa auſſitôt pour le faire relever, & après qu'il lui eut fait prendre place auprès de lui, il lui dit qu'il étoit le bien-venu, & lui demanda

s'il y avoit quelque chofe qu'il pût faire pour fon fervice.

Sire, répondit le roi Saleh, quand je n'aurois pas d'autres motifs que celui de rendre mes refpects à un prince des plus puiffans qu'il y ait au monde, & fi diftingué par fa fageffe & par fa valeur, je ne marquerois que foiblement à votre majefté combien je l'honore. Si elle pouvoit pénétrer jufqu'au fond de mon cœur, elle connoîtroit la grande vénération dont il eft rempli pour elle, & le défir ardent que j'ai de lui donner des témoignages de mon attachement. En difant ces paroles, il prit la caffette des mains d'un de fes gens, l'ouvrit; & en la lui préfentant, il le fupplia de vouloir bien l'agréer.

Prince, reprit le roi de Samandal, vous ne faites pas un préfent de cette confidération, que vous n'ayez une demande proportionnée à me faire. Si c'eft quelque chofe qui dépende de mon pouvoir, je me ferai un très-grand plaifir de vous l'accorder. Parlez, & dites-moi librement en quoi je puis vous obliger.

Il eft vrai, fire, repartit le roi Saleh, que j'ai une grâce à demander à votre majefté, & je me garderois bien de la lui demander, s'il n'étoit en fon pouvoir de me la faire. La chofe

dépend d'elle ſi abſolument, que je la deman-derois en vain à tout autre. Je la lui demande donc avec toutes les inſtances poſſibles, & je la ſupplie de ne me la pas refuſer. Si cela eſt ainſi, répliqua le roi de Samandal, vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'eſt, & vous verrez de quelle manière je ſais obliger quand je le puis.

Sire, lui dit alors le roi Saleh, après la confiance que votre majeſté veut bien que je prenne ſur ſa bonne volonté, je ne diſſimulerai pas davantage que je viens la ſupplier de nous honorer de ſon alliance, par le mariage de la princeſſe Giauhare, ſon honorable fille, & de fortifier par-là la bonne intelligence qui unit les deux royaumes depuis ſi long-tems.

A ce diſcours, le roi de Samandal fit de grands éclats de rire, en ſe laiſſant aller à la renverſe ſur le couſſin où il avoit le dos appuyé, & d'une manière injurieuſe au roi Saleh : Roi Saleh, lui dit-il d'un air de mépris, je m'étois imaginé que vous étiez un prince d'un bon ſens, ſage & aviſé ; & votre diſcours au contraire me fait connoître combien je me ſuis trompé. Dites-moi, je vous prie, où étoit votre eſprit quand vous vous êtes formé une chimère auſſi grande que celle dont vous venez

de me parler ? Avez-vous bien pu concevoir ſeulement la penſée d'aſpirer au mariage d'une princeſſe fille d'un roi auſſi grand & auſſi puiſſant que je le ſuis ? Vous deviez mieux conſidérer auparavant la grande diſtance qu'il y a de vous à moi, & ne pas venir perdre en un moment l'eſtime que je faiſois de votre perſonne.

Le roi Saleh fut extrêmement offenſé d'une réponſe ſi outrageante, & il eut bien de la peine à retenir ſon juſte reſſentiment : Que dieu, ſire, reprit-il avec toute la modération poſſible, récompenſe votre majeſté comme elle le mérite ; elle voudra bien que j'aye l'honneur de lui dire que je ne demande pas la princeſſe ſa fille en mariage pour moi. Quand cela ſeroit, bien loin que votre majeſté dût s'en offenſer, ou la princeſſe elle-même, je croirois faire beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre. Votre majeſté ſait bien que je ſuis un des rois de la mer, comme elle ; que les rois mes prédéceſſeurs ne cédent en rien par leur ancienneté à aucune des autres familles royales, & que le royaume que je tiens d'eux, n'eſt pas moins floriſſant ni moins puiſſant que de leur tems. Si elle ne m'eût pas interrompu, elle eut bientôt compris que la grâce que je lui demande, ne me regarde pas, mais le jeune roi de Perſe,

mon neveu, dont la puiſſance & la grandeur, non plus que les qualités perſonnelles, ne doivent pas lui être inconnues. Tout le monde reconnoît que la princeſſe Giauhare eſt la plus belle perſonne qu'il y ait ſous les cieux; mais il n'eſt pas moins vrai que le jeune roi de Perſe eſt le prince le mieux fait & le plus accompli qu'il y ait ſur la terre & dans tous les royaumes de la mer, & les avis ne ſont point partagés là-deſſus. Ainſi, comme la grâce que je demande, ne peut tourner qu'à une grande gloire pour elle & pour la princeſſe Giauhare, elle ne doit pas douter que le conſentement qu'elle donnera à une alliance ſi proportionnée, ne ſoit ſuivi d'une approbation univerſelle. La princeſſe eſt digne du roi de Perſe, & le roi de Perſe n'eſt pas moins digne d'elle. Il n'y a ni roi ni prince au monde qui puiſſe le lui diſputer.

Le roi de Samandal n'eût pas donné le loiſir au roi Saleh de lui parler ſi long-tems, ſi l'emportement où il le mit, lui en eût laiſſé la liberté. Il fut encore du tems ſans prendre la parole, après qu'il eut ceſſé, tant il étoit hors de lui-même. Il éclata enfin par des injures atroces & indignes d'un grand roi. Chien, s'écria-t-il, tu oſes me tenir ce diſcours, & proférer ſeulement le nom de ma fille devant moi?

penſes-tu que le fils de ta ſœur Gulnare puiſſe entrer en comparaiſon avec ma fille ? Qui es-tu, toi ? qui étoit ton père ? qui eſt ta ſœur ? & qui eſt tou neveu ? Son père n'étoit-il pas un chien, & fils de chien comme toi ? Qu'on arrête l'inſolent, & qu'on lui coupe le cou.

Les officiers en petit nombre qui étoient autour du roi de Samandal, ſe mirent auſſitôt en devoir d'obéir ; mais comme le roi Saleh étoit dans la force de ſon âge, léger & diſpos, il s'échappa avant qu'ils euſſent tiré le ſabre, & il gagna la porte du palais, où il trouva mille hommes de ſes parens & de ſa maiſon, bien armés & bien équipés, qui ne faiſoient que d'arriver. La reine ſa mère avoit fait réflexion ſur le peu de monde qu'il avoit pris avec lui ; & comme elle avoit préſſenti la mauvaiſe réception que le roi de Samandal pouvoit lui faire, elle les avoit envoyés, & priés de faire grande diligence. Ceux de ſes parens qui ſe trouvèrent à la tête, ſe ſurent bon gré d'être arrivés ſi à propos, quand ils le virent venir avec ſes gens qui le ſuivoient dans un grand déſordre, & qu'on le pourſuivoit. Sire, s'écrièrent-ils au moment qu'il les joignoit, de quoi s'agit-il ? Nous voici prêts à vous venger, vous n'avez qu'à commander.

Le roi Saleh leur raconta la choſe en peu

de mots, ſe mit à la tête d'une groſſe troupe, pendant que les autres reſtèrent à la porte dont ils ſe ſaiſirent, & retourna ſur ſes pas. Comme le peu d'officiers & de gardes qui l'avoient pourſuivi, s'étoient diſſipés, il rentra dans l'appartement du roi de Samandal, qui fut d'abord abandonné des autres, & arrêté en même-tems. Le roi Saleh laiſſa du monde ſuffiſamment auprès de lui pour s'aſſurer de ſa perſonne, & il alla d'appartement en appartement, en cherchant celui de la princeſſe Giauhare. Mais au premier bruit, cette princeſſe s'étoit élancée à la ſurface de la mer, avec les femmes qui s'étoient trouvées auprès d'elle, & s'étoit ſauvée dans une île déſerte.

Comme ces choſes ſe paſſoient au palais du roi de Samandal, des gens du roi Saleh qui avoient pris la fuite dès les premières menaces de ce roi, mirent la reine ſa mère dans une grande alarme en lui annonçant le danger où ils l'avoient laiſſé. Le jeune roi Beder qui étoit préſent à leur arrivée, en fut d'autant plus alarmé, qu'il ſe regarda comme la première cauſe de tout le mal qui en pouvoit arriver. Il ne ſe ſentit pas aſſez de courage pour ſoutenir la préſence de la reine ſa grand-mère, après le danger où étoit le roi Saleh à ſon occaſion. Pendant qu'il la vit occupée à donner

les

les ordres qu'elle jugea néceſſaires dans cette conjonćture, il s'élança au fond de la mer ; & comme il ne ſavoit quel chemin prendre pour retourner au royaume de Perſe, il ſe ſauva dans la même île où la princeſſe Giauhare s'étoit ſauvée.

Comme ce prince étoit hors de lui-même, il alla s'aſſeoir au pié d'un grand arbre qui étoit environné de pluſieurs autres. Dans le tems qu'il reprenoit ſes eſprits, il entendit que l'on parloit, il prêta auſſitôt l'oreille ; mais comme il étoit un peu trop éloigné pour rien comprendre de ce que l'on diſoit, il ſe leva, & en s'avançant, ſans faire de bruit, du côté d'où venoit le ſon des paroles, il apperçut entre des feuillages une beauté dont il fut ébloui. Sans doute, dit-il en lui-meme en s'arrêtant, & en la conſidérant avec admiration, que c'eſt la princeſſe Giauhare, que la frayeur a peut-être obligée d'abandonner le palais du roi ſon père : ſi ce n'eſt pas elle, elle ne mérite pas moins que je l'aime de toute mon ame. Il ne s'arrêta pas davantage, il ſe fit voir ; & en approchant de la princeſſe avec une profonde révérence : Madame, lui dit-il, je ne puis aſſez remercier le ciel de la faveur qu'il me fait aujourd'hui d'offrir à mes yeux ce qu'il voit de plus beau : il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur

que l'occafion de vous faire offre de mes très-humbles fervices. Je vous fupplie, madame, de l'accepter : une perfonne comme vous ne fe trouve pas dans cette folitude fans avoir befoin de fecours.

Il eft vrai, feigneur, reprit la princeffe Giauhare d'un air fort trifte, qu'il eft très-extraordinaire à une dame de mon rang de fe trouver dans l'état où je fuis. Je fuis princeffe, fille du roi de Samandal, & je m'appelle Giauhare. J'étois tranquillement dans fon palais dans mon appartement, lorfque tout-à-coup j'ai entendu un bruit effroyable. On eft venu m'annoncer auffitôt que le roi Saleh, je ne fais pour quel fujet, avoit forcé le palais, & s'étoit faifi du roi mon père, après avoir fait main-baffe fur tous ceux de fa garde qui lui avoient fait réfiftance. Je n'ai eu que le tems de me fauver & de chercher ici un afile contre fa violence.

Au difcours de la princeffe, le roi Beder eut de la confufion d'avoir abandonné la reine fa grand-mère fi brufquement, fans attendre l'éclairciffement de la nouvelle qu'on lui avoit apportée. Mais il fut ravi que le roi fon oncle fe fût rendu maître de la perfonne du roi de Samandal ; il ne douta pas en effet que le roi de Samandal ne lui accordât la princeffe pour avoir

ſa liberté. Adorable princeſſe, reprit-il, votre douleur eſt très-juſte ; mais il eſt aiſé de la faire ceſſer avec la captivité du roi votre père. Vous en tomberez d'accord lorſque vous ſaurez que je m'appelle Beder, que je ſuis roi de Perſe, & que le roi Saleh eſt mon oncle. Je puis bien vous aſſurer qu'il n'a aucun deſſein de s'emparer des états du roi votre père. Il n'a d'autre but que d'obtenir que j'aye l'honneur & le bonheur d'être ſon gendre, en vous recevant de ſa main pour épouſe. Je vous avois déjà abandonné mon cœur ſur le ſeul récit de votre beauté & de vos charmes. Loin de m'en repentir, je vous ſupplie de le recevoir, & d'être perſuadée qu'il ne brûlera jamais que pour vous. J'oſe eſpérer que vous ne le refuſerez pas, & que vous conſidèrerez qu'un roi qui eſt ſorti de ſes états uniquement pour venir vous l'offrir, mérite de la reconnoiſſance. Souffrez donc, belle princeſſe, que j'aye l'honneur d'aller vous préſenter à mon oncle. Le roi votre père n'aura pas ſitôt donné ſon conſentement à notre mariage, qu'il le laiſſera maître de ſes états comme auparavant.

La déclaration du roi Beder ne produiſit pas l'effet qu'il en avoit attendu. La princeſſe ne l'avoit pas plutôt apperçu, qu'à ſa bonne mine, à ſon air, & à la bonne grâce avec laquelle il

l'avoit abordée, elle l'avoit regardé comme une perſonne qui ne lui eût pas déplu. Mais dès qu'elle eut appris par lui-même qu'il étoit la cauſe du mauvais traitement qu'on venoit de faire au roi ſon père, de la douleur qu'elle en avoit, de la frayeur qu'elle en avoit eue elle-même par rapport à ſa propre perſonne, & de la néceſſité où elle avoit été réduite de prendre la fuite, elle le regarda comme un ennemi avec qui elle ne devoit pas avoir de commerce. D'ailleurs, quelque diſpoſition qu'elle eût à conſentir elle-même au mariage qu'il déſiroit, comme elle jugea qu'une des raiſons que le roi ſon père pouvoit avoir de rejeter cette alliance, c'étoit que le roi Beder étoit né d'un roi de la terre, elle étoit réſolue de ſe ſoumettre entièrement à ſa volonté ſur cet article. Elle ne voulut pas néanmoins témoigner rien de ſon reſſentiment; elle imagina ſeulement un moyen de ſe délivrer adroitement des mains du roi Beder; & en faiſant ſemblant de le voir avec plaiſir : Seigneur, reprit-elle avec toute l'honnêteté poſſible, vous êtes donc fils de la reine Gulnare, ſi célèbre par ſa beauté ſingulière? J'en ai bien de la joie, & je ſuis ravie de voir en vous un prince ſi digne d'elle. Le roi mon père a grand tort de s'oppoſer ſi fortement à nous unir enſemble. Il

ne vous aura pas plutôt vu, qu'il n'héſitera pas de nous rendre heureux l'un & l'autre. En diſant ces paroles, elle lui préſenta la main pour marque d'amitié.

Le roi Beder crut qu'il étoit au comble de ſon bonheur; il avança la main, & prenant celle de la princeſſe, il ſe baiſſa pour la baiſer par reſpect. La princeſſe ne lui en donna pas le tems. *Téméraire*, lui dit-elle en le repouſſant & en lui crachant au viſage faute d'eau, *quitte cette forme d'homme, & prends celle d'une oiſeau blanc, avec le bec & les piés rouges.* Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, le roi Beder fut changé en oiſeau de cette forme, avec autant de mortification que d'étonnement. Prenez-le, dit-elle auſſitôt à une de ſes femmes, & portez-le dans l'île sèche. Cette île n'étoit qu'un rocher affreux où il n'y avoit pas une goutte d'eau.

La femme prit l'oiſeau, & en exécutant l'ordre de la princeſſe Giauhare, elle eut compaſſion de la deſtinée du roi Beder. Ce ſeroit dommage, dit-elle en elle-même, qu'un prince ſi digne de vivre, mourût de faim & de ſoif. La princeſſe ſi bonne & ſi douce, ſe repentira peut-être elle-même d'un ordre ſi cruel, quand elle ſera revenue de ſa grande colère; il vaut mieux que je le porte dans un lieu où il puiſſe mourir de ſa belle mort. Elle le porta dans une île

bien peuplée, & elle le laiſſa dans une campagne très-agréable, plantée de toute ſorte d'arbres fruitiers, & arroſée de pluſieurs ruiſſeaux.

Revenons au roi Saleh. Après qu'il eut cherché lui-même la princeſſe Giauhare, & qu'il l'eut fait chercher par tout le palais ſans la trouver, il fit enfermer le roi de Samandal dans ſon propre palais ſous bonne garde; & quand il eut donné les ordres néceſſaires pour le gouvernement du royaume à ſon abſence, il vint rendre compte à la reine ſa mère de l'action qu'il venoit de faire. Il demanda où étoit le roi ſon neveu en arrivant, & il apprit avec une grande ſurpriſe & beaucoup de chagrin qu'il avoit diſparu. On eſt venu nous apprendre, lui dit la reine, le grand danger où vous étiez au palais du roi de Samandal, & pendant que je donnois des ordres pour vous envoyer d'autres ſecours ou pour vous venger, il a diſparu. Il faut qu'il ait été épouvanté d'apprendre que vous étiez en danger, & qu'il n'ait pas cru qu'il fût en ſûreté avec nous.

Cette nouvelle affligea extrêmement le roi Saleh, qui ſe repentit alors de la trop grande facilité qu'il avoit eue de condeſcendre au déſir du roi Beder, ſans en parler auparavant à la reine Gulnare. Il envoya après lui de tous les côtés; mais quelques diligences qu'il pût faire,

on ne lui en apporta aucune nouvelle ; & au lieu de la joie qu'il s'étoit déjà faite d'avoir si fort avancé un mariage qu'il regardoit comme son ouvrage, la douleur qu'il eut de cet incident auquel il ne s'attendoit pas, en fut plus mortifiante. En attendant qu'il apprît de ses nouvelles, bonnes ou mauvaises, il laissa son royaume sous l'administration de la reine sa mère, & alla gouverner celui du roi de Samandal, qu'il continua de faire garder avec beaucoup de vigilance, quoiqu'avec tous les égards dûs à son caractère.

Le même jour que le roi Saleh étoit parti pour retourner au royaume de Samandal, la reine Gulnare, mère du roi Beder, arriva chez la reine sa mère. Cette princesse ne s'étoit pas étonnée de n'avoir pas vu revenir le roi son fils le jour de son départ. Elle s'étoit imaginée que l'ardeur de la chasse, comme cela lui étoit arrivé quelquefois, l'avoit emporté plus loin qu'il ne se l'étoit proposé. Mais quand elle vit qu'il n'étoit pas revenu le lendemain, ni le jour d'après, elle en fut dans une alarme dont il étoit aisé de juger par la tendresse qu'elle avoit pour lui. Cette alarme fut beaucoup plus grande, quand elle eut appris des officiers qui l'avoient accompagné, & qui avoient été obligés de revenir après l'avoir cherché long-tems lui

& le roi Saleh ſon oncle, ſans les avoir trouvés; qu'il falloit qu'il leur fût arrivé quelque choſe de fâcheux, ou qu'ils fuſſent enſemble en quelqu'endroit qu'ils ne pouvoient deviner; qu'ils avoient bien trouvé leurs chevaux, mais que pour leurs perſonnes, ils n'en avoient eu aucune nouvelle, quelques diligences qu'ils euſſent faites pour en apprendre. Sur ce rapport elle avoit pris le parti de diſſimuler & de cacher ſon affliction, & elle les avoit chargés de retourner ſur leurs pas & de faire encore leurs diligences. Pendant ce tems-là elle avoit pris ſon parti; & ſans rien dire à perſonne, & après avoir dit à ſes femmes qu'elle vouloit être ſeule, elle s'étoit plongée dans la mer pour s'éclaircir ſur le ſoupçon qu'elle avoit que le roi Saleh pouvoit avoir emmené le roi de Perſe avec lui.

Cette grande reine eut été reçue par la reine ſa mère avec un grand plaiſir, ſi dès qu'elle l'eut apperçue, elle ne ſe fût doutée du ſujet qui l'avoit amenée. Ma fille, lui dit-elle, ce n'eſt pas pour me voir que vous venez ici, je m'en apperçois bien. Vous venez me demander des nouvelles du roi votre fils; & celles que j'ai à vous en donner, ne ſont capables que d'augmenter votre affliction, auſſi-bien que la mienne. J'avois eu une grande joie de le voir

arriver avec le roi ſon oncle ; mais je n'eus pas plutôt appris qu'il étoit parti ſans vous en avoir parlé, que je pris part à la peine que vous en ſouffririez. Elle lui fit enſuite le récit du zèle avec lequel le roi Saleh étoit allé faire lui-même la demande de la princeſſe Giauhare, & de ce qui en étoit arrivé, juſqu'à ce que le roi Beder avoit diſparu. J'ai envoyé du monde après lui, ajouta-t-elle, & le roi mon fils, qui ne fait que de repartir pour aller gouverner le royaume de Samandal, a fait auſſi ſes diligences de ſon côté : ça été ſans ſuccès, juſqu'à préſent; mais il faut eſpérer que nous le reverrons lorſque nous ne l'attendrons pas.

La déſolée Gulnare ne ſe paya pas d'abord de cette eſpérance; elle regarda le roi ſon cher fils comme perdu, & elle pleura amèrement, en mettant toute la faute ſur le roi ſon frère. La reine ſa mère lui fit conſidérer la néceſſité qu'il y avoit qu'elle fît des efforts pour ne pas ſuccomber à ſa douleur. Il eſt vrai, lui dit-elle, que le roi votre frère ne devoit pas vous parler de ce mariage avec ſi peu de précaution, ni conſentir jamais à amener le roi mon petit-fils, ſans vous en avertir auparavant. Mais comme il n'y a pas de certitude que le roi de Perſe ſoit péri abſolument, vous ne devez rien négliger pour lui conſerver ſon royaume. Ne perdez

donc pas de tems, retournez à votre capitale, votre présence y est nécessaire ; & il ne vous sera pas difficile de tenir toutes choses dans l'état paisible où elles sont, en faisant publier que le roi de Perse a été bien-aise de venir nous voir.

Il ne falloit pas moins qu'une raison aussi forte que celle-là, pour obliger la reine Gulnare de s'y rendre : elle prit congé de la reine sa mère, & elle fut de retour au palais de la capitale de Perse avant qu'on se fût apperçu qu'elle s'en étoit absentée. Elle dépêcha aussitôt des gens pour rappeler les officiers qu'elle avoit renvoyés à la quête du roi son fils, & leur annoncer qu'elle savoit où il étoit, & qu'on le verroit bientôt. Elle en fit aussi répandre le bruit par toute la ville, & elle gouverna toutes choses de concert avec le premier ministre & le conseil, avec la même tranquillité que si le roi Beder eût été présent.

Pour revenir au roi Beder, que la femme de la princesse Giauhare avoit porté & laissé dans l'île, comme nous l'avons dit, ce monarque fut dans un grand étonnement quand il se vit seul & sous la forme d'un oiseau. Il s'estima d'autant plus malheureux dans cet état, qu'il ne savoit où il étoit, ni en quelle partie du monde le royaume de Perse étoit situé. Quand

il l'eut ſu, & qu'il eut aſſez connu la force de ſes aîles pour haſarder à traverſer tant de mers, & à s'y rendre, qu'eût-il gagné autre choſe, que de ſe trouver dans la même peine & dans la même difficulté où il étoit, d'être connu non pas pour roi de Perſe, mais même pour un homme ? Il fut contraint de demeurer où il étoit, de vivre de la même nourriture que les oiſeaux de ſon eſpèce, & de paſſer la nuit ſur un arbre.

Au bout de quelques jours, un payſan fort adroit à prendre des oiſeaux aux filets, arriva à l'endroit où il étoit, & eut une grande joie quand il eut apperçu un ſi bel oiſeau, d'une eſpèce qui lui étoit inconnue, quoiqu'il y eût de longues années qu'il chaſſoit aux filets. il employa toute l'adreſſe dont il étoit capable, & il prit ſi bien ſes meſures qu'il prit l'oiſeau : ravi d'une ſi bonne capture, qui ſelon l'eſtime qu'il en fit, devoit lui valoir plus que beaucoup d'autres oiſeaux enſemble de ceux qu'il prenoit ordinairement, à cauſe de la rareté, il le mit dans une cage & le porta à la ville. Dès qu'il fut arrivé au marché, un bourgeois l'arrêta, & lui demanda combien il vouloit vendre l'oiſeau.

Au lieu de répondre à cette demande, le payſan demanda au bourgeois à ſon tour, ce

qu'il en prétendoit faire quand il l'auroit acheté. Bon-homme, reprit le bourgeois, que veux-tu que j'en faſſe, ſi je ne le fais rôtir pour le manger? Sur ce pié-là, repartit le payſan, vous croiriez l'avoit bien acheté ſi vous m'en aviez donné la moindre pièce d'argent. Je l'eſtime bien davantage; & ce ne ſeroit pas pour vous quand vous m'en donneriez une pièce d'or. Je ſuis bien vieux; mais depuis que je me connois, je n'en ai pas encore vu un pareil. Je vais en faire un préſent au roi, il en connoîtra mieux le prix que vous.

Au lieu de s'arrêter au marché, le payſan alla au palais où il s'arrêta devant l'appartement du roi. Le roi étoit près d'une fenêtre d'où il voyoit tout ce qui ſe paſſoit dans la place. Comme il eut apperçu le bel oiſeau, il envoya un officier des eunuques avec ordre de le lui acheter. L'officier vint au payſan, & lui demanda combien il vouloit le vendre. Si c'eſt pour ſa majeſté, reprit le payſan, je la ſupplie d'agréer que je lui en faſſe un préſent, & je vous prie de le lui porter. L'officier porta l'oiſeau au roi, & le roi le trouva ſi particulier, qu'il chargea l'officier de porter dix pièces d'or au payſan, qui ſe retira très-content; après quoi il mit l'oiſeau dans une cage magnifique, & lui donna du grain & de l'eau dans des vaſes précieux.

Le roi qui étoit près de monter à cheval pour aller à la chaſſe, & qui n'avoit pas eu le tems de bien voir l'oiſeau, ſe le fit apporter dès qu'il fut de retour. L'officier apporta la cage; & afin de le mieux conſidérer, le roi l'ouvrit lui-même, & prit l'oiſeau ſur ſa main. En le regardant avec grande admiration, il demanda à l'officier s'il l'avoit vu manger. Sire, reprit l'officier, votre majeſté peut voir que le vaſe de ſa mangeaille eſt encore plein, & je n'ai pas remarqué qu'il y ait touché. Le roi dit qu'il falloit lui en donner de pluſieurs ſortes, afin qu'il choisît celle qui lui conviendroit.

Comme on avoit déjà mis la table, on ſervit dans le tems que le roi preſcrivit cet ordre; dès qu'on eut poſé les plats, l'oiſeau battit des aîles, s'échappa de la main du roi, vola ſur la table, où il ſe mit à béqueter ſur le pain & ſur les viandes, tantôt dans un plat & tantôt dans un autre: le roi en fut ſi ſurpris, qu'il envoya l'officier des eunuques avertir la reine de venir voir cette merveille. L'officier raconta la choſe à la reine en peu de mots, & la reine vint auſſitôt. Mais dès qu'elle eut vu l'oiſeau, elle ſe couvrit le viſage de ſon voile, & voulut ſe retirer. Le roi étonné de cette action, d'autant plus qu'il n'y avoit que

des eunuques dans la chambre, & des femmes qui l'avoient ſuivie, lui demanda la raiſon qu'elle avoit d'en uſer ainſi.

Sire, répondit la reine, votre majeſté n'en ſera pas étonnée, quand elle aura appris que cet oiſeau n'eſt pas un oiſeau comme elle ſe l'imagine, & que c'eſt un homme. Madame, reprit le roi plus étonné qu'auparavant, vous voulez vous railler de moi ſans doute? Vous ne me perſuaderez pas qu'un oiſeau ſoit un homme. Sire, dieu me garde de me railler de votre majeſté. Rien n'eſt plus vrai que ce que j'ai l'honneur de lui dire, & je l'aſſure que c'eſt le roi de Perſe qui ſe nomme Beder, fils de la célèbre Gulnare, princeſſe d'un des plus grands royaumes de la mer, neveu de Saleh, roi de ce royaume, & petit-fils de la reine Faraſche, mère de Gulnare & de Saleh; & c'eſt la princeſſe Giauhare, fille du roi Samandal, qui l'a ainſi métamorphoſé. Afin que le roi n'en pût pas douter, elle lui raconta comment & pourquoi la princeſſe Giauhare s'étoit ainſi vengée du mauvais traitement que le roi Saleh avoit fait au roi de Samandal ſon père.

Le roi eut d'autant moins de peine à ajouter foi à tout ce que la reine lui raconta de cette hiſtoire, qu'il ſavoit qu'elle étoit une magicienne des plus habiles qu'il y eût jamais eu

au monde ; & que comme elle n'ignoroit rien de tout ce qui s'y passoit, il étoit d'abord informé par son moyen des mauvais desseins des rois ses voisins contre lui, & les prévenoit. Il eut compassion du roi de Perse, & il pria la reine avec instance de rompre l'enchantement qui le retenoit sous cette forme.

La reine y consentit avec beaucoup de plaisir : Sire, dit-elle au roi, que votre majesté prenne la peine d'entrer dans son cabinet avec l'oiseau, je lui ferai voir en peu de momens un roi digne de la considération qu'elle a pour lui. L'oiseau qui avoit cessé de manger, pour être attentif à l'entretien du roi & de la reine, ne donna pas au roi la peine de le prendre ; il passa le premier dans le cabinet, & la reine y rentra bientôt après avec un vase plein d'eau à la main. Elle prononça sur le vase des paroles inconnues au roi, jusqu'à ce que l'eau commençât à bouillonner ; elle en prit aussitôt dans la main, & en la jetant sur l'oiseau : « Par la » vertu des paroles saintes & mystérieuses que » je viens de prononcer, dit-elle, & au nom » du créateur du ciel & de la terre, qui res» suscite les morts, & maintient l'univers dans » son état, quitte cette forme d'oiseau, & re» prens celle que tu as reçue de ton créateur ».

La reine avoit à peine achevé ces paroles,

qu'au lieu de l'oiseau, le roi vit paroître un jeune prince de belle taille, dont le bel air & la bonne mine le charmèrent. Le roi Beder se prosterna d'abord, & rendit grâces à dieu de celle qu'il venoit de lui faire. Il prit la main du roi en se relevant, & la baisa, pour lui marquer sa parfaite reconnoissance; mais le roi l'embrassa avec bien de la joie, & lui témoigna combien il avoit de satisfaction de le voir. Il voulut aussi remercier la reine; mais elle étoit déjà retirée à son appartement. Le roi le fit mettre à table avec lui, & après le repas, il le pria de lui raconter comment la princesse Giauhare avoit eu l'inhumanité de transformer en oiseau un prince aussi aimable qu'il l'étoit, & le roi de Perse le satisfit d'abord. Quand il eut achevé, le roi indigné du procédé de la princesse, ne put s'empêcher de la blâmer. Il étoit louable à la princesse de Samandal, reprit-il, de n'être pas insensible au traitement qu'on avoit fait au roi son père; mais qu'elle ait poussé la vengeance à un si grand excès contre un prince qui ne devoit pas en être accusé, c'est de quoi elle ne se justifiera jamais auprès de personne. Mais laissons ce discours, & dites-moi en quoi je puis vous obliger davantage.

Sire, repartit le roi Beder, l'obligation que j'ai à votre majesté, est si grande, que je devrois

devrois demeurer toute ma vie auprès d'elle pour lui en témoigner ma reconnoissance ; mais puisqu'elle ne met pas de bornes à sa générosité, je la supplie de vouloir bien m'accorder un de ses vaisseaux pour me remener en Perse, où je crains que mon absence, qui n'est déjà que trop longue, n'ait causé du désordre, & même que la reine ma mère à qui j'ai caché mon départ, ne soit morte de douleur, dans l'incertitude où elle doit avoir été de ma vie ou de ma mort.

Le roi lui accorda ce qu'il demandoit de la meilleure grâce du monde ; & sans différer, il donna l'ordre pour l'équipement d'un vaisseau le plus fort & le meilleur voilier qu'il eût dans sa flotte nombreuse. Le vaisseau fut bientôt fourni de tous ses agrès, de matelots, de soldats, de provisions & de munitions nécessaires ; & dès que le vent fut favorable, le roi Beder s'y embarqua après avoir pris congé du roi, & l'avoir remercié de tous les bienfaits dont il lui étoit redevable.

Le vaisseau mit à la voile avec le vent en pouppe, qui le fit avancer considérablement dans sa route dix jours sans discontinuer ; l'onzième jour, il devint un peu contraire ; il augmenta, & enfin il fut si violent, qu'il causa une tempête furieuse. Le vaisseau ne s'écarta pas

ſeulement de ſa route, il fut encore ſi fortement agité, que tous ſes mâts ſe rompirent, & que porté au gré du vent, il donna ſur une sèche, & s'y briſa.

la plus grande partie de l'équipage fut ſubmergée d'abord; des autres, les uns ſe fièrent à la force de leurs bras pour ſe ſauver à la nage, & les autres ſe prirent à quelque pièce de bois, ou à une planche. Beder fut des derniers; & emporté tantôt par les courans, & tantôt par les vagues, dans une grande incertitude de ſa deſtinée, il s'apperçut enfin qu'il étoit près de terre, & peu loin d'une ville de grande apparence. Il profita de ce qui lui reſtoit de force pour y aborder, & il arriva enfin ſi près du rivage, où la mer étoit tranquille, qu'il toucha le fond. Il abandonna auſſitôt la pièce de bois qui lui avoit été d'un ſi grand ſecours. Mais en s'avançant dans l'eau pour gagner la grève, il fut fort ſurpris de voir accourir de toutes parts des chevaux, des chameaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des vaches, des taureaux & d'autres animaux qui bordèrent le rivage, & ſe mirent en état de l'empêcher d'y mettre le pié. Il eut toutes les peines du monde à vaincre leur obſtination & à ſe faire paſſage. Quand il en fut venu à bout, il ſe mit à l'abri de quelques rochers, juſqu'à ce qu'il eût un

peu repris haleine, & qu'il eût féché fon habit au foleil.

Lorfque ce prince voulut s'avancer pour entrer dans la ville, il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux, comme s'ils euffent voulu le détourner de fon deffein, & lui faire comprendre qu'il y avoit du danger pour lui.

Le roi Beder entra dans la ville, & il vit plufieurs rues belles & fpacieufes, mais avec un grand étonnement de ce qu'il ne rencontroit perfonne. Cette grande folitude lui fit confidérer que ce n'étoit pas fans fujet que tant d'animaux avoient fait tout ce qui étoit en leur pouvoir pour l'obliger de s'en éloigner plutôt que d'entrer. En avançant néanmoins, il remarqua plufieurs boutiques ouvertes, qui lui firent connoître que la ville n'étoit pas auffi dépeuplée qu'il fe l'étoit imaginé. Il s'approcha d'une de ces boutiques où il y avoit plufieurs fortes de fruits expofés en vente d'une manière fort propre, & falua un vieillard qui y étoit affis.

Le vieillard qui étoit occupé à quelque chofe, leva la tête ; & comme il vit un jeune homme qui marquoit quelque chofe de grand, il lui demanda d'un air qui témoignoit beaucoup de furprife, d'où il venoit, & quelle

occaſion l'avoit amené. Le roi Beder le ſatisfit en peu de mots, & le vieillard lui demanda encore s'il n'avoit rencontré perſonne en ſon chemin. Vous êtes le premier que j'aye vu, repartit le roi, & je ne puis comprendre qu'une ville ſi belle & de tant d'apparence, ſoit déſerte comme elle l'eſt. Entrez, ne demeurez pas davantage à la porte, répliqua le vieillard, peut-être vous en arriveroit-il quelque mal. Je ſatisferai votre curioſité à loiſir, & je vous dirai la raiſon pourquoi il eſt bon que vous preniez cette précaution.

Le roi Beder ne ſe le fit pas dire deux fois, il entra & s'aſſit près du vieillard; mais comme le vieillard avoit compris par le récit de ſa diſgrâce, que le prince avoit beſoin de nourriture, il lui préſenta d'abord de quoi reprendre des forces; & quoique le roi Beder l'eût prié de lui expliquer pourquoi il avoit pris la précaution de le faire entrer, il ne voulut néanmoins lui rien dire qu'il n'eût achevé de manger; c'eſt qu'il craignoit que les choſes fâcheuſes qu'il avoit à lui dire, ne l'empêchaſſent de manger tranquillement. En effet, quand il vit qu'il ne mangeoit plus: Vous devez bien remercier dieu, lui dit-il, de ce que vous êtes venu juſques chez moi ſans aucun accident. Eh, pour quel ſujet? reprit le roi Beder effrayé & alarmé.

Il faut que vous sachiez, repartit le vieillard, que cette ville s'appelle *la ville des enchantemens*, & qu'elle est gouvernée, non pas par un roi, mais par une reine; & cette reine, qui est la plus belle personne de son sexe dont on ait jamais entendu parler, est aussi magicienne, mais la plus insigne & la plus dangereuse que l'on puisse connoître. Vous en serez convaincu quand vous saurez que tous ces chevaux, ces mulets, & ces autres animaux que vous avez vus, sont autant d'hommes comme vous & comme moi, qu'elle a ainsi métamorphosés par son art diabolique. Autant de jeunes gens bien faits comme vous qui entrent dans la ville, elle a des gens apostés qui les arrêtent, & qui, de gré ou de force, les conduisent devant elle. Elle les reçoit avec un accueil des plus obligeant, elle les caresse, elle les régale, elle les loge magnifiquement, & elle leur donne tant de facilités pour leur persuader qu'elle les aime, qu'elle n'a pas de peine à y réussir; mais elle ne les laisse pas jouir long-tems de leur bonheur prétendu; il n'y en a pas un qu'elle ne métamorphose en quelqu'animal ou en quelqu'oiseau au bout de quarante jours, selon qu'elle le juge à propos. Vous m'avez parlé de tous ces animaux qui se sont présentés pour vous empêcher d'aborder à terre & d'entrer

dans la ville ; c'eſt qu'ils ne pouvoient vous faire comprendre d'une autre manière le danger auquel vous vous expoſiez, & qu'ils faiſoient ce qui étoit en leur pouvoir pour vous en détourner.

Ce diſcours affligea très-ſenſiblement le jeune roi de Perſe. Hélas, s'écria-t-il, à quelle extrémité ſuis-je réduit par ma mauvaiſe deſtinée ! Je ſuis à peine délivré d'un enchantement dont j'ai encore horreur, que je me vois expoſé à quelqu'autre plus terrible. Cela lui donna lieu de raconter ſon hiſtoire au vieillard plus au long, de lui parler de ſa naiſſance, de ſa qualité, de ſa paſſion pour la princeſſe de Samandal, & de la cruauté qu'elle avoit eue de le changer en oiſeau, au moment qu'il venoit de la voir, & de lui faire la déclaration de ſon amour.

Quand ce prince eut achevé par le bonheur qu'il avoit eu de trouver une reine qui avoit rompu cet enchantement, & par des témoignages de la peur qu'il avoit de retomber dans un plus grand malheur, le vieillard qui voulut le raſſurer : Quoique ce que je vous ai dit de la reine magicienne & de ſa méchanceté, lui dit-il, ſoit véritable, cela ne doit pas néanmoins vous donner la grande inquiétude où je vois que vous en êtes. Je ſuis aimé de toute la ville, je ne ſuis pas même inconnu

à la reine, & je puis dire qu'elle a beaucoup de considération pour moi. Ainsi c'est un grand bonheur pour vous que votre bonne fortune vous ait adressé à moi plutôt qu'à un autre. Vous êtes en sûreté dans ma maison, où je vous conseille de demeurer, si vous l'agréez ainsi : pourvu que vous ne vous en écartiez pas, je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien qui puisse vous donner sujet de vous plaindre de ma mauvaise foi. De la sorte, il n'est pas besoin que vous vous contraigniez en quoi que ce soit.

Le roi Beder remercia le vieillard de l'hospitalité qu'il exerçoit envers lui, & de la protection qu'il lui donnoit avec tant de bonne volonté. Il s'assit à l'entrée de la boutique; & il n'y parut pas plutôt, que sa jeunesse & sa bonne mine attirèrent les yeux de tous les passans. Plusieurs s'arrêtèrent même, & firent compliment au vieillard sur ce qu'il avoit acquis un esclave si bien fait, comme ils se l'imaginoient. Et ils en paroissoient d'autant plus surpris, qu'ils ne pouvoient comprendre qu'un si beau jeune homme eût échappé à la diligence de la reine. Ne croyez pas que ce soit un esclave, leur disoit le vieillard; vous savez que je ne suis ni assez riche, ni de condition, pour en avoir de cette conséquence. C'est mon neveu, fils d'un frère que j'avois, qui est mort; & comme

je n'ai pas d'enfans, je l'ai fait venir pour me tenir compagnie. Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction qu'il devoit avoir de son arrivée; mais en même-tems ils ne purent s'empêcher de lui témoigner la crainte qu'ils avoient que la reine ne le lui enlevât. Vous la connoissez, lui disoient-ils, & vous ne devez pas ignorer le danger auquel vous vous êtes exposé, après tous les exemples que vous en avez. Quelle douleur seroit la vôtre, si elle lui faisoit le même traitement qu'à tant d'autres que nous savons !

Je vous suis bien obligé, reprenoit le vieillard, de la bonne amitié que vous me témoignez, & de la part que vous prenez à mes intérêts, & je vous en remercie avec toute la reconnoissance qu'il m'est possible. Mais je me garderai de penser même que la reine voulût me faire le moindre déplaisir, après toutes les bontés qu'elle ne cesse d'avoir pour moi. Au cas qu'elle en apprenne quelque chose, & qu'elle m'en parle, j'espère qu'elle ne songera pas seulement à lui, dès que je lui aurai marqué qu'il est mon neveu.

Le vieillard étoit ravi d'entendre les louanges qu'on donnoit au jeune roi de Perse : il y prenoit part comme si véritablement il eût été son propre fils, & il conçut pour-lui une amitié

qui augmenta à meſure que le ſéjour qu'il fit chez lui, lui donna lieu de le mieux connoître. Il y avoit environ un mois qu'ils vivoient enſemble, lorſqu'un jour le roi Beder étant aſſis à l'entrée de la boutique à ſon ordinaire, la reine Labe, c'eſt ainſi que s'appeloit la reine magicienne, vint paſſer devant la maiſon du vieillard avec grande pompe. Le roi Beder n'eut pas plutôt apperçu la tête des gardes qui marchoient devant elle, qu'il ſe leva, rentra dans la boutique, & demanda au vieillard ſon hôte ce que cela ſignifioit. C'eſt la reine qui va paſſer, reprit-il, mais demeurez & ne craignez rien.

Les gardes de la reine Labe, habillés d'un habit uniforme, couleur de pourpre, montés & équipés avantageuſement, paſsèrent en quatre files, le ſabre haut, au nombre de mille; & il n'y eut pas un officier qui ne ſaluât le vieillard en paſſant devant ſa boutique. Ils furent ſuivis d'un pareil nombre d'eunuques, habillés de brocard & mieux montés, dont les officiers lui firent le même honneur. Après eux, autant de jeunes demoiſelles, preſque toutes également belles, richement habillées & ornées de pierreries, venoient à pié d'un pas grave, avec la demi-pique à la main; & la reine Labe paroiſſoit au milieu d'elles ſur un cheval tout brillant de diamans, avec une ſelle d'or & une

housse d'un prix inestimable. Les jeunes demoiselles saluèrent aussi le vieillard à mesure qu'elles passoient ; & la reine frappée de la bonne mine du roi Beder, s'arrêta devant la boutique. Abdallah, lui dit-elle, c'est ainsi qu'il s'appeloit, dites-moi, je vous prie, est-ce à vous cet esclave si bien fait & si charment ? Y a-t-il longtems que vous avez fait cette acquisition ?

Avant de répondre à la reine, Abdallah se prosterna contre terre, & en se relevant : Madame, lui dit-il, c'est mon neveu, fils d'un frère que j'avois, qui est mort il n'y a pas longtems. Comme je n'ai pas d'enfans, je le regarde comme mon fils, & je l'ai fait venir pour ma consolation, & pour recueillir après ma mort le peu de bien que je laisserai.

La reine Labe, qui n'avoit encore vu personne de comparable au roi Beder, & qui venoit de concevoir une forte passion pour lui, songea sur ce discours à faire en sorte que le vieillard le lui abandonnât. Bon père, repritelle, ne voulez-vous pas bien me faire l'amitié de m'en faire un présent ? Ne me refusez pas, je vous en prie : je jure par le feu & par la lumière, que je le ferai si grand & si puissant, que jamais particulier au monde n'aura fait une si haute fortune. Quand j'aurois le dessein de faire mal à tout le genre humain, il sera le seul

à qui je me garderai bien d'en faire. J'ai confiance que vous m'accorderez ce que je vous demande, plus ſur l'amitié que je ſais que vous avez pour moi, que ſur l'eſtime que je fais & que j'ai toujours faite de votre perſonne.

Madame, reprit le bon Abdallah, je ſuis infiniment obligé à votre majeſté de toutes les bontés qu'elle a pour moi, & de l'honneur qu'elle veut faire à mon neveu. Il n'eſt pas digne d'approcher d'une ſi grande reine : je ſupplie votre majeſté de trouver bon qu'il s'en diſpenſe.

Abdallah, répliqua la reine, je m'étois flattée que vous m'aimiez davantage ; & je n'euſſe jamais cru que vous duſſiez me donner une marque ſi évidente du peu d'état que vous faites de mes prières. Mais je jure encore une fois par le feu & par la lumière, & même par ce qu'il y a de plus ſacré dans ma religion, que je ne paſſerai pas outre, que je n'aye vaincu votre opiniâtreté. Je comprens fort bien ce qui vous fait de la peine ; mais je vous promets que vous n'aurez pas le moindre ſujet de vous repentir de m'avoir obligée ſi ſenſiblement.

Le vieillard Abdallah eut une mortification inexprimable par rapport à lui & par rapport au roi Beder, d'être forcé de céder à la volonté de la reine : Madame, reprit-il, je ne

veux pas que votre majeſté ait lieu d'avoir ſi mauvaiſe opinion du reſpect que j'ai pour elle, ni de mon zèle pour contribuer à tout ce qui peut lui faire plaiſir. J'ai une confiance entière ſur ſa parole, & je ne doute pas qu'elle ne me la tienne. Je la ſupplie ſeulement de différer à faire un ſi grand bonheur à mon neveu, juſqu'au premier jour qu'elle repaſſera. Ce ſera donc demain, repartit la reine; & en diſant ces paroles, elle baiſſa la tête pour lui marquer l'obligation qu'elle lui avoit, & reprit le chemin de ſon palais.

Quand la reine Labe eut achevé de paſſer avec toute la pompe qui l'accompagnoit: Mon fils, dit le bon Abdallah au roi Beder, qu'il s'étoit accoutumé d'appeler ainſi, afin de ne le pas faire connoître en parlant de lui en public; je n'ai pu, comme vous l'avez vu vous-même, refuſer à la reine ce qu'elle m'a demandé avec la vivacité dont vous avez été témoin; afin de ne lui pas donner lieu d'en venir à quelque violence d'éclat ou ſecrète, en employant ſon art magique, & de vous faire, autant par dépit contre vous que contre moi, un traitement plus cruel & plus ſignalé, qu'à tous ceux dont elle a pu diſpoſer juſqu'à préſent, comme je vous en ai déjà entretenu. J'ai quelque raiſon de croire qu'elle en uſera bien, comme elle ma

l'a promis, par la confidération toute particulière qu'elle a pour moi. Vous l'avez pu remarquer vous-même par celle de toute fa cour, & par les honneurs qui m'ont été rendus. Elle feroit bien maudite du ciel, fi elle me trompoit; mais elle ne me tromperoit pas impunément, & je faurois bien m'en venger.

Ces affurances, qui paroiffoient fort incertaines, ne firent pas un grand effet fur l'efprit du roi Beder. Après tout ce que vous m'avez raconté des méchancetés de cette reine, reprit-il, je ne vous diffimule pas combien je redoute de m'approcher d'elle. Je mépriferois peut-être tout ce que vous m'en avez pu dire, & je me laifferois éblouir par l'éclat de la grandeur qui l'environne, fi je ne favois déjà par expérience ce que c'eft que d'être à la difcrétion d'une magicienne. L'état où je me fuis trouvé par l'enchantement de la princeffe Giauhare, & dont il femble que je n'ai été délivré que pour rentrer prefqu'auffitôt dans un autre, me la fait regarder avec horreur. Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage, & firent connoître avec quelle répugnance il fe voyoit dans la néceffité fatale d'être livré à la reine Labe.

Mon fils, repartit le vieillard Abdallah, ne vous affligez pas: j'avoue qu'on ne peut pas faire un grand fondement fur les promeffes &

même ſur les ſermens d'une reine ſi pernicieuſe. Je veux bien que vous ſachiez que tout ſon pouvoir ne s'étend pas juſqu'à moi. Elle ne l'ignore pas ; & c'eſt pour cela, préférablement à toute autre choſe, qu'elle a tant d'égards pour moi. Je ſaurai bien l'empêcher de vous faire le moindre mal, quand elle feroit aſſez perfide pour oſer entreprendre de vous en faire. Vous pouvez vous fier à moi ; & pourvu que vous ſuiviez exactement les avis que je vous donnerai avant que je vous abandonne à elle, je vous ſuis garant qu'elle n'aura pas plus de puiſſance ſur vous que ſur moi.

La reine magicienne ne manqua pas de paſſer le lendemain devant la boutique du vieillard Abdallah, avec la même pompe que le jour d'auparavant, & le vieillard l'attendoit avec un grand reſpect. Bon père, lui dit-elle en s'arrêtant, vous devez juger de l'impatience où je ſuis d'avoir votre neveu auprès de moi, par mon exactitude à venir vous faire ſouvenir de vous acquitter de votre promeſſe. Je ſais que vous êtes homme de parole, & je ne veux pas croire que vous ayez changé de ſentiment.

Abdallah qui s'étoit proſterné dès qu'il avoit vu que la reine s'approchoit, ſe releva quand elle eut ceſſé de parler ; & comme il ne vou-

loit pas que perſonne entendît ce qu'il avoit à lui dire, il s'avança avec reſpect juſqu'à la tête de ſon cheval, & en lui parlant bas : Puiſſante reine, dit-il, je ſuis perſuadé que votre majeſté ne prend pas en mauvaiſe part la difficulté que je fis de lui confier mon neveu dès hier : elle doit avoir compris elle-même le motif que j'en ai eu. Je veux bien le lui abandonner aujourd'hui, mais je la ſupplie d'avoir pour agréable de mettre en oubli tous les ſecrets de cette ſcience merveilleuſe qu'elle poſsède au ſouverain degré. Je regarde mon neveu comme mon propre fils, & votre majeſté me mettroit au déſeſpoir, ſi elle en uſoit avec lui d'une autre manière qu'elle a eu la bonté de me le promettre.

Je vous le promets encore, repartit la reine, & je vous répète par le même ſerment qu'hier, que vous & lui aurez tout ſujet de vous louer de moi. Je vois bien que je ne vous ſuis pas encore aſſez connue, ajouta-t-elle, vous ne m'avez vue juſqu'à préſent que le viſage couvert ; mais comme je trouve votre neveu digne de mon amitié, je veux vous faire voir que je ne ſuis pas indigne de la ſienne. En diſant ces paroles, elle laiſſa voir au roi Beder qui s'étoit approché avec Abdallah, une beauté incomparable ; mais le roi Beder en fut peu

touché. En effet, ce n'eſt pas aſſez d'être belle, dit-il en lui-même, il faut que les actions ſoient auſſi régulières que la beauté eſt accomplie.

Dans le tems que le roi Beder faiſoit ces réflexions les yeux attachés ſur la reine Labe, le vieillard Abdallah ſe tourna de ſon côté, & en la prenant par la main, il le lui préſenta : Le voilà, madame, lui dit-il ; je ſupplie votre majeſté encore une fois de ſe ſouvenir qu'il eſt mon neveu, & de permettre qu'il vienne me voir quelquefois. La reine le lui promit ; & pour lui marquer ſa reconnoiſſance, elle lui fit donner un ſac de mille pièces d'or qu'elle avoit fait apporter. Il s'excuſa d'abord de le recevoir ; mais elle voulut abſolument qu'il l'acceptât, & il ne put s'en diſpenſer. Elle avoit fait amener un cheval auſſi richement harnaché que le ſien, pour le roi de Perſe. On le lui préſenta; & pendant qu'il mettoit le pié à l'étrier : J'oubliois, dit la reine à Abdallah, de vous demander comment s'appelle votre neveu. Comme il lui eut répondu qu'il ſe nommoit Beder (*Pleine Lune*) : On s'eſt mépris, repritelle, on devoit plutôt le nommer Schems (*Soleil*).

Dès que le roi Beder fut monté à cheval, il voulut prendre ſon rang derrière la reine; mais elle

elle le fit avancer à ſa gauche, & voulut qu'il marchât à côté d'elle. Elle regarda Abdallah, & après lui avoir fait une inclination, elle reprit ſa marche.

Au lieu de remarquer ſur le viſage du peuple une certaine ſatisfaction accompagnée de reſpect à la vue de ſa ſouveraine, le roi Beder s'apperçut au contraire qu'on la regardoit avec mépris, & même que pluſieurs faiſoient mille imprécations contr'elle. La magicienne, diſoient quelques-uns, a trouvé un nouveau ſujet d'exercer ſa méchanceté : le ciel ne délivrera-t-il jamais le monde de ſa tyrannie ? Pauvre étranger, s'écrioient d'autres, tu es bien trompé, ſi tu crois que ton bonheur durera long-tems : c'eſt pour rendre ta chûte plus aſſommante qu'on t'éleve ſi haut ! Ces diſcours lui firent connoître que le vieillard Abdallah lui avoit dépeint la reine Labe telle qu'elle étoit en effet, mais comme il ne dépendoit plus de lui de ſe tirer du danger où il étoit, il s'abandonna à la providence, & à ce qu'il plairoit au ciel de décider de ſon ſort.

La reine magicienne arriva à ſon palais ; & quand elle eut mis pié à terre, elle ſe fit donner la main par le roi Beder, & entra avec lui, accompagnée de ſes femmes & des officiers de ſes eunuques. Elle lui fit voir elle-même tous

les appartemens, où il n'y avoit qu'or massif, pierreries, & que meubles d'une magnificence singulière. Quand elle l'eut mené dans son cabinet, elle s'avança avec lui sur un balcon, d'où elle lui fit remarquer un jardin d'une beauté enchantée. Le roi Beder louoit tout ce qu'il voyoit avec beaucoup d'esprit, d'une manière néanmoins qu'elle ne pouvoit se douter qu'il fût autre chose que le neveu du vieillard Abdallah. Ils s'entretinrent de plusieurs choses indifférentes, jusqu'à ce qu'on vînt avertir la reine que l'on avoit servi.

La reine & le roi Beder se levèrent, & allèrent se mettre à table. La table étoit d'or massif, & les plats de la même matière. Ils mangèrent, & ils ne burent presque pas jusqu'au dessert; mais alors la reine se fit emplir sa coupe d'or d'excellent vin; & après qu'elle eut bu à la santé du roi Beder, elle la fit remplir sans la quitter, & la lui présenta. Le roi Beder la reçut avec beaucoup de respect; & par une inclination de tête fort bas, il lui marqua qu'il buvoit réciproquement à sa santé.

Dans le même tems dix femmes de la reine Labe entrèrent avec des instrumens, dont elles firent un agréable concert avec leurs voix, pendant qu'ils continuèrent de boire bien avant dans la nuit. A force de boire, enfin ils s'é-

chaufférent si fort l'un & l'autre, qu'insensiblement le roi Beder oublia que la reine étoit magicienne, & qu'il ne la regarda plus que comme la plus belle reine qu'il y eût au monde. Dès que la reine se fut apperçue qu'elle l'avoit amené au point qu'elle souhaitoit, elle fit signe aux eunuques & à ses femmes de se retirer. Ils obéirent, & le roi Beder & elle couchèrent ensemble.

Le lendemain la reine & le roi Beder allèrent au bain dès qu'ils furent levés; & au sortir du bain, les femmes qui y avoient servi le roi, lui présentèrent du linge blanc & un habit des plus magnifiques. La reine, qui avoit pris aussi un autre habit plus magnifique que celui du jour d'auparavant, vint le prendre, & ils allèrent ensemble à son appartement. On leur servit un bon repas, après quoi ils passèrent la journée agréablement à la promenade dans le jardin, & à plusieurs sortes de divertissemens.

La reine Labe traita & régala le roi Beder de cette manière pendant quarante jours, comme elle avoit coutume d'en user envers tous ses amans. La nuit du quarantième qu'ils étoient couchés, comme elle croyoit que le roi Beder dormoit, elle se leva sans faire de bruit: mais le roi Beder qui étoit éveillé, & qui s'apperçut qu'elle

avoit quelque dessein, fit semblant de dormir, & fut attentif à ses actions. Lorsqu'elle fut levée, elle ouvrit une cassette, d'où elle tira une boîte pleine d'une certaine poudre jaune. Elle prit de cette poudre, & en fit une traînée au travers de la chambre. Aussitôt cette traînée se changea en un ruisseau d'une eau très-claire, au grand étonnement du roi Beder. Il en trembla de frayeur ; & il se contraignit davantage à faire semblant qu'il dormoit, pour ne pas donner à connoître à la magicienne qu'il fût éveillé.

La reine Labe puisa de l'eau du ruisseau dans un vase, & en versa dans un bassin où il y avoit de la farine, dont elle fit une pâte qu'elle pétrit fort long-tems : elle y mit enfin de certaines drogues qu'elle prit en différentes boîtes ; & elle en fit un gâteau qu'elle mit dans une tourtière couverte. Comme avant toute chose elle avoit allumé un grand feu, elle tira de la braise, mit la tourtière dessus ; & pendant que le gâteau cuisoit, elle remit les vases & les boîtes dont elle s'étoit servie, en leur lieu, & à de certaines paroles qu'elle prononça, le ruisseau qui couloit au milieu de la chambre, disparut. Quand le gâteau fut cuit, elle l'ôta de dessus la braise & le porta dans un cabinet, après quoi elle revint coucher avec le roi Be-

der, qui sut si bien dissimuler, qu'elle n'eut pas le moindre soupçon qu'il eût rien vu de tout ce qu'elle venoit de faire.

Le roi Beder, à qui les plaisirs & les divertissemens avoient fait oublier le bon vieillard Abdallah, son hôte, depuis qu'il l'avoit quitté, se souvint de lui, & crut qu'il avoit besoin de son conseil, après ce qu'il avoit vu faire à la reine Labe pendant la nuit. Dès qu'il fut levé, il témoigna à la reine le désir qu'il avoit de l'aller voir, & la supplia de vouloir bien le lui permettre. Hé quoi, mon cher Beder, reprit la reine, vous ennuyez-vous déjà, je ne dis pas de demeurer dans un palais si superbe, & où vous devez trouver tant d'agrémens, mais de la compagnie d'une reine qui vous aime si passionnément, & qui vous en donne tant de marques ?

Grande reine, reprit le roi Beder, comment pourrois-je m'ennuyer de tant de grâces & de tant de faveurs dont votre majesté a la bonté de me combler ? Bien loin de cela, madame, je demande cette permission plutôt pour rendre compte à mon oncle des obligations infinies que j'ai à votre majesté, que pour lui faire connoître que je ne l'oublie pas. Je ne désavoue pas néanmoins que c'est en partie pour cette raison : comme je sais qu'il m'aime avec

tendresse, & qu'il y a quarante jours qu'il ne m'a vu, je ne veux pas lui donner lieu de penser que je n'y corresppons pas, en demeurant plus long-tems sans le voir. Allez, repartit la reine, je le veux bien; mais vous ne serez pas long-tems à revenir, si vous vous souvenez que je ne puis vivre sans vous. Elle lui fit donner un cheval richement harnaché, & il partit.

Le vieillard Abdallah fut ravi de revoir le roi Beder; sans avoir égard à sa qualité, il l'embrassa tendrement, & le roi Beder l'embrassa de même, afin que personne ne doutât qu'il ne fût son neveu. Quand ils se furent assis: Hé bien, demanda Abdallah au roi, comment vous êtes-vous trouvé, & comment vous trouvez-vous encore avec cette infidelle, cette magicienne?

Jusqu'à présent, reprit le roi Beder, je puis dire qu'elle a eu pour moi toutes sortes d'égards imaginables, & qu'elle a eu toute la considération & tout l'empressement possible pour mieux me persuader qu'elle m'aime parfaitement. Mais j'ai remarqué une chose cette nuit qui me donne un juste sujet de soupçonner que tout ce qu'elle en a fait, n'est que dissimulation. Dans le tems qu'elle croyoit que je dormois profondément, quoique je fusse éveillé, je m'ap-

perçus qu'elle s'éloigna de moi avec beaucoup de précaution, & qu'elle se leva. Cette précaution fit qu'au lieu de me rendormir, je m'attachai à l'observer, en feignant cependant que je dormois toujours. En continuant son discours, il lui raconta comment & avec quelles circonstances il lui avoit vu faire le gâteau; & en achevant : Jusqu'alors, ajouta-t-il, j'avoue que je vous avois presqu'oublié, avec tous les avis que vous m'aviez donnés de ses méchancetés; mais cette action me fait craindre qu'elle ne tienne ni les paroles qu'elle vous a données, ni ses sermens si solemnels. J'ai songé à vous aussitôt, & je m'estime heureux de ce qu'elle m'a permis de vous venir voir avec plus de facilité que je ne m'y étois attendu.

Vous ne vous étes pas trompé, repartit le vieillard Abdallah avec un souris qui marquoit qu'il n'avoit pas cru lui-méme qu'elle dût en user autrement; rien n'est capable d'obliger la perfide de se corriger. Mais ne craignez rien, je sais le moyen de faire en sorte que le mal qu'elle veut vous faire, retombe sur elle. Vous êtes entré dans le soupçon fort à propos, & vous ne pouviez mieux faire que de recourir à moi. Comme elle ne garde pas ses amans plus de quarante jours, & qu'au lieu de les renvoyer honnêtement, elle en fait autant d'animaux dont

elle remplit ſes forêts, ſes parcs & la campagne, je pris dès hier les meſures pour empêcher qu'elle ne vous faſſe le même traitement. Il y a trop long-tems que la terre porte ce monſtre, il faut qu'elle ſoit traitée elle-même comme elle le mérite.

En achevant ces paroles, Abdallah mit deux gâteaux entre les mains du roi Beder, & lui dit de les garder pour en faire l'uſage qu'il alloit entendre. Vous m'avez dit, continua-t-il, que la magicienne a fait un gâteau cette nuit; c'eſt pour vous en faire manger, n'en doutez pas; mais gardez-vous bien d'en goûter. Ne laiſſez pas cependant d'en prendre quand elle vous en préſentera, & au lieu d'en mettre à la bouche, faites en ſorte de manger à la place, d'un des deux que je viens de vous donner, ſans qu'elle s'en apperçoive. Dès qu'elle aura cru que vous aurez avalé du ſien, elle ne manquera pas d'entreprendre de vous métamorphoſer en quelque animal. Elle n'y réuſſira pas, & elle tournera la choſe en plaiſanterie, comme ſi elle n'eût voulu le faire que pour rire & vous faire un peu de peur, pendant qu'elle en aura un dépit mortel dans l'ame, & qu'elle s'imaginera d'avoir manqué en quelque choſe dans la compoſition de ſon gâteau. Pour ce qui eſt de l'autre gâteau, vous lui en ferez préſent, & vous la preſ-

ferez d'en manger. Elle en mangera, quand ce ne feroit que pour vous faire voir qu'elle ne fe méfie pas de vous, après le fujet qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura mangé, prenez un peu d'eau dans le creux de la main, & en la lui jettant au visage, dites-lui : *Quitte cette forme, & prens celle d'un tel ou tel animal* qu'il vous plaira, & venez avec l'animal, je vous dirai ce qu'il faudra que vous faffiez.

Le roi Beder marqua au vieillard Abdallah en des termes les plus expreffifs, combien il lui étoit obligé de l'intérêt qu'il prenoit à empêcher qu'une magicienne fi dangereufe n'eût le pouvoir d'exercer fa méchanceté contre lui; & après qu'il fe fut encore entretenu quelque tems avec lui, il le quitta & retourna au palais. En arrivant il apprit que la magicienne l'attendoit dans le jardin avec grande impatience. Il alla la chercher, & la reine Labe ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle vint à lui avec grand empreffement. Cher Beder, lui dit-elle, on a grande raifon de dire que rien ne fait mieux connoître la force & l'excès de l'amour, que l'éloignement de l'objet que l'on aime. Je n'ai pas eu de repos depuis que je vous ai perdu de vue, & il me femble qu'il y a des années que je ne vous ai pas vu; pour peu que vous euf-

fiez différé, je me préparois à vous aller chercher moi-même.

Madame, reprit le roi Beder, je puis assurer votre majesté que je n'ai pas eu moins d'impatience de me rendre auprès d'elle; mais je n'ai pu refuser quelques momens d'entretien à un oncle qui m'aime, & qui ne m'avoit pas vu depuis si long-tems. Il vouloit me retenir; mais je me suis arraché à sa tendresse pour venir où l'amour m'appeloit; & de la collation qu'il m'avoit préparée, je me suis contenté d'un gâteau que je vous ai apporté. Le roi Beder qui avoit enveloppé l'un des deux gâteaux dans un mouchoir fort propre, le développa, & en le lui présentant: Le voilà, madame, ajouta-t-il, je vous supplie de l'agréer.

Je l'accepte de bon cœur, repartit la reine en le prenant, & j'en mangerai avec plaisir pour l'amour de vous & de votre oncle mon bon ami; mais auparavant je veux que pour l'amour de moi vous mangiez de celui-ci, que j'ai fait pendant votre absence. Belle reine, lui dit le roi Beder en le recevant avec respect, des mains comme celles de votre majesté ne peuvent rien faire que d'excellent, & elle me fait une faveur, dont je ne puis assez lui témoigner ma reconnoissance.

Le roi Beder substitua adroitement à la place

du gâteau de la reine, l'autre que le vieillard Abdallah lui avoit donné, & il en rompit un morceau qu'il porta à la bouche. Ah, reine, s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai jamais rien goûté de plus exquis ! Comme ils étoient près d'un jet-d'eau, la magicienne qui vit qu'il avoit avalé le morceau, & qu'il en alloit manger un autre, puiſa de l'eau du baſſin dans le creux de ſa main, & en la lui jetant au viſage : *Malheureux*, lui dit-elle, *quitte cette figure d'homme, & prens celle d'un vilain cheval borgne & boiteux.*

Ces paroles ne firent pas d'effet, & la magicienne fut extrêmement étonnée de voir le roi Beder dans le meme état, & donner ſeulement une marque de grande frayeur. La rougeur lui en monta au viſage ; & comme elle vit qu'elle avoit manqué ſon coup : Cher Beder, lui dit-elle, ce n'eſt rien, remettez-vous, je n'ai pas voulu vous faire de mal, je l'ai fait ſeulement pour voir ce que vous en diriez. Vous pouvez juger que je ſerois la plus miſérable & la plus exécrable de toutes les femmes, ſi je commettois une action ſi noire, je ne dis pas ſeulement après les ſermens que j'ai faits, mais même après les marques d'amour que je vous ai données.

Puiſſante reine, repartit le roi Beder, quel-

que perſuadé que je ſois que votre majeſté ne l'a fait que pour ſe divertir, je n'ai pu néanmoins me garantir de la ſurpriſe : quel moyen auſſi de s'empêcher de n'avoir pas au moins quelqu'émotion à des paroles capables de faire un changement ſi étrange ? Mais, madame, laiſſons-là ce diſcours, & puiſque j'ai mangé de votre gâteau, faites-moi la grâce de goûter du mien.

La reine Labe, qui ne pouvoit mieux ſe juſtifier qu'en donnant cette marque de confiance au roi de Perſe, rompit un morceau du gâteau & le mangea. Dès qu'elle l'eut avalé, elle parut toute troublée & elle demeura comme immobile. Le roi Beder ne perdit pas de tems, il prit de l'eau du même baſſin, & en la lui jetant au viſage : *Abominable magicienne*, s'écria-t-il, *ſors de cette figure, & change-toi en cavale.*

Au même moment, la reine Labe fut changée en une très-belle cavale ; & ſa confuſion fut ſi grande de ſe voir ainſi métamorphoſée, qu'elle répandit des larmes en abondance. Elle baiſſa la tête juſqu'aux piés du roi Beder, comme pour le toucher de compaſſion. Mais quand il eût voulu ſe laiſſer fléchir, il n'étoit pas en ſon pouvoir de réparer le mal qu'il lui avoit fait. Il mena la cavale à l'écurie du palais,

où il la mit entre les mains d'un palfrenier pour la faire feller & brider; mais de toutes les brides que le palfrenier préfenta à la cavale, pas une ne fe trouva propre. Il fit feller & brider deux chevaux, un pour lui & l'autre pour le palfrenier, & il fe fit fuivre par le palfrenier jufques chez le vieillard Abdallah avec la cavale à la main.

Abdallah qui apperçut de loin le roi Beder & la cavale, ne douta pas que le roi Beder n'eût fait ce qu'il lui avoit recommandé. Maudite magicienne, dit-il auffitôt en lui-même avec joie, le ciel enfin t'a châtiée comme tu le méritois. Le roi Beder mit pié à terre en arrivant, & entra dans la boutique d'Abdallah, qu'il embraffa en le remerciant de tous les fervices qu'il lui avoit rendus. Il lui raconta de quelle manière le tout s'étoit paffé, & lui marqua qu'il n'avoit pas trouvé de bride propre pour la cavale. Abdallah qui en avoit une à tout cheval, en brida la cavale lui-même; & dès que le roi Beder eut renvoyé le palfrenier avec les deux chevaux: Sire, lui dit-il, vous n'avez pas befoin de vous arrêter davantage en cette ville, montez la cavale & retournez en votre royaume. La feule chofe que j'ai à vous recommander, c'eft qu'au cas que vous veniez à vous défaire de la cavale, de vous bien

garder de la livrer avec la bride. Le roi Beder lui promit qu'il s'en fouviendroit ; & après qu'il lui eut dit adieu, il partit.

Le jeune roi de Perfe ne fut pas plutôt hors de la ville, qu'il ne fe fentit pas de la joie d'être délivré d'un fi grand danger, & d'avoir à fa difpofition la magicienne, qu'il avoit eu un fi grand fujet de redouter. Trois jours après fon départ il arriva à une grande ville. Comme il étoit dans le fauxbourg, il fut rencontré par un vieillard de quelque confidération qui alloit à pié à une maifon de plaifance qu'il y avoit. Seigneur, lui dit le vieillard en s'arrêtant, oferois-je vous demander de quel côté vous venez? Il s'arrêta auffitôt pour le fatisfaire ; & comme le vieillard lui faifoit plufieurs queftions, une vieille furvint qui s'arrêta pareillement, & fe mit à pleurer en regardant la cavale avec de grands foupirs.

Le roi Beder & le vieillard interrompirent leur entretien, pour regarder la vieille, & le roi Beder lui demanda quel fujet elle avoit de pleurer. Seigneur, reprit-elle, c'eft que votre cavale reffemble fi parfaitement à une que mon fils avoit, & que je regrète encore pour l'amour de lui, que je croirois que c'eft la même fi elle n'étoit morte. Vendez-la-moi, je vous en fupplie, je vous la payerai ce qu'elle vaut ;

& avec cela, je vous en aurai une très-grande obligation.

Bonne-mère, repartit le roi Beder, je suis fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez; ma cavale n'est pas à vendre. Ah, Seigneur, insista la vieille, ne me refusez pas, je vous en conjure au nom de dieu! Nous mourrions de déplaisir mon fils & moi, si vous ne nous accordiez pas cette grâce. Bonne mère, répliqua le roi Beder, je vous l'accorderois très-volontiers, si je m'étois déterminé à me défaire d'une si bonne cavale; mais quand cela seroit, je ne crois pas que vous en voulussiez donner mille pièces d'or; car en ce cas-là je ne l'estimerois pas moins. Pourquoi ne les donnerois-je pas, repartit la vieille? vous n'avez qu'à donner votre consentement à la vente, je vais vous les compter.

Le roi Beder qui voyoit que la vieille étoit habillée assez pauvrement, ne put s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une si grosse somme. Pour éprouver si elle tiendroit le marché; Donnez-moi l'argent, lui dit-il, la cavale est à vous. Aussitôt la vieille détacha une bourse qu'elle avoit autour de sa ceinture, & en la lui présentant: Prenez la peine de descendre, lui dit-elle, que nous comptions si la somme y est; au cas qu'elle n'y soit pas, j'aurai bien-

tôt trouvé le reste, ma maison n'est pas loin.

L'étonnement du roi Beder fut extrême, quand il vit la bourse : Bonne mère, reprit-il, ne voyez-vous pas que ce que je vous en ai dit, n'est que pour rire ? je vous répète que ma cavale n'est pas à vendre.

Le vieillard qui avoit été témoin de tout cet entretien, prit alors la parole : Mon fils, dit-il au roi Beder, il faut que vous sachiez une chose, que je vois bien que vous ignorez, c'est qu'il n'est pas permis en cette ville de mentir en aucune manière, sous peine de mort. Ainsi vous ne pouvez vous dispenser de prendre l'argent de cette bonne-femme, & de lui livrer votre cavale, puisqu'elle vous en donne la somme que vous avez demandée. Vous ferez mieux de faire la chose sans bruit, que de vous exposer au malheur qui pourroit vous en arriver.

Le roi Beder bien affligé de s'être engagé dans cette méchante affaire avec tant d'inconsidération, mit pié à terre avec un grand regret. La vieille fut prompte à se saisir de la bride & à débrider la cavale, & encore plus à prendre dans la main de l'eau d'un ruisseau qui couloit au milieu de la rue, & de la jeter sur la cavale, avec ces paroles : *Ma fille, quittez cette forme étrangère, & reprenez la vôtre.* Le changement se fit en un moment ; & le roi Beder

qui

qui s'évanouit dès qu'il vit paroître la reine Labe devant lui, fût tombé par terre, si le vieillard ne l'eût retenu.

La vieille qui étoit mère de la reine Labe, & qui l'avoit instruite de tous les secrets de la magie, n'eut pas plutôt embrassé sa fille, pour lui témoigner sa joie, qu'en un instant elle fit paroître par un sifflement un génie hideux, & d'une grandeur gigantesque. Le génie prit aussitôt le roi Beder sur une épaule, embrassa la vieille & la reine magicienne de l'autre, & les transporta en peu de momens au palais de la reine Labe, dans la ville des enchantemens.

La reine magicienne en furie fit de grands reproches au roi Beder, dès qu'elle fut de retour dans son palais: Ingrat, lui dit-elle, c'est donc ainsi que ton indigne oncle & toi, vous m'avez donné des marques de reconnoissance, après tout ce que j'ai fait pour vous: je vous ferai sentir à l'un & à l'autre ce que vous méritez. Elle ne lui en dit pas davantage; mais elle prit de l'eau, & en la lui jetant au visage: *Sors de cette figure*, dit-elle, *& prens celle de vilain hibou*. Ces paroles furent suivies de l'effet; & aussitôt elle commanda à une de ses femmes d'enfermer le hibou dans une cage, & de ne lui donner ni à boire ni à manger.

La femme emporta la cage; & sans avoir

égard à l'ordre de la reine Labe, elle y mit de la mangeaille & de l'eau ; & cependant comme elle étoit amie du vieillard Abdallah, elle envoya l'avertir secrètement de quelle manière la reine venoit de traiter son neveu, & de son dessein de les faire périr l'un & l'autre, afin qu'il donnât ordre à l'en empêcher, & qu'il songeât à sa propre conservation.

Abdallah vit bien qu'il n'y avoit pas de ménagement à prendre avec la reine Labe. Il ne fit que siffier d'une certaine manière, & aussitôt un grand génie à quatre aîles se fit voir devant lui, & lui demanda pour quel sujet il l'avoit appelé. L'Eclair, lui dit-il, (c'est ainsi que s'appeloit ce génie), il s'agit de conserver la vie du roi Beder, fils de la reine Gulnare. Va au palais de la magicienne, & transporte incessamment à la capitale de Perse la femme pleine de compassion à qui elle a donné la cage en garde, afin qu'elle informe la reine Gulnare du danger où est le roi son fils, & du besoin qu'il a de son secours ; prens garde de ne la pas épouvanter en te présentant devant elle, & dis-lui bien de ma part ce qu'elle doit faire.

L'Eclair disparut, & passa en un instant au palais de la magicienne. Il instruisit la femme, il l'enleva dans l'air, & la transporta à la capitale de Perse, où il la posa sur le toît en terrasse

qui répondoit à l'appartement de la reine Gulnare. La femme defcendit par l'efcalier qui y conduifoit, & elle trouva la reine Gulnare & la reine Farache fa mère qui s'entrenoient du trifte fujet de leur affliction commune. Elle leur fit une profonde révérence; & par le récit qu'elle leur fit, elles connurent le befoin que le roi Beder avoit d'être fecouru promptement.

A cette nouvelle la reine Gulnare fut dans un tranfport de joie, qu'elle marqua en fe levant de fa place & en embraffant l'obligeante femme, pour lui témoigner combien elle lui étoit obligée du fervice qu'elle venoit de lui rendre. Elle fortit auffitôt, & commanda qu'on fît jouer les trompettes, tymbales & les tambours du palais, pour annoncer à toute la ville que le roi de Perfe arriveroit bientôt. Elle revint, & elle trouva le roi Saleh fon frère, que la reine Farache avoit déjà fait venir par une certaine fumigation. Mon frère, lui dit-elle, le roi votre neveu mon cher fils, eft dans la ville des enchantemens, fous la puiffance de la reine Labe. C'eft à vous, c'eft à moi, d'aller le délivrer; il n'y a pas de tems à perdre.

Le roi Saleh affembla une puiffante armée des troupes de fes états marins, qui s'éleva bientôt de la mer. Il appela même à fon fecours les génies fes alliés, qui parurent avec une autre

armée plus nombreuſe que la ſienne. Quand les deux armées furent jointes, il ſe mit à la tête avec la reine Farache, la reine Gulnare & les princeſſes, qui voulurent avoir part dans l'action. Ils s'élevèrent dans l'air, & ils fondirent bientôt ſur le palais & ſur la ville des enchantemens, où la reine magicienne, ſa mère, & tous les adorateurs du feu furent détruits en un clin-d'œil.

La reine Gulnare s'étoit fait ſuivre par la femme de la reine Labe, qui étoit venue lui annoncer la nouvelle de l'enchantement & de l'empriſonnement du roi ſon fils; & elle lui avoit recommandé de n'avoir pas d'autre ſoin dans la mêlée, que d'aller prendre la cage & de la lui apporter. Cet ordre fut exécuté comme elle l'avoit ſouhaité. Elle ouvrit la cage elle-même, elle tira le hibou dehors; & en jettant ſur lui de l'eau qu'elle ſe fit apporter : *Mon cher fils*, dit-elle, *quittez cette figure étrangère, & prenez celle d'homme qui eſt la vòtre.*

Dans le moment la reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou; elle vit le roi Beder ſon fils, elle l'embraſſa auſſitôt avec un excès de joie : ce qu'elle n'étoit pas en état de dire par ſes paroles, dans le tranſport où elle étoit, ſes larmes y ſuppléèrent d'une manière qui l'exprimoit avec beaucoup de force. Elle ne pouvoit ſe réſoudre à le quitter, & il fallut que la reine Farache

le lui arrachât à ſon tour. Après elle, il fut embraſſé de même par le roi ſon oncle, & par les princeſſes ſes parentes.

Le premier ſoin de la reine Gulnare fut de faire chercher le vieillard Abdallah, à qui elle étoit obligée du recouvrement du roi de Perſe. Dès qu'on le lui eut amené : L'obligation que je vous ai, lui dit-elle, eſt ſi grande, qu'il n'y a rien que je ne ſois prête de faire pour vous en marquer ma reconnoiſſance ; faites connoître vous-même en quoi je le puis, vous ſerez ſatisfait. Grande reine, reprit-il, ſi la dame que je vous ai envoyée, veut bien conſentir à la foi de mariage que je lui offre, & que le roi de Perſe veuille bien me ſouffrir à ſa cour, je conſacre de bon cœur le reſte de mes jours à ſon ſervice. La reine Gulnare ſe tourna auſſitôt du côté de la dame, qui étoit préſente ; & comme la dame fit connoître par une honnête pudeur qu'elle n'avoit pas de répugnance pour ce mariage, elle leur fit prendre la main l'un à l'autre, & le roi de Perſe & elle prirent le ſoin de leur fortune.

Ce mariage donna lieu au roi de Perſe, de prendre la paroles en l'adreſſant à la reine ſa mère : Madame, dit-il en ſouriant, je ſuis ravi du mariage que vous venez de faire, il en reſte un auquel vous devriez bien ſonger. La reine

Gulnare ne comprit pas d'abord de quel mariage il entendoit parler : elle y pensa un moment ; & dès qu'elle l'eut compris : C'est du vôtre dont vous voulez parler, reprit-elle, j'y consens très-volontiers. Elle regarda aussitôt les sujets marins du roi son frère, & les génies qui étoient présens : Partez, dit-elle, & parcourez tous les palais de la mer & de la terre, & venez nous donner avis de la princesse la plus belle & la plus digne du roi mon fils, & que vous aurez remarquée.

Madame, reprit le roi Beder, il est inutile de prendre toute cette peine. Vous n'ignorez pss sans doute que j'ai donné mon cœur à la princesse de Samandal sur le simple récit de sa beauté : je l'ai vûe, & je ne me suis pas repenti du présent que je lui ai fait. En effet il ne peut pas y avoir ni sur la terre ni sous les ondes, une princesse qu'on puisse lui comparer. Il est vrai que sur la déclaration que je lui ai faite, elle m'a traité d'une manière qui eut pu éteindre la flamme de tout autre amant moins embrâsé que moi de son amour. Mais elle est excusable ; & elle ne pouvoit me traiter moins rigoureusement, après l'emprisonnement du roi son père, dont je ne laissois pas d'être la cause, quoiqu'innocent. Peut-être que le roi de Samandal aura changé de sentiment, & qu'elle

n'aura plus de répugnance à m'aimer & à me donner la foi dès qu'elle y aura consenti.

Mon fils, repliqua la reine Gulnare, s'il n'y a que la princesse Giauhare au monde capable de vous rendre heureux, ce n'est pas mon intention de m'opposer à votre union, s'il est possible qu'elle se fasse. Le roi votre oncle n'a qu'à faire venir le roi de Samandal, & nous aurons bientôt appris s'il est toujours aussi peu traitable qu'il l'a été.

Quelqu'étroitement que le roi de Samandal eût été gardé jusqu'alors depuis sa captivité par les ordres du roi Saleh, il avoit toujours été traité néanmoins avec beaucoup d'égards, & il s'étoit apprivoisée avec les officiers qui le gardoient. Le roi Saleh se fit apporter un réchaud avec du feu, & il y jeta une certaine composition en prononçant des paroles mystérieuses. Dès que la fumée commença à s'élever, le palais s'ébranla, & l'on vit bientôt paroître le roi de Samandal avec les officiers du roi Saleh qui l'accompagnoient. Le roi de Perse se jeta aussitôt à ses piés, & en demeurant le genou en terre : Sire, dit-il, ce n'est plus le roi Saleh qui demande à votre majesté l'honneur de son alliance pour le roi de Perse; c'est le roi de Perse lui-même qui la supplie de lui faire cette grâce. Je ne puis me persuader

qu'elle veuille être la cause de la mort d'un roi qui ne peut plus vivre, s'il ne vit avec l'aimable princesse Giauhare.

Le roi de Samandal ne souffrit pas plus longtems que le roi de Perse demeurât à ses piés. Il l'embrassa, & en l'obligeant de se relever : Sire, repartit-il, je serois bien fâché d'avoir contribué en rien à la mort d'un monarque si digne de vivre. S'il est vrai qu'une vie si précieuse ne puisse se conserver sans la possession de ma fille, vivez, sire, elle est à vous. Elle a toujours été très-soumise à ma volonté, je ne crois pas qu'elle s'y oppose. En achevant ces paroles, il chargea un de ses officiers, que le roi Saleh avoit bien voulu qu'il eût auprès de lui, d'aller chercher la princesse Giauhare, & de l'amener incessamment.

La princesse Giauhare étoit toujours restée où le roi de Perse l'avoit rencontrée. L'officier l'y trouva, & on le vit bientôt de retour avec elle & avec ses femmes. Le roi de Samandal embrassa la princesse : Ma fille, lui dit-il, je vous ai donné un époux ; c'est le roi de Perse que voilà, le monarque le plus accompli qu'il y ait aujourd'hui dans tout l'univers : la préférence qu'il vous a donnée par-dessus toutes les autres princesses, nous oblige vous & moi de lui en marquer notre reconnoissance.

Sire, reprit la princeſſe Giauhare, votre majeſté ſait bien que je n'ai jamais manqué à la déférence que je devois à tout ce qu'elle a exigé de mon obéïſſance. Je ſuis encore prête d'obéir; & j'eſpère que le roi de Perſe voudra bien oublier le mauvais traitement que je lui ai fait: je le crois aſſez équitable pour ne l'imputer qu'à la néceſſité de mon devoir.

Les nôces furent célébrées dans le palais de la ville des enchantemens, avec une ſolemnité d'autant plus grande, que tous les amans de la reine magicienne, qui avoient repris leur première forme au moment qu'elle avoit ceſſé de vivre, & qui en étoient venus faire leurs remercîmens au roi de Perſe, à la reine Gulnare & au roi Saleh, y aſſiſtèrent. Ils étoient tous fils de rois, ou d'une qualité très-diſtinguée.

Le roi Saleh enfin conduiſit le roi de Samandal dans ſon royaume, & le remit en poſſeſſion de ſes états. Le roi de Perſe au comble de ſes déſirs, partit & retourna à la capitale de Perſe avec la reine Gulnare, & la reine Farache & les princeſſes; & la reine Farache & les princeſſes y demeurèrent juſqu'à ce que le roi Saleh vint les prendre & les ramena en ſon royaume ſous les flots de la mer.

Fin du neuvième Volume.



TABLE DES CONTES,

TOME NEUVIÈME.

MILLE ET UNE NUITS.

Fin de la Table.

